

@

Aimé-François LEGENDRE

Le far-west chinois

**KIENTCHANG
ET LOLOTIE**

à partir de :

Le far-west chinois :
KIENTCHANG et LOLOTIE

Chinois, Lolos, Sifans
Impressions de voyage
Étude géographique, sociale et économique

par **Aimé-François LEGENDRE (1867-1951)**

Médecin major de 1^e classe des troupes coloniales
Directeur de l'École de médecine impériale de Tchentou (Setchouen)

Librairie Plon, Paris, 1910, 472 pages.

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mars 2022

TABLE DES MATIÈRES

Préface

CHAPITRE PREMIER : L'hiver setchouennais. — Les routes. — *L'in fen.* — Le chien dévorateur du soleil.

CHAPITRE II : *Kao gai.* — Coolie, marchand et paysan.

CHAPITRE III : Les paysannes de Koan-In-Pou. *Tsieou mi.* — Le col du *Dragon volant.* — Le *kio matze.* — Le meunier.

CHAPITRE IV : Les *sentze.* — Potiers chinois. — La vieille truie.

CHAPITRE V : Fleurs de neige. — La mort du *peitze.*

CHAPITRE VI : Les *pan fang.* — Les approches du Kientchang. — Printemps hivernal. — *L'in mou.* — Les productions de la vallée de Fouling.

CHAPITRE VII : Le Tong-Ho. — Cette précieuse chose : un cercueil. — La famille de Tchang-Kia-Ping. — *Ho lan tchan* : foin des soucis ! *Pin pa* : bergers lolos.

CHAPITRE VIII : Le chêne *evergreen.* — Ta-Leang-Shan (grandes montagnes froides). — Les « lampes du ciel ». — Haïtang.

CHAPITRE IX : *Tchao siang.* — Les Lolottes au béret. — Paysages. — Sarrazin amer.

CHAPITRE X : Convois de mules. — Un camp militaire chinois : Pao-Gan-Ing. — Les *Os noirs* et le *Barbare de l'Océan.* — Li-Ki-Tchan : misère chinoise. — Le Lolo contre le fils de Han.

CHAPITRE XI : La plaine de Yué-Si. — Fermes-blockhaus. — Les tombes.

CHAPITRE XII : Le chef du clan de Bolo. — Son village. — Le vieux sorcier. — *Ta ma tsa.* — Le fleuve lolo. — Scènes lolottes.

CHAPITRE XIII : Le *tiao.* — Esclaves lolos. — Le Siao-Siang-Ling. — Le chacal. Les *singes.* — Mausolée.

CHAPITRE XIV : Le *ing.* — Camp retranché de Kang-Siang-Ing. — *Hsu-Houa.* — Chinoises et Lolottes.

CHAPITRE XV : Mien-Shan. — Femmes sifans. — Chaudronnerie chinoise. — *Fong chouï.*

CHAPITRE XVI : Lo-kou et les aspects de la vallée du Ngan-Ning. — Tombe périssable ! — Paysage désertique. — Mannequins !

CHAPITRE XVII : La capitale du Kientchang. — Les rues, les habitants : leur mentalité.

CHAPITRE XVIII : Le lac et le cirque de Ning-Yuan-Fou.

CHAPITRE XIX : Environs de Ning-Yuan-Fou. — Cultures et fermes.

CHAPITRE XX : Quelques caractéristiques morales de l'habitant ; les tombes. — *L'in tchouen.*

CHAPITRE XXI : Pauvres gens ! — Ho-Si. — Goitreux et crétiens.

CHAPITRE XXII : Ascension du Mao-Nieou-Shan. — Un village lolo : les gens et les bêtes

CHAPITRE XXIII : La vendetta chez les clans lolos.

CHAPITRE XXIV : *Amock ! Amock !* — Terre barbare. — *Kachacha !*

CHAPITRE XXV : Vallée de Cha-Pa. — Ta-Poutze. — Floraisons.

Le far-west chinois
Kientchang et Lolotie

[CHAPITRE XXVI](#) : « Vivre, c'est agir ». — La traversée du Mao-Nieou-Shan. — Log-house sifan. — Le vieux chêne.

[CHAPITRE XXVII](#) : Vallée du Ya-Long. — La gorge de marbre blanc. — *Peitze*, non *tiaotze*. — Le paysan de Kiaotze-K'eu.

[CHAPITRE XXVIII](#) : Molo. — Maisons sifans. — Camp d'Eul-Se-Ing. — Type sifan.

[CHAPITRE XXIX](#) : Passage du Ya-Long. — Hé-Tao-Suin. — On « traitait des affaires ».

[CHAPITRE XXX](#) : Io-Lo-K'eu et la mine d'or. — L'ascension du Mao-Nieou-Shan. — Les paysans de Hââ-K'eu et les *Tché leang ti*.

[CHAPITRE XXXI](#) : Mienning. — Murailles de la cité. — Vou-Ka, chef d'une tribu lolotte. — Poison pour flèches usité par les clans.

[CHAPITRE XXXII](#) : Le mandarin de Mienning. - Alpinisme ! - Razzia. - Y-Lé.

[CHAPITRE XXXIII](#) : Dans la *lao lin*. — Le vieux satellite. — *Na li hé, na li hsié !* — Tong-Tchang : la mine de cuivre.

[CHAPITRE XXXIV](#) : Tse-Ta-Ti. — Pilon à décortiquer. — L'œil « rose ». — Paresse et décadence.

[CHAPITRE XXXV](#) : Aspect général du pays. — Climat. — Productions.

[CHAPITRE XXXVI](#) : Faune en général : vallée du Ngan-Ning et du Ya-long.

[CHAPITRE XXXVII](#) : Industries de la région de Ning-Yuan.

[CHAPITRE XXXVIII](#) : Kientchang. — Lolotie. — Aborigènes. — Lolos.

[CHAPITRE XXXIX](#) : Les confidences du Vou-Ka, l'*Os noir*. — État social des Lolos.

[CHAPITRE XL](#) : Sifans et Chinois. — La question de l'opium.

@

TABLE DES ILLUSTRATIONS

@

[La lao-lin \(jungle\) dans le massif des Oua-Pao-Chan.](#)

[Type de pont lolo en lianes \(bords du Mo-Lé-Ghio ou Gai-Joen-Hô\).](#)

[Le Mo-Lé-Ghio \(fleuve lolo\) dans une gorge porphyrique. Ta-Leang-Shan nord.](#)

[Lolos sur le sentier de la vendetta.](#) Casque et cuirasse en cuir. Longue lance de 4 à 5 m.

[Mon escorte de guerriers lolos à Bolo](#) (Ta-Leang-Shan nord. Grandes montagnes froides).

[Groupes de Lolos et de Lolottes de la vallée du Ngan-Ning.](#) Maison au toit de planchettes fixées par des pierres...

[Paysage du Mao-Nieou-Chan : conifères sur séricitoschistes. Lolos et Chinois.](#)

[Le chef de clan \(appelé Loutze Ming par les Chinois de la région\) victime de la vendetta](#) où nous fûmes mêlés, le père de Guébriant et moi.

[Un chef de clan lolo entouré de ses esclaves.](#) Le chef (un *Os noir* — aristocratie) est au second plan, le deuxième à droite : c'est le plus grand du groupe.

[Charbonniers et Sifans dans la forêt dense](#) (conifères et chênes) par 3.000 mètres d'altitude. Vallée du Ya-Long.

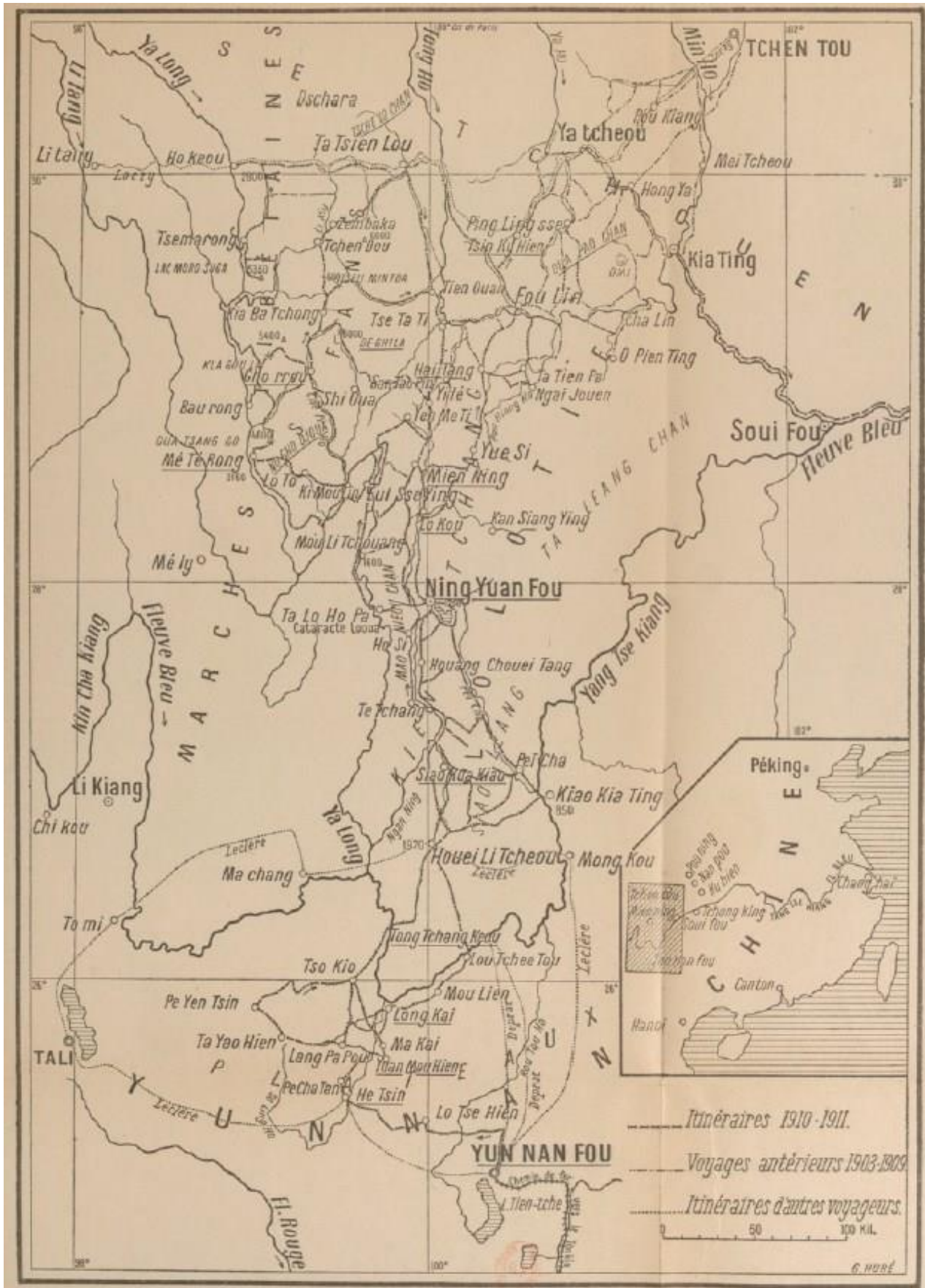
[Femmes sifans de Molo \(vallée du Ya-Long\) portant le large turban.](#)

@

Carte ci-après extraite de *Massif sino-thibétain, provinces du Setchouen, du Yunnan et des marches thibétaines*, publication de la mission Legendre, éditions Larose, Paris, 1916.

Par ailleurs, une excellente carte des missions Legendre, éditée par H. Barrère en 1916 d'après les levées du capitaine Noiret et du lieutenant Dessirier, est [consultable en ligne sur Gallica](#).

Le far-west chinois
Kientchang et Lolotie



Dédié à

Monsieur Robert LEBAUDY

qui a tant fait pour l'expansion française en Chine

PRÉFACE

@

Je viens, après trois nouvelles années de séjour en Chine, d'écrire ce livre. J'ai mieux vu, me suis contrôlé, et j'ai pensé qu'il était bon de faire connaître le résultat de mes observations. J'ai touché un peu à tout, me préoccupant d'instruire avant d'amuser. Vous ne trouverez pas, ici, d'aventures bruyantes, sensationnelles — elles n'ont, souvent, existé que dans l'imagination du voyageur. C'est plutôt une étude, celle du grand peuple à l'ordre du jour et des aborigènes qui vivent à son contact. Ceux que hante, à l'heure actuelle, le souci du « péril jaune », seront, je pense, quelque peu rassurés.

Ayant voulu que vous en sachiez aussi long que moi sur une curieuse et intéressante région, j'ai fait en sorte que beaucoup de détails, d'apparence purement *descriptifs*, soient presque toujours « *explicatifs* ». À côté du civilisé, vous verrez, aussi, le Barbare, le Lolo, avec ses principales caractéristiques longuement étudiées.

Comme je viens de le dire, j'ai touché un peu à tout : peintures sociales et familiales, coutumes, habitudes, tendances. Parmi ces peintures sociales, il y en a de curieuses, de poignantes aussi : telle la mort du *peitze* chez le Chinois et la vendetta chez le Lolo. La *tien teng* ou *lampe du ciel*, le *chien dévorateur du soleil* vous diront ce qu'est la superstition au vieil empire.

Vous verrez décrites différentes races dans toutes les manifestations de leur existence physique, intellectuelle et morale. Vous verrez, sous tous ses aspects, le milieu où elles évoluent, milieu intéressant par la multiplicité de ses produits naturels, sous un merveilleux climat.

J'aurais voulu encore vous décrire mes voyages dans le massif des Qua-Pao-Shan, dans la *lao lin*, jungle setchouennaise, celui de Mienning à

Le far-west chinois
Kientchang et Lolotie

Si-Ma-Kong et de Haiï-Tang à O-Che-Ho, à travers des pays lolos, mais ce livre est déjà trop long : j'ai dû m'arrêter.

A. Legendre.

Paris, le 1^{er} mars 1910.

CHAPITRE PREMIER

L'hiver setchouennais — Les routes — *L'in fen* Le chien dévorateur du soleil

@

Le 12 janvier 1907, je quittais Tchentou pour gagner le Kientchang, très intéressante région du far-west setchouennais, presque entièrement alpestre, que je désirais visiter depuis longtemps. En deux étapes de 35 kilomètres chaque, j'arrivais à Kiong-Tchéou, à la limite occidentale de la plaine de Tchentou.

L'aspect de cette plaine est différent suivant la région examinée. Autour de la capitale, et jusqu'à Sin-Tsin, c'est la fécondité, la richesse : de belles cultures, blé, fèves, pois et colzas, ayant déjà atteint la moitié de leur développement. Les fermes nichées dans des bouquets de bambous et de cyprès, que flanque quelquefois un chêne (*quercus variabilis*), un *tsao ko shou*, févier, gleditschia, ou un *houantze shou* (*Sapindus Mukorossi*)¹, sont très nombreuses. Petites et grandes, pauvres chaumières ou belles maisons couvertes en tuiles gris sombre, elles constituent d'innombrables îlots qu'entoure une nappe de verdure. N'étaient les rares chênes à la cime desséchée, aux feuilles d'or rutilant, n'étaient les aulnes et les *pterocarya*, aux rameaux tout nus, on nierait la saison hivernale. Les neiges sont loin là-bas, dans le Nord et dans l'Ouest ; ici, c'est la lumière, le soleil, presque la tiédeur de nos printemps. Dans les champs, au milieu des colzas et des blés, sur le vert des feuilles, tranche la blancheur lactée de fines corolles, celles de crucifères : cardamines et *ti tin tsai* (*Bursa pastoris*). Ou bien encore, c'est le jaune d'or de renoncules à la feuille palmée, le rose pâle d'une petite composée ou le rose ardent d'un corydalis. Sur les berges des canaux, au flanc des talus bas bordant les chemins ou les champs,

¹ Ce bel arbre fournit une noix, vrai savon végétal, très employé dans toute la province.

émergent des gazons, sur une frêle tige, de nombreuses violettes de couleur claire ou foncée. Quelques fèves sont aussi en fleurs. Je le disais bien : c'est le printemps en pleine saison hivernale, le triomphe incontesté d'une fécondité sans limite qui se rit des frimas, des souffles glacés trop intermittents de décembre et de janvier. Passé Sin-Tsin, le sol est moins riche, parce que moins bien irrigué, manquant ainsi de limon fertilisateur, manquant, de plus, d'humus, drainé qu'il est par les eaux vers la partie centrale de la plaine sensiblement plus basse. Ce sol, presque entièrement composé d'argile, d'une argile grise ou jaune sale, se fendille, se craquelle pendant les longues périodes de sécheresse de l'hiver. Le blé et le colza poussent mal ; on ne voit guère que des fèves dans les champs, des fèves à la tige moitié plus courte que celle de la même légumineuse vue hier. Cette tige repose sur le sommet d'une motte qui n'a jamais été brisée depuis le jour où la charrue la souleva, après la récolte du riz. D'un coup de la bêche-emporte-pièce, d'un usage si courant au Setchouen, un trou circulaire profond de dix centimètres, large de huit, a été creusé dans cette motte et deux ou trois fèves y déposées ont végété, grâce à la pincée de terreau dont on les a recouvertes. Mais si maigre est ici la végétation qu'on ne croirait plus être dans la plaine de Tchentou.

La route « bien chinoise », tracée dans le sol argileux, est abominable en toute saison : à l'époque des pluies, c'est une masse gluante et glissante où il est impossible de progresser ; en automne et en hiver, où le temps sec est la règle, c'est une succession de trous et de bosses où l'on chemine en maugréant, parce que le pied cherche vainement une surface nivelée, permettant une marche régulière. Après une chute de pluie, le soleil solidifie cette argile pétrie, moulée par les pieds des coolies et des animaux, la cuit littéralement, la fige inaltérable, d'une dureté de brique, jusqu'à la prochaine ondée. Pour ne pas arrêter net la circulation par temps de pluie, le mandarin de la circonscription a fait placer, sur un des bords de la route, une file unique de dalles étroites jamais établies

sur le même plan, jamais reliées entre elles, séparées au contraire par un espace qui varie entre 20 et 30 centimètres, si bien que la progression, des plus irrégulières, se fait par petits sauts ou allongements exagérés de l'enjambée, ce qui devient vite très fatigant. Dans notre pays, on vouerait aux gémonies pareille œuvre d'une administration publique et semblable erreur ne serait pas un instant tolérée. Mais en Chine, le *pé sin* (peuple) est si habitué à se contenter de ce qui est, au dernier degré, médiocre ou mauvais, il accepte si facilement toutes les manifestations de l'insuffisance ou de la tyrannie gouvernementale, qu'il ne lui vient pas à l'idée de protester contre le déplorable état des voies, des prétendues grandes routes, où lui surtout s'use, peine, plus que l'animal, puisqu'il est la vraie bête de somme, le véhicule habituel de toute espèce de marchandises. Toutes ces voies se ressemblent : étroites, mal construites, rarement entretenues ; et si elles le sont, par longues intermittences, c'est le plus souvent aux frais de particuliers qui se cotisent. De ces misérables grandes routes, inférieures à ce qu'on appelle dans nos campagnes « chemins de traverse », le Chinois en est cependant fier : il ne manque pas de vous demander sur un ton sceptique, *si vous, Mantze* (barbares), car nous le restons pour lui, il nous fait seulement la faveur de ne pas prononcer le mot, de le murmurer *in petto*, — si vous, *Mantze*, avez dans votre petit pays, d'aussi belles voies de communication. Si vous ne connaissez pas le fils de Han, vous vous lancez dans une minutieuse description de nos remarquables routes, insistant sur la largeur, la solidité de la plateforme, sur sa voussure, perfectionnement ignoré de lui, qu'il n'a jamais réalisé, en vue d'assurer l'écoulement rapide des eaux. Vous éprouvez un certain sentiment d'orgueil à dire ce dont vous êtes capable comparé à ce qu'a su faire l'autre, c'est-à-dire lui, le grand civilisé. Vous avez été si éloquent que vous pensez l'avoir convaincu de l'infériorité de ses méthodes. Ce jugement est des plus téméraires : vous ne l'avez convaincu de rien, si ce n'est d'un excès de vantardise de votre part, qu'il aura la politesse de ne pas relever. Vraiment, il y aurait des voies de grande communication hors

de la Chine et supérieures à celles que ce « diable étranger », piétine en ce moment ? Quelle impertinence !

Pour caractériser, d'un mot, ces grandes routes chinoises, il me suffira de dire qu'aucune, à aucun degré, n'est carrossable.

Ce jour du 13 janvier était le trente et unième d'une période où pas une goutte de pluie n'était tombée ; aussi dans tous les champs assoiffés se pratiquait *l'in fen*, l'arrosage des récoltes avec une solution aqueuse très diluée de ce précieux engrais dont abuse la Chine. Je ne dirai pas son nom : un brave général, à une heure critique, sur un champ de bataille, en fit une apostrophe lancée à la tête de ses ennemis. Ici, l'odorante solution était versée, à flots, au pied de chaque lige de fève ou de colza, maculant, empuantant les corolles des cardamines et capsellas poussant à l'ombre de ces légumineuses. Le « parfum de Chine » s'épandait, flottait dans l'air calme du soir, pendant que les porteurs sur la route, porteurs de riz, porteurs de papier ou de planches à cercueil, brouetteurs de porcs, de jarres d'huile ou de coke, se pressaient vers l'étape, vers Kiong-Tchéou. L'opération de *l'in fen* terminée, les paysans rentraient leurs baquets, les petits seaux-arrosoirs munis d'un long manche, le *ho lontze*, chaufferette qu'on juge nécessaire de transporter dans les champs, le travail manuel ne suffisant point, paraît-il, pour assurer la circulation du sang jusqu'aux extrémités. Dans la journée, de temps en temps, le paysan lâche le manche du seau-arrosoir ou de la houe et va se rôtir le bout des doigts sur les menus charbons de la précieuse chaufferette. Ô mâle endurance, austérité des fils de Han, proverbiale aux lointains pays d'Occident, combien souvent vous vous décelez, et cela dans les moindres détails de la vie quotidienne et dans toutes les professions, même les plus rustiques !

Sorti de Kiong-Tchéou, la ville aux larges rues, pour une cité chinoise, et franchi le Nan-Ho (fleuve du Sud) sur un pont de pierre de 217 mètres, on entre dans une région accidentée et boisée qui marque bien la limite géographique de la plaine de Tchentou. C'est une succession de jolis

coteaux, ou mamelons, que séparent de petites vallées ou de simples dépressions que le Chinois a aménagées en rizières. À cette époque, ces cuvettes sont à moitié remplies d'une eau jaune sale qui conserve à la terre l'humidité nécessaire au développement normal du plant de riz qui lui sera confié à la fin du printemps. Ces champs inondés s'appellent *tong choui tien* (rizières d'hiver). Dès que la récolte du riz est faite, à la fin de l'été, on ouvre une tranchée dans un *ien t'ang* (étang) creusé et entretenu comme réservoir d'eau, et le champ se trouve complètement noyé. Grâce à l'épaisseur d'argile, généralement considérable, qui en constitue le fond, l'eau se maintient, ne diminue que par évaporation, guère par infiltration. Si, pendant les longues périodes sans pluie de l'automne et de l'hiver, le sol, toutefois, vient à se dessécher, la future récolte de riz va se trouver, de ce fait, très compromise. Ainsi s'explique l'obligation où s'est trouvé le Chinois de creuser de profonds étangs qui lui assurent la réserve d'eau indispensable presque chaque année. Ces *tong choui tien* sont très nombreuses dans toutes les régions à riz, où un système régulier d'irrigation n'existe pas. Elles entraînent le renoncement à une importante récolte, celle du printemps, menée à bien dans la plaine de Tchentou, par exemple, et comprenant blé, colza, vesce, pois ou fèves. Ici, la rizière, bien que transformée en *han tien* (champ sec), pour ces dernières cultures, pendant une période s'étendant de l'automne à la fin du printemps, la rizière, dis-je, recevra à temps et en extrême abondance toute l'eau dont elle a besoin au moment critique, c'est-à-dire un mois avant l'époque propice au repiquage des semis de riz (mois de juin). Deux pleines récoltes seront ainsi assurées dans le cours de l'année. Dans la région de Kiong-Tchéou, Ming-Shan, où la forme du terrain ne se prête pas à un système d'irrigation intensif, où l'étang-réservoir constitue la seule ressource du paysan, la surface arable reste, en très grande partie, inutilisée, transformée en vilaines mares stériles six mois de l'année : d'octobre à avril. La température, cependant, permettrait, aussi bien que dans la plaine de Tchentou, le développement complet des céréales citées, avant l'époque imposée par la culture du riz. Mais celle-ci prime

tout pour le fils de Han ; il lui sacrifie tout, se réduisant à la misère, à la portion congrue, pour s'assurer chaque jour un bol de riz, dédaignant d'autres aliments infiniment plus nutritifs, se privant à plaisir d'une deuxième récolte qui ne lui coûterait que l'effort d'un labourage. Il renoncerait peut-être à son erreur économique si le prix actuel des transports faits à dos d'homme n'était prohibitif au dernier chef, en ce qui concerne surtout les céréales. On ne saurait, à ce point de vue, imaginer plus pitoyable organisation que celle fleurissant en Chine depuis des milliers d'années : j'aurai l'occasion d'en reparler dans la suite.

Les coteaux bordant les vallées et dépressions sont de pittoresque aspect, couverts qu'ils sont de bosquets de pins (*Pinus massoniana*), sequoia (*Cunninghamia sinensis*) et chênes. Les pins dominant manifesteraient, abritant des buissons d'arbustes à feuillage persistant du plus gracieux effet : houx, aubépines, *œleagnus*, troènes (*ligustrum sinense*) et surtout camélias, très abondants, dont certains en floraison : de la neige, point de nuances roses ou panachées. Aussi, un cornouillier (variété *paucinervis*). Des mousses tapissaient le sol ; des fougères poussaient partout, sur les talus principalement, où moins d'ombrage les troublait : c'étaient une alsophile à la fronde découpée en petites lunes (*alsophila lunulata*) et une gleichenia (variété *dichotoma*) à la fronde déployée en deux ailes.

Une aubépine, des églantiers portent encore leurs fruits nullement flétris, ayant conservé toute la fraîcheur de leur couleur rouge sombre ou écarlate : ils dureront jusqu'au printemps, jusqu'aux nouvelles floraisons.

Je n'ai pas encore signalé une belle essence au tronc gris clair argenté, à la feuille trilobée, qui s'élève haut et droit dans le ciel, dominant pins, chênes et sequoia : c'est un *liquidambar* qui semble se complaire sur ce sol argileux. Il réussirait certainement sur notre côte méditerranéenne et n'en serait pas le moindre ornement.

Malgré la saison, mi-janvier, les bosquets de pins étaient pleins de vie, retentissaient harmonieusement de gais ramages ; des centaines

d'oiseaux aux brillantes couleurs fredonnaient, piaillaient, modulaient de printanières chansons. Les ébats, les luttes amoureuses commençaient dans le fouillis des aiguilles de pins, sur les rameaux vert sombre des camélias et des troènes. Les couples sautillants embarrassaient dans les mousses leurs petites pattes, roulaient sur le moelleux tapis, bousculaient de vigoureux coups d'ailes les fougères, les orgueilleuses gleichenias aux dessous éclatants et miroitants.

Il faisait doux, très beau, un ciel serein qui brusquement se voila, comme si d'épais nuages eussent apparu, ce qui n'était point. L'obscurité alla grandissant et bientôt ce furent presque des ténèbres. Un grand silence très impressionnant se fit dans les bois, sur les chemins, et il sembla qu'une grande catastrophe, une convulsion du monde physique allait brutalement s'opérer. À ce moment, résonna tout près de moi un gong, puis deux, puis trois, puis dix, puis vingt, puis cent. Et pénétrant dans un village, j'aperçus tous les habitants sur le seuil de leurs portes frappant, à coups lents, sur de petits gongs, pendant qu'ils regardaient anxieusement le ciel. Le tintement était doux, très régulier, émouvant, et quand s'y mêla, intermittent comme un glas, le son grave et profondément vibrant du grand gong de la pagode du lieu, ce fut terriblement solennel. Je voulus ricaner, j'essayai de rire de la naïveté de ces braves gens qui prétendaient empêcher un chien maudit, un chien céleste, de dévorer le soleil (c'est la croyance chinoise lorsque surgit une éclipse, car c'en était une), mais je ne réussis qu'à esquisser une vague grimace : tous ces tintements, cette semi-obscurité, et surtout l'impression de si vive anxiété tordant ces visages de larmes, d'ordinaire si flegmatiques, m'amollit, me mit presque à l'unisson avec eux, étouffa pour un moment tout cet orgueil d'Aryen, insondable, qui rit de tout, depuis qu'il a su expliquer certains phénomènes du grand Tout si complexe, qui reste si mystérieux encore et toujours.

Je restai quelque temps dans le village, jusqu'à la fin de l'éclipse. J'assistai à la scène de joie que provoqua la réapparition du disque solaire

scintillant, éblouissant commue par le passé. L'unique bonze de la pagode, une flamme d'orgueil dans les yeux, paraît au milieu des femmes et des enfants, des chiens et des porcs, clamant, devant tous, la puissance de sa prière. On se précipita vers les échoppes où pendaient des quartiers de viande, où s'étaient des légumes, où s'égouttaient d'énormes carrés de *teou fou* (fromage végétal d'une consommation si courante en Chine). L'épicier vendit, en un moment, toute sa réserve d'huile de colza pimentée et les plus cossus des habitants allèrent jusqu'à acheter des 10, des 20 onces de graisse de porc pour célébrer dignement l'heureuse délivrance du cher soleil. De la graisse de porc ! car rien n'est bon, n'est doux à l'estomac comme la masse adipeuse de l'animal favori ; rien n'est délectable comme un bol fumant d'icelle, bien fondue et ruisselant des lèvres vers le gosier.

Bref, tout se termina comme tant de graves affaires se solutionnent en Chine, par une copieuse ripaille, quitte à se serrer le ventre plus tard. Tant il est vrai que l'émotion d'un vrai fils de Han, ses ennuis surtout, trouvent toujours le meilleur des calmants dans une satisfaction gastronomique.

@

CHAPITRE II

Kao gai — Coolie, marchand et paysan

@

Sorti de ce village, qui portait le gracieux nom de Ta-Tang-Pou, j'eus les agréments d'une route entièrement pavée de galets : c'est un type de voie différent de celui décrit plus haut. Il apparaît comme un entassement de galets dans un ordre des plus irréguliers, deux de ces galets se trouvant rarement dans le même plan. Ces pierres empruntées aux rivières et torrents de la région représentent des granits et porphyres roulés, des grès quartzites ; donc des roches d'une grande dureté, que leur poli rend très glissantes. Et, d'autant plus qu'elles sont utilisées sous la forme où le cantonnier les a ramassées, c'est-à-dire que le marteau ne vient pas les façonner, araser leurs contours sphériques. Si encore le Chinois choisissait de préférence les petits galets, il obtiendrait, malgré tout, une plateforme où la marche pourrait être régulière, mais non : les pauvres diables, à peine payés ou entretenus par la charité du passant, auxquels a été confié le soin de refaire ou de réparer une route, tâchent de se débarrasser, dans le plus court délai possible, de ce qui est une corvée dans la véritable acception du mot. Ils utilisent donc les gros galets pour aller vite, les enfonçant à peine dans la terre. Ils pensent aussi que ces lourdes pierres se détacheront moins facilement que des petites dans le va-et-vient des bêtes et des gens ; que, par suite, les convocations pour réparations en seront d'autant espacées. Pourquoi raisonneraient-ils autrement, ces pauvres hères ? Le mauvais exemple n'est-il point partout et ne vient-il pas surtout d'en haut ? En Chine, l'intérêt général entre si rarement en compte. Que voit-on d'habitude en jeu dans le cours régulier des choses, sinon des intérêts particuliers, même quand il s'agit de grosses questions d'ordre politique ou économique ?

Il existe une variété de ce type de route, qui lui serait supérieur, au sens chinois. Il se construit dans les régions où existent des grès psammites ou d'autres se débitant facilement en dalles. Au centre de la chaussée se place une dalle suivant le grand axe, puis une grosse pierre, un galet généralement, puis une nouvelle dalle, que suit un nouveau galet. La pierre à contours sphériques dépasse toujours largement le plan de la dalle, de 8 à 10 centimètres souvent : c'est ce que les porteurs de chaise qualifient de *kao gai* (haut et bas), marquant ainsi l'obligation où ils sont de franchir, à chaque instant, de petits obstacles. Les dalles, sans liaison aucune avec les galets et ne reposant sur d'autre substructure que le sol ordinaire, d'aucune façon aménagé, se déplacent fréquemment suivant l'axe de la route ou basculent sous le pied, vous couvrant de boue s'il a plu. Rien ne vous brise mieux les jambes qu'une séance de *footing* sur pareille route. Par les autorités provinciales, elle est classée comme voie de « grande communication » puisqu'elle est dallée et empierrée : elle est de premier ordre et la Chine seule en possède de pareille. Le coolie a dû adapter sa marche à la structure des routes : j'ai maintes fois observé qu'il a, à taille égale, l'enjambée beaucoup plus courte que nous. Même quand je progressais à une allure modérée, les gens qui me suivaient, portant mes instruments devaient multiplier sensiblement leur pas ordinaire. Le porteur en balançoire, obligé par la disposition même de son fardeau de cheminer en trottinant, ne souffre pas de l'irrégularité de la plate-forme ; le *peitze* (porteur sur le dos) non plus, lui dont l'allure est si lente même sur terrain plat. Seul le porteur de chaise est gêné, mais il forme une minorité. D'ailleurs, quand la route est sèche, tout le monde évite la partie empierrée, la côtoyant à droite et à gauche. Par temps de pluie, les dalles ou galets ont cependant une vraie utilité sur ce sol argileux. Entre Kiong-T'chéou et Ta-Tang-Pou, la route en étant totalement dépourvue, toute marche devient excessivement pénible et la distance qu'on arrive à couvrir est réduite des deux tiers. J'en ai fait l'expérience l'été 1907. Malgré la pluie, j'essayai, à diverses reprises, de quitter ma chaise pour soulager mes porteurs qui tombaient à chaque

instant, mais une fois dans l'argile détrempée avec mes souliers européens, je glissais encore plus qu'eux chaussés de *tsao hai* (espadrille très primitive faite en paille). Je fus bientôt couvert de boue gluante des pieds à la tête et mesurai plusieurs fois ma longueur sur l'abominable piste classée *ta lou* (grande route). Mais il ne s'agit pas ici de passant européen, bien plutôt de ces milliers de coolies qui peinent sur cette route, d'un bout de l'année à l'autre, assurant un important trafic entre la capitale du Setchouen, le Thibet et le Kientchang. S'ils appartenaient à une de ces races énergiques de l'ouest lointain, pour lesquelles le temps est de l'argent, ils n'attendraient point la décision de leurs notables ou de leurs mandarins : chacun d'eux apporterait sa pierre et travaillerait au bien public en même temps qu'à son propre bien surtout. Que d'économies seraient ainsi réalisées ! que de fatigues inutiles épargnées ! Mais, parlez-en à ces coolies : ils ne comprendront rien à votre suggestion ; et s'ils en viennent jusqu'à la soumettre à l'examen de leurs sens obtus, ce sera pour formuler cette conclusion, dont ils ne sauraient démordre : « Ceci n'est point notre affaire, mais celle des mandarins ou des notables. »

Ce même jour de pluie, vous aurez rencontré à l'auberge un marchand cossu qui, au lieu d'atteindre l'étape habituelle, a dû s'arrêter au tiers de la route. Vous lui exprimez en toute politesse, votre étonnement de voir en pareil état une route nationale, alors que d'ordinaire les moindres sentiers de Chine sont si judicieusement établis et de progression si aisée. Flatté du compliment, il vous écoute et vous pouvez continuer. De riches marchands comme lui, au cœur toujours compatissant, vont certainement se cotiser immédiatement et réparer l'oubli du *ta lao yé* (le grand vieux monsieur, mandarin de la sous-préfecture). Sans doute, sans doute : c'est une affaire réglée, se hâte de déclarer l'excellent homme gras et dodu, vêtu de belle soie brochée couleur prune et chaussé de courtes bottes de satin, qu'aucune boue n'a maculées. Il paraît sincère, mais c'est ne point le connaître, lui et tous ses congénères, que de penser un seul

moment qu'il a pénétré comme vous la nécessité de mettre fin à une situation déplorable et qu'il en prend quelque souci. Que lui importe ces coolies qui, chaque jour, s'épuisent d'incessants efforts, sur des pistes qui n'ont d'une route que le nom ; que lui importe pour lui-même un retard de quelques heures ou même de quelques jours ? La devise chinoise est *man man* (lentement) : il ne saurait être pressé. Le chemin pour lui ne semble jamais long. Confortablement assis dans son bon palanquin que, du matin au soir sur la route, il ne songe à quitter une seule minute pour esquisser quelques pas, bien ouaté des pieds au col sous la robe de soie, par ces journées d'hiver, il dort d'étape à étape, de marché à marché, ne se réveillant que pour prendre de copieux repas et fumer de bonnes pipes d'opium. Il est content de son sort, tout le monde doit l'être comme lui. Ne verse-t-il pas 200 sapèques par jour et par homme (10 sous de notre monnaie) à une bande de *peitze* qui traînent sur des sentes de montagnes, vers Ta-Tsien-Lou, dans la neige, dans le verglas, 150 livres de son sel ou de son thé ? N'est-il pas foncièrement honnête, ne permettant jamais à ses commis de donner à ces coolies, à l'heure du paiement, plus de 10 pour 100 de *mao tsien* (mauvaises sapèques sans réelle valeur, qu'un Chinois malin doit toujours réussir à glisser à ceux qu'il emploie ou à celui qui lui apporte de l'argent à changer) ? N'est-il pas généreux, à certaines époques, quand il a gagné 100 pour 100, remboursant aux *peitze* la valeur de leurs *tsao kai* (40 sapèques la paire, 2 sous !). Aussi sa maison est-elle bien connue et les coolies viennent-ils en foule offrir leurs services. Ceux engagés par lui, toujours régulièrement payés, peuvent manger leur saoul, s'ils ne peuvent que rarement s'offrir une épouse, constituer une famille. Mais il s'agit bien de « procréer » alors que le ciel a voulu que vous naissiez avec la pitance quotidienne rigoureusement mesurée, et ainsi jusqu'à votre disparition dans le néant, pauvre coolie, pauvre chose que vous êtes, comptant moins qu'une bête, buffle ou cochon, dans l'organisation sociale de votre vieil empire. Votre misère est immense, désolante, pour qui en connaît l'étendue. Elle vous réduit à la pire des nécessités, à renier le culte de la famille, à plonger

dans l'oubli et la souffrance des générations d'ancêtres. Vous n'êtes plus rien puisque votre foi restera stérile, qu'aucun être de votre chair ne sacrifiera à vos mânes aux époques fixées par d'augustes traditions.

Ainsi pensais-je durant que le marchand de sel et de thé, avant de s'endormir, deux heures après le grand repas du soir, se poussait dans le bec, à coups rapides des bâtonnets, le contenu d'un grand bol de vermicelle, du vermicelle de farine de pois, noyé dans du bouillon de poulet. La plupart des coolies qu'il emploie ne peuvent arriver à se constituer un foyer, à faire les frais d'une seule épouse : que lui importe ? Lui en a trois, et si les affaires continuent à s'annoncer aussi prospères, il pourra facilement, au premier de l'an prochain, conclure l'achat d'une jeunesse de Tchentou, aux pieds délicieusement menus et tordus, qui n'en est encore qu'à son douzième printemps. Lui en a bien soixante, mais il a toujours été si bien nourri, le dieu des marchands a toujours, avec tant de soins, éloigné de lui malheurs et soucis, qu'il n'est pas téméraire de penser que de nouveaux officiants du culte, des fils lui naîtront de cette belle enfant. Vraiment si tous ces vulgaires coolies que son palanquin frôle ou renverse sur les routes prenaient femme, il n'y en aurait plus suffisamment pour les honnêtes marchands ou distingués mandarins de l'empire. En vérité, tout est pour le mieux dans le plus égalitaire et le plus vertueux des royaumes de ce monde.

Passé Pé-Tchang, fini des jolis bosquets de pins, des sous-bois de camélias et des braies d'arbustes *evergreen*. C'est, jusqu'à Ming-Shan, un étroit plateau dénudé, où domine l'argile blanche, au lieu des argiles bariolées si gaies à l'œil, rencontrées après Kiong-Tchéou. La surface entière du plateau est transformée en *long choui tien*, et toutes ces mares à nuance d'eau de chaux malpropre, où barbottent des compagnies de canards, ne constituent rien moins qu'un décor. Sur les talus très bas séparant ces mares, se détachent les silhouettes grises de *pé la show* (arbre à cire aux grêles rameaux nus) très tristes en cette saison. Heureusement, dans le lointain, à droite comme à gauche, s'étagent des

lignes de coteaux et même de vraies chaînes, dont les flancs et les crêtes portent encore quelques arbres. Partout ailleurs, toute trace des anciennes forêts a disparu et si, la veille, j'ai vu tant de pins et de sequoias, c'est que le paysan de ces lieux n'en trouve pas la vente ou plutôt n'arrive pas à en assurer le transport dans des conditions rémunératrices. S'il en était autrement, qu'en particulier le flottage de ces bois fût possible, tout serait fauché immédiatement.

En dehors des arbres déjà cités, croissaient encore ici, si l'on en juge par les rares spécimens survivants, des camphriers, dont on connaît le beau feuillage vert sombre, que n'atteignent point les froids de l'hiver, des *nan mou* (lauriers) et des légumineuses de grande taille (*Dalbergia Hupeana* et *Albizzia Leb.*)

Comme arbres fruitiers, poussent des orangers, pamplemoussiers, bibassiers, diospyrées-kakis et jujubiers, sans oublier les pêchers, cerisiers et pruniers, qu'on rencontre dans tout le Setchouen. Là où le sol n'a pu être transformé en rizières, s'observent quelques champs de fèves, pois et blé.

La végétation est puissante, la croissance des plantes beaucoup plus rapide que dans nos régions, en raison de la douceur de la température hivernale, de la rareté des gelées, tout en se rapprochant cependant de notre flore par certaines essences forestières ou plantes cultivées. On observe même nos espèces parasites : sur les chênes, sur les ptérocaryas, pousse, en belles touffes, celle bien connue des Bretons et qu'on est, de prime abord, quelque peu étonné de voir ici : le gui, d'historique mémoire et si cher toujours aux frères d'outre-Manche, au jour de Noël surtout. Mais le paysage, dans son ensemble, n'a rien de celtique ; on s'y figure malaisément la présence possible de druides d'antan, car il y manque la solennité de la forêt séculaire, ou la sévérité du coin de lande hérissé de blocs de granit, ou bien encore la gaieté des espaces que recouvrent genêts et bruyères.

La population entre Kiong-Tchéou et Ya-Tchéou est entièrement agricole, sauf dans le haut de la vallée du Nan-Ho, où le bambou, abondamment planté, est utilisé sur place pour faire du papier. Cette population, assez dense, ne construit pas de villages, mais vit dispersée, réduite au seul groupement familial. Il n'y a d'agglomérations véritables et de quelque importance que sur les grandes routes : elles constituent autant de marchés, de centres d'échange beaucoup plus fréquentés que les cités, rares dans la région. Malgré la fécondité du sol, l'habitant est pauvre, vivant au jour le jour, sans réserve pour les années maigres. Cette pauvreté reconnaît pour cause le peu d'activité du paysan et le caractère suranné, primitif de ses méthodes agricoles. Il ne sait point tirer de la terre la quantité de produits qu'elle peut facilement donner sans fatigue, sans la moindre atteinte à sa fécondité. Et sa situation n'est pas près de s'améliorer ; car, s'il peut toujours compter sur une petite récolte de riz dans les vallées ou dépressions, sa récolte de maïs, la plus importante des deux, est souvent menacée par le fait du déboisement et la violence des pluies d'été, que rien ne tempère plus. Il y a aussi cette circonstance aggravante, qu'en orgueilleux fils de Han qu'il est, il tient mordicus à ses méthodes, qu'il juge *second to none*.

Au point de vue « race » on peut observer quelques différences avec le type observé, le plus généralement, dans la plaine de Tchentou. Certaines femmes, plus fréquemment que des hommes, laissent voir une face ovale ou elliptique qui s'éloigne tout à fait de la figure ronde comme une lune de la majorité des Chinoises. Le nez n'est plus court et épaté, mais se révèle presque aquilin. De même l'œil, plus dégagé, ne se cache point derrière une large et vilaine bride obliquement tendue. Ces femmes, comme d'ailleurs la paysanne chinoise de cette région, ont le pied normal, c'est-à-dire non réduit au moignon, dit « petit pied ». Ce n'est que dans les marchés et cités, refuges des élégantes, qu'on peut admirer cette merveille de l'esthétique corporelle féminine.

Comment expliquer, dans la population, ce mélange aussi différent de types que ceux qui viennent d'être signalés ? Les annales de l'empire nous font savoir que sous la dynastie des Han, les premiers colons chinois essaimèrent dans la plaine de Tchentou, puis, franchissant le Nan-Ho, commencèrent à refouler les tribus de *Mantze* (barbares) qui s'étaient réfugiées dans la région accidentée et boisée que nous venons de décrire. Ces colons chinois, étant souvent des soldats, contractèrent des liaisons avec des femmes *mantze* : d'où ces métis portant souvent les caractéristiques principales de la génératrice. Il est possible aussi que quelques familles aborigènes aient réussi à se maintenir sur le sol ancestral, à côté de l'envahisseur.

J'ai dit que la population était pauvre : insuffisamment nourrie, mal vêtue, elle est encore plus mal logée. Les maisons construites en torchis ou plus souvent en argile battue, sont de misérable aspect, l'état de délabrement des murs et des toits le disputant trop fréquemment à la saleté de l'intérieur. Et pareille condition de l'habitation, dans un pays où toutes sortes de matériaux de construction ou d'entretien abondent, ne relève point d'autre cause que de la paresse de cette population. La maison, une fois édiflée vaille que vaille, on ne se préoccupe plus de l'entretenir : il est rare qu'à travers le toit il ne pleuve pas, rare aussi que les murs mal liés ne baillent point aux angles lamentablement. Le meilleur type de chaumière est construit en briques sèches posées sans addition de mortier. Leur résistance à l'action du temps, sous l'abri d'un mauvais toit, est, naturellement, inférieure à celle de la brique cuite, qu'il serait si facile d'obtenir ici avec l'abondance de bois qui caractérise certaines parties de cette région. Mais, chez tous ces gens, le souci du bien-être matériel passe bien après les douceurs du farniente.

La maison couverte en tuiles est rare ; on observe surtout des toits de chaume : paille de riz, de blé, ou tiges de maïs, de graminées sauvages, en particulier, *Miscanthus latifolius* ou *sinensis*, au beau panache qui rappelle celui de *gynerium argenteum*, que nous connaissons tous.

On n'élève guère d'animaux dans la région, sauf des porcs au poil noir clairsemé, à l'échine incurvée, à la masse adipeuse peu développée. On rencontre quelques buffles nécessaires pour la culture du riz, quelques bœufs ou chevaux, plus rares encore. Des moutons trouveraient largement à paître sur les coteaux boisés de pins ou de chênes, avec facilité de transhumance, l'été, sur les chaînes voisines, mais pas un n'est élevé. Les chèvres mêmes se comptent.

Pauvres sont ces gens, très pauvres, mais comme ils peuvent faire leur *mea culpa* ! Sur ce sol, pour une race active, ce serait la large aisance, sinon la richesse.

Sur cette route, pendant deux jours, je rencontrai de nombreux porteurs : porteurs de charbon, de *houa tsiao* (pseudo-poivre parfumé), de réglisse ; porteurs de marmites en segment de sphère, de peaux de bœufs et de *yacks*. Des mulets et chevaux étaient chargés de saumons de cuivre, de beaux saumons aux reflets de flamme violacée, qui viennent du Kientchang. Ceci représente le grand trafic. À côté s'opéraient les transactions, de bourgade à bourgade, de cité à cité, transport de sacs de maïs, de riz, de haricots à préparer le *teou fou* (soja) ; transport de légumes : navets, carottes, choux, céleri, épinards, surtout navets et carottes. Parmi les porteurs de ces denrées, généralement logées dans une hotte en bambou, on remarque beaucoup de femmes, près de la moitié. Et si l'on s'enfonce dans l'intérieur, comme je l'ai fait deux fois, cette proportion augmente très sensiblement, l'homme devenant, dans le groupe familial, presque un parasite.

@

CHAPITRE III

Les paysannes de Koan-In-Pou — Tsieou mi Le col du Dragon volant — Le *kio matze* — Le meunier

@

Le 16 janvier, je revois Yatchéou déjà visité en 1904. À cette époque de l'année, son port est très animé : de nombreux radeaux, entièrement construits en bambous et chargés de marchandises pour Kiating, sont accostés le long des berges. Ils remplacent avantageusement sur le Ya-Ho torrentueux, au lit semé de seuils dangereux, toute espèce de jonque, même celle calant le moins d'eau. Ces embarcations, malgré leurs dimensions (de 15 à 25 mètres de long sur 2 m. 50 à 3 mètres de large) se glissent partout, franchissant, sans peine, les rapides les plus dangereux, pirouettant sur elles-mêmes et arrivant toujours à se dégager rapidement, quand, par hasard, elles accrochent une pointe de roche. Quelques liens de bambou en sont tranchés, la membrure aussi quelque peu disloquée, mais tout est réparé en quelques minutes, alors qu'une jonque resterait éventrée sur la roche. Quand on va de Ya-Tchéou à Kiating, la grande distraction, lorsque la route suit la berge du fleuve, est de voir filer comme une flèche, dans les rapides, les gracieux et si légers radeaux, à l'avant relevé en brise-lames. À grands coups de perche, un long bambou flexible, les mariniers guident l'embarcation vers un des étroits chenaux connu d'eux, où les chances d'accident sont moindres qu'ailleurs. Une fois lancée, la grande difficulté est de la maintenir, son grand axe parallèle à la ligne du courant. Si elle vient en travers, le dégât sera sérieux : elle y laissera quelque chose d'elle-même et les marchandises seront mouillées sinon perdues. Mais l'homme de l'avant est un maître : à la moindre déviation que subit le radeau, sa gaffe agit vite et sûrement, et il est rare qu'il ne réussisse pas à la rejeter dans la ligne du courant. Cette navigation, vraiment difficile, exigeant beaucoup de coup d'œil et de sang-froid, forme d'excellents mariniers, de braves

gens qui, à aucun moment, ne paraissent se rendre compte des dangers qu'ils courent, encore moins s'en souvenir. Presque constamment dans l'eau, jusqu'à mi-corps, souvent, s'ils remontent le fleuve, ils n'ont, au repos, pour se garantir contre le froid ou la pluie, que de misérables haillons, un lamentable assemblage de lambeaux sans forme définie. Pour couvert, ils n'ont qu'une grossière natte de bambous dressée sur leur tête, n'abritant en rien du vent ; pour nourriture que le minimum compatible avec la dépense musculaire qu'implique leur rude métier. Si ces malheureux tombent malades, il sera bien rare que la pitié de quelqu'un s'en émeuve et vienne à leur aide. Et, en supposant qu'ils aient joui dans toute leur existence d'une santé inaltérable, qu'ils n'aient chômé qu'aux jours de l'été, aux jours où les flots tumultueux du Ya-Ho réduisent en miettes toute embarcation osant les braver, ils auront, quand même, difficilement réussi à mettre en réserve le montant de l'achat de cette macabre chose si chère à tout fils de Han : un cercueil.

La vallée du Ya-Ho possède de riches alluvions où les cultures étaient aussi avancées que dans la plaine de Tchentou. On y rencontre encore de beaux arbres, surtout des *nan mou*, dont la haute cime toujours verte reste un perpétuel décor pour ces campagnes. Des ficus aux puissants rameaux étalés, donnent la même note, mais leur tronc bas, tourmenté, n'a rien de l'élégance de port du grand laurier, digne à tous degrés de protéger de son ombre, comme il le fait, tous les lieux saints en Chine, les pagodes les plus vénérées. Des cyprès, comme les *nan mou*, abritent aussi les temples, mais peuvent encore, au même titre que le bambou, constituer le rideau de verdure derrière lequel se masquent généralement les habitations.

Des arbres plus humbles, au feuillage caduque, aulnes et pterocaryas, bordent les berges du grand fleuve et de ses affluents ; et bien qu'amoureux des espaces humides, ne craignent pas de s'élever sur les pentes et jusqu'à la cime des plus hautes collines de la région.

Quittant Ya-Tchéou, la cité entrepôt du thé et du sel qui se distribuent dans le nord et l'ouest setchouennais, on abandonne le fleuve coulant rapide sur un lit de schistes bruns, et on pénètre dans une région montagneuse coupée d'étroites vallées profondes qui, malgré un déboisement pratiqué à outrance, restent pittoresques. Avant l'invasion chinoise, au temps de l'occupation mantze, ce massif devait être couvert d'épaisses forêts de *nan mou* et surtout de sequoia, dont il reste encore quelques vestiges dans les districts déserts ou sur les pentes inaccessibles. De nombreuses espèces d'animaux sauvages y pullulaient : daims, chevreuils, cerfs (dont un très grand et de structure massive appelé *ié nieou* (bœuf sauvage), par les Chinois), sangliers, ours et panthères, sans oublier de nombreux troupeaux de singes, ainsi qu'il en existe toujours dès qu'on s'écarte un peu des routes. Tout est changé depuis des siècles : où poussaient les grands arbres, végète maintenant, l'été, un peu de maïs ; où paissaient les bêtes de la forêt, broutent seulement quelques chèvres blanches.

La route est très animée : de nombreux porteurs de thé et de sel s'acheminant à pas courts, à pas comptés vers Ta-Tsien-Lou ; des porteurs de charbon se dirigeant en sens inverse, allant alimenter le chef-lieu de la préfecture. Puis, ce sont des convois de mules et de chevaux que vous croisez, des petites mules à l'air effaré qui se mettent en travers, vous tournent le derrière dès que vous approchez d'elles, barrant complètement l'étroit chemin. Elles portent toujours sur le dos des saumons de cuivre, des peaux, mais aussi de la rhubarbe venant des rives du Tong-Ho, en amont de Fouling.

Approchant d'un marché important, de Koan-In-Pou, nous voyons déboucher, de tous les sentiers aboutissant à la grande route, des files de paysannes, de petites femmes (1,35 à 1,40 m) alertes et menues, caquetant à plaisir. Elles ont de grands pieds : c'est une façon de parler, par comparaison avec le pied contracté par mutilation de la Chinoise, car celui d'une de ces paysannes aurait fait l'orgueil d'une de nos élégantes ;

d'autant plus qu'il s'articulait sur une jambe très fine, au mollet bien dessiné, se montrant tout entier sous le bord d'un pantalon très court en cotonnade bleue, ne dépassant guère le genou. Le mollet en Chine, chez la femme, si l'on en excepte la Mandchoue, est une anomalie véritable. La jambe atrophiée est représentée par un fuseau grêle presque cylindrique, sans saillie musculaire appréciable dans le tiers moyen : cela manque totalement d'esthétique pour un œil d'Européen, mais nous avons si mauvais goût ! Et puis, ce vivant manche à balai ne se termine-t-il pas par un amour de moignon, délice du moins voluptueux des fils de Han ?

Les paysannes, dont je parlais tout à l'heure, portent le costume chinois peu modifié, sauf dans la longueur du pantalon. La blouse était la même, mais plus courte, ne dépassant guère le pygidium. La coiffure est un turban fait d'une bande de coton bleue ou blanche. Si ce turban avait les épais et lourds plis portés par les femmes *sifans* (tribus aborigènes du far-west alpestre), il pourrait être confondu avec lui. Est-ce une adaptation chinoise de ce mode de coiffure ? Je l'ignore ; toujours est-il qu'on a la preuve certaine que les Sifans ou Thibétains furent possesseurs de cette région, occupèrent la vallée du Ya-Ho comme ils occupèrent celle du Ming. Seulement, les femmes de très petite taille, si nombreuses actuellement dans ce massif, ne rappellent que de très loin les belles filles sifans, à taille élevée, au buste puissant, sans exclusion d'élégante souplesse. Cependant quelques-unes portaient encore des jambières couvrant seulement la moitié inférieure de la jambe : détail de costume qu'on observe chez presque tous les Mantze. Elles trottaient près de nous avec des mimiques drôles, ne se détournant jamais aux plaisanteries salées, quelquefois odieusement grossières de mes gens. Si certaines attaques étaient trop directes, gênées, elles hâtaient le pas, sans jamais répondre à l'insulte. Elles rougissaient alors en pudiques filles d'Ève, rougissaient à un point qui me fit observer que le degré de coloration de leur face était très élevé, se rapprochait sensiblement de celui d'une blonde Aryenne, moins la nuance du fond qui était légèrement pigmentée

dans le ton jaune clair. Sur mon carnet de voyage, j'ai, sans hésiter, coté 4 ce degré de coloration, 5 étant le maximum.

J'observai que toutes portaient comme chaussure une sorte de petite pantoufle d'étoffe, originale de forme par son bec en éperon de bateau et la présence de deux oreilles postéro-latérales protégeant vaguement la cheville. Il n'y avait pas de talon.

À Koan-In-Pou, quelques-unes de ces femmes se laissèrent engager par mes coolies pour transporter mes bagages de l'autre côté d'une ligne de faite qui nous séparait de Yun-King-Hsien. Elles chargèrent une partie de ces bagages dans des hottes et grimpèrent allégrement, riant et babillant sans repos, la pente très abrupte (40 degrés) qui menait au col. Le sommet de la passe atteint, elles s'arrêtèrent un moment et, avec l'avance d'argent faite à Koan-In-Pou, elles achetèrent et se mirent à dévorer, à belles dents, des gâteaux de *tsieou mi*, riz glutineux servant à fabriquer du vin, mais aussi largement consommé comme friandise. Ces gâteaux, ici, étaient roulés en cornets dans le fond desquels était déposé un peu de cassonade. Coût : 4 sapèques¹. C'était un régal pour ces petites *peitze*, un régal rarement permis. Et s'il m'avait pris fantaisie de leur révéler qu'elles prenaient là un excellent aliment musculaire, cela n'eût en rien augmenté leur appétit ni leur empressement à sortir leurs sapèques pour un cornet supplémentaire. Des porteurs de sel, lourdement chargés, se reposant là après la rude ascension de tout à l'heure, regardaient, tout en essuyant la sueur qui ruisselait de leur front, ces femmes et aussi mes coolies se délectant de la savoureuse pâte sucrée. Leurs yeux ne disaient que trop leur convoitise de pauvres hères sevrés de toutes les douceurs de la vie. Certains même esquissèrent le geste de fouiller sous leur peau de mouton, de sortir quelques sapèques de la large bourse de toile fixée, comme chez tout Chinois, à la hauteur du nombril et descendant jusqu'au pubis. Mais le geste ne s'acheva point. Il fallait être raisonnable : déjà la paire de *tsao hai* en avait vu de rudes sur les grès

¹ Soit 2 centimes environ.

durs du chemin, et à Yun-King-Hsien, il faudrait en acheter une neuve ; 40 sapèques à déboursier ! Et elle serait si vite usée sur les granits et les porphyres du *Ta-Sian-Ling* (haute chaîne de montagnes) ! Non, aujourd'hui, pas de *tsieou mi*. Mais les mains s'allongèrent vers la galette de maïs piquée sur une lame de bambou fixée entre les blocs de sel et la ronde galette fut écornée en de nombreux endroits.

Du Fei-Long-Koan (col du Dragon volant), la vue embrasse tout un massif : sous un léger voile de stratus, c'est un fouillis de pics, de gorges, d'abîmes... Des silhouettes réduites de conifères : des cimes, émergent du voile des nuages ; on les dirait amputées du tronc. Autour de moi, ce sont des touffes d'hortensias sauvages maintenant desséchées, mais qui n'attendent que les premières tiédeurs pour développer de la beauté : des corymbes roses, des corymbes azur.

Si l'on en jugeait d'après le nombre des villages-marchés échelonnés depuis Ya-Tchéou jusqu'au pied du Ta-Siang-Ling, on croirait à une population très dense, mais il n'en est pas ainsi. Ce sont des agglomérations de petits marchands et d'aubergistes attirés là par l'importance du mouvement journalier de *peitze* défilant par groupe de dix, de vingt, de cinquante, dans un flux presque ininterrompu. Mais en dehors de la grande route, qui suit naturellement la vallée, la population, sur des pentes dénudées, dont la fertilité s'amointrit chaque jour, est forcément très restreinte. Elle vit de maïs et d'un peu de riz qui pousse dans les thalwegs. L'extraction du charbon, dont il existe de nombreux gisements à fleur de terre, et son transport constituent un appoint sérieux aux ressources agricoles de l'habitant. Le fer est aussi suffisamment abondant pour avoir permis de créer à Yun-King-Hsien une série de petites industries se rapportant à l'usage de ce métal. La principale est la fabrication de marmites, de très mauvaises marmites, parce que si primitifs sont les procédés de fonte connus du Chinois, procédés que dans le cours des siècles il a toujours été incapable d'améliorer. Après la marmite, vient le fer à cheval et surtout le *kio matze*, fer à coolie, fer à

peitze. Celui du coolie ordinaire, qu'il doit chausser, par temps de pluie ou de neige, sous peine de ne pouvoir plus progresser sans glissades et chutes continuelles, celui-là est de forme elliptique aplatie, avec, sous chaque extrémité, une masse cubique forgée en même temps que le fer, faisant donc corps avec lui et jouant le rôle de clous. Il porte aux deux extrémités du grand axe une anse verticale rigide emboîtant le côté du pied et servant à fixer les attaches, les ficelles de chanvre qui maintiennent le *kio matze* sous la plante, en bonne position, par-dessus le *tsao hai*. Il se place transversalement, c'est-à-dire son grand axe perpendiculaire au grand axe du pied, dont il occupe le tiers moyen. Il faut croire que ce fer est fort gênant pour le coolie, car il ne s'en sert qu'à la dernière extrémité, après qu'il est tombé plusieurs fois. Le matin au départ, il est presque toujours impossible de décider ces gens à chausser d'avance le *kio matze*, malgré qu'ils sachent fort bien que l'état de la route va les y obliger, sitôt dans la campagne. Il est vrai que, souvent, ils agissent par étourderie, en grands enfants qui ne prévoient pas, qui ne songent pas au moment prochain. Dès que la route sèche un peu, ils se hâtent d'enlever le fer encombrant.

Le *peitze* porte une autre variété de *kio matze*, plus grande, qui rappelle tout à fait un fer à cheval fermé : c'est une ellipse parfaite. Il est évidé, creusé sur la face inférieure, d'une rainure qui en fait le tour : l'ensemble a la même action que les masses cubiques de tout à l'heure. L'homme s'en sert par temps de pluie, quand il chemine sur une route pavée de dalles de grès tendre ou lorsque, en montagne, il rencontre du verglas. C'est lourd, encombrant et se place aussi transversalement sous le pied.

On fabrique encore à Yun-King-Hsien un ustensile en fonte ayant la forme d'une tuile qui chauffée, sert à opérer la dessiccation de la feuille de thé.

Le long de la route, j'observai de beaux arbres, des conifères surtout, mais à l'état isolé, comme d'habitude, ou par groupes insignifiants. De

superbes pterocaryas hauts de 20 à 25 mètres, au tronc et rameaux habillés de scolopendres ou plus rarement de lierre, des troènes parés de verdure, des acacias décharnés, des bambous puissants, des palmiers (*trachycarpus excelsa*), se montrent autour des chaumières, constructions au soubassement de blocs de grès rouge, parce que cette roche abonde ici, forme la masse des chaînes. Elle alterne, quelquefois, avec une variété verte peu employée qui pourrait servir à édifier de pittoresques maisons. Mais elle est dédaignée par l'habitant, lequel préfère le grès rouge, tout en ne l'utilisant que fort peu : seulement, comme substructure à des cloisons de planches ou à des murailles de torchis, jamais comme matière unique de construction pour son logis. Le Chinois ne sait, nulle part, se bâtir une bonne et hygiénique maison : à ce point de vue, il manque totalement de sens pratique, faisant preuve, en même temps d'une indifférence absolue pour le bien-être le moins raffiné, celui nécessaire à la conservation de la santé.

En outre des grands arbres, pouvaient s'observer de jolis arbustes : prunelliers, fusains, camélias ; un pseudo-chèvrefeuille, très abondant (*Coriara Nepalensis*), et surtout un *hypericum* qui donne au printemps de délicieuses fleurs or. Sur les gazons flétris, se détachaient, innombrables, des iris à la tige bien verte ramifiée en éventail. Au bord des torrents, se dressaient des touffes de gingembre sauvage, qu'on eût pris de loin pour des cannas ; comme les glaïeuls, dans nos pays, ces plantes fleurissent, l'été, au bord des cours d'eau. Sur les pentes, dans cette région à climat humide, ou sur les terrasses, végétaient en abondance des prêles et des joncs, comme dans nos marais.

La route, comme d'habitude, est mauvaise : elle est pavée de petits blocs de granit rose et de porphyres de toutes nuances, ramassés dans le torrent que nous côtoyons, torrent qui descend des pentes du Ta-Siang-Ling. Passé Yun-King-Hsien, à droite et à gauche, parmi des éboulis de roches, d'énormes blocs de grès rouge, croissent des théiers petits, rabougris, avec quelques rares fleurs frissonnant sous la bise humide très

froide venant d'en haut, de la grande chaîne qui nous sépare du Kientchang.

J'observe avec plaisir, à l'issue d'un ravin, un moulin, aux bâtiments délabrés, croulants, un moulin de montagne, où, de temps à autre, on apporte un sac de maïs ou, plus souvent, de *koutze* (riz non décortiqué). Ce moulin me plaît, parce que sa roue hydraulique tourne dans un plan vertical, non horizontal : une rareté au pays des turbines. Les augets sont exactement construits sur le type de ceux de nos moulins de campagne ; seul le bois dont ils sont faits diffère : ici, c'est de l'aulne (variété *cremastogyna*) ou du *pterocarya*, c'est-à-dire du bois tendre très commun, tandis que l'axe porte-roue et les jantes sont d'un bois très dur, d'une grande résistance à la pourriture par l'eau : une variété d'acacia (*Sophora japonica*). Les meules, en grès gris bleuté, étaient comme partout, très primitives, très grossières, à rainures si mal combinées et si insuffisantes que le grain doit être soumis à deux et même trois broyages successifs. La meule supérieure immobile est simplement suspendue au-dessus de l'autre par des cordes ou de ces lianes qu'on trouve dans les forêts de l'ouest chinois, dans la *lao ling* (forêt séculaire). Quand on a vu ce type de moulin, on les a tous vus, car il n'y en a pas deux qui diffèrent : le plus perfectionné de la capitale ressemble, en tous points, à celui du hameau le plus perdu de la province. Nos grands ancêtres armoricains, à l'époque la plus reculée, devaient avoir de meilleures meules pour broyer leur avoine et leur sarrasin. Et cependant, quand il m'est arrivé, dans la plaine de Tchentou, de fixer, sur le papier, un schéma des parties constituantes d'un moulin, j'ai observé qu'on me regardait avec méfiance, mettant une mauvaise grâce manifeste à répondre à mes questions. Et en interrogeant mes gens, j'apprenais ce que j'avais entendu tant de fois déjà, dans des circonstances analogues, c'est-à-dire que je venais... surprendre des secrets de construction, copier des modèles à réaliser ensuite dans mon très petit pays, sans doute

dépourvu jusqu'ici de cette merveille de mécanique qu'est le moulin chinois. Nous en étions sans doute, encore, à *l'âge du pilon* !

On pensera que je plaisante, mais je tiens à rapporter, ici, un bout de conversation que j'eus avec un brave meunier, du côté de Lou-Chan. J'entrai dans son moulin pendant que mes coolies mangeaient leur repas du matin. Je me mis à regarder les meules qui tressautaient par moment, décrivant des petites courbes capricieuses en dehors de leur plan de révolution normal, courbes dues, sans doute, à leur défaut de parfaite horizontalité, par rapport à l'axe de la turbine, axe lui-même à verticalité douteuse. Le meunier, après s'être enquis de mon nom, de mon adresse, du nombre de mes gens, de l'endroit où j'allais, suivant la discrète habitude chinoise qui irait jusqu'à vous faire décrire par le menu tous vos antécédents, si vous vouliez bien vous y prêter, répondre seulement aux questions qui vous sont posées, le meunier, dis-je, me demanda s'il y avait aussi des moulins dans mon pays. Je lui répondis que oui. Ah ! vraiment, il y avait des moulins dans cette contrée tributaire, sans doute, de l'empire du Fils du Ciel : il y avait des moulins... il n'en revenait pas. Il interrogea à nouveau :

— Ressemblent-ils à celui-ci ?

Je devinai au ton de sa dernière question qu'il mettait en doute mon affirmation et je fus certain du fait quand il ajouta :

— Ce moulin n'est pas très bien.

Cela voulait dire, avec la manie du Chinois de déprécier tout ce qui lui appartient, alors que son orgueil le conduit, au contraire, à nier, systématiquement, les plus belles acquisitions, les plus étonnantes créations de la race blanche, cela signifiait :

« Ce moulin est très remarquable, quoi que vous en pensiez, et ce n'est pas vous autres, barbares étrangers, qui seriez capables de réaliser pareille œuvre.

Après avoir répondu à la question insidieuse de l'homme par un

— Votre moulin est tout ce qu’il y a de mieux sous le ciel, je fis semblant d’aller examiner un crible, au repos dans un coin. Comme je l’avais prévu, le meunier se hâtait d’entamer une conversation avec mon domestique. J’entendis celui-ci lui déclarer sur un ton de demi-conviction que nous possédions des moulins extraordinaires qui tournaient à l’aide de *ho ki ki* (de machines à feu). Ces machines mettaient en branle des meules énormes bien plus grandes que celles-ci. Il avait vu à Tchentou de la farine de blé venue des pays étrangers : eh bien, cette farine était fine et même toute blanche, non grise comme celle de Chine, ce qui prouvait que dans ces pays il y avait de bons tamis ! Le meunier parut un moment tout perplexe de ce qu’il entendait. Il alla baisser sa vanne, puis revint l’air satisfait et souriant. Il avait réfléchi pendant cette courte action qui le ramenait aux réalités professionnelles ; il était fixé : n’osant, moi-même, mentir trop effrontément, j’en avais chargé mon domestique. Ce fut certainement pensé, sinon proféré. Quant à l’idée que je lui ai prêtée de considérer mon pays comme une contrée tributaire de la Chine, j’ai émis là une hypothèse nullement gratuite : dès qu’on s’éloigne des grandes cités côtières et des ports ouverts, on rencontre partout cette croyance bien ancrée dans la population, en forte majorité illettrée, de toutes les provinces, cette croyance que tous les « petits » royaumes d’Occident ou du reste de la terre ne sont que le prolongement du grand, du seul empire sous le Ciel, l’empire chinois. Dans les guerres qu’Anglais et Français ont eues avec la Chine dans les soixante dernières années, et même en 1900, les mandarins ne déclaraient-ils pas, officiellement, dans leurs proclamations au peuple que les hommes de l’Océan étaient en « révolte » ouverte contre leur suzerain et maître (*Iang jen tsao fan*).

@

CHAPITRE IV

Les *sentze* — Potiers chinois — La vieille truie

@

Sur la route, c'est toujours un défilé de porteurs et d'animaux de bât. Encore du charbon dans des hottes, du menu, et sur des *pei teou* (appareil qui sert de support aux fardeaux qu'on porte sur le dos) de gros morceaux luisants, mordorés par traînées ou par plaques : des pyrites de fer. Il brûle, cependant avec peu de résidu et dégage beaucoup moins de vapeurs sulfureuses que la majorité des charbons du Setchouen. Il s'extrait tout près de Hoang-Gni-Pou, à 3 kilomètres de la route. Avec la rareté du bois, c'est naturellement le combustible le plus employé. Dans les districts encore inconnus de ce massif que j'ai pu explorer dans les étés 1907 et 1908, j'ai rencontré partout des gisements de charbon à fleur de terre, sur les pentes ou sur la tranche des thalwegs. Le Chinois de la région peut donc dire, avec un semblant de raison, qu'il peut faucher impunément ses arbres, détruire ses forêts, qu'il lui restera toujours de quoi cuire son riz, son maïs, de quoi se chauffer. Il a bien remarqué qu'il avait été obligé ces dernières années d'abandonner des champs où, sur la roche mise à nu, ne poussait plus rien, mais il ne semble pas trop s'en préoccuper, allant un peu plus loin arracher les arbustes et buissons qu'il avait respectés jusque-là.

Quelques coolies transportent des pains, des disques d'une substance dure de couleur blanche qu'ils appellent *che kao* (gâteau de pierre) : c'est tout simplement du gypse, produit commun au Setchouen, surtout dans les régions à sel gemme. Il est rarement employé en tant que plâtre, mais plutôt comme *coagulant* dans la préparation du *teou fou*. Il agit comme une « présure » sur le liquide blanc laiteux qui résulte de la mouture du haricot *soja*, préalablement soumis à une courte macération dans de l'eau froide ; il précipite la caséine de ce lait végétal. Cuit et transformé en

plâtre, le *che kao* est pétri avec le vernis appelé *tsi* et forme, alors, un mastic employé par les ébénistes et menuisiers pour masquer les éclatements, fissures et logettes à nœuds vides des bois de valeur.



La *lao-lin* (jungle) dans le massif des Oua-Pao-Chan

Il y avait encore des porteurs de *sen tze* (pousses de bambou desséchées), provenant en quantités considérables de la *lao ling* ou du haut plateau des Oua-Shan, où ils croissent en rangs si serrés qu'ils constituent une jungle impénétrable à l'homme. Ces pousses font l'objet d'un important commerce : elles sont très recherchées dans l'alimentation, atteignant un prix qui ne les rend abordables qu'aux classes aisées ; elles entrent toujours dans le menu d'un grand repas, d'un dîner fin. Il en existe plusieurs variétés plus ou moins appréciées. Les *sen tze* provenant des bambous grêles ne croissant que sur les hautes montagnes sont particulièrement recherchés. Ayant eu l'occasion, durant mes voyages, de traverser plusieurs fois des bois de bambous, j'ai toujours remarqué la mine gourmande que prenaient mes gens quand nous pénétrions dans ces élégants fourrés où tant de pousses délicates montraient leurs fines écailles. C'est la seule chose qui les intéressait, avec les *mou eul* (agarics ?) qui poussent sur le chêne. Je n'entendis jamais la plus courte remarque sur la beauté du paysage.

Les Chinois mangent les *sen tze* bouillis ou sautés à l'huile de colza, le beurre étant ignoré d'eux, n'entrant dans la préparation d'aucun mets.

Nous, Européens, mangeons ces pousses à la sauce blanche quand, par hasard, il nous prend fantaisie de varier notre menu, mais ce plat n'a rien de particulièrement agréable au goût : il est, au contraire, plutôt insipide. D'un autre côté, il n'a aucune propriété nutritive spéciale, qui permette de le recommander. Aussi, la question qui se pose toujours est celle-ci : « Quelle satisfaction gastronomique le Chinois peut-il trouver dans ce mets ? » Il n'y a pas de réponse. Des goûts et des couleurs... et sous ces deux chefs, le fils de Han est si loin de nous !

Il y avait encore des coolies chargés de poterie, cruches et jarres d'une étrange couleur, d'un gris luisant jamais encore vu. On eût dit qu'elles avaient été passées à la mine de plomb, ou plutôt trempées dans un bain de mercure dont elles auraient réussi à s'imprégner. D'après l'examen superficiel que j'en fis, il devait entrer peu d'argile dans cette poterie, mais surtout du grès, un grès carbonifère ferrugineux abondant dans la région. Aucune trace de vernis n'apparaissait sur ces vases et n'expliquait la couleur bizarre dont je viens de parler, laquelle relève, je suppose, de la nature du grès employé : c'est une sorte de *vitrification* de la surface.

J'ai vu dans plusieurs régions les potiers opérer, traiter la matière première dans les cas où elle est représentée par une roche dure, comme certains schistes et grès argileux. On broie au pilon mécanique : un appareil des plus simples et des plus primitifs. Un levier muni à une extrémité d'une pièce de bois cylindrique jouant le rôle de marteau-pilon, se soulève d'un mouvement de bascule autour d'un axe horizontal et retombe par la seule force de la pesanteur dans un trou au fond duquel est la matière à broyer. Le mouvement de bascule est provoqué par une pression du pied, agissant sur le levier à l'extrémité opposée à la partie percutante : et c'est tout. La force vive déployée est nulle, en quelque sorte ; aussi la capacité d'écrasement de l'appareil est-elle réduite, l'effet produit insignifiant, uniquement représenté par le poids du levier (15 à 20 kilos), auquel s'ajoute la hauteur de chute provoquée par une courte oscillation, hauteur qui varie entre 15 et 25 centimètres, 25 au plus.

Comme on le devine, ce marteau-pilon, mu avec la lenteur chinoise, a un rendement quotidien qui n'est guère supérieur à celui obtenu par un broiement direct à la main, exécuté par un bon ouvrier. Il est cependant très employé, ainsi que j'aurai l'occasion d'y faire allusion en mentionnant les industries des régions traversées.

Arrivant le 18 janvier au pied du Ta-Siang-Ling, j'allais le franchir en pleine période hivernale et pouvoir me rendre compte ainsi de l'état de la route, de la quantité de neige tombant sur les versants à pareille époque. En entrant dans l'auberge de Hoang-Gni-Pou, village au pied de la chaîne, je dus bousculer trois porcs qui se poursuivaient dans le couloir d'entrée. Et, dans la pièce qui m'était dévolue, chambre de haut mandarin, ainsi que le témoignait l'inscription en gros caractères au-dessus de la porte, je trouvai installée une truie avec toute sa petite famille, six amours de porcelets noirs comme des taupes. Tout ce monde se régala d'épluchures d'arachides jetées là sur le mauvais plancher par l'occupant de la veille. La truie, quand je voulus l'expulser, protesta par d'énergiques grognements et sa nichée joua à cache-cache. Vous pensez que cette intrusion de cochons dans des chambres est une exception, que je tombais mal ce jour-là, me trouvant en montagne dans un village perdu. Détrompez-vous : j'étais dans un grand marché, sur une grande route excessivement fréquentée. Ce que vous croyez une exception est la règle. Dans toute l'immense province du Setchouen, dans toutes les cités, les porcs ont un droit absolu de libre circulation et personne ne songe à y porter atteinte. Je n'ai vu ce droit limité que dans la capitale et à Tchongking, où les artères principales leurs sont interdites, mais en raison surtout de l'importance du trafic, du flot incessant de coolies, dont le va-et-vient, le chassé-croisé, dans de continuelles bousculades, pourrait être préjudiciable à l'intacte conservation des excellentes bêtes. Partout ailleurs, vous les trouvez dans vos jambes ou vous observez vos porteurs trébuchant contre ces trop fréquents obstacles qu'elles constituent, obstacles véritables dans la rue chinoise si étroite et d'autant plus, que

rien ne se meut avec plus de lenteur, n'est plus récalcitrant à toute espèce d'injonction. Vous seul, Européen, marquez quelque ennui de ces rencontres ; l'indigène n'y prend pas garde, n'en est point gêné. Tout au plus insultera-t-il le cochon qui aura, sérieusement, entravé sa marche à un moment donné, causé un petit accident ; tout au plus *maudira-t-il* sa séquelle et, en particulier, sa mère ou grand'mère truie, mais ce sera tout. Il n'y touchera pas. Si vous, d'un léger coup de badine, écartez l'importun, il y a généralement double protestation : celle de la bête, d'abord, qui n'est pas habituée à pareil traitement, celle du propriétaire ensuite, si le hasard a voulu que vous fussiez pris en flagrant délit d'inexplicable brutalité. De plus, il y a toute chance pour que malédictions soient lancées contre vous et vos ancêtres jusqu'à la troisième génération, au moins. D'où vient tant de colère ? De ce que le porc, en Chine, n'est, en rien, la bête qu'on écarte, qu'on isole dans nos pays. Il fait partie de la famille au même titre que le chien et le chat et occupe même, par devers eux, une situation privilégiée. Le cochon passe facilement avant le chien, animal dédaigné ou méprisé, jamais caressé, à moins qu'il n'appartienne aux races de petite taille dites *kin k'euou* (chiens de Pékin) ou *sieou k'euou* (chiens de manche : qu'on peut mettre dans la manche si ample du vêtement chinois). Les autres races ne sont admises, dans la maison, que par nécessité, pour la garde du home et le nettoyage immédiat du coin de la pièce où l'enfant vient de se soulager. Ce dernier rôle, bien défini et en vigueur dans tout l'empire, vous aidera à comprendre pourquoi, dans un orphelinat où des sœurs françaises éduquaient des centaines d'enfants, dont le nombre allait toujours grandissant, la supérieure écrivait un jour au procureur de la mission, d'où dépendait l'institution, pour le prier de vouloir bien augmenter de quelques « ligatures »¹ son budget annuel, en vue de l'achat de chiens supplémentaires, le contingent habituel ne pouvant plus suffire.

¹ Une « ligature » vaut 1.000 sapèques.

Étant donné le caractère de la personne qui m'a dévoilé cette petite anecdote, aucun doute ne saurait exister sur la véracité du fait. La demande faite par la supérieure trouve, d'ailleurs, une explication toute naturelle dans ce que je disais tout à l'heure du rôle spécial assigné au chien, dans toute maison bien tenue au vieil empire.

Le chien est donc toléré : on en a un constant besoin dans les familles nombreuses, surtout. À aucun moment, on ne semble lui en être reconnaissant, à aucun moment, par exemple, on ne lui gratte doucement le ventre, comme on le fait au petit cochon qu'on a fait s'étendre au seuil de la porte, pour que son groin, son flanc, toute sa personne baigne bien dans le soleil, un soleil point trop chaud, réconfortant, tonique à point. On le gardera soigneusement du soleil d'été et, s'il doit être transporté, dans un panier ou sur une brouette, on ne manquera pas de le couvrir de branchages, qu'on arrosera constamment d'eau bien fraîche, chaque fois que possibilité il y aura. Pour la plus vieille truie, la plus immonde de toutes, on est plein d'égards. Près de ma porte, dans la rue, en pleine capitale, il y en avait une bien connue de moi, que je rencontrais, l'hiver, prenant un peu d'exercice, déambulant à pas comptés ; que je voyais, l'été, vautrée à l'ombre d'un jeune *Paulownia*, arbre dont on connaît les larges feuilles protectrices. Ses vieilles chairs s'écrasaient sur le sol, ses mamelles flasques, trop étirées, vraies vessies dégonflées, que zébraient les flétrissures des ans, des maternités successives, se contractaient lamentables à chaque soubresaut de la bête, que taquinaient des mouches. Sa maîtresse, qui en était à son soixante-dixième printemps, fumait, près d'elle, sa pipe à eau et, entre deux bouffées, grattait, affectueusement, de ses longs ongles, la peau galeuse de la truie. Le maître, tenancier d'une petite fumerie d'opium, venait, de temps en temps, prendre la place de sa moitié près de la bête favorite. Il s'accroupissait à la hauteur de son groin, et comme il portait un éventail, en l'agitant pour son propre compte, il en faisait, au même moment, bénéficier la truie. Très altruiste quand il s'agissait d'elle, il eût, à n'en pas

douter, agité l'instrument rien que pour l'amener à pousser un grognement de satisfaction. Quant à son chien, un pauvre animal pelé et squelettique, il ne le gratifiait que de coups, des coups du long tuyau en bambou de la pipe setchouennaise que le vieux, du matin au soir et d'un bout de l'année à l'autre, ne lâchait pas plus, qu'en été, son éventail.

@

CHAPITRE V

Fleurs de neige — La mort du *peitze*

@

Six kilomètres plus loin que Hoang-Gni-Pou, commence l'ascension véritable du Ta-Siang-Ling, à partir d'un point appelé Siao-Koan (petit col), simple tranchée taillée dans un éperon de granit rose, pour raccourcir la route. Durant ce trajet, j'avais traversé plusieurs torrents dont les eaux, d'une infinie pureté, roulaient sur un lit rose aussi, nuance des arènes et galets granitiques qui couvraient le thalweg. D'énormes blocs de la même roche barraient souvent la voie aux eaux, les lançant, les éparpillant de tous côtés en gerbes cristallines, en gerbes laiteuses. Dans les petits bassins naturels où elles se reposaient de leurs bonds successifs, c'était une nappe d'émeraude sur du corail rouge.

Jusqu'à Siao-Koan, toujours des théiers nains au milieu d'éboulis, et, sur les pentes, quelques rares conifères : des *Cunninghamias*. Vers 1.600 mètres d'altitude, j'observai les premières traces de neige, mais ce ne fut que vers 3.000 mètres qu'elle devint abondante.

Siao-Koan franchi, la route suit un thalweg entre des pentes très raides (60 degrés en moyenne) où la végétation est très dense : des arbustes à feuillage persistant, des bambous, des fougères en touffes épaisses, des lis et iris. Les grands arbres sont rares sur la moitié inférieure des versants : ils ne deviennent abondants que dans l'autre moitié et surtout vers les cimes. Ce sont des ifs et des sapins argentés. Au voisinage du col, où les pentes sont plus douces, facilement accessibles, toutes ces belles essences ont disparu jusqu'à leur dernier représentant.

On s'élève lentement, par petits pas, sur le verglas ; le ciel est presque clair, laissant luire, par intermittences, un soleil sans ardeurs. L'air est calme : pas le moindre souffle ne l'anime. La neige couvre tout, tel un suaire immense, d'infini développement. Autour de moi nul symptôme de

vie. Un assez long moment je ne croise plus un seul *peitze*. Les torrents se taisent : le froid les a saisis, cristallisés. C'est le silence sur l'immensité blanche, à perte de vue, des chaînes, des cimes et des pics. J'ai l'impression de contempler des champs de mort. Je frissonne sous le froid mordant, je m'efforce de détacher, de ma moustache, les minuscules glaçons, les fines aiguilles qui s'y sont figées. Mais voilà que je glisse et tombe rudement. En même temps résonne, au-dessus de moi, à un tournant du sentier ascendant, résonne un cœur de clochettes, des clochettes au son très doux, délicatement impressionnant comme un accompagnement de matines. Puis, ce furent des cris de muletiers guidant leurs bêtes, des jurons de coolies s'abattant sur le verglas : j'étais réveillé. Mon compagnon habituel, Pierrot, un petit fox-terrier, vint poser son museau contre moi et m'interrogea. Que signifiait cette chose blanche qu'il ne connaissait pas, où il avait cherché à se rouler, mais qui avait glacé tout son corps ? Que signifiait ce chemin luisant, poli, où ses petites pattes ne mordaient point, où toutes les quatre, sous lui, se dérobaient à chaque instant, l'obligeant à rechercher les espaces blancs ? Cela allait-il durer ? Car tous ses muscles se contractaient sous la piquête lancinante du froid, tout son être, spasmodiquement, tressautait. Que faire pour lui ? Nous approchions du col, nous étions par 3.000 mètres d'altitude. Le verglas disparaissait, maintenant, complètement sous un tapis de neige. Nous pouvions secouer, animer nos corps transis : on joua tous les deux. Et la circulation triomphante chassa la cyanose de nos extrémités.

La neige a tout enseveli : seuls quelques tiges et rameaux d'arbustes ou de bambous dessinent encore de curieuses silhouettes chargées de givre à les briser. Ces tiges ou rameaux sont hérissés de lamelles minces transparentes : un vrai cristal, ou plus épaisses, opaques : une masse de purs flocons de neige intimement soudés. Des immortelles (*gnaphalles et hélichryses*) inclinent, vers la terre, leur capitule trop lourd, trop paré par l'hiver, trop transformé : on dirait une houppe de diamants d'une

inconnue limpidité. Et elles sont, par milliers, ces immortelles : que de beautés ! Il y a aussi des panaches, des ombelles, des grappes formées de la même délicate matière. Oh ! les belles fleurs faites de pur cristal et de flocons de neige, de celle des cimes de rayonnante blancheur, qu'aucun pied ne souille.

Parti de Hoang-Gni-Pou le matin au petit jour, j'atteignais le col à 4 heures du soir, par 3.100 mètres d'altitude. Un vent d'est qui commença à se faire sentir, un peu plus bas, y soufflait, en brise pénétrante : un courant supérieur qui se précipitait vers la chaude vallée de Fouling. Je m'arrêtai, au faite, quelque temps, un quart d'heure, pour prendre la température de l'air et surtout donner le temps au baromètre hypsométrique de me fournir une donnée exacte. Aucun abri n'existait. Je m'accroupis pour offrir à la bise coupante le moins de surface possible et Pierrot, secoué de grands frissons, se coucha à mes pieds. Il me regardait de ses bons yeux de bête toujours aimante, toujours fidèle, ne comprenant rien à cet arrêt en pareil lieu. N'aurais-je pas pitié de lui ? Et je voyais se raidir ses pauvres pattes saignant aux extrémités des écorchures du matin, sur le mauvais sentier taillé dans des roches dures, granits et porphyres... Pression : 534 millimètres... Mes doigts engourdis ne peuvent arriver à l'inscrire à ce moment, mais je ne l'oublierai pas. Et nous dégringolons à toute vitesse sur le nouveau versant, courant au-devant du soleil, des tiédeurs printanières des vallées du Kientchang. Bientôt j'observe des symptômes de dégel : des lames de givre apparaissent découpées en étoiles, en dentelles. Sur les arbustes épineux (berberis, églantiers) les aiguillons se dégagent nettement ne montrant guère qu'un minuscule stalactite à leur pointe. Sur les pétales persistants, *hélíchryses* et *gnaphalles*, maintenant visibles, il n'apparaît plus que des diamants, en désordre enchâssés, des étoiles mutilées, aux rais brisés. Sur les ramilles d'autres plantes, l'œil ne s'arrête plus que sur de fines pendeloques amincies, segmentées, prêtes à se fondre en eau limpide : c'est l'agonie des fleurs de givre. Mais quelle agonie ! Dans la splendeur

d'un soir d'émouvante beauté, dans la pureté de l'air de hautes cimes. Aux lueurs dernières du soleil agonisant comme elles, les voilà qui ruissellent ainsi que des gemmes divines, d'un éclat insoupçonné. Fleurs issues des plantes, radieuses éclosions qu'engendre le printemps, éclatantes autant qu'on peut le rêver, vous n'êtes jamais si belles que les fleurs de neige par une belle lumière.

Avant d'atteindre le col, aux derniers escarpements, je rencontrai, massés en une file serrée, plus de deux cents porteurs de sel. Malgré la très basse température, la sueur ruisselait sur leur front, sur leurs tempes, pour se figer, un peu plus bas, c'est vrai, sur la partie inférieure des joues, les commissures des lèvres ou le menton. Ils étaient mornes, silencieux, sans autre expression sur le visage qu'une immense lassitude. Courbés en deux sous l'énorme faix, leur regard ne pouvait s'élever, dépasser la ligne d'horizon. Dans l'exercice de leur déprimant labeur, leurs yeux, tels ceux de l'animal, sont condamnés à rester rivés au sol, ne peuvent, à aucun moment, contempler un coin du ciel. Ils n'y songent même pas, les pauvres et chères gens, condamnés de par la destinée à une vie de bête de somme. Leur pensée est limitée comme le cadre de leur existence, limitée comme leur champ visuel. Tant que leurs forces ne les trahiront pas, ils traîneront sur des sentiers de montagne un pesant fardeau, n'ayant d'autre souci que d'atteindre l'étape, de soulager leurs reins meurtris dans le repos du soir, en un coin de misérable auberge. Le frugal repas absorbé : deux bols de riz avec quelques pincées de choux salés ou quelques rondelles de navets baignant dans une saumure, une tranche de *teou fou*, en plus, le *peitze* tire un court cigare d'une petite bourse, un cigare qu'il a roulé lui-même, et le fume tout en narrant aux autres coolies les menus incidents de la journée. Si c'est en hiver, il occupe, comme ses frères de misère, une place autour d'une flambée de grosses branches ou de troncs d'arbres jamais secs, dont l'âcre fumée fait pleurer ses yeux. Mais il n'y prend point garde : relevant soigneusement son large pantalon de toile, il expose au feu bienfaisant ses jambes, ses

cuisses nues. Sous la bonne chaleur, sa peau mangée de gale lui cause de vives démangeaisons, et il se gratte,... tous se grattent autour du foyer, se grattent béatement dans le flamboiement des grosses bûches. Mais l'heure du grand repos est venue : tout ce monde fourbu se jette sur une série de minces matelas en paille tressée, étendus par terre à se toucher. On se laisse tomber, deux par deux, sur ces matelas, les pieds de l'un contre la tête de l'autre et jamais tête près de tête. C'est la façon chinoise de se coucher dans le même lit. Mari et femme s'étendent aussi généralement de cette façon. Et, si cette position présente à votre avis quelques inconvénients, rassurez-vous, car le fils de Han a pour habitude de se laver les pieds, s'il ne se lave pas autre chose.

Je rencontrai, ce jour, des petites filles ayant, comme coiffure, un béguin semblable à celui des paysannes bretonnes : les femmes et jeunes filles portaient le turban déjà signalé. Des muletiers se drapaient dans une pèlerine noire ou, plus souvent, gris clair ; la pèlerine lolo : un signe de notre approche du Kientchang. Ce vêtement, trouvé commode par le fils de Han, est assez souvent adopté par lui dans les régions où il est en contact avec la race aborigène, cantonnée en grande partie dans le massif des Ta-Leang-Shan. À défaut de pèlerine, les muletiers du Kientchang portent une peau de mouton ou une longue veste croisée faite de laine grossièrement tissée rappelant ce que nous qualifions de *limousine*. Ceci est encore un emprunt fait aux tribus thibétaines ou sifans, vivant au voisinage des groupements chinois. Les pieds sont enveloppés dans une bande de la même étoffe, qui se prolonge en s'enroulant jusqu'au mollet : cette bande tient lieu à la fois de bas et de jambières. Très chaude et bon marché, elle est naturellement très recherchée par tous les montagnards, sans distinction de race, qui peuplent l'immense région alpestre setchouennaise. Elle est portée seule ou chaussée dans des *tsao hai*. Seule, elle est précieuse quand verglas il y a, mais on lui adjoint plus généralement la sandale de paille. Je me serais gardé de bien des chutes si j'avais pu me décider à rouler de ces bandes autour de mes gros

souliers de chasse, dont les longues pointes du talon étaient une sauvegarde insuffisante.

Sur ce versant sud-occidental du Ta-Siang-Ling, toute trace de neige avait disparu vers 2.500 mètres, soit donc 900 mètres plus haut que sur le versant nord-oriental ; et, la température qui, au col, malgré le soleil, était de — 6 degrés, était ici à 0 seulement. Sur toutes les pentes, aussi loin que la vue pouvait s'étendre et depuis la cime jusqu'au pied des chaînes, pas une *silhouette d'arbre* n'apparaissait : les Chinois étaient là nombreux dans une petite cité, Tsin-Ki-Hsien. Il ne poussait plus que des arbustes ou de simples plantes : des ronces, des églantiers, des aubépines, aux fruits persistants, des cotoneasters, mais aussi des hortensias et groseilliers, le *ribes flagelli-florum* surtout, aux longs tentacules, aux fouets qui vous enlacent, nus maintenant, mais parés en été, sur toute leur longueur, de si jolies fleurs roses. Des buissons d'un beau vert sombre tranchaient sur le fouillis des rameaux desséchés : de loin, on eût dit du houx. Mais si on regardait de près, on observait que ces buissons n'étaient que les ultimes efforts végétatifs de grands chênes *evergreen* fauchés depuis longtemps et dont les souches avaient été abandonnées là. C'était l'espèce à feuille garnie d'aiguillons, appelé généralement chêne épineux. C'est un arbre de grande beauté, capable de développer un tronc puissant d'un mètre à 1,50 m de diamètre, ainsi que j'en ai vu certains représentants au Kientchang, dans une région sifan. Son feuillage persistant, d'un vert sombre miroitant, faisait à l'époque hivernale, la parure, la gloire des forêts couvrant autrefois les flancs et les cimes du Ta-Siang-Ling. C'est le roi des chênes. Et pour la splendeur du feuillage, seul le pin argenté était pour lui un concurrent redoutable.

Au moment où la nuit se faisait, j'arrivais à la bifurcation de la route Ta-Tsien-Lou-Ning-Yuan-Fou. Juste à ce point, un petit groupe d'hommes entouraient un *peitze* étendu inerte sur les pierres du chemin, la tête seule appuyée sur sa charge de sel. Je m'approchai tout près : ses lèvres,

sa face étaient violacées et ses yeux voilés, à la cornée insensible, à la pupille béante, ne réagirent point à la lumière apportée par un de mes gens : il avait achevé sa tâche sociale, rempli son destin ! Son visage, dans la mort, était plein de sérénité, ne décelait nulle souffrance, nulle angoisse de la fin. Il avait trépassé comme il avait vécu, sans souci du lendemain, de l'au-delà. Il avait exhalé son dernier souffle comme il avait aspiré le premier à la sortie du sein de sa mère : inconsciemment. Il disparaissait de la mêlée sans un regret, trop meurtri longtemps, puis devenu insensible à tout, dans les péripéties de son homicide labeur. Vigoureux, la poitrine large, aux poumons puissants, il abordait sans crainte les rampes les plus redoutées, descendait sans sourciller, avec son fardeau de 200 livres chinoises, les pentes les plus déclives arrivant toujours à dépasser le lieu d'étape ordinaire. Il était connu, trouvait employeurs à volonté : aussi, n'avait-il jamais souffert de la faim. Mais, malgré qu'il n'eût jamais chômé, que l'alcool et l'opium n'eussent, à aucun moment, troublé son cerveau, vidé sa bourse de toile, il n'avait cependant jamais réussi à économiser les quelques taels nécessaires à l'achat et à l'entretien d'une femme. Il dépensait trop en mangeailles, à l'étape, et tout le long de la route. Était-ce sa faute à lui ? La nature l'avait doué d'un robuste appétit et ses muscles consumaient tant dans leur infernal labeur. Il succombait, à quarante-cinq ans, usé jusqu'aux moelles, malgré l'apparence encore bonne de ses chairs, point émaciées ; il succombait le cœur forcé sans doute, ses poumons gonflés, désorganisés par l'emphysème. Las de tant d'efforts, de tant de souffrances, sous la bise, les pesantes neiges d'hiver, sous la cuisante morsure, l'énergique lumière du soleil d'été, il avait, enfin, d'un geste défaillant, jeté au bord du sentier son *kouaitze*¹, laissé glisser son faix de 200 livres, si pesant depuis quelques mois. Et lui les avait rejoints sur le sol pierreux, bosselé de cailloux porphyriques, aux angles terriblement durs et térébrants. Sa tête les heurta, ouvrant une plaie, durant qu'il

¹ *Kouaitze*, gros bâton court armé d'une pointe de fer et portant à l'extrémité supérieure une planchette horizontale destinée à supporter le fardeau, au repos.

cherchait un appui sur les blocs de sel pour mourir à son aise. À son aise il mourut, dans le calme d'un radieux crépuscule, qui accrocha aux cimes, aux pics des monstrueuses chaînes thibétaines un pallium d'or qui se fondit trop vite, s'évanouit en lueurs mauves d'une infinie douceur. À son aise il mourut, sans le vacarme habituel, sans le glas assourdissant des timbales ¹, à lui seul capable de faire fuir une pauvre âme d'un corps.

Il reposait dans la paix, sa tête appuyée sur la charge de sel en blocs. Ses *tsao hai* étaient usés, ne valaient plus une sapèque, mais ses *kio matze* étaient presque neufs, d'un fer épais ils seraient bientôt enlevés par un passant, un frère de peine. Il en serait de même de sa peau de bique et même du lambeau de *tsong tsien* (gaine du palmier *trachycarpus excelsa*) qui protégeait un peu ses reins contre la dureté du *pei t'euou*. Un homme s'emparait déjà d'une galette de maïs entamée, piquée dans la charge, s'emparait d'une carotte encore entière, la longue carotte setchouennaise mangée comme une friandise par le coolie, en cours de route. Il préférerait sans doute un morceau de canne à sucre, mais c'est bien cher : 5 et même 6 sapèques, un bout de 15 centimètres de long, tandis qu'une belle carotte, longue de 20 centimètres, lui coûte 2 sapèques seulement.

La charge de sel, elle, serait transportée au plus proche village, car elle appartenait à un riche, à un monsieur cossu de Yatchéou, un homme puissant, puisqu'il avait des *ouan* (un ouan vaut 10.000) de taels, et pouvait ainsi mettre en branle magistrats et satellites. C'eût été de la dernière imprudence de tenter d'escamoter cette charge. Impossible même de détacher quelques onces d'un bloc : le poids en était exactement connu. D'ailleurs, est-ce que chaque bloc n'était pas cerclé de lignes rouges permettant de reconnaître au premier coup d'œil la moindre trace de cassure. Non, il n'y avait rien à faire, aucun profit sérieux à tirer de l'accident. La charge s'en irait intacte ; les vêtements du mort s'en iraient avec les passants. Lui seul restera sur le chemin raboteux, privé de

¹ Allusion à ce qui se passe à l'heure de la mort : en nos pays, c'est le recueillement qui semble s'imposer : en Chine, c'est le bruit, le tapage.

son dur oreiller. Heureux encore si la pitié ou plutôt la crainte d'une vengeance posthume laisse un voile à sa virilité ; heureux si un loqueteux affamé, plus misérable qu'il n'était, lui, ne le dépouille point de son vieux pantalon de toile. Il restera longtemps, ainsi, au bord du chemin, attirant à peine le regard ; il y pourrira, telle la carcasse d'un vieux mulet tombé là, fourbu, sous le bât écrasant.

La nuit était venue : je descendis en hâte vers Tsin-Ki. Et comme j'avais une lanterne, un *peitze* de tout à l'heure, un camarade du mort, laissant sa charge, dans le village d'à côté, se mit du groupe de mes gens. Je sus bientôt toute l'histoire : elle n'avait rien de particulièrement saillant, mais rendait bien compte des tristes conditions de la vie ordinaire des pauvres au vieil empire.

Le *peitze* qui venait de mourir était né au Yunnan. Il était le fils aîné d'un pauvre forgeron de village et comptait trois frères et deux sœurs. Le forgeron gagnait de 120 à 150 sapèques par jour, mais il y avait des périodes de chômage qui réduisaient le gain pour l'année à une moyenne quotidienne de 100 sapèques. Et ils étaient huit bouches. On vivait d'un peu de riz et de *han tsai* (légumes salés). On se partageait, aux deux repas de la journée, un *chen* (2 litres et demi) de riz, l'aliment de fond, sans autre addition que les *han tsai*, dont on achetait une demi-livre, d'une valeur de 15 sapèques, environ. Or, le *chen* de riz revient en moyenne à 80 sapèques. Tout le gain était donc absorbé pour ne fournir à la famille qu'une ration non seulement insuffisante, mais encore des moins nutritives. Il est vrai qu'à certaines périodes de l'année, le gain, comme je l'ai dit, atteignait 150 sapèques, mais il fallait bien se vêtir, et cette majoration était réellement trop maigre pour permettre l'achat de vêtements d'hiver capables de protéger efficacement contre les rigueurs du froid. Aussi, pas un jour sur les douze lunes de l'année, on n'avait pu quitter la pauvre table familiale en proférant ces trois mots si chers au fils de Han : *Tche té pao* (je suis rassasié). Non, l'angoissant refrain des parents et des enfants était à la fin de chaque repas : *Pou keou tche* (pas

assez à manger). Survint une mauvaise année, où le riz atteignit un prix excessif, où les clients de la forge se firent plus rares que d'habitude. Le fils aîné, alors âgé de neuf ans, alerte et courageux, tenta d'aider ses parents. Du petit matin à la nuit, il courait les marchés et les alentours des fermes, ramassant d'un coup preste, de sa pince de bambou, des dizaines, des vingtaines de crottes de chien, l'engrais si recherché, arrivant à remplir plusieurs corbeilles par jour. Mais l'enfant fut malmené, battu par des concurrents qui trouvaient son activité gênante ; certaines zones lui furent interdites. D'ailleurs, le riz n'alla qu'en augmentant et bientôt ce fut la ruine complète, la séparation obligatoire, définitive des différents membres de la famille. La femme, encore jeune, et bien connue, enviée dans les environs pour la petitesse de ses pieds, fut vendue par son mari au *hsiang io* (maire) de la localité, lequel la convoitait depuis longtemps. Les enfants furent livrés, de même, pour quelques ligatures à des commerçants ou à des paysans riches. L'aîné devint la chose d'un grand trafiquant d'opium, mais, maltraité, il s'enfuit et réussit à gagner la frontière du Setchouen en compagnie de muletiers. Il devint apprenti *mafou* (palefrenier), puis vers l'âge de dix-huit ans, se fit *peitze* sur la route de Ya-Tchéou-Ta-Tsien-Lou, se libérant ainsi de toute servitude. Et depuis cette époque jusqu'à ce jour, il n'avait pu chômer sous peine de mourir de faim. Il venait enfin d'entrer dans le repos. Serait-ce vraiment le repos ? À sa dépouille de *peitze*, serait-il fait don d'un cercueil ? Ou son âme condamnée à errer chercherait-elle, toujours en vain, cette misérable enveloppe qui lui restait chère, dont les os, sans l'abri d'un tombeau, allaient se disperser aux quatre vents, sans espoir d'un rassemblement futur ? Terrible énigme, car à cette époque des grandes neiges, la mortalité est grande parmi les coolies et la société de notables, fournisseuse bénévole de cercueil pour misérables, a épuisé ses réserves à ce moment. Le *peitze* attendra donc, pourra de nombreuses journées sur le chemin raboteux, privé de son dur oreiller.

@

CHAPITRE VI

Les *pan fang* — Les approches du Kientchang — Printemps hivernal — *L'in mou* — Les productions de la vallée de Fouling

@

Je me retrouve bientôt à Tsin-Ki, ayant franchi pour la deuxième fois le Ta-Siang-Ling.

Rien n'est changé à Tsin-Ki, rien n'étant immuable comme une cité chinoise. On a ramassé les porcs, mais les chiens aboient, hurlent furieusement, nous attaquent avec rage. Nous sommes arrivés juste à temps pour ne pas trouver les portes de la ville fermées. Dès 7 heures, elles sont soigneusement verrouillées, car beaucoup de meurt-de-faim rôdent maintenant dans la campagne, cherchant à s'introduire dans la cité, dans les rues bien achalandées.

À l'intérieur des murailles, on fait déjà le *ta ken*, c'est-à-dire qu'on bat les veilles, la première. Chaque rue a aussi de solides *tchatze*, des barrières bien entretenues, qui en ferment les deux extrémités à partir de 10 heures du soir, empêchant toute circulation d'une voie à l'autre. On en est, encore, à ces précautions, dans le grand empire, la sécurité ne pouvant être assurée par la police dans les conditions normales de nos cités d'Europe.

Dans l'auberge, je dormis mal, réveillé à chaque instant par un vent violent qui souffla en tempête une grande partie de la nuit. C'est, à cette époque, une brise périodique. On en devine la cause : j'y ai déjà fait allusion tout à l'heure. L'excès de fatigue et ce vent m'empêchant de dormir, je passai en revue machinalement toute ma journée. Je revoyais les grandes chaînes, les monstrueuses masses granitiques et porphyriques, granitiques à la base, porphyriques vers les sommets. Dans les tranchées, sur les escarpements, les murailles à pic, elles montraient

des nuances, gaies toujours, même sur des fonds de couleur sombre : du rose clair, du rose vif, du rouge groseille ou rouge carmin, pour les granits et porphyres à la fois. Du vert et du mauve surtout pour les seuls porphyres : une pâte de l'une ou l'autre de ces deux couleurs richement constellée de cristaux roses, blanc pur ou noir bleuté. Sur le versant nord-oriental, le plus exposé aux intempéries, c'était un paysage tourmenté, des chaînons ou contreforts découpés, mangés par l'érosion, désorganisés dans leur structure par les gelées et un ruissellement intense. La chaîne principale, plus touchée, plus morcelée, profilait, sur l'horizon, une ligne serrée de pyramides à arêtes vives, de pyramides se prolongeant, souvent, en un sommet très aigu, un pic audacieux, sévère et menaçant, où venaient se faire prendre les nuages, les nuages qui fréquentent les cimes : les stratus. Il les gardait autour de lui, déployés en grands voiles ou enroulés en festons : seule, la jalouse brise du soir était capable de les lui arracher. Mais ils venaient, le lendemain matin, le parer, à nouveau.

Le versant sud-occidental, moins exposé, montrait des pentes plus douces, une ligne de gradins sans raideur, se terminant au thalweg que domine Tsin-Ki : c'est que le déboisement est encore récent. Mais il est si complet, à l'heure actuelle que les conséquences ordinaires de pareille erreur ne tarderont pas à se faire sentir. Le malheur est déjà presque irréparable. Personne, d'ailleurs, dans la région, ne songe à l'atténuer ; à personne, lettré ou paysan, à la surface arable mesurée, il ne vient l'idée de tenter ce magique effort : planter un jeune arbre.

Je voyais la route depuis Siao-Koan, route par trop primitive, dédaigneuse, à l'excès, des lacets, aux rampes trop dures, épuisantes, aux descentes trop rapides, qui brisent les muscles, les rendent impuissants pour le lendemain.

Je voyais les pauvres maisons, *pan fang*, maisons de planches ne joignant pas, au toit à jour, aux portes qui ne ferment pas : misérables hangars où la bise est maîtresse, souffle et traverse à son aise, où glisse la pluie, le blanc duvet des neiges. On y souffre, mais on y dort quand même

dans des haillons ouatés, des *pou kai* (couvertures), qu'ont souillées de leurs sueurs, au cours des années, des milliers de coolies, souillées des sérosités d'une peau rongée de gale, sinon de syphilis. Car 99 % de ces malheureux ont la première affection, et guère moins de 25 % l'autre. L'« avarie », en effet, est très fréquente, au vieil empire, plus encore que dans nos contrées où elle est systématiquement combattue par le législateur et surtout par l'action d'une hygiène corporelle bien réglée, en dehors de traitements éclairés toujours efficaces. Rien de pareil, ici, ne s'observe. Les chances de contagion, déjà beaucoup plus nombreuses, ne serait-ce qu'en raison d'un vice très répandu, commun à tous les peuples orientaux, sont encore augmentées par une incroyable insouciance et un manque absolu de conscience, de loyauté chez le sujet contaminé, grave imperfection dérivant de son éducation même et qu'il est impossible de lui reprocher sérieusement. Quant à la façon dont l'accident proprement dit est combattu, ce n'est pas ici la place pour en parler ; qu'on se rappelle seulement que l'ignorance, en aucun temps et en aucun lieu, n'a su pallier un désastreux effet.

Je quittai Tsin-Ki le lendemain matin. Un jour encore, j'allais fouler une route connue, mais où la première fois, comme au Ta-Siang-Ling, je n'avais su voir qu'une partie des choses. Pénétrant dans la vallée de Fouling, je sortais de l'hiver pour entrer dans le printemps. À 9 heures du matin, mon thermomètre enregistrait 9 degrés centigrades, et à 2 heures, 15,2°. Les oiseaux chantent dans le feuillage des hauts troènes qui entourent les villages ; certains cherchent des brindilles. Des primevères à menue corolle teintée de mauve ornent déjà les talus au bord des ruisseaux ; des violettes se démasquent timidement, si belles, comme en tout lieu, joie de nos yeux. Des jasmins à tige de genêt, à fleurs d'or, croissent très abondants le long des sentiers, partout où il y a prise pour leurs racines. Très vivaces, ils se développeraient en superbes buissons si, à la fin de chaque été, le paysan ne les mutilait, ne tranchait leurs rameaux presque au ras du sol, ne laissant que des moignons dont les

rejets fleurissent sitôt développés de quelques centimètres. Le paysan a besoin de combustible ! Il ne lui reste plus que les broussailles et les graminées !

Tout autour de moi, les champs aussi entrent dans la joie : les fèves, les pois et les colzas dévoilent, sur les tiges, l'éclosion des premières fleurs. Avant que l'œil ne les ait aperçues, leur parfum si pénétrant les a trahies. Un arbre fruitier, un bibassier, a déjà noué ses fruits : ils ont la grosseur d'une noisette.

Des mouches dans les hameaux, sur l'étalage des petites boutiques, promènent leur corps alerte, voletant d'une aile infatigable.

C'est bien le printemps, la fin du sommeil ou plutôt du court assoupissement hivernal, et nous ne sommes qu'au 19 janvier. De hautes cannes à sucre sur les alluvions de la vallée disent à elles seules la douceur du climat, la puissance de la végétation. Les pavots à opium qui, aux alentours de la plaine de Tchentou, n'ont, à cette époque, que 10 à 15 centimètres de taille, s'élèvent, ici, à 40 centimètres au-dessus du sol. Passant fin janvier 1909, je les trouvai entrant dans la période de floraison. Les *ficus* (espèce *infectoria*) atteignent dans cette vallée une taille considérable, et leur développement est d'une extrême rapidité. Ce qu'on est quelque peu étonné, au premier abord, d'y rencontrer, c'est le tamaris et même une espèce de cactus aux larges raquettes armées de longs aiguillons (*opuntia*). Mais, à la réflexion, on reconnaît que ce climat chaud et très sec se rapproche à la fois du climat méditerranéen et de celui de certaines zones désertiques africaines.

De grands arbres à feuillage persistant, comme certaines espèces de chênes qu'on retrouve encore dans des coins perdus du Kientchang, ont dû autrefois, en compagnie de lauriers, couvrir les pentes de la vallée. Mais, à l'heure actuelle, il ne subsiste plus que des arbres cultivés pour leurs fruits orangers, bibassiers, noyers, etc., ou pour des nécessités d'ordre industriel : abrasins producteurs d'huile siccative, troènes pour insectes à cire et mûriers. Une belle essence à feuillage persistant, qu'on

prend d'abord pour une variété de buis arborescent, étonne un peu par sa présence : on est surpris de voir que le Chinois conserve un arbre qui ne semble pas être d'un profit direct. Mais qu'on se rassure : cette essence est un *diospiros* fournissant un fruit apprécié de l'indigène, une variété de kaki. Autour des villages, ce qui frappe le plus le passant, attire fatalement son regard, ce sont les cimetières aux tombes blanchies se distinguant de très loin. Ce sont, à l'origine, des tumulus en terre, qu'on revêt ensuite d'une maçonnerie formant voûte, qu'on badigeonne à la chaux. Comme forme, ces tombes représentent assez bien un segment de carène de jonque, un segment antérieur renversé sens dessus dessous, ou, plus simplement, un grand cercueil à une extrémité très relevée et munie d'une petite porte. C'est, en somme, un caveau établi à la surface du sol, non dans la profondeur. Les dimensions en sont assez réduites : 2 mètres à 2,50 m de long sur un mètre à 1,20 m de large à la base et 1,75 m au plus en hauteur. La face supérieure, ou toit, est convexe, rarement aplatie, et la porte, à voûte convexe aussi, est de dimensions telles qu'elle peut, tout au plus, admettre un cercueil ou un homme courbé en deux. Ces tombes, à moins d'être récentes, ont leur toit envahi par la végétation : des touffes de hautes graminées qui, le soir, à la tombée de la nuit, ressemblent à de longs cheveux se hérissant sur un crâne blanchi, de monstrueux développement.

Mais cette description ne s'applique qu'à la sépulture des gens riches ou aisés. Autour de la sienne, le pauvre n'a que des galets recouvrant les quelques mottes de terre abritant réellement sa dépouille, des galets ramassés dans le ruisseau d'à côté. Et quand les pluies d'été viennent faire crouler, par places, cet entassement de pierres, aucune main ne vient en réparer le désordre. Tant il est vrai que la piété filiale, trop souvent vertu d'apparat, reste surtout l'apanage des classes aisées, de celles que le souci de leur « face » oblige à porter toujours un beau masque.

Pénétrant dans une bourgade importante où il y avait marché ce jour, je vis des paysans vendant pour les jardiniers un engrais qui marquait l'entrée dans une nouvelle région, dénotait, chez l'indigène, des habitudes différentes de celles observées jusqu'ici : c'était tout simplement du fumier ordinaire, fumier d'animaux, de paille et de fougères. Il n'y avait plus en vente, comme ailleurs, uniquement du *ta fen* (grand engrais, déjections humaines). C'est qu'ici on possède déjà, comme au pays lolo, quelques moutons, chèvres et bœufs, aussi des chevaux, ânes et mulets ; non dans la vallée même, mais dans les montagnes qui la bordent. La population, aussi, à un certain degré, est métissée, montrant donc à l'observateur les tendances différentes des races mélangées, chaque fois qu'il y a manifestation d'une activité quelconque. Les Lolos occupèrent, autrefois, cette vallée et on arrive à déceler sans peine chez l'habitant actuel, porteur d'une belle queue bien tressée et tout enorgueilli, en tant que Chinois, de son titre de grand civilisé, à déceler sans peine des caractéristiques de barbare, ainsi qu'est qualifié le peuple refoulé. En agriculture, ce métis affecte bien de n'employer que les méthodes du fils de Han, de n'aller, dans son champ, le rendre fécond que porteur, en balançoire, de deux seaux d'une solution de *ta fen*. Mais il est ramené par la nécessité à se servir aussi de l'engrais ordinaire, la population n'étant pas assez dense, comptant trop peu de bouches pour arriver à produire la quantité de fertilisant indispensable. C'est ce qui explique le mieux le recours fait à la production animale.

Je vis aussi, pour la première fois, en Chine, une femme à cheval, montée à califourchon : la chose était étrange par elle-même, mais me parut tout à fait extraordinaire quand je remarquai que l'amazone n'avait rien de l'apparence d'une grosse poupée à face sans expression, peinte à la céruse, à vêtement-sac muni de manches sans fin. C'était, au contraire, une gaillarde aux grands pieds, à la mine hardie, ne craignant pas de regarder l'étranger, poussant son cheval avec adresse et décision. Ce ne pouvait être une Chinoise ; tout ce que je savais de celle-ci était en

opposition absolue avec ce que je constatais chez celle-là à ce moment. Je ne me trompais pas : cette amazone, bien que portant dans l'ensemble, mais plus seyant que d'habitude, un costume de fille de Han, avait presque les traits, le teint et aussi l'expression de fierté de la *Lolotte os noir* (aristocratie des tribus). Elle était, certes, métissée, mais malgré l'influence de ce métissage et d'une éducation toute chinoise, qui devait s'étendre à plusieurs générations, elle avait conservé, physiquement et moralement, les caractéristiques les plus saillantes de la race vigoureuse maintenant réfugiée dans les Ta-Leang-Shan.

Les porteurs sont encore nombreux sur cette route, mais ce ne sont plus les catégories rencontrées au Ta-Siang-Ling, les porteurs de thé et de sel : ceux-ci ont pris définitivement la route du Thibet. Les coolies actuels transportent à d'assez courtes distances, du *choui ien*, tabac pour la pipe à eau, coupé menu, en vrais filaments ; du sucre de canne en masses cylindriques jaune rouge ; de la mélasse dans des jarres de bambou tressé, imperméabilisées par l'huile d'abrasin ; du papier en petites feuilles blanc sale de 25 centimètres de long sur 15 de large ; des disques de la superbe cire produite par le *Coccus* connu, et couramment appelée *pé la* (cire blanche). Les porteurs de *houa tsiao*, du faux poivre dont j'ai parlé, sont fort nombreux. Cette denrée se reconnaît de loin par son parfum vraiment agréable, mais trop pénétrant, ayant je ne sais quoi d'une subtile âcreté qui vous cause des picotements assez marqués de la muqueuse nasale. Le *Zantoxylon* qui le produit est déjà cultivé dans la vallée de Fouling, au-dessus de Tsin-Ki-Hsien, principalement, sur les dernières pentes et terrasses du Ta-Siang-Ling, mais c'est au Kientchang surtout qu'il est pleinement cultivé, qu'il trouve, sous un beau ciel, le climat chaud et sec qui lui convient. L'Européen n'apprécie pas ce faux poivre trop parfumé, qui rappelle de loin, le clou de girofle, mais le Chinois le tient en grande estime en tant que condiment et en fait une large consommation.

Les porteurs de *houa tsiao* venaient de loin, eux, de l'intérieur du Kientchang, en même temps que des *peitze*, coolies funèbres, chargés de leur encombrant fardeau : des couvercles à cercueil d'une essence spéciale en une seule et épaisse pièce. C'est, aux yeux des Chinois, un bois précieux : de *l'in mou*, bois mystérieux, caché dans les ténèbres souterraines, les entrailles du sol et qu'un heureux hasard, ou plutôt le dragon bienfaisant, fait découvrir de temps en temps. Ce bois incorruptible, rencontré, toujours aussi sain que le tronc d'un arbre abattu la veille, aurait avant tout, la merveilleuse propriété, si chère à un fils de Han, de conserver le cadavre, à lui confié, indéfiniment, telle une relique sainte que rien ne saurait altérer. Mais il y a loin de la réalité à cette croyance si générale, où l'imagination, de pair avec l'ignorance, a joué le principal rôle. Les arbres fournissant ces bois, dont il existe plusieurs variétés, ne sont, en somme, pas autre chose que des conifères ensevelis dans un tremblement de terre, une convulsion suivie de formidables écroulements : des forêts entières basculant, les racines en l'air, les cimes dans la poussière. Des eaux souterraines surgissant à la surface, ou des torrents déviés bousculant ces grands arbres, les entraînent au fond des thalwegs, les couvrent, avec les ans, de monceaux d'alluvions, les soustrayant, ainsi, des siècles durant aux influences désorganisatrices de l'atmosphère. D'autres, glissant entre les lèvres béantes de failles profondes, disparurent pour longtemps, pour quelle série de siècles ? Mais l'action de l'homme, inconsciemment si puissant quelquefois, les a sortis de leur mystérieux tombeau.

Le Chinois, en déboisant sans répit les pentes et les faîtes des montagnes du Kientchang, des régions où il est maître, en les pelant même des arbustes et buissons, a décuplé la puissance des agents d'érosion, provoquant un ravinement intense. C'est ce ravinement, entamant la roche jusque dans ses profondeurs, qui a mis à jour des coins de forêts ensevelis, des arbres géants admirablement conservés dans leur tronc et leurs rameaux : ce que le Chinois appelle une « mine

de planches » (*pan tchang*). La plupart de ces arbres sont des pins ou sapins, des ifs ou des *cunninghanias*. Le bois le plus apprécié serait fourni par le sapin argenté et une variété de *cunninghania*, à fibre plus fine, plus serrée, à tissus moins noueux. que ceux de la variété ordinaire classée *sinensis*. Ce bois fossile, resté tendre dans toute sa masse, non calcifié ou silicifié, donc facile à travailler, n'a pas plus de vertu que les essences résineuses ordinaires, plus d'action antiputrescible que le pin le plus commun, celui, par exemple, qui sert à fabriquer les misérables cercueils des pauvres. Mais le Chinois, même le plus cultivé, ne pouvant s'expliquer la raison de l'existence de ces mines de planches, y cherche une cause mystérieuse, une influence extra-terrestre. Et de ce que ces arbres sortent, aussi, du sol, vierges de toute pourriture, il en conclut qu'en retournant à la terre, ils se conserveront de même, indéfiniment, pendant que le cadavre, abrité par eux, reposant dans un cercueil fait de leurs tissus, subira, à son tour, l'influence heureuse qui a sauvé ceux-ci de toute corruption. Et cette déduction que n'étaye aucun fait rigoureusement vérifié, cette erreur chère à tous les cœurs chinois, se perpétuera tant que la science du barbare de l'Océan n'aura pas pris solide racine au vieil empire. Essayez donc à l'heure actuelle d'expliquer au fils de Han par des causes naturelles, par la géologie et la limitation des influences destructives atmosphériques, d'expliquer l'existence de l'*in mou* : votre tentative de démonstration sera accueillie par un silence impertinent qui vous dira, si vous savez lire sur sa physionomie, en quel mépris il tient votre prétendue science, vos sottises suggestions. En ce qui concerne les tremblements de terre, par exemple, au sujet desquels d'étranges théories sont émises par l'homme de l'Occident, est-ce qu'il ignore, lui lettré, que leur cause réside dans le réveil brusque, le sursaut violent d'un monstrueux dragon, bien connu pour ses méfaits quand les humains, expliquent les Sages, ont eu l'audace de lui déplaire, de violer certains lieux, que lui, dragon tout puissant, a déclarés tabous.

Et les inondations, comment se produisent-elles ? Vous, barbares étrangers, vous les expliquez par les effets du déboisement, l'excès d'un ruissellement des eaux trop abondantes en un temps donné. Quelle erreur ! Les inondations sont dues à l'action des dragons-diables malfaisants qui ont choisi, comme habitat, le lit des fleuves et des rivières. Si on vient à les irriter, ils sont pris, dans leur colère, de mouvements spasmodiques tels que le fond des cours d'eau, grands fleuves ou *keou keou* (petit canal ou ruisseau), en est soulevé : d'où le débordement redouté. Et ce n'est qu'en sacrifiant aux esprits des eaux qu'on peut prétendre à conjurer le fléau de l'inondation. Les autorités qui, à Pékin, veillent à la sécurité des peuples, à la prospérité de l'empire, savent bien quel est leur devoir en présence de pareils désastres : aussi, commandent-ils aux mandarins des lieux éprouvés d'aller bien vite, en grande pompe, sacrifier aux esprits courroucés des eaux, les amenant ainsi à rentrer dans le calme, une léthargie bienfaisante.

Donc, *l'in mou* issu des ténèbres souterraines, reste le plus puissant des antiseptiques, a des effets qui laissent bien loin derrière lui les savantes pratiques d'embaumement du grand peuple que gouvernèrent les pharaons. C'est pourquoi un cercueil entièrement fait de larges planches choisies sans défauts, de ce merveilleux bois, coûte-t-il, à Tchentou, le prix fantastique de 1.000 taels, soit 4.000 francs pour nous, au taux du change, mais il ne faut pas oublier qu'en Chine, un tael équivaut, dans la réalité, à un louis de France, c'est-à-dire que le possesseur d'un tael, dans ce pays, est aussi riche que le possesseur d'un louis dans le nôtre. Donc, en versant 1.000 taels pour son cercueil, un fils de Han débourse, à notre évaluation, qui n'est certes pas loin de la vérité, la somme énorme de 20.000 francs. Et il ne considère pas, un seul moment, que ce soit une dépense somptuaire. Bien au contraire : le fils, par exemple, qui pourra faire à l'auteur de ses jours pareil cadeau estimera comme tous ses proches, que son acte n'est nullement une folie, mais plutôt une manifestation de saine compréhension du plus sacré de ses devoirs. Nous dirions « dépense

inutile » ; eux disent « dépense nécessaire ». Et le plus étrange, c'est qu'un cercueil fait de la même essence, poussant toujours dans l'Ouest chinois et récemment abattue ne coûte que 2 à 3 taels, au plus, si ce sont de bonnes planches. Oh ! puissance de l'illusion, et combien longtemps elle guidera encore les mondes, même quand la science se sera acharnée à la détruire, sous toutes ses formes.

Le temps est si beau et si doux, le soleil si rayonnant dans la pureté du ciel que tous les habitants sont sur leurs portes, pour jouir de l'intense lumière, de la bonne chaleur. On ouvre très grand ses vêtements ; on les retourne ; l'examen est sérieux... et fructueux : on se passe les poux, ils sont très gros, l'hiver leur a profité. Trois mois durant ils n'ont pas été dérangés : ils ont pu s'engraisser tout à leur aise sous l'épaisse couche de vêtements superposés. Mais tout a une fin : on se les passe, on fait une réflexion sur leur taille, leur apparence, les démangeaisons trop vives qu'ils ont causé pendant leurs promenades quotidiennes. Puis, c'est l'exécution par écrasement... sous la dent. Si c'est une mère, une sœur, un ami qui procède à la chasse de vos commensaux sur les parties du corps que vous ne pouvez atteindre, la règle est que la bête vous soit toujours livrée. Et c'est vous-même qui remplissez l'office de bourreau.

Tout le monde jouissait du gai soleil, si réconfortant, si tonique aux moelles et aux chairs. Au milieu ou près des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants s'adonnant à leur chasse innocente, étaient vautrés, de toute leur masse, d'énormes porcs noirs au poil rare, mais fort long et raide, excellent, paraît-il, pour la broserie : le roi des poils pour la brosse à badigeon. Au seuil des plus grandes boutiques, dans le marché important de Hai-Yang, trônait, sur un flanc, le porc de la famille, le dos appuyé à la base du comptoir.

L'habitation, en cette région, est différente suivant qu'on l'examine dans les bourgades ou dans les villages, en pleine campagne. Dans les bourgades, presque toutes les maisons sont en bois importé, en planches, avec toit en tuiles. Elles sont assez élevées, de 4,50 à 6 mètres au-dessus

du sol, hauteur totale, avec un grenier-étage quand les moyens le permettent. Les bonnes maisons possèdent aussi un parquet et un plafond en planches ; les autres, l'un ou l'autre, plutôt le second, ou le sol nu et un toit. Dans les villages, l'habitation présente un type particulier qu'on ne rencontre pas avant d'aborder le Kientchang. Ses caractéristiques principales sont sa faible élévation au-dessus du sol et son toit plat ou plutôt à versants peu inclinés formant un angle très obtus, et la nature de ce toit : de petites planches étroites que ne maintient aucune pointe ou lien, mais bien une grosse pierre. Ce mode de fixation des planchettes les rend, naturellement, des plus instables, surtout dans un pays où le vent est fréquent et violent. La pluie aussi n'est arrêtée en rien par ce toit.

La longueur des plus grandes de ces maisons peut atteindre 8 à 10 mètres ; en pareil cas, elle est divisée pour abriter deux familles. La longueur moyenne est de 5 mètres, mais il y en a quelques-unes pour lesquelles on doit la réduire à 3 mètres sur 2,50 m de profondeur et 3 mètres seulement de hauteur totale, c'est-à-dire du sol au faite, et même quelquefois moins. La hauteur de 3 mètres peut être considérée comme une moyenne générale. Les murs sont en terre battue, épais de 30 à 35 centimètres. On en élève aussi avec des morceaux de conglomérat, dont il existe dans la vallée d'énormes blocs détachés des chaînes bordantes.

Même dans les plus longues maisons, il n'existe qu'une seule porte placée au milieu de la façade.

Si maintenant on examine l'intérieur de ces habitations, on reconnaît qu'elles sont plus misérables encore que ne le permettait de supposer leur apparence extérieure. Et l'indigène est, à de rares exceptions, couvert de mauvais vêtements dépenaillés, sinon de haillons : c'est l'extrême pauvreté dans une région des plus fécondes que l'insouciance et la paresse transformeront d'ici longtemps en désert, si des opérations de reboisement ne sont pas effectuées. La vallée est absolument envahie de tous côtés et à courte distance par des cônes d'éboullis porphyriques ou

granitiques, mais surtout calcaires, un calcaire cristallin très dur, dont le champ d'expansion augmente chaque année rapidement ; rien n'est tenté pour le limiter, le Chinois n'y pense même pas. Le monde est à lui : quand il aura ruiné cette région, il ira plus loin.

En approchant de Fouling, je rencontrai tout un convoi de petits ânes hauts comme une botte, qui transportaient du charbon, un charbon très pyriteux provenant d'une mine située à quelques kilomètres de la route. Ces ânes, encore une caractéristique de la région et surtout du Kientchang : nous étions bien maintenant dans les limites du far-west setchouennais, pays d'élevage de mulets encore plus que de chevaux.

Parmi les palefreniers, ou simplement les passants du village, j'observai d'assez nombreux négroïdes à la face anguleuse surmontée d'un haut crâne étroit et fuyant, se terminant en pain de sucre. La bouche était énorme, avec du prognathisme très marqué, le nez large et aplati. Certains rappelaient le type inférieur lolo, de la classe des *ouatze* (esclaves) ; d'autres étaient des Chinois émigrés du Fou-Koang ou du Kwantong. Les émigrés de ces provinces orientales forment la majorité de la population chinoise du Kientchang.

Tout ce monde, en marchant, rongait de la canne à sucre blanche, à grands efforts de mâchoire, car cette variété n'est pas tendre comme la rouge, plus chère, c'est vrai. Des vieilles femmes, tout le long de la route, avaient un petit étalage de morceaux de ces cannes, coupés en deux dimensions, 12 et 25 centimètres environ, ne coûtant que 2 à 4 sapèques respectivement, vu l'abondance de ce produit dans la vallée.

À côté de la marchande de cannes, se voyait souvent une marchande d'arachides, étalant ses noix par petits groupes de dix ou de douze, suivant la qualité et la grosseur des unités : coût, une sapèque. Ce produit qui demande un terrain sec sous un climat chaud, réussit excellemment dans la vallée de Fouling. On en cultive deux variétés : l'une longue, à enveloppe tordue, segmentée, renfermant deux et même quelquefois trois noix, mais petites et d'un faible diamètre, 5 millimètres

environ ; l'autre, à une seule loge régulière, mais contenant une noix qui a trois fois la grosseur de l'autre espèce. Ces deux variétés d'arachides sont consommées sur place ou exportées en tant qu'aliment, très rarement utilisées pour leur huile, que le Chinois sait cependant extraire, mais par des moyens si primitifs qu'il en laisse 25 % au moins dans l'amande. Dans les districts producteurs où il extrait l'huile, celle-ci n'est jamais utilisée autrement que pour l'éclairage. Dans la vallée de Fouling, où l'abrasin prospère en abondance, on n'en a nul besoin ; aussi, est-ce l'huile fournie par cet arbre qui remplit cette nécessité concurremment avec l'huile de colza.

Ce qu'on vendait encore beaucoup sur la route, c'étaient des patates blanches et roses.. Ces tubercules, très appréciés du Chinois, réussissent ici autant que la canne à sucre et l'arachide. On les mange généralement bouillis, mais on les trouve bien meilleurs si on a les moyens de les faire arroser abondamment, avant ingestion, par du sirop, ou mélasse fondue : c'est alors un vrai régal. Trop souvent, mes coolies s'arrêtaient pour s'offrir de ces friandises dont ils abusaient, se donnant des indigestions, au lieu de faire profiter leur organisme d'un aliment musculaire excellent, quand pris modérément.

À Fouling, je recueillis quelques renseignements intéressants complémentaires de ceux que j'ai donnés dans mon livre *Deux ans au Setchouen*.

Après le commerce de la soie brute, qui est le plus important, vient celui du bois précieux dit *in mou*, qu'on connaît maintenant. Celui qu'on trouve, ici, vient de Tse-Ta-Ti et descend sur le Tong-Ho, quelquefois flotté, mais plutôt transporté sur radeau, tant il mérite de précautions. Puis vient le commerce de la rhubarbe, produit d'excellente qualité récolté sur les terrasses et coteaux dominant le Tong-Ho, en amont de Fouling, jusqu'à Tse-Ta-Ti.

Il se fait aussi une exportation considérable de fruits vers l'est setchouennais : oranges, mandarines, poires, noix, oranges surtout.

Fouling est, de plus, un centre de vente de l'insecte à cire. Pendant toute la troisième lune (avril), les arrivages et expéditions du précieux *Coccus* y entretiennent un mouvement incessant. Comme dans la région il n'existe pas un seul *pé la shou* (frêne chinois), c'est-à-dire l'arbre où l'insecte dépose sa blanche sécrétion, les œufs descendent vers Ya-Tchéou et Hong-Ya, Kiating et Omi, où l'essence indispensable est en abondance cultivée, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte en traversant ces districts. Mais si Fouling n'a pas le frêne à *pé la*, elle possède, par contre, dans tous les environs, et principalement du côté de Ma-Li, de nombreux bosquets du beau troène classé *Ligustrum lucidum*, où vit le *Coccus* destiné à la reproduction.

En outre des fruits dont je viens de parler, la vallée fournit encore de nombreux légumes verts, des primeurs, par rapport à la région située au-delà du Ta-Siang-Ling. À cette époque de l'année, en plein mois de janvier, malgré les gelées blanches fréquentes, mais légères, on trouvait sur le marché des choux, carottes, navets, céleri, épinards, une mauve comestible et une variété de chrysanthème, dont les jeunes feuilles sont très appréciées. Il y avait trois espèces de choux, dont une seule est appréciée par nous et a été récemment introduite en France : le *pé tsai*, ou chou blanc. Les deux autres espèces ont la feuille rude et très épaisse, avec nervures à fibres très résistantes à la dent : elles s'appellent respectivement *tsin tsai* (légume vert) et *ou ki pé*. La première est de grandes dimensions, a des feuilles longues, elliptiques, de 30 à 35 centimètres, tandis que la deuxième a des feuilles courtes et arrondies, plus de moitié moins développées. La couleur de celles-ci est d'un vert sombre très caractéristique, à reflets glauques, tandis que la couleur de celles-là est vert clair. Aucune de ces deux variétés de chou ne blanchit réellement ni ne pomme. Ce sont, en somme, des légumes très grossiers et d'une fort lente digestion. C'est, par excellence, un aliment de pauvre, tenant à l'estomac : c'est sans doute pour cela qu'il est tant cultivé et apprécié en Chine.

On récolte encore des petits pois tout l'hiver, lesquels s'expédient vers Ya-Tchéou ; aussi des fèves, mais en plus faible quantité, l'endurance de leurs fleurs aux gelées étant moins grande que celle des pois.

C'est encore à Fouling que j'observai, pour la première fois, un navet blanc à forme discoïde, qui ne réussit que sur les plateaux ou vallées élevées du Setchouen. Il faut, de plus, que le degré hygrométrique soit faible : sinon, la racine pourrit dans le sol, ou ne fournit qu'un mauvais produit.



CHAPITRE VII

Le Tong-Ho — Cette précieuse chose : un cercueil
— La famille de Tchang-Kia-Ping — Ho lan tchan :
foin des soucis ! — Pin Pa : bergers lolos.

@

Le 20 janvier au matin, je franchis le Tong-Ho (ou Ta Tou Ho, comme on l'appelle encore), limite septentrionale du Kientchang. Le beau fleuve avait un chenal large de 50 mètres seulement, à cette époque des plus basses eaux, mais son lit avait plus de 300 mètres de large, avec plages de sable fin et nappes ou îlots de galets, où se reconnaissaient, principalement, des granits de toutes nuances et de tout grain, des porphyres et des gneiss.

De loin, sous le soleil émergeant de la cime des monts, les eaux pures du puissant fleuve scintillaient de feux, scintillaient de gemmes. La nappe mouvante, à glissement silencieux, déroulait de la moire sans le plissement d'une ride, une moire argentée que zébraient des bandes d'un bleu intense, du bleu céleste, reflet des profondeurs. Je traversai, dans une grande barque, en compagnie de mulets et de petits chevaux chargés de peaux ou de *houa tsiao*. Les eaux maintenant, dans l'ensemble de leur masse, étaient couleur émeraude ; aucun limon, aucun sable, en suspension, n'en troublait la clarté. Le courant, très faible, nous entraîna, à peine, de quelques mètres, en aval du point de départ, sur l'autre rive. Mais, en été, il n'en est plus ainsi : au lieu de cette nappe unie, à glissement doux, c'est un flot furieux, grondant, bosselé de vagues, semé de remous, de tourbillons fous, vrillant dans les profondeurs. Des périodes entières, la traversée d'une rive à l'autre est complètement interrompue. Les eaux, au lieu de leur belle couleur émeraude, sont jaune foncé ou rougeâtres, rappelant celles du Yang-Tse. Ce sont les chaînes bordantes dénudées, émietées par l'érosion qui viennent ainsi les troubler, les

charger, à un degré dont on n'a pas idée dans un pays quelque peu boisé. Ce sont des flots de boue qui roulent ainsi.

Le Tong-Ho franchi, on arrive dans un marché important appelé Ta-Chou-Pou. C'est une grosse agglomération de misérables maisons branlantes, d'une répugnante saleté. Il existe une muraille d'enceinte croulante, destinée en principe à mettre les habitants à l'abri des incursions toujours possibles des Lolos. La rue principale est accidentée comme une vraie route chinoise, est pleine de bosses, de dépressions où s'abritent des eaux noires, boueuses, eaux ménagères, eaux industrielles, qu'on jette là, copieusement, devant les portes. Ces cloaques sont la joie des porcs, qui y calment les ardeurs de leur peau galeuse ; sont le bonheur des enfants, qui y barbottent, en toute aise. Sous le soleil, les fermentations vont grand train, empestant un air qui devrait être si pur, dans une vallée si bien ventilée.

Mes coolies mangent. Moi, assis sur un banc boîteux, à la porte de l'auberge, je regarde le spectacle de la rue. Un voyageur sortant d'une chaise à deux porteurs, vêtu d'une longue robe de coton bleu ouatée, ayant toutes les allures d'un paysan aisé, se dirige vers la devanture d'une grande boutique, où reluisait, telle une laque, l'éclatant vernis noir de beaux cercueils. Ces châsses étaient faites de planches bien épaisses, celles du fond et du couvercle surtout, de planches débordant les parois verticales, largement, comme il convient, avec bourrelets extérieurs semi-lunaires, très saillants, à l'extrémité destinée à loger la tête. C'étaient de riches « demeures » confectionnées, suivant toutes les règles, et capables de satisfaire les plus difficiles. Le riche paysan marchand : c'était pour lui-même qu'il venait ici. Ayant fait, récemment, une bonne opération, bien vendu ses chevaux et mulets de l'année, ce que racontait à tout le monde son domestique, il n'hésitait plus à faire l'achat de son cercueil. Il avançait en âge. Et puis, qui sait ? Un accident est si vite arrivé dans ces sentiers de montagne. S'il ne prenait pas ses précautions, qui lui garantissait que sa famille, ses enfants, malgré toute leur piété filiale,

feraient pour sa dépouille tous les sacrifices nécessaires. En Chine, le premier devoir envers soi-même n'est-il pas de se méfier de tout le monde ? Il se méfiait : il allait donc agir. Mais, je n'eus pas le temps de voir conclure le marché : c'est une opération très longue, généralement. Il m'eût fallu rester la journée entière au moins dans la bourgade : j'avais autre chose à faire. Je la quittai, sans regret, sitôt que mes gens eurent achevé leur repas et commençai l'ascension de la chaîne bordante sud du Tong-Ho. Ce fut dur sous le soleil, mais les pavots étaient d'un si beau vert, les fèves et les colzas sentaient si bon que j'en oubliai un peu la route. Des champs de pois à la corolle blanche ou rose vif étaient, aussi, une gaieté pour ces rudes pentes.

On atteint le col sans avoir rencontré un seul arbre, une seule essence forestière. Quelques buissons de chênes à feuillage caduc, poussés sur des souches, indiquent, cependant, que cette espèce croissait ici, qu'elle a subi le sort de tant d'autres.

À ce col, appelé Chai-Kin-Koan, existe une pagode où l'unique bonze me reçut aimablement. Il assista à mon repas, ne perdant pas un seul de mes gestes, m'interrogeant et interrogeant mon domestique sur tous ces plats qu'on me servait. Ces petits poissons (des sardines) sortant d'une boîte de fer blanc, métal inconnu pour lui, l'amusaient. Il ne comprenait pas qu'on pût les conserver ainsi, lui qui ne connaissait d'autre mode de préservation que le séchage au soleil ou le salage. Je lui fis cadeau de la boîte, une fois vidée : il en éprouva plus de plaisir que d'avaler un de ces petits poissons qui ressemblaient, à son avis, à d'autres qu'il avait vus dans le Tong-Ho. Je ne tentai pas de le dissuader de son erreur. Vint un plat de choucroute, sorti aussi, naturellement, d'une boîte. Le digne servant de Bouddha parut cette fois ahuri, ne saisissant point pourquoi nous emportions de si loin, enfermé dans une boîte précieuse, du chou, légume si commun, plat de coolie et de mendiant. Il n'apprécia pas davantage le morceau de fromage que je lui offris de goûter. Cette chose

fabriquée avec du lait, produit si peu en honneur en Chine, ne lui disait rien qui vaille : il préférait, certes, son *teou fou*, son fromage végétal.

On se sépara après moult congratulations réciproques et sur une dernière question : « Qu'allais-je faire au Kientchang, ce *mantze ti t'eu* (ce pays de barbares) ? Je répondis : *Choua* (me distraire) ! Le saint homme eut un sourire poli d'acquiescement, mais il pensa, à n'en point douter, que ses compatriotes n'étaient pas les seuls à savoir déguiser leur pensée. Cet étranger s'en allait à travers un tel pays sur de telles routes de montagne pour son amusement : quelle plaisanterie ! J'avais dit : « Je m'en vais me distraire », ne voulant pas être ridicule à ses yeux en lui déclarant que j'allais simplement étudier une race intéressante : la race lolotte. Étudier les mœurs des Lolos, de ces hideux barbares, de ces « chiens » : vraiment, si j'avais dénoncé pareil projet à l'excellent bonze, c'est à ce moment que je lui eusse semblé un pauvre fou !

Je suivais un sentier en corniche dominé, de tous côtés, par des masses calcaires, que flanquaient des bastions, des donjons imposants. Un torrent grondait à des centaines de pieds au-dessous de moi, se précipitant vers le Tong-Ho, à travers une gorge à flancs perpendiculaires, qu'il avait taillée dans le calcaire d'abord, dans les porphyres ensuite. En janvier 1908, je remontai ce torrent en partant de la rive du Tong-Ho. Mon idée était de chercher une route plus facile que la grande route ordinaire, laquelle depuis Ta-Chou-Pou jusqu'à Ho-Lan-Tchan n'est qu'une longue escalade suivie d'une brutale descente. Je rencontrai un thalweg très étroit, large de 50 à 100 mètres, c'est-à-dire où il n'y avait guère de place pour le torrent, dont le lit était encombré d'énormes blocs de porphyres ou de granits. Il n'y a pas, à proprement parler, de sentier continu, en raison de la dureté de la roche et de la raideur des pentes. On descend au fond du thalweg, progressant par sauts, de bloc en bloc. Pour franchir la gorge dont je parlais tout à l'heure, visible du col, on s'accroche aux saillies des parois, se servant autant de ses mains que de ses pieds : c'est ce que les indigènes appellent *tsau pa*, marcher en

rampant ou par escalade. Ma route serait donc de construction difficile et coûteuse, mais elle aurait le grand avantage de conduire de Ho-Lan-Tchan au bord du Tong-Ho, par une pente relativement assez douce.

Toute cette petite vallée couloir est peuplée de pauvres gens qui perchent leur chaumière étroite jusqu'à 3 et 400 mètres au-dessus du thalweg, sur de petites terrasses, au flanc de pentes de 50 à 60 degrés. Ils vivent de maïs, lequel est cultivé et prospère sur les versants, même à l'altitude de 2.000 mètres, pour peu qu'il y ait un peu de terre végétale. À cette altitude, la roche est surtout calcaire, plus rarement gréseuse.

Les quelques centaines d'habitants établis là n'ont pas encore réussi à dévaster entièrement les pentes et les faîtes : il y en a d'inaccessibles. Aussi, l'œil se réjouit-il de contempler encore des pins et des chênes « evergreen ».

Autour des chaumières, dans les parties basses de la vallée, on voit des mûriers et abrasins, aussi quelques troènes. Mais le produit de ces arbres, combiné avec le rendement des champs de maïs, ne suffirait pas pour assurer l'existence matérielle du paysan, s'il n'avait trouvé dans une petite industrie, la fabrication de vermicelle et de nouilles, le complément de ressources dont il a besoin pour atteindre, péniblement, la fin de l'année. Ses nouilles sont faites avec de la farine de froment qu'il achète à Fouling, et son vermicelle, avec de la farine de pois.

Lui, si pauvre, ne se doute pas qu'il a des richesses autour de lui, que le squelette de ses montagnes est formé de porphyres de toutes les nuances et de toutes les mosaïques. Il y a ici des matériaux pour édifier de merveilleux palais dans le monde entier, mais d'ici bien longtemps, pas un bloc ne sera détaché de ces monts autrement que par les actions atmosphériques. Il faudrait des moyens de transport moins primitifs que ceux existant à l'heure actuelle.

Dans la pauvre maison en terre où je passai la nuit étaient réunies trois familles comprenant une douzaine de membres. Les hommes étaient

de grands gaillards hauts de 1,75 m environ et aux épaules assez larges : dans l'ensemble, ils paraissaient vigoureusement charpentés. Mais, quand la nuit venue, ils se réunirent autour du feu, présentant leurs jambes, leur poitrine découvertes à la flamme, j'observai qu'ils n'avaient pas de muscles, que le thorax, en particulier, montrait toutes ses côtes en saillie, même les supérieures à peine matelassées de pectoraux aplatis et flasques. J'avais déjà remarqué, à mon arrivée, que ces gens avaient un teint jaune terreux, qui n'est pas la couleur habituelle, même de cette race dite « jaune ». Dans une pièce où j'entrai pour chercher un coin où mettre mon lit, un homme, secoué, à chaque instant, de violentes quintes de toux, gisait enfoui dans des couvertures innommables, puant la saleté de je ne sais combien d'années. Deux autres couches semblables attendaient leurs habitués. Il y avait, décidément, encombrement et je m'en allai ailleurs, ayant grand besoin d'un peu de repos. Il y avait, en retrait de la maison principale, un bâtiment qui tenait lieu, à la fois, de grange, de cuisine et d'habitation. La grange était encombrée d'herbes, de graminées de la montagne, mais en déblayant un peu, j'eus un coin suffisant pour m'installer. Une demi-cloison en terre battue me séparait de l'autre pièce. Contre elle était appuyé le lit de mon hôte, qui couchait là, je ne sais pourquoi. Vers 10 heures, étant incommodé par des vapeurs d'opium, je regardai par-dessus la cloison. Mon hôte, couché sur un côté, dans la position dite « en chien de fusil », triturait une petite boulette d'opium, qu'il piqua ensuite avec une longue aiguille et posa sur le fourneau de la pipe. Derrière sa nuque, j'apercevais les pieds de sa femme, une brave paysanne très obligeante qui m'avait procuré, à l'arrivée, d'excellents œufs. Deux petits enfants, l'un de trois à quatre ans, l'autre de quelques mois seulement, dormaient pelotonnés l'un contre l'autre et contre le sein de leur mère. Pauvres enfants ! Pauvre femme !

Plusieurs fois dans la nuit, réveillé par le vent qui souffle chaque soir, violent, dans ces montagnes, réveillé, aussi, par l'abolement des chiens, je

constatai que mon hôte continuait sans répit de se livrer à son homicide plaisir. Le lendemain matin, scrutant sa face blême ravagée de creux et de saillies, je lui dis avant de partir : « Vous fumez trop, vous le savez. Vous savez encore que vous allez à la ruine et à la mort prochaine. » Car lui toussait aussi : une toux sèche, de mauvais augure, décelant une affection qui, activée par sa funeste passion, allait évoluer rapidement. Il sourit, me regardant de cet œil vague, sans expression, qui caractérise le vrai fumeur d'opium, cet œil languide devant lequel semble toujours flotter un voile, révélateur d'une âme qui s'éteint. Il sourit, mais ne répondit rien. Tous les hommes, dans les trois familles, fument l'opium. Et celui que j'avais vu, abîmé sur un grabat, maculé encore du sang de son dernier vomissement, se mourait, comme on le pense, de tuberculose. Les autres, de même, étaient touchés, marqués pour une fin prématurée. Toute une lignée disparaîtrait rapidement, comme il en disparaît fréquemment ici par la phtisie : feu dévorant qui couve partout en Chine, et n'attend que le souffle attiseur de l'opium.

Je m'arrêtai un moment à Ho-Lan-Tchan, village habité par des Chinois émigrés du Hou-Pé. Ces gens ne présentaient guère le type mongol, avec leur œil triangulaire, sans la moindre trace d'obliquité, leurs pommettes peu saillantes et leur teint fortement coloré, celui des femmes surtout. Ils travaillaient sans hâte, bavardant ferme, à reconstruire leur village récemment brûlé, presque en entier, par un de ces incendies si constants en Chine par l'insouciance et l'imprévoyance des habitants. Que sera-ce lorsque le pétrole aura pénétré un peu partout, qu'il remplacera dans les familles aisées l'antique huile de colza. Qu'advientra-t-il, encore, si un jour certaines cités s'éclairent au gaz ? C'est que le bon Chinois soufflera si souvent le bec en oubliant de fermer le robinet d'admission ! À Shanghai, où les fils de Han jouissent, sur les concessions, des bienfaits de la civilisation européenne, il ne s'écoule pas de jour sans que plusieurs incendies éclatent. Il n'y a pas au monde de pompiers plus surmenés que

ceux des Concessions. C'est un fait très connu de tous ceux qui ont passé à Shanghai.

À Ho-Lan-Tchan, tranquillement, mollement, on rebâtissait, sans inquiétude du lendemain, des précautions futures, écartant, bien loin, tous ces tracas que s'inflige notre race. Ce lendemain, est-ce qu'il leur appartenait ? Foin donc des soucis et des prévoyances !... C'est pourquoi flambera, avant six mois peut-être, la maison qu'aujourd'hui on réédifie.

Les maisons, dans ce district, sont en bois ou en terre, couvertes en tuiles ou plus souvent en bardeaux. Un mur en pierres sèches les entoure généralement : des pierres superbes, des porphyres, où dominant les nuances mauve et rose. Les tombes sont couvertes de ces mêmes pierres, empilées sur un tumulus en terre. Elles apparaissent ainsi très gaies.

Quelques arbres entourent les maisons : des pêchers, pruniers, poiriers et noyers. Aussi des troènes, comme partout, et quelques pterocaryas, qui sont soigneusement émondés chaque année, pour fournir un combustible devenu si rare dans ces régions.

Derrière les murs de pierres sèches, croissaient de faux poivriers.

De Ho-Lan-Tchan, j'atteignis Pin-Y-Pou très tard, ayant dû marcher après le coucher du soleil. Il faisait un beau clair de lune, créateur d'ombres fantastiques sur cette route étroite, côtoyant une rivière grondante, semée de rochers aux étranges formes sculptées par des eaux sauvages. Phébé, sous ce ciel pur du Kientchang, brillait d'un éclat extraordinaire, jetait des lueurs aux coins les plus secrets, criblait de rayons le feuillage sombre des troènes ; aux rameaux des pterocaryas, allumait des feux follets.

Les chaînes lointaines, en rangs successifs et parallèles, semblaient autant de gigantesques festons à la voûte céleste accrochés. Tant de beauté dans la nuit inspirait le recueillement : tout se taisait, sauf la

rivière aux eaux sauvages, dont on entendait les bonds sur les blocs, sur les seuils.

Mes gens se hâtaient, trottinaient : ils étaient inquiets. On leur avait dit que les Lolos rôdent aux abords de la route sitôt la nuit tombée et ne se gênent, en rien, pour enlever les voyageurs, les coolies attardés. Or, le seul nom de Lolo est une terreur pour le Chinois et il n'est rien qu'il redoute autant qu'une rencontre avec ce sauvage montagnard, auquel il n'a jamais su inspirer que la haine. Mes gens ne retrouvèrent leur langue qu'à Pin-Y-Pou, une fois arrivés à l'auberge. Ce furent alors des paroles hautes, vibrantes, de grotesques rodomontades : « Ah ! ils n'avaient qu'à se présenter, ces Lolos ! Comme on les recevrait ! Mais ils n'oseraient jamais venir. C'était bon pour ces villageois d'avoir peur de leurs sauvages voisins, mais eux, citadins de la capitale, ne pouvaient se soucier de pareils misérables barbares ! » Et c'étaient des cris, des gestes du plus haut comique, pour qui connaît la bravoure de tout ce monde. Aussi, je ris bien, quelques moments après, quand, soudain, la maîtresse de l'auberge insinua que Pin-Y-Pou n'ayant pas le moindre bout de muraille, n'était, en rien, à l'abri des incursions du Lolo, que celui-ci ne se gênait nullement pour venir, à certaines époques, razzier tout à son aise les maisons dont les greniers et les étables étaient bien garnis. Qui sait si cette nuit même, ils ne feraient pas une visite à ce village ? La lune se couchant encore de bonne heure, la présente période était bien l'époque propice et généralement choisie par le Lolo pour ses irrésistibles attaques.

Ces quelques paroles, dites d'une voix tranquille, avec un air de résignation qui en disait long sur le genre d'existence que mène ici le Chinois, sans cesse spolié par les tribus, ces quelques paroles, dis-je, eurent un effet des plus lénifiant sur mes coolies. Ce fut la fin des paroles sonores, des vantardises ; certains, d'émotion, laissèrent leur cigare s'éteindre, d'autres oublièrent de chasser, d'un souffle, la fumée qui s'attarde dans le tube mobile de la pipe à eau.

Je m'endormis à la voix grondante du torrent et, sans avoir rêvé de Lolos, me retrouvai sur pied le lendemain matin, frissonnant sous la piquûre du froid.

Avant d'atteindre Pin-Pa, la route traverse une gorge qui n'a pas plus de 20 mètres dans sa plus grande largeur. Elle se développe sur une distance de 10 kilomètres, limitée sur tout ce parcours par deux murailles à pic, hautes de 300 mètres et couvertes d'une abondante végétation. La roche est un calcaire cristallin tantôt gris bleuté, tantôt gris clair, ou encore blanc veiné de rouge, disposé en strates parallèles et horizontales généralement sans trace de soulèvement très marqué.

Dans le fouillis de plantes et d'arbustes couvrant les flancs et le sommet de la gorge, ce sont, heureusement pour la beauté du paysage, les *evergreens* qui dominent : bambous grêles à tige fine et gracieusement ondulante, rhododendrons, cotoneasters, berberis, on encore le petit troène classé *sinensis*. Comme espèces à feuillage caduc : des hydrangées (hortensias), ronces, églantiers, chèvrefeuilles, mais surtout des « ribes » : celui de Corée, si remarquable par la couleur pourpre de ses rameaux et le duvet argenté qui les embellit encore, et celui à longs tentacules, dont j'ai déjà parlé. J'observai aussi un églantier terriblement armé de larges aiguillons insérés en spirale tout le long de la tige ou des branches. Il mérite bien le nom qu'on lui a donné : d'églantier à aiguillons en forme d'ailes. Il croît dans tout le Kientchang en extrême abondance et il est prudent de ne point s'y frotter, car ses redoutables épines agissent à la fois comme instrument piquant et tranchant. Je ne l'ai jamais rencontré dans le Bassin Rouge : il fuit les terrains humides. Il fit son apparition à Tsin-Ki, sur le versant sud-occidental du Ta-Siang-Ling.

L'altitude moyenne de cette gorge étant 2.100 mètres, je commençai à observer quelques rejetons de sapins argentés et de chênes à feuillage persistant. Sur les hautes terrasses ou plateaux qui dominant la muraille à pic, on voit encore de beaux spécimens de ces essences, y compris le

pin ordinaire et l'if, déjà signalé au Ta-Siang-Ling. Mais le nombre de ces beaux arbres diminue chaque année, et le temps est proche où ces plateaux apparaîtront nus de toute plante dépassant la taille d'un bambou ou d'un rhododendron.

Le torrent roule sur un lit de marbre, toujours par bonds successifs, d'un seuil à un autre. À chaque instant, ses eaux se scindent en petites masses turbulentes, tourbillonnantes, se disputant le meilleur passage, à travers les trop étroits chenaux que limitent des blocs calcaires effondrés des falaises. Quelquefois, brusquement arrêtées, elles s'acharnent après l'obstacle et c'est une infinité de petites gerbes de cristal bouillonnant sur de petites nappes d'émeraude fondue. Dans l'ardeur de leur élan, vrillant aussi leur lit, elles ont creusé, de distance en distance, de profondes marmites, d'élégantes vasques.

Cette gorge, avec son torrent, ses imposantes murailles où tant de plantes ont réussi à se cramponner, à prospérer étalant la splendeur de feuillages toujours verts ; cette gorge forée par les eaux dans une masse grandiose de beaux marbres, est une des plus impressionnantes qu'on puisse admirer. À sa sévérité, elle mêle si bien la gaieté de sa merveilleuse végétation que l'œil ne se lasse point de contempler, s'hypnotise au spectacle. Au moment où je passai, une légère couche de neige poudrerizait les sommets, donnant ainsi plus de charme encore à ce coin du far-west alpestre.

En débouchant de la gorge, c'est Pin-Pa, une minuscule plaine qui a 300 mètres au plus dans sa plus grande largeur. J'y vis ce qu'on ne voit guère en dehors du Kientchang : des troupeaux de moutons pâturent sur les pentes. Ils étaient gardés par deux bergers à pèlerine noire, accroupis sur des rochers, les coudes appuyés aux genoux : c'étaient des Lolos, des *Mantze* (barbares), ainsi que le soldat qui m'accompagnait les désigna avec une intonation et un air de mépris souverain. Ce soldat m'escortait depuis Fouling, renforcé, de temps en temps d'une ou de deux unités. Il portait, sous sa casaque rouge, déjà en mauvais état, trois vieilles robes

de coton, de nuances différentes, à moitié déteintes, qu'on pouvait, sans hésiter, qualifier de haillons : c'est tout ce que son gouvernement lui offrait comme uniforme. Ceux qui venaient grossir l'escorte n'étaient pas plus brillamment affublés, mais, au vieil empire, l'habit ne doit sans doute point faire le moine. J'avais dû, en dépit de multiples refus, subir la protection de ces braves soldats-guides, lesquels, à aucun moment, ne sont capables de vous donner un renseignement sur le pays que vous traversez. Ils ne connaissent même pas, généralement, le nom d'un seul arbre et, en dehors du maïs, du riz et de quelques légumes, ceux qu'ils ont l'habitude de manger, ils ignorent tout de ce qui les entoure, même ces choses que nous devons considérer comme familières en tout pays et faisant partie du groupe d'acquisitions banales qui, dans les jeunes années, impressionnent le cerveau, en même temps que se développent os et muscles. D'ailleurs, il est de règle, ainsi que j'ai dû m'en rendre compte souvent, et quelquefois à mes dépens, que chaque classe de la société ne cherche à acquérir comme connaissances que celles d'utilité immédiate, je dirai même de *nécessité immédiate*. Il est rare qu'on empiète sur le domaine général, qu'on estime opportun de meubler son esprit de quelques notions n'ayant pour vous qu'un intérêt spéculatif. Si ces notions n'apparaissent pas avec une signification bien nette et une portée indéniable dans l'ordre pratique, elles sont regardées comme ne méritant, à aucun degré, la peine d'un examen, d'une discussion. En Chine, on reste étroitement cantonné dans les acquisitions en rapport direct avec son métier, sa fonction, sans qu'il vienne à l'idée de personne de faire le moindre effort pour augmenter son patrimoine en capacités physiques ou intellectuelles. On est toujours satisfait de soi-même et de ce que l'on sait. Même dans la classe lettrée, il est très rare de rencontrer des gens possédant ce que nous appelons des « connaissances générales ». Le milieu où ils gravitent est restreint à un point qui nous stupéfie. Toutefois, en ce qui regarde les « connaissances générales » se rapportant aux sciences, nous n'avons pas le droit d'en vouloir au lettré chinois, de les ignorer, nous rappelant qu'elles sont restées jusqu'à ce

jour le patrimoine presque exclusif de la race blanche, de la race qui les a créées ou développées dans la toute-puissance d'un cerveau n'appartenant qu'à elle.

Aussi longtemps que dura mon voyage, je ne pus me débarrasser de mes soldats d'escorte. Comme j'y faisais tout à l'heure allusion, je pus rarement en tirer un renseignement quelconque, malgré une bonne volonté indéniable de leur part. Par contre, en observant tous mes gestes, ils trouvaient ample matière à de copieux racontars. Il eût été bien curieux, souvent, de savoir quel genre de rapport ils faisaient à leur mandarin et quelle interprétation ils donnaient à certains de mes actes. La première fois qu'ils me virent frapper un rocher d'un coup de marteau, pour en détacher un échantillon, ils éclatèrent de rire : cela leur semblait excessivement drôle de voir un Européen lettré se servir, ainsi, de ses mains pour briser des cailloux. Seul, un carrier ou un mineur pouvait se livrer à pareil travail, et je ne paraissais être ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, un lettré ne se sert jamais, ainsi, de ses cinq doigts : c'est une déchéance, un manque de respect envers lui-même. Maintenant, ces étrangers sont si excentriques, si incompréhensibles. Ainsi, ils en escortaient un qui traînait derrière lui une chaise à quatre porteurs, qu'il n'utilisait presque jamais ; il marchait, tout le jour, comme un coolie. Quel stupide personnage ! J'entendis un de ces soldats déclarer un soir, à l'auberge sur un ton de moquerie, alors qu'il me croyait ailleurs :

— Le croiriez-vous, ces étrangers ne savent même pas s'asseoir dans une chaise !

Et il éclata de rire. Vraiment, nous sommes bien ridicules, n'ayant jamais rien appris, surtout l'art de rester affalés, toute une journée, sans fatigue dans un palanquin, ainsi qu'en est capable tout fils de Han. N'était déjà sa paresse naturelle, ce dernier, par décorum, resterait quand même dans sa chaise, du matin au soir. Le décorum, toutefois passe, généralement, au second rang, sur les routes du moins, car il n'est rien de plus incompréhensible au Chinois qu'un effort sans raison pleinement

justifiée. Marcher pour se promener : encore là une sottise invention des gens de l'Occident, une fatigue inutile au dernier chef.

À Pin-Pa, c'étaient des pentes douces en partie labourées pour y faire pousser un peu de maïs. La part de terrain dont ici jouit pleinement le Chinois est très limitée, s'arrête à la crête de la première chaîne bordante. Derrière, c'est l'ennemi, le turbulent Lolo qui veut reprendre le sol, dont il a été un jour dépossédé. Les bergers de cette race que je voyais accroupis dans une immobilité de statue scellée au roc, me plaisaient dès la première rencontre. Tous leurs traits décelaient une remarquable vitalité. Leur pose d'apparente mollesse n'était qu'une attitude en flexion préparatoire à une rapide extension des membres et du tronc, au moment précis où le déploiement d'une activité deviendrait nécessaire. C'était, dans la réalité, l'attitude de la bête à l'affût qui attend la seconde propice pour bondir. Je le vis bien lorsque quelques moutons cherchèrent à s'écarter du cercle restreint qui semblait être la zone de pacage autorisée par le berger. Les jambes se détendirent comme un ressort, la grande pèlerine battit l'air de ses deux ailes déployées, et, en quelques bonds, d'une formidable amplitude, les bergers furent sur les moutons vagabonds. Les bêtes rejoignirent, en hâte, le troupeau ; et les bergers, se drapant soigneusement dans leur pèlerine, revinrent se percher sur leur rocher, retombèrent dans leur immobilité de statue.

Et moi, je restais figé sur la route, heureux de contempler cette scène pastorale qui me transportait, bien loin, hors de la Chine, réveillant en moi tant de souvenirs. J'étais heureux de voir des agneaux bêlants, des agneaux frétilants, bousculant de leur joli museau la mamelle maternelle. Des bêlements d'agneau, cela me changeait tant des grognements de porc, dans tous les villages ou cités traversés. De blanches toisons bouclées sur des corps gracieux, cela me changeait tant des nappes de poils hirsutes couvrant de hideuses formes ! Et dans le lointain, de tous côtés, c'étaient des chaînes, encore des chaînes, des pics pointant vers les voûtes célestes. Dans le bleu du ciel, le

scintillement d'une belle lumière, une alouette s'enlevait, de menus coups d'ailes rythmant sa chanson matinale. Tout autour de moi, croissaient des fougères aux formes familières. Et l'odieuse odeur dont toute la Chine est empuantie ne se faisait pas ici sentir : je n'étais plus dans le vieil empire. De longs jours, je respirerais l'air pur, richement ozonisé des montagnes.

Passent quelques porteurs, des gens chargés de feuilles de tabac et surtout de *lo pou se se*, c'est-à-dire de filaments de navets. Cette racine est découpée suivant le grand axe : les fines lanières obtenues, une fois desséchées à l'air, sont livrées au commerce ; jetées dans un bouillon, elles représentent une vraie julienne. La carotte n'est pas traitée de cette façon. Elle est soumise en entier à la dessiccation ou découpée en larges tranches, non plus en filaments.

Il y avait, aussi, quelques rares porteurs de miel, un miel très parfumé de couleur blonde, qui fut déclaré provenir d'abeilles sauvages. On disait peut-être vrai, mais j'observai, pendant toute la durée de ce voyage, des ruches dans la plupart des maisons. Il est donc possible qu'on ait voulu simplement vanter un miel d'abeilles domestiques, celui recueilli dans la montagne étant plus estimé.

La ruche que j'ai rencontrée partout au Kientchang, ou dans le massif des Oua-Pao-Shan, ne rappelle en rien ce que nous avons l'habitude de voir dans nos pays. C'est un cylindre fermé aux deux extrémités, fait en bois ou en lanières de bambou tressées, revêtues d'un mortier. Il a de 75 à 80 centimètres de long sur 30 de diamètre. Il est parfois aplati de telle sorte que la base n'est plus un cercle, mais bien une ellipse. Ce cylindre est toujours suspendu à la façade de la maison et appuyé au mur ; on le voit très rarement en un autre lieu. Sur la grande face extérieure, vers le milieu, sont pratiqués six ou huit trous de 10 à 15 millimètres de diamètre, portes d'entrée pour les abeilles. Ces orifices sont, ou disposés en triangle ou rangés en deux lignes parallèles. J'ai observé, chez les Lolos indépendants, des ruches

faites d'un cylindre d'écorce de *chêne* découpé sur le tronc. C'est la vue de plusieurs arbres ainsi mutilés qui me fit découvrir cet étrange mode d'utilisation de leur écorce.



CHAPITRE VIII

Le chêne evergreen Ta-Leang-Shan (Grandes montagnes froides) Les lampes du ciel — Hai-Tang

@

Pin-Pa est une agglomération chinoise comprenant trente-cinq familles venues de la province du Kiang-Nan, mais du Fou-Koang surtout. On y compte une dizaine d'auberges ou petites boutiques, avec fumerie d'opium et une forge pour ferrer les mulets et chevaux des convois montant du Kientchang à la capitale. Les autres maisons sont occupées par des agriculteurs qui, n'arrivant pas à vivre de la terre, exercent quelques petits métiers, dont le plus commun est la fabrique de *tsao hai*.

À cette altitude (2.250 mètres), il ne pousse guère que du maïs, du sarrasin et des pommes de terre. On y planterait bien du blé, qui prospérerait certainement, mais la surface arable est mesurée à quelques hectares, les Lolos étant, dans la réalité, les maîtres de ce district, comme de tant d'autres d'ailleurs, n'appartenant que nominalement aux Chinois.

Les gens de Pin-Pa élèvent encore quelques chevaux, de rares bœufs et quelques moutons, mais le bénéfice qu'ils en retirent est maigre, car le Lolo razzie impitoyablement toute bête qui s'écarte des pâturages existant dans le voisinage immédiat du village. Aussi, tout ce monde, à part les aubergistes, vit-il dans un état de pauvreté extrême.

Si dans le village proprement dit, les habitations méritent ce nom, il n'en est plus de même aux alentours, où on ne trouve que de misérables huttes en torchis ou simplement en bambou, hautes de 2,50 m du sol au faite et flanquées de fascines ou de gerbes de tiges de maïs, lesquelles, mieux que les murs, protègent quelque peu la famille contre le froid de l'hiver, froid non sans rigueur à cette altitude, surtout la nuit, car dans le jour la température est généralement douce. En effet, enregistrant 6

degrés au-dessous du zéro à 7 heures du matin, je notai dans la matinée, vers 10 heures et demie, 12 degrés au-dessus, et vers 2 heures, la température n'était pas inférieure à 15 degrés, par ciel serein.

Autour des chaumières, se voient des fougères en petits tas servant à faire du fumier. C'est un fumier méprisé par ces bons paysans chinois, mais il est obligatoire. Comme on le pense bien, trente-cinq familles ne sauraient suffire à fournir du « grand engrais », pour tout le terrain mis en culture.

De Pin-Pa à Hai-Tang, on ne rencontre encore que trois villages, dont le plus important, Iao-Tchang, compte trente familles. Sa caractéristique, c'est qu'on y voit un petit bosquet d'arbres intéressants, conservés je ne sais pour quelle raison : des sapins rappelant l'*epicea*, quelques beaux ifs, dont un haut de plus de 20 mètres, et le joli peuplier à tronc gris argenté qu'on observe surtout dès que l'altitude atteint 2.000 mètres.

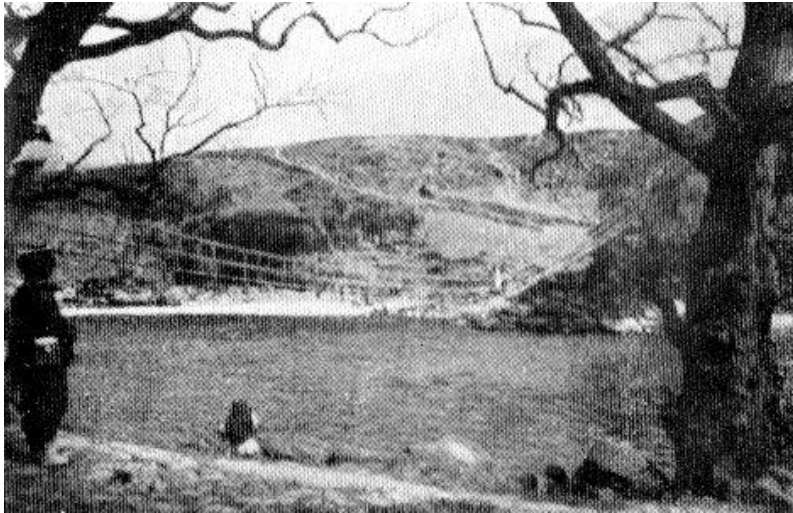
Beaucoup de buissons épineux tout le long de la route : en particulier, le *Berberis du Nepaul*, superbe arbuste aux feuilles vert sombre puissamment armées, une aubépine à fruits rouges persistants, des prunelliers. Mais le plus remarquable de tous ces buissons, était le *Berberis-Wilsoniae*, dont j'ai déjà parlé, aux jolies baies carminées, à la délicieuse feuille mauve violacée.

Les hydrangées, en touffes considérables, portaient encore leurs fleurs, leurs pétales desséchés.

Toutes les plantes, à cette altitude, sont couvertes de lichens et de mousses.

À Teou-Po-Ting (cote 2.410), hameau de cinq masures, se dressait un superbe chêne *evergreen*, l'espèce à feuilles garnies d'aiguillons, dont j'ai déjà parlé. Il reste l'unique représentant de forêts de cette belle essence, à jamais disparue. Mais s'il pointe encore sa haute cime vers le ciel, dans la splendeur de son feuillage, une moire vert sombre, c'est qu'il est considéré comme le porte-bonheur de l'endroit, le *fong shoui* du très pauvre village. Si une hache venait à le mutiler, ce serait la fin de Teou-

Po-Ting, du hameau de cinq mesures. Vraiment, les braves gens qui l'habitent ont quelque chose à perdre ! De ce point, la vue est merveilleuse :



Type de pont lolo en lianes (bords du Mo-Lé-Ghio ou Gai-Joen-Hô).

vers l'est, c'est toute la masse des Leang-Shan nord qui s'exalte, dans ses formidables plissements, ses vagues monstrueuses à jamais figées qui menacent le ciel, ses abîmes qui affouillent vers le cœur de la terre. Deux très hautes chaînes, aux pics effrontés, dominant dans ce chaos : je les ai reconnues deux années plus tard, comme les puissantes murailles enserrant l'étroit thalweg, où coulent les eaux pures du Gai-Joen-Ho, ou Mo-Lé-Ghio, le fleuve lolo qui descend des Ta-Leang-Shan vers le Tong-Ho. Dans l'ouest, ce sont des pentes douces, des faîtes presque réguliers, mais derrière ces crêtes, ce sont des chaînes non moins formidables que celles se détachant dans le lointain de l'Orient, des chaînes atteignant fréquemment 5.000 mètres d'altitude.

Sorti de la gorge débouchant à Pin-Pa, et jusqu'à mi-chemin entre ce village et Haï-Tang, on est dans les calcaires ; puis, apparaissent brusquement de beaux grès fins, des schistes verts et rouges et des schistes charbonneux fournissant un mauvais charbon à l'état pulvérulent, que l'habitant est trop heureux d'exploiter, faute d'autre combustible. La route, détestable dans la gorge, parce que taillée dans le marbre même, dur et glissant, est meilleure sitôt qu'on entre dans la zone des grès. Elle est aussi plus large, et mérite vraiment le nom de route.

La région cultivée, encore, jusqu'à Pin-Y-Pou, laissant voir, au bord du thalweg, quelques petits champs de blé, pois ou fèves, ne montre plus à



Le *Mo-Lé-Ghio* (fleuve lolo) dans une gorge porphyrique. *Ta-Leang-Shan* nord.

Pin-Pa, et jusque Hai-Tang, que des espaces nus aux flancs des chaînes. Certains sont déjà labourés, en vue des ensemencements futurs de maïs et de sarrazin.

Le long du chemin, à part les bergers, je ne rencontrai que de rares Lolos : trois grands gaillards aux traits de négroïdes, à la tête très longue, au front fuyant et étroit, à la bouche énorme, comme fendue au couteau, et non ourlée, mais à l'œil presque point mongoloïde dans sa forme générale, et de nuance claire quant à l'iris. C'étaient des *ouatze* (esclaves), non des Lolos de race pure, tels que ceux dénommés *Hé kou teou* (Os noirs). Je vis une seule femme portant le costume de ces aborigènes : une jeune fille de petite taille, 1,35 m environ, à la face plate et ronde d'une Chinoise, au petit nez court en pied de marmite, à l'œil bridé. Encore une esclave, une métisse, une descendante de Chinois volés par une tribu des *Ta-Leang-Shan*. Elle portait une jupe courte plissée toute rouge et une pèlerine gris clair. Ses pieds étaient nus et saignaient de coupures aux orteils : la marche sur les marbres de la gorge de Pin-Pa, marbres taillés au pic, aux crêtes tranchantes respectées, une ébauche de sentier dans une passe difficile, un travail bien chinois. Tous mes coolies, chaussés

cependant de *tsao hai*, s'étaient blessés, comme la Lolotte, en traversant cette gorge. Furieux de cheminer sur pareille route, eux, distingués porteurs de la capitale, ils ne cessèrent de récriminer, de jurer comme des possédés, vouant aux gémonies le mandarin et les ouvriers qui l'avaient construite, ou plutôt ne s'en prenant pas directement à ceux-ci, mais bien à leurs ancêtres, suivant l'habitude chinoise, maudissant la sexualité de leur mère, grand-mère et arrière-grand-mère, ou vomissant d'autres horreurs que je n'ose traduire. Cela dura jusqu'à l'arrivée à Pin-Pa, où tout s'oublia dans des rires et des plaisanteries moins odieuses, où tout s'oublia dans les fumées de l'opium.

J'arrivai à Hai-Tang à la tombée de la nuit, alors que déjà on allumait les *tien teng*, les « lampes du ciel », qu'on est toujours tenté de considérer comme les réverbères de la cité ou du village, si répandu est leur usage dans le moindre hameau. Ces petites lampes à huile de colza ou d'abrasin sont enfermées dans une petite cage en papier transparent, de forme prismatique, à monture de bois ou de bambou. Elles sont hissées à l'extrémité d'un long poteau, qui peut avoir 10 et 20 mètres de haut. La première fois qu'on les remarque, on est convaincu que ces lampes sont autant de pauvres phares à la lueur mourante, qui n'en sont pas moins un guide précieux pour les *peitze* attardés, les muletiers poussant, le long d'abîmes, leurs bêtes fourbues de la pénible étape : donc ces *tien teng* sont des phares pour les vivants... non, pour les morts, les trépassés. Si une âme errante, dolente, à la recherche de son ancien *home*, vient à s'égarer dans la nuit, elle peut toujours à un moment donné, apercevoir la lueur d'une lampe haut hissée, qui, mieux qu'une étoile, la guide vers la cité, le village où pourrit la dépouille qu'elle anima. Elle vient parce qu'elle souffre, que la famille manque au plus sacré des devoirs envers elle, ne lui fait aucune des offrandes rituelles, l'oublie dans la solitude du Léthé. Ou bien, elle vient parce qu'échappée du corps d'un *peitze*, d'un pauvre muletier gisant quelque part dans un sentier perdu, elle a besoin de trouver une demeure, un cercueil, quelque misérable fût-

il. Guidée par la lueur vacillante haut fixée, elle va pénétrer dans le village, la cité, troublant le sommeil d'un riche, d'un repu, l'affolant de mauvais rêves, de cauchemars poignants, l'entraînant dans l'épouvante à faire œuvre pieuse, à commander une douzaine de cercueils pour les pauvres hères morts sur les chemins.

En Chine, dans toutes les classes de la société, même les plus cultivées, on croit fermement à ces visites des âmes des trépassés ; on voit partout leur influence néfaste ou bienfaisante, on leur attribue tous les bonheurs, toutes les calamités qui vous frappent. On les sert donc, on les vénère, on sacrifie pour elles. On les sent redoutables : il faut les apaiser. Et s'il prend fantaisie à l'une d'elles de revenir au *home*, à n'importe quel moment, il faut, au vivant, prendre grand soin que cette âme ne soit pas entravée, retardée dans sa course ; il faut que les voies lui soient toujours préparées. Sinon, malheur sur la famille, sur les proches, sur la communauté peut-être. C'est pourquoi des lueurs falottes, des lueurs mourantes, tremblottent, haut perchées, dans une petite cage en papier transparent à l'entrée des cités, des villages. Phares pour trépassés, jamais pour vivants. Ceux-là seuls qui la nuit viennent meurtrir les corps, les éveiller dans une angoisse, un flot de sueurs glacées, ceux-là seuls ont droit à la petite lampe-étoile, à la *tien teng*.

Haï-Tang (cote 2.100 mètres) est un petit camp retranché situé sur une haute terrasse, à la sortie d'un court défilé. Deux ravins, où coulent des torrents, entourent en grande partie le pied de la terrasse. Le thalweg du plus important de ces torrents n'est pas à moins de 50 mètres en contre-bas du centre même du camp, et la pente se montre des plus raides : Haï-Tang est donc une position très forte par devers des peuplades comme les Lolos ou Sifans, armés surtout d'arcs et de flèches. Le Chinois n'a d'ailleurs maille à partir qu'avec les Lolos, si dégénérés, si totalement soumis sont les Sifans de cette région. Devant des troupes européennes ayant un peu d'artillerie, le petit camp retranché de Haï-Tang ne tiendrait pas une heure, dominé qu'il est par des hauteurs très

voisines, pendant qu'il peut être tourné par une route non gardée, que j'ai faite l'an dernier en sortant d'un territoire de Lolos indépendants.

On compte deux cent cinquante familles dans la petite cité militaire. Elles se logent dans des maisons en bois, dont certaines, assez vastes, sont construites sur le type cantonnais, avec un étage grenier. D'excellentes pierres à bâtir sont à portée de la main, mais à part les murailles d'enceinte du camp et quelques petits ouvrages défensifs, tout est édifié en bois. Bien que cité militaire avant tout, Hai-Tang ressemble à tous les groupements chinois, c'est-à-dire que les rues comme les maisons sont fort sales, que les porcs et les chiens y sont maîtres, qu'on se heurte à chaque pas contre les premiers, qu'on risque à chaque instant d'être dévorés par les seconds, si hargneux et si nombreux ils sont. Chaque famille possède un, deux ou trois chiens de garde, suivant ses moyens ; on ne se croirait pas dans une enceinte fortifiée, mais plutôt en rase campagne, dans quelque village, journellement menacé par des voleurs, des bandits dangereux, ou encore par un clan de Lolos pillards.

Hai-Tang, à l'abri de ses murailles, a développé un petit commerce de sel en blocs et de cotonnades, dont le stock principal s'écoule chez les tribus aborigènes, sifans ou lolottes. Mais à côté de cet utile commerce, s'en est créé un autre, chaque jour plus florissant, qui est celui du *chao tsieou*, ou eau-de-vie chinoise, produit abominable et des plus nocifs. Le Sifan, mais le Lolo surtout, s'en abreuve, s'en grise jusqu'à rester, des heures durant, dans le coma, l'inconscience absolue, étendu, de son long, dans la rue, ou accroupi dans un coin, la tête cachée par sa pèlerine. Le soir de mon arrivée, je vis tout un groupe de ces Lolos se passant des *ouans* (bols de 150 grammes environ) d'eau-de-vie, qu'ils buvaient presque d'un trait, en deux lampées au plus. Sitôt qu'ils m'aperçurent, ils fixèrent vers l'étranger leur œil trouble, aux étranges lueurs, où se décelait toute l'entière sauvagerie de la race, exacerbée par un état d'ivresse déjà avancé. Ce regard trop fixe, tel celui qui jaillit d'une prunelle de fauve, agaçait les nerfs. Je m'avançai brusquement vers eux à les toucher. Le

regard alors s'amollit : des grimaces aimables s'esquissèrent et les bols d'alcool se tendirent vers moi pour que j'y goûte. Je remerciai en chinois, ce qui fut traduit par des spectateurs de la rue. Puis, ces Lolos m'invitèrent à aller les voir dans leurs villages : j'apporterais beaucoup d'eau-de-vie, nous chasserions des ours et des sangliers ; bref, on s'amuserait des jours durant. Je promis et repris la route de l'auberge située à 200 mètres de là. Me retournant à mi-chemin, je vis le tenancier du *tsieou fang* (cabaret) remplir, à nouveau, les bols. Revenant, une demi-heure plus tard, au même endroit, avec un Chinois parlant bien lolo, je trouvai toute la bande « abîmée », au milieu de la rue, incapable d'un mouvement. C'était un pêle-mêle de jambes, de corps, à moitié couverts par de noires pèlerines, qui se crispaient, ondulaient, par moments, dans des sursauts de bêtes saoules, endormies, qui rêvent d'une attaque. C'était hideux, sous la pâle lueur des étoiles et d'une « lampe du ciel » qui tremblait à l'extrémité de la rue.

Haï-Tang, en dehors de la vente des produits que je viens de signaler, est encore un centre d'expédition du faux poivre odorant cultivé dans toute cette région autour des groupements chinois. C'est aussi un centre de distribution pour les denrées de consommation courante, qu'on trouve partout où vivent rassemblés quelques milliers de fils de Han : vermicelle, safran, piments secs, algues d'eau douce, *sentze* ou pousses de bambous, champignons desséchés, etc.

En somme, Haï-Tang n'a plus rien de l'apparence intérieure d'un camp, mais bien plutôt celle d'un marché assez animé. Ce qu'on voit le moins, ce sont des soldats : et quels soldats ! J'aurai l'occasion d'en observer de près, pendant mon séjour à Ning-Yuan-Fou, l'occasion de les décrire, à ce moment, sous l'aspect où ils m'apparurent dans la capitale du Kientchang, centre de la défense de tout le territoire chinois, en contact avec les belliqueuses tribus lolottes.

À Haï-Tang, malgré l'attitude (cote 2.100), poussent, même l'automne, dans les environs, un certain nombre de précieux légumes, tels que *pé*

tsai, navets, carottes et épinards. On peut aussi, à l'époque où je passais, s'y procurer des pois secs, des *se ki teou* ou haricots des quatre saisons, et d'autres variétés de la même légumineuse, constituant un précieux aliment pour la route. On y trouve encore de bonnes noix, fruit des plus communs de la région.

Haï-Tang a un climat sec très sain. La température, l'hiver, y tombe au-dessous de zéro, puisque, au dire des habitants, il y gèle et neige assez fréquemment. Le 22 janvier 1907, j'y enregistrerai à 9 heures du soir, et le lendemain à 7 heures — 4 degrés. Dans les mares il y avait une couche de glace assez épaisse et, à 100 mètres au-dessus du camp, les versants des chaînes étaient couverts de neige.

Le 18 janvier 1908, j'enregistrerai à midi 11°, et à 2 heures, dans le thalweg, au pied de la haute terrasse, pas moins de 15,4°, par radieux soleil. Si donc, on est préservé, la nuit, contre la baisse de la température, par une maison bien construite, à murs épais, on ne peut guère souffrir du froid dans ces montagnes au climat privilégié. Mais on sait ce que valent les habitations dans cette petite cité : la température, l'hiver, n'y est donc point beaucoup supérieure à celle du dehors.

En quittant Haï-Tang, on entre presque immédiatement dans une gorge calcaire qui rappelle celle de Pin-Pa, avec, toutefois, moins d'abrupt dans les pentes. Elle est aussi plus déboisée que l'autre, mais on y trouve les mêmes buissons d'églantiers ou de berberis, les mêmes rhododendrons, mais surtout des bambous grêles, le plus bel ornement des pentes. On y observe encore un bel arbuste semblable à un houx de nos pays : *Osmanthus aquifolium* ; de belles fougères aux frondes d'un vert éclatant, comme si l'hiver ne les touchait point ; des iris en touffes très denses qui, aux premiers jours du printemps, se hâteront de parer leur tige d'une gracieuse fleur mauve.

Sur la cime d'un des chaînons calcaires limitant la gorge, se voyaient encore cinq ou six pins d'assez belle taille. L'unique soldat d'escorte qui m'accompagnait ce jour, me dit, en les désignant :

— Vous vous étonnez sans doute qu'on n'ait pas encore débarrassé cette montagne de ces arbres, mais attendez : on va construire un chemin de fer, disent les gens venus de la capitale, et comme il faut du bois, paraît-il, pour pareille entreprise, on abattra tout de suite ces pins. C'est si inutile en temps ordinaire. Et puis il fait moins froid, dans un pays où l'on a soin de couper tous les arbres. C'était si laid, autrefois, cette région : rien que des forêts, d'épaisses forêts, pleines de démons et de bêtes sauvages. C'était triste, très triste. Et des Lolos qui s'embusquaient dans ces bois, se jetaient sur les colons, les voyageurs, massacraient même les troupes d'occupation, enlevaient presque tous les convois. Mais on a peu à peu transformé tout cela, réussi à abattre presque partout les envahissantes forêts : et maintenant vous voyez un beau pays où il y a des cultures, où poussent certains légumes des plaines.

Oui, pour faire pousser un peu de maïs et le sarrasin, le Chinois a dévasté toute une région, s'acharnant à faire disparaître jusqu'aux arbres des cimes. Il a tant et si bien déboisé que l'épaisse couche d'humus formée, à l'ombre des forêts, de la dépouille de toutes les plantes, diminue, chaque année, sous les pesantes pluies d'été ; si bien déboisé, que le climat trop sec ou trop humide par périodes de durée capricieuse, trouble le cycle d'évolution des céréales, trompe, trop souvent, les plus belles espérances de riche récolte. Et le plus étrange, c'est que le lettré, le mandarin sont les premiers à pousser à la dévastation des régions boisées, à la destruction complète, jusqu'au dernier arbre, de toute forêt. Et cela, pour l'extension de la zone de culture, même là où les céréales, sur des pentes trop raides, impossibles à labourer, ne pourront que végéter, ne fourniront qu'une mauvaise récolte, une année sur trois, ainsi que des paysans me l'ont signalé maintes fois. Mais eux, les hommes de la terre, ne voient point plus clair que leurs lettrés, trouvent tout naturel de déboiser leurs montagnes, poursuivent ce néfaste travail avec un acharnement qui n'a besoin de nul stimulant.

Les récoltes ne sont pas toujours bonnes ; on l'admet, on s'en plaint même amèrement, sans en chercher la raison, mais, comme j'y faisais tout à l'heure allusion, on a du moins une compensation : celle d'un adoucissement du climat ; un été moins brûlant, un hiver moins rigoureux ! Allez donc tenter de réfuter cette erreur ! Essayez près d'un mandarin considéré comme éclairé, et vous verrez le résultat ! Qu'est ce encore que cette science de la météorologie dont se vantent les « diables étrangers » ? En quoi ont-ils reconnu, par elle, que la suppression des forêts altérerait le régime des pluies ? Est-ce que les Sages du plus glorieux, du plus savant empire n'ont pas toujours conseillé de refouler barbares et bêtes sauvages par l'extension de l'agriculture en tout lieu, sans distinction d'aucune sorte ? Nous resterons dans le vrai, nous poursuivrons sans relâche nos saines pratiques. Dire que des gens, des peuples à peine nés, osent s'inscrire en faux contre les maximes émises par des ancêtres, des saints, les premiers de l'humanité connue : les nôtres !

@

CHAPITRE IX

Tchao siang — Les Lolottes au béret Paysages — Sarrazin amer

@

En sortant de la gorge de Hai-Tang, je rencontrai une douzaine de Lolos se rendant au marché. Ils étaient tous chargés d'un sac de maïs ou de sarrazin, qu'ils portaient directement sur le dos, non sur un *pei teou*, à la façon chinoise. Leur grande pèlerine recouvrait le sac, pèlerine noire ou gris claire, ou encore grise et noire, par bandes alternantes et parallèles, avec franges terminales en bordure. Certains avaient les pieds nus ; d'autres étaient chaussés d'une sandale de paille un peu différente du *tsao hai* chinois, mais tous avaient la jambe protégée par des jambières de laine très grossière, recouvrant le tiers inférieur d'un large pantalon de toile. La coiffure était un court turban, dont une extrémité s'enroulait sur le vertex, au-dessus de la naissance du front, avec une touffe de cheveux formant un haut toupet : la « corne » lolotte. Presque tous avaient des pendants d'oreille. C'étaient de beaux gaillards, des *ouatze*, portant au marché les céréales de leur seigneur, de l'*Os noir*, chef du clan. Leurs traits généraux les classaient « Lolos », non négroïdes asservis, d'une race différente de ceux-ci. Leur visage était superbement bronzé, mais cette teinte de la peau relevait plutôt de l'action solaire et atmosphérique sur de hautes montagnes, dans une existence toute au dehors, que d'une pigmentation vraie, d'origine organique.

Ce groupe passé, je rencontrai, un peu plus loin, cinq nouveaux aborigènes tous armés de lances, sauf un, à la belle pèlerine rayée, à la très haute corne, n'ayant qu'un sabre en bandoulière. Il portait, à l'oreille gauche, un long pendant d'oreille fait de grains de corail rose enfilés sur une ficelle attachée à une boucle d'argent. Le Lolo ainsi armé et paré était de haute taille, 1,80 m au moins, droit comme le peuplier à écorce

argentée des Leang-Shan. L'air était digne, plein de tranquille fierté. Il passa, avec ses quatre *ouatze*, à courtes enjambées, mais rapides, d'une grande souplesse de muscles entraînés à se jouer des plus sauvages escarpements. Il semblait pressé.

Une autre bande s'avavançait vers nous, séparée par quelques centaines de mètres seulement. Ceux-ci flânaient, parlaient haut en éclatant de rire, de temps en temps. Ils n'avaient ni lance, ni lourd fardeau, mais portaient, simplement, en sautoir, un petit sac fait d'une peau de chevreau retournée. Comme ces Lolos ne semblaient point pressés, je songeai à les photographier, et au moment où ils furent sur moi, je dis au soldat d'escorte parlant un peu leur langue de les prier de s'arrêter. Je lui montrai, en même temps, mon appareil, dont il savait maintenant l'usage, et prononçai, assez haut, les deux mots chinois *tchao siang* (photographier). Ces mots eurent un effet déplorable sur mes Lolos : tout de suite, ils apparurent inquiets et se jetèrent vivement, de chaque côté du sentier. Et pendant que je sortais l'appareil de son étui, toute la bande s'envola, dégringolant avec une vitesse de chamois sur une pente effroyable, pour réapparaître de l'autre côté du ravin, avant que j'eusse pu me remettre de ma surprise, si rapide avait été leur course. Nous eûmes beaucoup de peine à en faire revenir un, celui-là même qui, comprenant vaguement le chinois, avait provoqué la fuite générale. Il n'avait pas saisi le sens de l'expression *tchao siang*, nouvelle, non seulement pour lui, mais encore pour la majorité des fils de Han. Il avait compris *chang liang*, ce qui signifie « délibérer ». Et cette perspective de délibérer avec un étranger accompagné de soldats et de coolies chinois l'avait effrayé lui et ses congénères. Les soldats rirent, le traitèrent d'imbécile, ne le maudirent que jusqu'à la première génération, se contentant de n'abuser que de sa mère. Il ne répondit rien à l'ignoble injure, mais devint subitement grave.

Je tenais à ma photographie. Je lui fis le geste de rappeler ses compagnons. Il se drapa dans sa pèlerine, chercha mes pieds, si

soigneusement cachés dans une gaine de cuir, fixa longuement mon appareil photographique aux lentilles démasquées, puis se mit lentement en marche vers Hai-Tang. Deux ou trois fois, il se retourna furtivement, inquiet sans doute de ma boîte étrange aux deux yeux luisants, boîte diabolique, sans doute, éjectant des sorts, des maléfices peut-être. Mais il ne l'avait point vue, avant sa fuite, ne s'était donc pas sauvé à cause d'elle. C'était bien la perspective d'une « délibération », qui avait fait échouer ma première entrevue avec des Lolos. J'en fus amené à réfléchir, à penser au genre de rapports existant entre Chinois et aborigènes. Il ne saurait y avoir de doute que ce primitif a toujours été battu sur le champ des négociations, a été régulièrement dupé par celui qui, toujours vaincu dans les luttes ouvertes, se hâtait, par des moyens familiers, de regagner le terrain perdu. C'est par le *chang liang*, beaucoup plus que par la force armée, que le fils de Han a conquis, ou plutôt se maintient péniblement au Kientchang.

Il était 10 heures du matin : il faisait beau, presque doux maintenant. Le soleil étincelait dans un ciel pur de la trace du plus léger flocon nuageux ; la glace craquelait, s'amincissait sur les petites flaques d'un marais que traversait la route à ce moment. À droite, à gauche, devant moi, derrière moi, les pics, les crêtes, dans ce glorieux matin, à l'infini, festonnaient l'horizon, zébraient l'azur du ciel d'un blanc bourrelet : la neige d'hiver épandue sur les cimes. Des troupeaux de moutons, de chèvres trottaient ou gambadaient sur les pentes. Des vaches petites, bien campées, aux cornes trop courtes mais dangereusement pointues, meuglaient de temps en temps, rappelant leur stupide rejeton s'égarant vers des escarpements où seuls moutons et chèvres pouvaient impunément pâturer. Des poulains de race lolotte, tout menus, mais pleins de vie, piquaient des galopades maladroites dans toutes les directions.

Puis ailleurs, c'étaient des alouettes en bandes nombreuses, ainsi qu'en nos campagnes, qui rasaient les sillons ou palpaient dans l'air lumineux.

Des bergers, faisant la roue avec leur pèlerine grande ouverte, sautillaient comme leurs chèvres, chantaient comme les alouettes. C'était partout de la joie, du bonheur dans le ciel pur, le rayonnement des cimes, où semblait ruisseler du lait.

Sorti de la gorge, c'est, jusque Liao-Ié-Ping, soit sur une distance de 15 kilomètres, une succession de cirques, de cuvettes, fonds d'anciens lacs peu à peu comblés par les matériaux arrachés aux versants dénudés. Puis, ce sont des contreforts démantelés, à pentes douces formant croupes, terrasses entièrement cultivées où pâturent maintenant les bestiaux en attendant les labours de printemps et les semailles presque immédiates. Puis, le paysage change encore, et c'est un étroit thalweg que la route emprunte pour nous faire pénétrer à Liao-Ié-Ping, dans une nouvelle gorge aussi étroite que les précédentes. Elle est taillée dans des porphyres, roches qui n'apparaissaient que par masses isolées sous les calcaires, dans la gorge de Hai-Tang. Les variétés à nuances mauve et rouge groseille dominaient ; aussi les sables, graviers ou cailloux issus de ces roches formaient-ils, par endroits, le plus joli fond qu'on pût rêver pour le torrent qui roulait, sur eux, ses eaux limpides.

De Hai-Tang à Liao-Ié-Ping (20 kilomètres environ), je n'ai compté que vingt familles chinoises groupées dans trois hameaux sur la route tandis que tout le pays environnant est occupé par les Lolos. Les villages de ces derniers sont, sans exception, situés à une certaine distance du grand chemin, très loin quelquefois, dans les rentrants des chaînes. Les plus rapprochés de la route ne sont jamais de niveau avec les thalwegs qu'elle suit ou les contreforts qu'elle coupe : ils se tiennent toujours sur des éperons, des terrasses élevées constituant une véritable position défensive. Le Lolo s'écarte, généralement ainsi du Chinois, dont il n'aime pas le voisinage. Quant à ce dernier, il en est réduit à supporter toutes les fantaisies du *Mantze*, à faire constamment la part du feu, ne résistant jamais ouvertement, pour ne pas s'attirer de terribles représailles.

Les vingt familles dont il a été question vivent du passant, du coolie ou du petit commerce de revendeur. Elles sont d'une extrême pauvreté, subsistant, péniblement, au jour le jour. Le Lolo a plus d'aisance, car il a des troupeaux de moutons et de chèvres, des bœufs et des chevaux. Le Chinois, lui, reste purement aubergiste, gagnant 100 ou 150 sapèques par jour, végétant donc, sans souci de l'avenir, des surprises trop fréquentes que lui causent les tribus de la région. Il apparaît placide à un surprenant degré, indifférent comme nous ne saurions l'être, supportant des aléas qui nous sembleraient intolérables. Lui est fataliste, n'aime point la lutte, se résigne à souffrir de son incapacité d'un puissant effort qui l'affranchirait de l'instabilité actuelle de sa situation par devant le Lolo, l'affranchirait de la vraie tyrannie que celui-ci fait peser sur son prétendu dominateur. J'expliquerai plus tard, tout au long, l'état politique du Kientchang et le genre de rapports existant entre Chinois et Lolos. Cette situation est des plus intéressantes et des plus curieuses au point de vue colonisation ou plutôt régime administratif inauguré par le fils de Han en certaines régions qu'il a envahies, mais non conquises, définitivement, sur l'aborigène. Le système de gouvernement si peu efficient que j'aurai à décrire est bien caractéristique de la mentalité du Chinois, s'arrêtant si souvent à mi-chemin d'une entreprise, n'achevant rien, encore moins ses conquêtes militaires que le reste.

Au voisinage de hameaux lolos, se voient quelques bosquets de pins : ce sont de petits bois mortuaires. C'est là qu'on incinère les cadavres des trépassés du clan : il n'y a pas de sépulture proprement dite. Les cendres elles-mêmes ne sont pas conservées.

Avant d'entrer à Liao-Ié-Ping, j'entendis, derrière moi, un bavardage des plus animés, des voix de femmes, bavardage coupé de rires de la plus franche et de la plus exubérante gaieté : ceci n'avait rien de chinois. Je me retournais et vis deux Lolottes représentant pour moi un spectacle nouveau : elles étaient drapées dans une longue pèlerine tombant presque jusqu'aux talons, chez l'une d'elles, tandis, que généralement,

elle s'arrête au genou ; on eût dit un grand mantelet, tel qu'en portent encore les paysannes en certaines régions de Bretagne. Mais ce qui constituait la plus grande originalité de leur costume, c'était un béret, un très large béret aux ailes flottantes, éployées à la brise, qui leur imprimait des mouvements, dont la conséquence était une variation constante dans l'aspect de cette coiffure. Par moments, on décelait quelque chose de la forme alsacienne si connue, si chère au cœur français, surtout quand elle apparaît soudainement en plein Kientchang, aux limites presque du lointain Thibet. Elles caquetaient, les deux Lolottes, caquetaient comme les pies-grièches de leurs montagnes, gaies, folâtres même, foulant le sentier d'un pas léger et bien scandé. D'un « instantané », je croquais les deux gaillardes, qui me regardèrent d'un œil un peu étonné lorsque je braquai l'appareil sur elles, puis continuèrent, le nez au vent, sans plus s'inquiéter de l'étranger.

Liao-Ié-Ping est un affreux village de cinquante familles, à maisons de bois branlantes et croulantes. Leur seul luxe est un toit en tuiles, des tuiles mollement fixées, mal alignées, chevauchant les unes sur les autres, au point de former de petits tas très apparents, qu'on est d'abord étonné de voir, n'en comprenant pas l'origine et la raison, mais qu'on reconnaît, vite, pour des affaissements dus à des défauts de construction de la toiture, si négligemment elle est établie. Déchéance de l'habitation, déchéance de l'exploitation agricole, déchéance de l'individu : c'est là une série de constatations qu'on fera, à chaque pas, à mesure qu'on pénétrera plus avant au Kientchang.

L'auberge où je couchai, la meilleure du village, était une mesure, où le « puits du ciel » (cour centrale en contre-bas, où tombe et séjourne la pluie) était rempli d'une fange sans nom, conservée précieusement pour les ébats et délassements des porcs de la maison. Tous les coolies descendus à l'auberge y venaient, tranquillement, uriner, pendant que les eaux ménagères de toute la semaine y fermentaient à leur aise. On vide, de temps en temps, ce « puits » de pestilence, quand il y a trop-plein

manifeste, non parce que clients ou maîtres en sont incommodés. Ma chambre, si je puis honorer de pareille dénomination le bouge que j'occupais, était contiguë à l'étable aux pores. On ne saurait croire comme ces animaux sont bruyants la nuit : du soir au matin, ces sales bêtes gambadèrent, se firent des farces et, ce qui me gêna le plus, calmèrent leurs démangeaisons en se grattant, furieusement, contre la cloison de planches disjointes qui nous était commune.

La gorge où est situé Liao-Ié-Ping devient très étroite, sitôt qu'on quitte ce village. On la suit sur deux kilomètres pour faire, après, l'ascension d'un éperon. Le sentier ne se déroule pas en lacets permettant une montée graduelle et commode, ainsi qu'en nos régions, mais, suivant la règle, en pays de montagne occupé par le Chinois, il escalade le flanc de l'éperon suivant une ligne aussi peu brisée que possible, courte, c'est vrai, mais attaquant sous un angle qui est presque celui de la grande pente. Une ascension dans ces conditions est très pénible, surtout au Kientchang où les pentes de 50 degrés sont communes. Aussi, je prenais d'habitude la piste des bêtes de somme, lesquelles, plus intelligentes que l'homme, ont su se tracer, avec les ans et à l'aide de leurs sabots, une voie successive de petits lacets, qui leur évitent de grandes fatigues, sans leur faire perdre de temps, de façon appréciable.

Le sentier que je remontais, à ce moment, était taillé dans du marbre gris clair ou gris bleuté très dur, de même formation que celui des gorges déjà traversées. Ces calcaires constituent une masse imposante reposant sur un socle porphyrique, dans les jolies nuances que je signalais tout à l'heure.

On rencontrait encore quelques arbustes sur cette pente : des *hypericum*, la Coriaria du Népal, des hydrangées et rhododendrons ; aussi des iris à foison.

Un peu plus loin, en se rapprochant de Meitze-I, on observait, autour des hameaux chinois, quelques arbres cultivés, tels que noyers, poiriers et troènes ; un *cephalotaxus* et un palmier, le *Trachycarpus excelsa*. C'est dans

un de ces misérables hameaux que je goûtai pour la première fois le sarrazin du pays, le sarrazin amer, *kou kiao*, largement consommé par les populations du Kientchang, qu'elles soient chinoises, lolottes ou sifans. Cette céréale mérite bien le qualificatif qu'on lui a donné : sa farine est d'une amertume très sensible et réellement désagréable à notre palais, sinon à celui des habitants de ces régions. Ce n'en est pas moins un bon aliment de grande digestibilité, que j'ai absorbé avec plaisir, à certains moments où la faim me tirait l'estomac. Je lui préférais toutefois le maïs, cultivé partout dans les mêmes régions, tant que l'altitude permet la maturité de l'épi, soit jusqu'à 2.500 mètres environ, dans les champs bien exposés.

En contre-bas de Meitze-I, à la cote 2.120, je fus étonné d'apercevoir quelques rizières, ne pensant pas qu'on pût songer ici à pareille culture. Mais le Chinois est toujours prêt à tourmenter le sol, à l'aménager en terre à riz, en pleine montagne, partout où il a quelque chance d'obtenir une récolte, si maigre soit-elle. Et maigre elle est, généralement, à pareille altitude. Il arrive même souvent qu'elle manque en entier. Mais le Chinois ne s'entête pas moins à conserver sa rizière.

Je vis aussi à Meitze-I une pauvre vieille Lolotte, vêtue d'une peau de mouton en lambeaux, dont tous les traits prouvaient l'existence d'un type négroïde incontestable parmi les tribus des Ta-Leang-Shan. Elle avait un prognathisme très marqué donnant à sa face l'aspect d'un véritable museau. La bouche s'ouvrait énorme, fendue jusqu'aux oreilles et sans lèvres ; l'ensemble était simiesque. Quand même, l'expression de la physionomie n'avait rien de bestial, comportait même une certaine douceur aimable avec une nuance de tristesse résignée : c'était une pauvre vieille esclave. Elle était accompagnée d'un grand gaillard aux larges épaule, aux traits plutôt fins, qui portait un enfant dans ses bras croisés, et non sur le dos suivant l'habitude chinoise. Et on ne pouvait dire qu'il tenait simplement l'enfant pour un moment, car avec la vieille il prit le sentier de sa montagne, portant toujours lui-même, et de la même façon, son précieux fardeau.

On peut voir un Chinois sur le seuil de sa maison donner à son épouse un instant de répit, en acceptant son rejeton sur ses bras, mais on ne le rencontrera jamais sur une route, comme le Lolo, jouant le rôle dévolu à la mère de l'enfant ou, pour généraliser, à la femme.

Sur le chemin, avant d'atteindre Meitze-I, on remarque de loin autour des petits hameaux chinois ou lolos, sur les noyers ou peupliers, comme de gros nids qu'on reconnaît de près pour des amas ou des guirlandes de sommités de tiges de maïs, avec leurs dernières feuilles les plus tendres. C'est la meule de fourrage de ces régions, une meule primitive, commode à établir. On n'a nul besoin de planter une perche et on n'a rien à craindre de la pluie, qui ne tombe guère d'octobre à avril. Plus tard le paysan n'a pas à se préoccuper de la conservation de son fourrage, car l'approvisionnement, jamais considérable, est vite épuisé, si réduite généralement, est la surface arable dont dispose chaque famille.

Sur les pentes douces où se desséchaient graminées et fougères, par le tiède automne tardivement frappées ; sur les pentes où frissonnaient des bambous grêles, des moutons aux toisons blanches et noires paissaient les gazons morts, ou goulûment cueillaient de leurs lèvres si mobiles, une jeune pousse de *ribes*¹, de celui à long flagelle, le plus précoce des buissons de la montagne. Si l'œil, abandonnant ces pentes et terrasses rapprochées, cherchait les étendues lointaines : chaînons-contreforts, cimes hautaines, c'était une immensité grise d'une grande clarté qui se déployait ; grise avec des nuances d'opale, ou encore, c'étaient des versants bleu ardoisé, mauve, des versants rouge cinabre, où le soleil allumait, par instants, de petites flammes mouvantes, très douces. Plus une tache verte, feuillage de grand arbre ou feuillage de buisson, ne troublait l'uniformité des jolies nuances de ces chaînes. On souffrait de les contempler dans une nudité au charme réel, mais décevant, parce que trop de stérilité s'y révélait ; on les désirait plus

¹ Groseillier.

têtues, couronnées, enguirlandées des forêts d'autrefois. Pourquoi le fils de Han était-il passé là ?

Entre Meitze-I et Pan-kiao-Hô, qui marque l'entrée dans la plaine de Yué-Si, le nombre des hameaux chinois augmente un peu, pendant que les villages lolos se montrent de tous côtés, à une certaine distance de la route, suivant l'habitude. C'est qu'il y a là une série de cuvettes, de terrasses, de mamelons, où de bonnes récoltes sont assurées. Chaque hameau ne comprend toutefois que quelques familles, une demi-douzaine généralement, ou une vingtaine, quand c'est un lieu d'étape, avec ses auberges et ses petites boutiques de revendeurs. Une enceinte doublée d'une ligue d'arbres extérieure, chênes et peupliers, renforce la défense du village contre les incursions des Lolos.

Il existe, en général, deux portes orientées comme la route, laquelle, d'ailleurs, traverse toujours les agglomérations un peu importantes. Primitivement, ces sillages étaient de véritables petits camps retranchés, des postes d'observation et de refuge, où la garnison constituait le gros de la population y résidant. Peu à peu quelques familles de laboureurs vinrent des autres provinces s'établir ici, mais le plus grand nombre de celles qu'on y compte, à l'heure actuelle, descendent d'anciens soldats, vrais colons militaires à la façon romaine.

@

CHAPITRE X

Convois de mules — Un camp militaire chinois : Pao-Gan-Ing. Les Os noirs et le Barbare de l'Océan. Li-Ki-Tchan : misère chinoise. Le Lolo contre le fils de Han

@

Tout le long du jour, on rencontre des convois de mules et de petits chevaux chargés de saumons de cuivre, de peau de bœufs, chèvres ou moutons. Un certain nombre de ces mules portaient, sur les pattes de devant, des traces d'une très longue entaille qui s'enroulait en spirale autour de la jambe depuis le sabot jusqu'au genou. L'entaille, étant donné son aspect, devait être faite avec un instrument à pointe mousse, rougie au feu ; elle constitue une marque indélébile, permettant de reconnaître, partout, l'animal, en cette région où le brigandage, le vol des animaux est un mal chronique. Mais cette cautérisation, malproprement exécutée, est très souvent le point de départ d'une plaie toujours négligée par le possesseur de l'animal, sinon aggravée par un traitement irritant : des onguents, dont la préparation défectueuse, la saleté ne sont pas toujours le moindre défaut. La plaie reste suppurante, des mois, des années ; elle peut durer autant que l'animal. De plus, le bât, mal établi ou mal rembourré, écorche, régulièrement, la bête, crée, peu à peu, de vastes ulcères, entamant dans la profondeur la masse musculaire. Mules, poneys ou bœufs, il faut les voir au repos, après une dure journée en montagne, délivrés enfin de leur fardeau. Leur dos saigne, étale des purulences, des ulcères multiples, nauséabonds, qui soulèvent le cœur de l'Européen. Tous les insectes, mouches surtout, se donnent rendez-vous sur cette échine lamentable, hideuse, que le bat a disséquée. Les pauvres bêtes réagissent à peine aux piqûres de ces insectes, si habituées elles sont à la souffrance. Le mal qu'elles endurent doit être un mal nécessaire : ainsi pensent-elles, comme leurs palefreniers, lesquels y prennent garde, à l'heure seulement où l'animal s'affaisse sur le chemin, la voie douloureuse, incapable de

traîner plus longtemps sa charge, sa peine. Et cependant, un peu moins d'insouciance, un faible effort pour mieux faire, pour établir un bât qui soit « humain », épargnerait tant de misères, réduirait tant le gaspillage d'existence de bêtes qui se fait présentement dans le Far-West chinois. Économie de bêtes, économie de sapèques, de beaux « sabots », d'argent, pesants, reluisants. Comment la race qui les aime tant n'a-t-elle point pensé à cette conséquence si naturelle ? Fi de la pitié, oui ! Fi de l'argent, jamais ! Alors, pourquoi n'être pas clément aux bêtes, pourquoi ne point leur témoigner une pitié qui serait fructueuse en somme, ne ferait qu'engendrer de la richesse ?

Dans les villages, on observe de belles volailles, de grosses poules au plumage de perdrix grise ou plus souvent vert sombre. Les coqs, superbes aussi, sont dans les mêmes nuances, avec addition fréquente de couleurs feu et bleu violacé. Tout le long de cette route, on peut acheter des œufs frais, ressource appréciable dans une région où la rareté des légumes et de la viande surtout se fait partout sentir, en dehors de certains centres. Il y a, toutefois, une restriction à faire sur la valeur de cet aliment : c'est que l'œuf serait susceptible de s'infecter de bacilles de la lèpre, affection endémique au Kientchang. Il faut donc prendre la précaution de ne pas manger l'œuf « à la coque » ou insuffisamment frit.

J'arrivai, le 23 janvier, au soir, à Pao-Gan-Ing (cote 2.210), petit camp retranché situé à peu près à moitié route entre Haï-Tang et Yué-Si. Il est entouré d'une muraille assez élevée (3,50 m), mais elle présente des zones d'affaissement ou d'écroulement qui constituent de véritables brèches d'assaut pour un ennemi, même le moins audacieux. Quand ils le voudront, les Lolos enlèveront, presque sans coup férir, Pao-Gan-Ing, avec toute sa misérable garnison de soldats mal payés, mal nourris, donc physiquement amoindris, par l'opium surtout. Le champ de manœuvre qu'on traverse avant d'entrer dans le camp a l'air complètement abandonné ; et les séances d'exercices sont maintenant remplacées par de longues flâneries au doux soleil du Kientchang ou par des visites aux

nombreuses boutiques où alcool et opium se débitent. Le camp lui-même n'a plus à l'intérieur rien de l'aspect d'une place, d'une cité militaire. On dirait une agglomération de vivandiers, de suiveurs d'armée, marchands de tabac et d'eau-de-vie ou du dangereux poison ci-dessus signalé. Beaucoup de ces vivandiers sont d'anciens soldats, m'a-t-on affirmé. Et les éléments constituant la garnison actuelle seraient tout prêts à changer leur casaque rouge pour un tablier, s'ils en avaient les moyens, s'ils possédaient le petit capital nécessaire. Tant il est vrai que le Chinois est marchand avant d'être soldat, a l'âme du premier beaucoup plus que celle du second. Ce grand débit d'alcool et d'opium qu'est devenu Pao-Gan-Ing, comme d'ailleurs les autres postes militaires échelonnés jusqu'à Ning-Yuan-Fou, a son utilité, dirait un fils de Han. Il est devenu un centre d'attraction pour les Lolos des tribus avoisinantes, qui viennent s'y gorger d'eau-de-vie chaque fois qu'ils le peuvent. Cette denrée, véritable eau de feu, si âcre, si brûlante elle est pour le palais, le gosier, se vend à un prix tellement infime (60 sapèques la livre)¹ qu'elle se trouve à la portée de tous, même des Lolos pauvres. Ils abusent donc du déprimant breuvage, en abuseront de plus en plus, si grande est leur passion pour lui. C'est pourquoi leur vigueur, leur courage superbes s'en iront, s'évanouiront dans la succession des plus laides ivresses. Et ainsi, dans l'avilissement, domptés, il feront le *ko teou*² devant le vainqueur, le guerrier chinois.

Vers 9 heures du soir, je rédigeais quelques notes, quand ma table se mit brusquement en branle, oscilla deux ou trois fois, puis se trémoussa par petites secousses, comme ma chaise d'ailleurs. En même temps, au-dessus de ma tête, ce fut un vrai vacarme, des chocs, des craquements, des bruits de chute d'objets lourds. Puis, toute l'auberge oscilla à son tour, comme la table, s'agita dans tous les sens à tel point que j'eus la sensation très nette que tout allait s'effondrer. Il n'en fut rien, toutefois : le calme se fit brusquement, succéda sans transition à la convulsion si inattendue qui venait d'animer le sol ; car c'était bien un tremblement de terre. Mais les

¹ 600 grammes.

² Prosternation.

habitations, toutes en bois, n'en souffrirent guère, ne furent que disjointes dans leurs articulations. La secousse fut telle, cependant, que le camp en entier s'en émut et que des cris d'effroi partirent de tous les côtés. Mes gens, à la première seconde, les entendant, poussèrent des clameurs :

— Les Lolos, les Lolos, ce sont les Lolos !

Ils les voyaient partout, n'hésitaient pas un moment à trouver un rapport de cause à effet entre cette perturbation nocturne et les barbares redoutés. Heureusement pour eux, l'aubergiste cria :

— *Ti tong* (la terre tremble),

et ils furent rassurés : c'est du moins ce que m'avoua le chef des coolies. Et il dit certainement la vérité, car mes gens suaient de peur aux récits des paysans de la région ou des soldats des camps : terrible, le Lolo sans pitié enlève les hommes mûrs, les femmes, les enfants, frappe à mort ceux qui lui résistent, refusent de le suivre dans son repaire. Il vous fait son esclave, vous oblige à tourner la meule, à broyer son sarrazin ou son maïs. Vous, grand civilisé, devenez le jouet d'un odieux et stupide barbare.

Ces récits rendaient sage mon personnel ; pas un seul de mes coolies n'osait se livrer à son péché favori : celui de traîner tout le long du chemin, s'arrêtant le plus souvent possible pour fumer des pipes d'opium ou de tabac et faire des racontars sur le maître, ses façons étranges d'Occidental. On se hâtait, on trottnait vivement, l'après-midi surtout, craignant l'arrivée trop brusque de la nuit... et, avec elle, l'apparition des loups-garous : diables *unicornes*, à pèlerine noire des plus dangereux. Quel stimulant que la peur chez le fils de Han, à tous les degrés de sa hiérarchie sociale ! Trop souvent, elle seule a raison de son apathie naturelle et, dans un ordre d'idées plus élevé, trop souvent elle seule est inspiratrice de ses bonnes actions, de ses meilleurs mouvements altruistes. Il faut l'en excuser d'ailleurs, car cette faiblesse relève surtout d'une erreur d'éducation basée sur des croyances enfantines et

déprimantes, communes à presque tous les peuples orientaux. Cette erreur est aggravée encore par des méthodes gouvernementales où le despotisme apparaît sous des formes multiples qui ne peuvent que tarir toute source d'énergie, d'endurance morale.

En 1908, je repassai à Pao-Gan-Ing. Rien n'y était changé. Les brèches dans la muraille étaient toujours là, mais un effort avait été fait : des *fascines* les comblaient à moitié. Les rues fourmillaient de Lolos portant fièrement leur corne sur le vertex, corne rouge, bleue ou violette, suivant la nuance du turban qui enveloppait la mèche de cheveux. Il y avait de fiers « gâs », à la physionomie superbement sauvage, d'incomparables montagnards au pied agile et sûr, tel celui du *pan fang*¹ des hauts sommets. Ils se tinrent longtemps à l'écart. Mais quelques-uns s'étant rendus à mes gestes amicaux, je fus bientôt complètement entouré. Leur ayant surtout montré de petits objets, des plus nouveaux et des plus curieux pour eux, ils battirent le rappel dans l'unique rue de Pao-Gan-Ing et je fus littéralement assailli par une foule de beaux hommes, de farouches guerriers des Leang-Shan, tout de suite apprivoisés, riant aux éclats comme de grands enfants qu'ils sont. Les *Os noirs* étaient largement représentés, se distinguant à peine par le costume des *Os blancs*, ou des esclaves, qui les accompagnaient, la pèlerine étant un peu plus riche, les jambières plus soignées, montant plus haut, ou quelquefois, par une vraie botte à l'écuyère en feutre gris clair.

Leur tribu habite les bords du Gai-Joen-Hô ou Pou-Hsiong-Hô, entre Yué-Si et Gai-Joen (voir la carte), à 15 kilomètres environ dans l'est de Pao-Can-Ing. Le clan principal, avec le seigneur, réside en un lieu appelé Ma-Kai. Je fus formellement invité à m'y rendre, certain d'y recevoir la meilleure hospitalité. Seulement, j'apporterais un peu d'eau-de-vie pour les guerriers : C'était si bon, l'eau-de-vie ! Je brûlais d'envie d'accepter l'invitation, mais aucun Chinois interprète ne voulait m'accompagner, tandis que d'un autre côté j'étais pressé d'atteindre Yué-Si. Nous nous

¹ Sorte de mouflon de la région alpestre setchouennaise ou thibétaine.

séparâmes bons amis, Européen et Lolos, mutuellement enchantés d'avoir lié connaissance. Les Chinois présents s'amusaient de cette rencontre, de ces démonstrations de sympathie spontanée entre ces *Mantze* et moi. Ils n'y comprenaient goutte, ricanaient sous cape, se moquant de cette prise de contact, de cette liaison soudaine qui leur semblait ridicule, hors convenance et me rapetissait par là même à leurs yeux. Ils se demandaient s'ils devaient y voir une sottise compromission de ma part, ou plus simplement une manifestation amicale entre gens de même acabit, barbares de souches très rapprochées, différant seulement par la peau et le vêtement. Ils penchaient certainement vers cette dernière opinion, car ils me firent malicieusement observer qu'à part la corne, je portai les cheveux comme le Lolos, c'est-à-dire courts, infériorité manifeste pour le possesseur d'une longue queue tressée. Je commis aussi la faute d'examiner l'œil de mes nouvelles connaissances et de découvrir qu'il n'était, chez certains, ni bridé, ni même oblique, comme dans la race jaune et que, de plus, l'iris était de nuance claire plutôt que foncée. Je conclus en déclarant tout haut que l'œil du Lolo et celui de l'Européen étaient sensiblement pareils. Les *Os noirs* parurent flattés de la comparaison et de la ressemblance. Les Chinois, eux, se regardèrent, sourirent d'un air entendu ; ils ne trompaient pas : le barbare de l'Occident était bien un cousin germain du barbare des Leang-Shan.

À Li-Ki-Tchan, petit marché de vingt familles, à 5 kilomètres de Pao-Gan, se remarque une série de marais entre de petits coteaux « soigneusement dénudés ». Ces marais constituent, pour l'habitant, un coin de sol inestimable, une très féconde terre à riz, où la récolte annuelle ne court jamais aucun risque. Si les grandes pluies d'été apportent une masse d'eau considérable, un déversoir naturel à pente très déclive permet une évacuation rapide de la quantité nuisible. Cette ligne de marais, d'anciens petits lacs, représente un bassin de réception que l'érosion a comblé. Ce fut, autrefois, un coin charmant : de l'eau pure, couleur du ciel qui s'y mirait, de jolies nappes où se contemplaient les

sapins argentés, les chênes au beau feuillage toujours vert. Toute cette beauté est loin, à l'heure présente. Coteaux et chaînons qui les abritent laissent voir un sol pelé, bariolé, gris clair ou gris sombre, verdâtre ou plus souvent noirâtre (grès et schistes carbonifères), mais surtout rouge foncé (grès sanguins).

Mes coolies s'arrêtèrent à Li-Ki-Tchan pour manger. Assis sur un banc, je regardais autour de moi. En face, au seuil d'une porte, un enfant se soulageait ; un chien attendait. Deux gamins à moitié vêtus, portant sur leur corps toute la crasse d'un automne et d'un hiver, s'approchèrent pour voir ce que je faisais. Leurs bras, leur poitrine étaient sillonnés de coups d'ongle, d'égratignures, provoqués par les démangeaisons d'une gale qui devait les tenir depuis le premier mois de leur naissance. Et ce n'était pas tout : aux mèches rares qui débordaient la petite calotte de feutre gris qui protégeait leur chef, je devinai ce qu'il y avait là-dessous, en ayant tant vu en Chine : du *favus*, de la teigne tondante. Je n'eus pas besoin de demander aux deux gamins, deux frères, d'ôter leur bonnet pour confirmer mon diagnostic : ils l'enlevèrent d'eux-mêmes pour se mieux gratter. Presque toute la calotte crânienne était atteinte, scalpée ; elle luisait par endroits, comme le frontal d'un chauve, d'un élégant de nos pays d'Europe, garnie seulement de quelques touffes de cheveux, aux tempes et à la base de l'occiput. Sur une douzaine d'enfants qui se rassemblèrent autour de moi, onze avaient la gale et neuf, teigne et gale. Et sur les chevelures si touchées, il n'était pas nécessaire de regarder de bien près, pour y déceler des multitudes de points gris piquetant les mèches en rangs serrés : des *lentes*, des tas de *lentes*. Pauvres enfants du vieil empire, pourquoi à vos pères, à vos mères, parmi tant de belles maximes issues de la bouche ou de la plume des Sages, n'a-t-on pas enseigné la grande vertu de propreté ? Au frontispice de vos temples, autour et au-dessus des sanctuaires, sur les façades de vos maisons ou les *pai fang*¹ dressés à l'entrée des villes et villages, les sentences les

¹ Arcs de triomphe.

plus belles, les plus nobles s'érigent en lettres harmonieuses, mais pas une seule, la plus humble, ne célèbre l'obligation de l'hygiène. Pourquoi donc ? L'hygiène n'est-elle point la loi des nations qui veulent être saines et, par là, fortes ?

Ici, toutes les maisons sont en bois. Les poutres, les planches sans peinture ni vernis, et jamais nettoyées, vous apparaissent grises ou noirâtres : l'action des poussières accumulées, l'action de la fumée, de la créosote qu'elle dépose un peu partout, faute d'une issue naturelle d'une cheminée. Les tables, les bancs, les armoires, tout l'ameublement, en un mot, a le même aspect de malpropreté, dénote une négligence, une paresse invincibles. Que l'on considère le toit ou les murs de la maison, les instruments de travail ou les ustensiles de la cuisine, rien n'est surveillé, entretenu. On n'en a pas plus de soin que de soi-même ou de ses enfants. On vit de la vie végétative débarrassée de toute tendance vers l'acquisition d'un bien-être quelconque. Atteindre au minimum d'efforts compatible avec l'existence matérielle la plus médiocre, paraît être l'unique souci de ces pauvres gens, que diverses provinces de la Chine ont déversées ici.

Ce qui vous frappe encore au point de vue de l'habitation, c'est l'insouciance avec laquelle on assure sa stabilité. Ici comme dans le reste du Setchouan, d'ailleurs, un grand nombre de maisons en bois et en torchis présentent une forte inclinaison, le plus souvent suivant un plan transversal à leur grand axe, c'est-à-dire *plongent*, par un pignon, en sens inverse de la déclivité de la rue, si déclivité il y a. Lorsque le terrain, originellement, n'est pas parfaitement uni, sans présenter, toutefois, de pente marquée dans un sens ou dans un autre, l'inclinaison existera quand même, bien que moins apparente, déterminée comme on le devine, par un aplanissement défectueux, un remblai mal fait et comme conséquence, une plateforme irrégulière. C'est sur cette plateforme mal nivelée qu'on érige les poteaux, le cadre de la maison, un cadre fatalement boiteux. Il n'est point rare, non plus, que les poteaux eux-

mêmes, ainsi que les pièces symétriques de raccord, n'aient pas exactement la même longueur ou ne soient pas sectionnés suivant un plan parfaitement horizontal. L'équilibre est donc imparfait, les articulations jouent, se déforment : et l'action de la pesanteur aidant, la membrure entière de la case bascule, perd toute verticalité. L'aspect boiteux est naturellement plus marqué avec une toiture en tuiles qu'avec celle faite en bardeaux ou en chaume.

Ce vice de construction est tellement apparent qu'il frappe le voyageur le moins observateur. Il ne peut donner qu'une piètre idée de l'activité de la race qui se construit une telle demeure.

Autour du Li-Ki-Tchan, s'étendent de vastes pâturages : on y voyait paître des chevaux, des chèvres, mais surtout des moutons. Les béliers étaient superbes, de grande taille, aux cornes très recourbées, enroulées telles des cornes d'Ammon. La couleur de leur toison était blanche, grise ou noire. Aucun chien n'était utilisé pour la garde de ces bêtes. À un moment donné, je vis un troupeau de plus de 100 moutons et agneaux se diriger vers l'abreuvoir, un très petit torrent, un filet de cristal sur une étroite bande d'émeraude. Eh bien, un seul bélier, le patriarche de la bande, suffit à rassembler, rapidement, les traînards, les récalcitrants, à les guider, en une masse compacte, vers les eaux pures, où il jugeait opportun de faire désaltérer le troupeau. Le berger se contenta de surveiller le mouvement du haut d'un rocher et n'eut pas un seul moment à intervenir.

À Li-Ki-Tchan aussi, je trouvai un bout de route facile sur 5 à 6 kilomètres. Cela me changeait de l'étape précédente où sur la piste, autrefois établie par les Lolos, les Chinois s'étaient contentés de jeter, sans ordre, des moellons calcaires d'un marbre très dur. Pour donner une idée de l'impression que produit sur l'Européen pareil chemin, je citerai la ligne que j'inscrivis sur mon carnet durant le trajet : « Ce n'est pas une route, c'est une succession d'obstacles ; ce n'est pas une marche qu'on exécute, mais une série de sauts ; j'aurais préféré la sente lolo. »

Je voyais de petites mules, aux reins souples, glisser, prudemment, leurs fines pattes entre les moellons calcaires, cherchant un point d'appui moins dur, moins raboteux que celui créé par l'homme. Et même, chaque fois que la nature et la configuration du terrain s'y prêtaient, les intelligentes bêtes se traçaient elles-mêmes une piste, côtoyant l'autre, que délibérément elles évitaient. Sur la « ligne d'obstacles », trottaient des porteurs de *kien*, potasse obtenue en brûlant les herbes des montagnes ; des porteurs de *koua tze*, graines de courges et de pastèques dont tout Chinois est très friand. Ces graines, objet d'un grand commerce, se mangent généralement dans le cours du repas, entre les différents services, et surtout après les plats de viande ou plats gras. Elles entretiendraient l'appétit et même l'exciteraient. Je pense qu'elles sont simplement agréables au goût, en dehors de leur utilité pour débarrasser les dents et la bouche de la graisse de porc, trop abondante dans les plats, qui s'attarde à l'entrée des voies digestives.

Depuis Pao-Gan-Ing, s'observent, de distance en distance, des *tiao fang* ou fortins délabrés ou complètement en ruines. Ce sont les anciens postes de veille, postes de garde jalonnant et protégeant la route commerciale entre Fouling et Ning-Yuan-Fou, ou mieux, entre le Setchouen oriental et le Kientchang. S'ils furent utiles autrefois, et permirent, dans une région difficile et troublée, d'assurer une communication permanente entre les points très éloignés de la grande province, on ne comprend pas qu'ils soient laissés, à l'heure actuelle, dans un tel état d'abandon et démunis de toute garnison. On le comprend, d'autant moins, que l'insécurité est aussi grande que jamais, que les Lolos, non seulement ne désarment pas, mais deviennent plus turbulents, plus insolents, d'année en année.

Passé Li-Ki-Tchan, j'arrive devant un village fortifié, à la porte d'entrée commandée par un mirador. Mais le mur d'enceinte ne dépassait pas 1,50 m de hauteur et croulait en de nombreux endroits ! Peut-être suffit-il au fils de Han qu'il ait l'illusion d'une protection, ou encore, pense-t-il que les

biens de ce monde et sa propre personne ne valent pas les ennuis d'un effort soutenu.

Je regardai les femmes ou jeunes filles assises au seuil des portes ou titubant, les bras en croix, dans le chemin cahoteux, toujours inquiètes d'assurer leur équilibre. C'est que dans les grands villages, les marchés, les camps de cette région perdue, la femme chinoise se présente avec tous ses charmes, ennoblit son esthétique par la mutilation de ses pieds, à l'encontre de la paysanne qui respecte les siens par nécessité. Je regardai les femmes, les jeunes filles : sur la jambe grêle, le fuseau emmanchant le pied moignon, était enroulée une jambière, un lambeau d'étoffe malpropre, rouge, verte ou violette, quelquefois bleue chez les vieilles. La jambière, négligemment fixée, laissait voir, souvent, la peau, une peau terne, mal nourrie, anémiée par le manque presque total d'exercice. Des cicatrices d'ulcères se voyaient fréquemment, ulcères si fréquents en Chine : on sait pourquoi. Un pantalon de coton en guenilles, bordé, quelquefois, à la base d'un galon de soie, descendait un peu au-dessous du genou, là où finissait la jambière. Une sorte de blouse croisée, tombant à mi-cuisse et s'attachant, en haut, à l'articulation de l'épaule, pour se boutonner plus bas, suivant une ligne obliquement dirigée vers l'axe médian du corps, complétait le costume extérieur. Point de bas : une simple bandelette s'enroulant autour du pied ; comme chaussure, le soulier habituel, minuscule, à contour presque triangulaire, fait d'une étoffe de couleur avec une misérable semelle en faux carton, qui n'est qu'un assemblage de chiffons imbibés de colle et durcis par dessiccation au soleil.

La coiffure était un turban bleu ou blanc, plus souvent de cette dernière nuance. Ce turban, négligemment dressé et fort sale, n'agrémentait en rien les charmes des jeunes personnes qui le portaient. Je vis, plus tard, des femmes (Sifans) aborigènes d'origine thibétaine qui savaient tirer de cette coiffure le meilleur parti, savaient en parer réellement leur beauté. Le turban n'étant, en rien, la coiffure nationale de

la Chinoise, il y a lieu de penser qu'au Kientchang, il a été emprunté aux peuplades vaincues. Mais, ce qu'elle n'a pas appris, c'est à s'en servir comme moyen d'attraction, à le poser avec quelque coquetterie. Aussi cette coiffure n'est devenue, en rien, le correctif d'un costume qui, dans son ensemble, est déplorablement mal seyant.

Je ne parlerai pas des dessous : je n'ai pu les observer. D'ailleurs, il en existe rarement. Mais s'il en existe et que « beauté, élégance doivent aller de pair avec propreté », n'interrogez point, vous, du sexe laid, ne réclamez pas de description. Vous en seriez plus refroidi que d'absorber l'infusion de nénuphar la plus corsée.

Pendant que mes coolies se régalaient de fèves grillées, les petites fèves du Setchouen oriental, je remarquai plusieurs jeunes femmes qui, les bras retroussés jusqu'au coude, pétrissaient de la farine de froment pour en préparer du vermicelle ou du macaroni. Leurs bras étaient gris de saleté, de crasse accumulée en véritables écailles par trop apparentes. Si je m'en étais étonné, elles auraient ri, ne comprenant pas. La misère, certes, est grande dans ces régions, la pauvreté sans limites, mais le climat est si doux, l'hiver lui-même si clément, les eaux des torrents sont si abondantes, si pures, qu'on cherche vainement une explication de pareille malpropreté. La Lolotte, que la Chinoise méprise et considère comme très sale, prend le soin, avant de pétrir sa farine de maïs ou de sarrazin, de laver soigneusement ses mains et avant-bras : elle n'oserait y toucher auparavant. Je n'ai vu nulle part la fille de Han l'imiter. En débouchant dans la plaine de Yué-Si, j'aperçus, au bord d'un ruisseau, deux hommes lavant leur linge et pas une seule femme : ceci expliquerait pourquoi le beau sexe laisse voir des bras si malpropres.

Je fus distrait de mes observations par l'arrivée d'un petit convoi de mules chargées d'épaisses planelles à cercueil, en *in mou*, soigneusement protégées par une enveloppe imperméable de *tsong tsien*. L'expéditeur craignait pour ces belles planches, prenait toute précaution susceptible de

faire arriver, intacte, à la capitale, une chose si précieuse que la matière à fabriquer un digne cercueil.

Voilà bien la grande préoccupation, le constant souci du fils de Han : le cercueil, le tombeau. Il y pense sans cesse, y est constamment ramené par le culte rendu à l'ancêtre, par l'appréhension que tout manquement à ses devoirs de piété filiale rétrospective lui causera un dommage direct. Il regarde toujours en arrière vers le passé ou, s'il lui arrive de regarder en avant, de supputer l'avenir, son action de prévoyance aboutit encore fatalement au cercueil, au tombeau, au sien propre, cette fois, à celui que lui prépareront ses fils, s'il n'y pourvoit lui-même dès maintenant. Que de force vive a été ainsi comprimée, neutralisée des siècles durant ! Et longtemps encore il en sera ainsi.

@

CHAPITRE XI

La plaine de Yué-Si — Fermes-blockhaus — Les tombes

@

Après un parcours de 8 kilomètres environ depuis Li-Ki-Tchan on entre dans la plaine de Yué-Si. On y accède par un court défilé, une gorge calcaire aux parois abruptes, à l'entrée de laquelle se trouve un petit blockhaus en bon état, mais dépourvu de garnison : on se croirait décidément en pays pacifié.

On débouche, brusquement, dans la plaine de Yué-Si par une pente très déclive aboutissant à un thalweg transversal à l'axe de la grande vallée et où viennent confluer les eaux de trois torrents descendant de l'ouest. Sur une terrasse alluvionnaire qu'ont édifiée ces torrents, s'élèvent plusieurs petits villages aux maisons-blockhaus, aux épaisses murailles de terre, à soubassement de pierres, de gros galets, précaution indispensable contre les inondations. Tout respire la lutte : lutte contre les éléments, lutte contre les hommes, les dangereux Lolos. L'ensemble a un aspect étrange, anormal, sévère comme le cadre de montagnes abruptes qui dominant, imposantes, de toutes parts. C'est que les contreforts et grandes chaînes qui constituent ces montagnes ont été déboisés, en hauteur, autant que l'escarpement des pentes l'a permis ; en profondeur, de chaque côté de la vallée, autant que les Lolos l'ont toléré. Les versants des chaînons bordants sont particulièrement dénudés, dévastés, sans la gaieté d'une verdure. En ayant traversé un, en janvier 1908, je ne rencontrai d'arbustes et de buissons qu'en entrant dans la zone des villages lolos.

Nous traversâmes, péniblement, la terrasse alluvionnaire où de route proprement dite n'existait trace. C'était presque partout un épais lit de galets, de grosses pierres roulées et polies, où dominaient les roches granitoïdes et porphyriques. Ces dernières formaient un bariolage de couleurs des plus gaies qui faisait regretter que l'habitant ne songeât à les

utiliser en bâtissant autrement qu'en argile. Mais, comme je l'ai fait déjà remarquer, le Chinois n'emploie la pierre dans sa maison que dans le cas d'absolue nécessité, et sa maçonnerie laisse toujours à désirer. Elle est, en particulier, d'une solidité très relative, en raison de la trop grande abondance du mortier intercalé et de la qualité de ce mortier.

À la première terrasse en succède une deuxième, inondée aussi de galets. Les parties cultivées de ces cônes de déjection se masquent, chaque année, d'une couche plus épaisse de cailloux qui, débordant de tous côtés, rétrécit rapidement la surface arable. L'érosion, sous ce climat, est dévorante, attaque, désorganise la roche la plus dure avec une puissance sans limites, depuis que le déboisement est absolu dans ces montagnes. Celles-ci descendent, si je puis m'exprimer ainsi, s'éparpillent, par masses importantes dans les moindres thalwegs, pour envahir ensuite la grande cuvette de Yué-Si. Le colon chinois expie cruellement son insouciance, son imprudence : c'est déjà la vengeance de l'arbre trop souvent inutilement sacrifié, qui s'exerce dans toute la région, limitant de plus en plus la production vivrière.

Entrant dans le gros village de Ouang-Kia-Teng, flanqué de trois blockhaus, je tombai sur un groupe de jeunes guerriers lolos qui se laissèrent volontiers accoster et examiner. Je pus, même, les photographier sans qu'ils pussent se douter de ce que je faisais. Si le hasard veut qu'ils sachent en quoi consiste cette opération, ils refusent généralement de s'y soumettre. Vous n'avez d'autre ressource que l'« instantané » ; et encore est-il préférable que votre geste reste inaperçu.

Mes Lolos, en raison de la tiédeur de la température, portaient leur pèlerine pliée sur une épaule, laissant voir le vêtement de dessous. C'était une blouse croisée, de coton blanc, bordée à l'ouverture, comme au pourtour, de trois rangs de galon, de coton aussi, mais de couleur voyante, avec prédominance du vert et du rouge. Les boutons étaient en cuivre et de forme sphérique. Il n'y avait pas de boutonnière proprement dite, mais une anse faite d'un lacet ou de plusieurs fils tressés, et cousue

sur la surface extérieure de la veste. Tout ceci rappelait trop le vêtement des Chinois pour que j'y visse autre chose qu'un emprunt fait à celui-ci. Après étude consciencieuse du costume lolo pendant une série de trois voyages, je reste convaincu que la blouse croisée, ci-dessus décrite, n'en faisait point partie originellement...

Les jeunes hommes, que j'avais devant moi, portaient encore un très large pantalon de coton, assez court, ne dépassant guère le mollet. Comme la blouse, il était orné, à la base, de galons multicolores ; une ficelle le maintenait à la ceinture. Les pieds étaient nus. À une bandoulière ornée de pierres sans valeur, était suspendu un sabre droit, très court. Un seul guerrier était armé d'un mauvais fusil chinois, à crosse de pistolet. On ne sort la lance, la longue lance lolo, que lorsqu'on s'engage sur le sentier de la guerre, de la razzia ou de la vendetta, ou encore dans les parades, pour recevoir un hôte distingué.



Lolos sur le sentier de la vendetta. Casque et cuirasse en cuir. Longue lance de 4 à 5 mètres

Ces hommes vigoureux et souples, si redoutables pour l'adversaire, n'avaient rien dans le faciès qui décelât la férocité native que leur prête le Chinois. Féroces ils sont à certaines heures, c'est vrai, surtout quand ils s'attaquent au fils de Han, pour lequel ils éprouvent une haine irréductible. Mais n'est-ce point sa faute à lui ? Abusant de sa supériorité de civilisé, ne les a-t-il point dupés et spoliés à plaisir ?

De Ouang-Kia-Teng à Yué-Si, on coupe une série d'éperons peu élevés qui rétrécissent singulièrement la vallée, en font, par endroits, presque un défilé. Les habitants ont établi leurs villages sur ces éperons plutôt que dans les dépressions intercalaires. La raison en est certainement, à la situation troublée de la région, à la menace constante de la razzia ; car le Chinois évite généralement les parties élevées d'un district, croupes ou mamelons, s'il y en a, édifiant de préférence sa maison dans les lieux bien protégés du vent dont il a horreur, dans les dépressions et bas-fonds. Le vent étant pour le fils de Han la source de tous les maux, il s'exposera à de graves misères, sous le fallacieux prétexte d'échapper à son influence néfaste. Dans les régions où sévit le paludisme (et il se rencontre dans toute la Chine, sauf dans l'extrême Nord peut-être), l'habitant va gîter, quand il le peut, aux points les plus déclives, les plus bas, là où viennent s'accumuler et croupir les eaux de ruissellement, où vient émerger la nappe souterraine. Il recherche vraiment l'endroit où la circulation d'air est le plus réduite, où, le plus près de sa porte, s'étale une mare. Et rien ne saurait prévaloir contre cette façon de comprendre l'hygiène.

Dans la capitale d'une grande province, les autorités décidant de construire une vaste caserne en jetèrent les fondations dans un marais, pour l'excellente raison qu'il était bien abrité des vents du nord par un coteau. Un médecin européen que je connais bien ¹, conseilla, en y mettant toutes les formes capables de ne point éveiller les susceptibilités d'une race qui croit sincèrement avoir tout approfondi, conseilla, dis-je, d'abandonner le marais et de s'établir sur des mamelons se trouvant dans le voisinage presque immédiat, c'est vrai, mais suffisamment ventilés pour y interdire tout séjour prolongé aux moustiques. Il recueillit des *anophèles*, dans la caserne, en très grand nombre, il fit des préparations microscopiques pour faire toucher des yeux aux mandarins le parasite de la *malaria*, prouvant aux plus incrédules que les soldats sains, non atteints par le paludisme, ne présentaient dans le sang

¹ Le docteur J. L.

aucune trace de ce parasite. Il étala des faits, fut aussi convaincant qu'il est matériellement possible de l'être : rien n'y fit. Les mandarins gardèrent leur opinion, continuèrent de ne voir dans la *malaria* que l'action du *han* (froid). Il leur fut prédit que presque toute la garnison serait sérieusement touchée. Les effectifs fondirent en effet, en deux ou trois mois. On n'en continua pas moins d'ériger de nouveaux bâtiments sur le même emplacement, de chercher à y entasser le plus d'hommes possible. Le vent qui se faisait sentir sur le coteau resta redoutable ; le moustique ne put être considéré comme tel. Est-ce que les grands maîtres de la médecine chinoise, capables de saisir la cause et de suivre l'évolution de toutes maladies, sans s'embarrasser, ainsi que le barbare de l'Océan, de l'étude du corps humain, de sa structure anatomique ou de ses fonctions physiologiques, est-ce que ces maîtres ont jamais parlé de moustiques et de microbes ? S'ils ne l'ont pas fait, comment d'ignorants étrangers osent-ils se vanter de pareilles erreurs, sapant en brèche les plus saines maximes des si sages Esculapes du très vieil empire ?

J'étais bien dans une plaine, un coin fertile. Je le reconnaissais aux grandes dimensions, à la beauté des *tombes*. Tout le long du chemin, c'est ce qui frappait le plus l'œil, quand il ne s'élevait pas vers les cimes, dont la masse trop puissante nous écrasait, rapetissant, au suprême degré, tout ce qui nous entourait. Ces tombes se faisaient surtout remarquer par la superbe dalle médiane haute de plus de deux mètres, qui fermait l'entrée d'un caveau établi en maçonnerie, plus soignée qu'il n'est d'usage, alors qu'il s'agit d'habitation pour vivants. La dalle, comme les pierres de taille entrant dans la maçonnerie, était en beau grès gris sombre, à grain fin, très homogène, du grès qui d'un peu loin, par la nuance, rappelait la belle roche granitique de la terre d'Armor : la kersantite. Ces tombes avaient vraiment grand air, ennoblissaient la dépouille qu'elles abritaient. Par la conception architecturale et la beauté du travail, elles avaient une apparence de grandeur qui évoquait le respect, suggérait la joie de

l'éternel repos. Je regardai les monts, les crêtes ravagées, par les éléments infatigablement torturées ; je regardai les pics... les plus effrontés déchirant le ciel de leur pointe sauvage. J'y vis de la puissance, du grandiose, de la domination, mais j'y trouvai moins de mystère et de majesté que dans la tranquille sérénité de ces tombes, la beauté de ces demeures d'âmes. Oui, mais ce ne sont que des sépulcres, si impressionnants soient-ils, ce n'est que du néant. S'ils accaparent mon intention, ce n'est que pour un moment : ils ne sauraient la fixer pour une existence, comme chez le peuple qui édifia ces mausolées, ces sanctuaires de la pitié filiale. Comparés à cette race, nous sommes d'une autre chair : elle s'hypnotise dans la contemplation de la mort, ne rêve que repos ; à nous, c'est de la vie qu'il faut, une vie intense, dans l'action incessante et féconde. Notre cerveau, loin de s'engourdir, de se cristalliser dans le passé lointain, d'en ressasser stérilement les concepts, s'est lancé dans l'inconnu, enfantant les hypothèses les plus hardies, créant infatigablement. La « fonction faisant l'organe et l'organe ennoblissant la fonction », le progrès a été graduel, d'une certaine lenteur d'abord, mais constant ; puis, étonnamment rapide : c'était dans l'ordre physiologique. On explique, habituellement, la stagnation du vieil empire et le merveilleux élan des peuples de race blanche par une différence dans la somme de leur activité réciproque. C'est la réalité. Mais n'est-ce point prendre l'effet pour la cause ? « Activité », à n'en point douter, est fonction d'une unité anatomique donnée, d'une certaine organisation physiologique. Notre race est énergique, à imagination essentiellement créatrice ; l'autre est indolente, curieusement incapable d'un jaillissement précurseur d'une élaboration neuve du cerveau : des éternités de temps sont là pour le prouver. Pourquoi se révèlent-elles, ainsi, toutes deux ? Je viens de le dire : différence dans l'état physique, différence dans l'état psychique ; mouvement et progression d'un côté, torpeur ou piétinement de l'autre, nécessairement. Ce qui peut se traduire en dernière analyse : richesse de la circulation sanguine chez la première race, pauvreté chez la seconde, stimulation énergétique des centres nerveux dans le premier cas, stimulation

réduite, insuffisante dans le deuxième. Et ce n'est que par une lente évolution, quoi qu'en pensent certaines gens, ceux que terrorisent le péril Jaune, que la balance tendra à s'établir. Et encore, je ne puis croire que l'équilibre arrive jamais à être parfait. Nous sommes bien les « élus » de l'évolution humaine.

La route côtoie, de près, la rivière principale de la plaine de Yué-Si. C'est un beau cours d'eau, large de plus de 20 mètres, mais sans profondeur. Il serpente, paresseusement, à travers des champs, des rizières qu'il féconde. Ses eaux sont assez riches en poissons et se couvrent littéralement, automne et hiver, de nuées de canards sauvages ou de sarcelles. Cette plaine, cette cuvette lacustre desséchée, fermée de tous côtés, sauf les trouées que se sont creusées les torrents, est d'une grande fertilité. Dans le cours des siècles, une épaisse couche d'humus s'est accumulée dans ce bassin de réception naturel, s'enrichissant encore des pertes en terre végétale des versants déboisés qui l'environnent. Sol fécond, abondance d'eau : la production est donc excellente.

Malgré l'altitude assez considérable de la plaine (cote 1.800 m.) le riz pousse admirablement, grâce à l'élévation de la température estivale, et la possibilité d'une irrigation constante assure la récolte de chaque année. Le blé est aussi cultivé, mais en petite quantité, bien qu'on ait le temps de le récolter, avant l'époque du repiquage du riz, soit fin mai ou premiers jours de juin. C'est le maïs dont la culture est la plus étendue, couvrant toute la surface non occupée par le riz, les terrasses, éperons et contreforts des grandes chaînes bordantes. Dans ces régions de montagnes, même autour de Yué-Si, le riz ne peut être la céréale de tout le monde : pour certains, c'est une friandise rarement absorbée ; aussi le maïs apparaît-il, comme l'aliment principal des populations chinoise et aborigène.

On récolte, encore, au printemps, fin mai, quelques fèves et pois, ou encore un peu de colza, mais dans le thalweg seulement, là où l'irrigation est possible.

L'été, entre les rangées de tiges de maïs, on plante le fameux soja, *houang teou*, ou haricot jaune soufre, si largement employé pour la confection du fromage végétal ou *teou fou*.

À cette époque où je passais, c'est-à-dire en plein hiver, la terre était toujours occupée par des pois et fèves, mais surtout par le pavot à opium. Les légumineuses s'élevaient de 15 à 20 centimètres au-dessus du sol ; le pavot accusait un développement moindre. La plaine de Yué-Si marquait, pour moi, la première étape de cet envahissement récent de la culture de l'opium, s'étendant à toute la vallée principale du Kientchang, à celle du Ngan-Ning, c'est-à-dire accaparant toute la zone fertile, les meilleurs sols.

Yué-Si (cote 1 753 m.), chef-lieu d'une sous-préfecture, est une ville fortifiée aux belles murailles de grès gris ou d'arkoses de même couleur, quelquefois rougeâtres. L'apparence extérieure de la cité est engageante ; on lui trouve de loin un certain air imposant, avec quelque coquetterie. On pense à une jolie petite ville de montagnes s'harmonisant avec le merveilleux cadre qui l'entoure. Mais on est déçu quand on y pénètre, qu'on parcourt ses rues malpropres bordées de misérables maisons, d'une pauvreté extrême : on dirait une agglomération de villages primitifs, non une vraie cité. La population est bien à sa place, en pareil lieu : sale et déguenillée, d'une activité très réduite, elle est, si j'en crois les renseignements du père de Guébriant, loin d'être intéressante. Elle contient un fort pourcentage de mauvais sujets, de fainéants, de gens sans aveu, toujours prêts à profiter d'une aubaine, sinon à la provoquer. Les éléments sains de la cité ont beaucoup à souffrir de la situation troublée créée par les autres, aidés souvent de la complicité des satellites du yamen. Des rivalités de confessions viennent encore fréquemment susciter des querelles intestines. On aurait cru cependant, dans cette petite cité perdue au milieu des tribus lolottes, on aurait cru à plus de solidarité entre les divers groupements familiaux, à moins d'intrigues

privées, funestes pour tous, à plus d'honnêteté, même chez les éléments frustes de la population.

Aux étalages, je vis des légumes, des fruits provenant de la région, du voisinage : des choux, des carottes, des navets, des épinards ; des oranges, des mandarines, excellentes au goût ; des poires en grande quantité et de belle apparence, mais très dures et sans saveur ; des noix de bonne qualité, des prunes desséchées. En été, on peut trouver des cerises, des pêches et des abricots. La cerise est petite, l'abricot de même, mais la pêche est de bonne dimension et fort savoureuse, si cueillie mûre, ce qui est d'une extrême rareté dans toute la Chine d'ailleurs.

Ayant monté sur la muraille d'enceinte pour avoir un coup d'œil d'ensemble de la ville, je m'expliquai, malgré le développement de sa périphérie (900 mètres de côté environ) que le chiffre de sa population ne dépassât guère 5.000. Dans beaucoup de cités chinoises, surtout les villes frontières, on observe de larges espaces vides abandonnés à la culture maraîchère. C'est une réserve de terrain répondant à des nécessités d'ordre militaire, de cas de siège principalement. Mais en temps ordinaire, aussi, la cité aime à trouver dans son enceinte même l'approvisionnement en légumes dont elle a besoin, et une quantité aussi importante que possible, si indispensable à sa subsistance lui semble le légume herbacé, de préférence à tout légume sec.

Dans la zone de culture maraîchère et autour des temples, se voyaient encore quelques arbres fruitiers, des espèces dont j'ai signalé les fruits tout à l'heure.

Dans les faubourgs adossés à la cité, on trouve les mêmes arbres, mais aussi des troènes, de beaux troènes hauts de 4 à 5 mètres au feuillage vert miroitant. Ils forment de délicieux bosquets d'*evergreen* autour des maisons blanches, des maisons-blockhaus ; car les bastions de la ville semblent une protection insuffisante contre l'audace du Lolo. C'est sur ces troènes que chaque famille élève son contingent de vers à *péla*....

Rien n'a plus de charme, dans sa couleur très locale, que la blancheur des blockhaus, par belle lumière, se dégagant des verdeurs des troènes.

Le père Ouang, excellent homme, qui se donne tout de suite beaucoup de peine pour me faciliter des études que j'étais venu faire sur la région, et sur les Lolos en particulier, le père Ouang, dès mon arrivée, fit chercher dans la ville les aborigènes venus au marché et réussit à les amener dans sa maison. J'eus la chance de pouvoir photographier et examiner, à loisir, un groupe très hétérogène de Lolos, où je distinguai, nettement, les différents types ou plutôt les différentes races que j'avais déjà déterminées ailleurs. Un vieux *ouatze* (esclave) avec sa large bouche sans lèvres, comme fendue au couteau, avec ses oreilles largement détachées et mal ourlées, son nez court aplati, son front étroit et fuyant, avait des caractéristiques simiesques bien apparentes, surtout dans l'attitude accroupie qu'il garda tout le temps de la séance d'examen. N'eût été la coloration marquée de sa face, apparaissant nettement sous le hâle des monts, celui que donne l'existence constante au grand air, à pareille altitude et dans une région où la durée du temps d'insolation est très remarquable, n'eût été cette coloration, j'aurais cru voir un nègre devant moi. Il restait nègre quand même par tous ses traits : curieux spécimen de race humaine que je n'avais pas encore rencontré ailleurs.

Le chef des Lolos, un *Os noir*, comme il eut soin de me le faire savoir fièrement, m'invita avec insistance à aller le voir dans son village situé à 10 kilomètres environ de Yué-Si, dans la chaîne bordante orientale. J'acceptai, tout de suite, sans demander l'avis du père Ouang, lequel semblait moins empressé que moi à se rendre dans le repaire du chef de clan, en un lieu appelé « Bolo ». Le brave Père se risqua plus tard à me dire, prudemment, que les Lolos sont *fan fou ti*, c'est-à-dire d'esprit changeant, versatiles à l'excès. Aujourd'hui, ils se montrent très démonstratifs, désirent sincèrement votre présence, se dépensent en amabilités de toute sorte : demain, ils ne vous connaissent plus, vous oublient pour une autre distraction, deviennent désagréables et même

agressifs, si vous insistez pour que les promesses faites, les engagements consentis prennent une forme définie. Le père Ouang m'expliqua tout cela, d'un ton de profonde conviction et je pensai, dans mon for intérieur, qu'il devait avoir raison, mais le désir de faire une excursion en plein pays lolo, de voir chez eux, dans leur home, ces intéressants aborigènes, me rendait réfractaire à toute idée de prudente concession, même au conseiller dont il m'était impossible de nier la grande expérience du pays et des habitants. Je me plus à répéter que tout Chinois, quelque bien trempé qu'il soit de caractère, a une crainte exagérée du Lolo, qu'il se voit toujours sur le point d'être enlevé par lui et traîné dans un repaire montagneux. Je promis, donc, au chef de clan que j'irais certainement le voir le lendemain. Et me tournant vers le père Ouang, je lui dis en riant : « Et je vous emmène avec moi, mon cher Père ! » La perspective de pareille excursion ne sembla point, de prime abord, lui causer un vif plaisir, mais il se remit vite de la surprise causée et, sans résister, déclara généreusement qu'il m'accompagnerait à Bolo. Il comprenait que sa présence me serait des plus utiles, qu'elle m'empêcherait peut-être de commettre certaines fautes ; son expérience des Lolos me serait acquise. J'en éprouvai pour lui une vive reconnaissance, d'autant plus qu'à la réflexion je me rendais de plus en plus compte que cette équipée ne présentait aucun intérêt pour lui, pouvait, au contraire, lui causer certains ennuis venant du mandarin, que tout contact direct, comme celui-ci, avec les Lolos, inquiète.

Avant de nous quitter, l'*Os noir* visita avec tout son monde la demeure du père Ouang. Ayant aperçu par la porte de la chapelle ouverte les sculptures et dorures de l'autel, il s'écria, admiratif, en langue chinoise, dont il connaissait quelques mots, et s'adressant au Père : *Fa tsai, fa tsai !* (Vous avez fait fortune, vous avez fait fortune.) Oui, cette chapelle lui apparaissait comme une merveilleuse maison, et celui qui la détenait devait, à son avis, posséder de bien grandes richesses.

On se sépara après que j'eus promis d'apporter le lendemain quelques livres d'eau-de-vie pour les membres du clan d'eau-de-vie se vend au poids).

@

CHAPITRE XII

Le chef du clan de Bolo — Son village Le vieux sorcier. Ta-Ma-Tsa Le fleuve lolo — Scènes lolottes

@

Le jour suivant, au matin, nous nous mîmes en route pour la montagne, pour le district de Bolo, le Père sur sa mule, moi sur mon poney du Kientchang. D'une arête culminante, je devais, m'avait affirmé l'*Os noir*, apercevoir un beau fleuve, connu aussi des Chinois et appelé par eux Pou-Hsiong-Hô. C'était pour moi un nouveau stimulant : aussi, poussai-je vivement mon cheval sur les pentes raides, arrivant à suivre avec grande peine les agiles Lolos qui étaient venus, très loin, au-devant de nous.

Sitôt dépassé le versant qui regardait Yué-Si, je rencontrai un fouillis de plantes et d'arbustes qui marquait la limite de la domination chinoise et l'entrée en Lolotie. Beaucoup d'églantiers et d'aubépines, des rhododendrons, des hortensias, la *Coriaria* et le *Berberis du Népaül*, des chèvrefeuilles aussi. Presque toutes ces plantes bourgeonnaient déjà. Le *Berberis du Népaül* étalait de ravissantes grappes vert moiré ou vert émeraude du plus gracieux effet. Un rhododendron qui ouvrait sa fleur embaumait l'air d'un parfum très délicat. Des noisetiers et de jeunes bouleaux balançaient déjà de menus chatons à la brise.

Il existe encore des taillis de chênes tant à feuillage caduc qu'à feuillage persistant. Les espèces dominantes sont le *quercus variabilis* et le *quercus dentela*. De véritables forêts de ces chênes ont dû couvrir, autrefois, ces montagnes. Le Chinois, maître quelque temps des rives du Pou-Hsiong-Hô, en profita pour déboiser, le plus possible, les chaînons que je traversais à ce moment. Des bambous grêles, dont on voit toujours

de belles touffes croissant un peu partout, formaient le sous-bois de ces forêts.

Des taillis de chênes et de bouleaux ou du milieu des bambous, émergent encore de jeunes peupliers, de l'espèce à écorce blanc argenté que j'ai déjà signalée. Les gazons sont très drus avec un fouillis de graminées desséchées. Les fougères sont, de même, très abondantes, les pousses nouvelles se succédant sans interruption d'un bout de l'année à l'autre. De jolies composées, gnaphalles ou hélichryses, véritables « immortelles » des Ta-Leang-Shan, montrent toujours leurs gracieux fleurons jaune d'or ou gris argenté. Ils ne disparaîtront qu'aux nouvelles floraisons, ornant ainsi les plateaux, les terrasses, le flanc des chaînes, tout l'hiver durant. Je n'ai pas eu jusqu'ici le bonheur de voir au printemps, en mai par exemple, ces belles montagnes où la nature doit se prodiguer, se parer de charmes pas encore révélés. Ce qui s'est offert à mon admiration permet d'entrevoir une orgie de beautés, de couleurs les plus brillantes et les plus délicates, dans une atmosphère de senteurs inconnues. Comme je comprends ce refrain de la plus populaire des chansons lolottes : « Le matin me voit à la montagne ; le midi m'y voit aussi ; le soir m'y voit encor. » Heureux peuple, si jamais le fils de Han n'avait convoité ses glorieuses retraites !

Après avoir escaladé une dernière rampe fort abrupte, nous arrivâmes à un petit village de quelques huttes, qui était l'habitat de notre hôte et de son clan. Ces huttes étaient très misérables et fort petites : 4 à 5 mètres de longueur totale, 2,50 à 3 mètres de profondeur, et de hauteur point supérieure à la largeur. Il y avait une unique pièce avec un recoin séparé du reste par une demi-cloison. Ce recoin, servait tantôt de chambre aux maîtres de la maison, tantôt d'étable à brebis. Il n'y avait pas de meubles proprement dits : ni table, ni chaise, ni banc, encore moins une armoire ou un bahut. Les tenanciers du lieu s'accroupissent par terre, autour du foyer, qu'il s'agisse de prendre leurs repas ou de se livrer au repos nocturne. De lit, il n'en est pas question, sous aucune forme.

Je viens de dire que dans ces huttes il n'y avait trace d'armoire ou de bahut ; à quoi bon ? Ces pauvres Lolos ne sauraient avoir de garde-robe. Ils portent sur leur dos toutes leurs nippes, les gardent aussi longtemps qu'elles ne sont pas entièrement usées, ayant rarement une recharge complète.

Je ne vis, comme ustensile, que la grande marmite chinoise, en calotte sphérique, et quelques vases en bois assez curieux et bien tournés. Il y avait cependant encore, des grandes corbeilles cylindriques en bambou, pour loger les grains, et des cribles et vans fabriqués avec la même matière.

Les crochets de suspension pour ustensiles ou pour objets étaient en bois : une simple branche d'arbre fourchue sectionnée suivant destination. Un autre moyen de support pour des baguettes, par exemple, consistait dans un double anneau en 8 de chiffre, fait avec un bout de liane ou une jeune pousse de bambou. Ces baguettes placées parallèlement, servent d'assises à de grandes corbeilles plates, où sèchent des grains.

Voulant me rendre compte comment le Lolo tisse sa pèlerine de laine ou ses jambières, je priai la fille du chef, laquelle était préposée à ce genre de travail, de me montrer ses instruments de filage et de tissage. Le fuseau était représenté par une mince baguette munie d'un petit disque, au milieu, servant de point d'appui aux doigts. Une des extrémités du fuseau était élargie en fer de flèche pour la fixation, par en bas, de la masse de laine. Le fil obtenu était très grossier.

Quant au métier à tisser, il se composait de trois ou quatre baguettes pour l'entre-croisement des fils et d'une grande lame en bois servant de sertisseur : c'était le primitif des primitifs.

Je vis aussi fabriquer un vêtement en filet, dans les mailles duquel se fixent des lanières du palmier *trachycarpus excelsa*. C'est l'« imperméable » du Lolo, le manteau qu'il revêt pour aller garder ses

moutons, par temps pluvieux. L'imbrication des lanières, par étages, est si habilement effectuée que la surface présentée à l'eau n'offre aucune solution de continuité et que les plus grosses gouttes de pluie glissent sur elle, sans pénétration possible. Ce « waterproof » est vraiment fort original.

J'ai qualifié de hutte l'habitation de ces Lolos : ce n'est rien de plus. Construite en bambous grêles juxtaposés ou découpés en lanières et tressés, elle n'offrait qu'un abri bien insuffisant contre le froid, le vent ou la pluie, d'autant que les planchettes de pin qui formaient le toit joignaient si mal que le jour se glissait par de larges intervalles. Les poteaux et solives étaient de simples troncs ou branches d'arbres non équarris, même point débarrassés de leur écorce. Les solives ne comportaient pas de véritable assemblage avec les poteaux de soutien : ceux-ci avaient été coupés dans les bois, de façon à leur ménager une extrémité fourchue où reposait la solive. Au faîte, on observait, aussi, que deux solives ne s'articulaient point par mortaise, mais se croisaient avec contact assuré par des lanières de bambou : c'était l'habitation tout à fait primitive. L'arête de faîte, rien moins qu'étanche par simple rapprochement des lattes opposées, était recouverte d'une natte en bambou qui descendait de 50 centimètres environ sur chaque versant.

Après un repos dans la hutte du chef, on se mit en route pour escalader le dernier chaînon qui nous séparait du Pou-Hsiong-Hô. Le sentier, point mauvais, était praticable pour nos chevaux. La pente était plutôt douce, de 15 à 20 degrés, et les sommets, les faîtes avaient des formes mollement arrondies, où la végétation était représentée par les mêmes espèces que celles citées tout à l'heure.

Atteignant bientôt une croupe dominante, je vis se dérouler presque à mes pieds, mais dans une fosse profonde de plusieurs centaines de mètres par rapport au niveau du point où je me trouvais, se dérouler un beau ruban d'émeraude venant du sud-est, pour s'enfoncer plus bas dans une gorge à direction nord-sud : c'était le fleuve mystérieux des

« Grandes montagnes froides », le fleuve de la Lolotie indépendante. J'apercevais de nombreux villages accrochés aux flancs de la vallée ou établis sur les hautes terrasses dominant le thalweg.

Au-delà d'un point éloigné de trois kilomètres environ où deux cours d'eau venaient presque en face l'un de l'autre se jeter dans le Pou-Hsiang-Hô, se voyait comme une grande faille béante, à mur vertical, où les eaux avaient creusé, déchiqueté au cœur même de la montagne. Me la désignant d'un grand geste, la physionomie devenue très grave, le chef du clan de Bolo prononça un seul mot : *Ta-Ma-Tsa* ! Puis, traduisant lui-même en chinois, il dit : *Pé-Kin-Shan* ! (montagne de l'or blanc) : une mine de platine. Le père Ouang me donna des explications. Il y avait une cinquantaine d'années de cela, des Chinois avaient reconnu l'existence, en ce point, d'un important gisement de platine, avec aussi, non loin de là, des masses facilement exploitables de quartz aurifère. On négocia avec les Lolos qui, sur la promesse d'une rémunération en denrées de consommation courante, abandonnèrent leur mine aux gens de Yué-Si. Tout alla bien pendant quelques mois ; l'extraction d'or et de platine se faisait dans d'excellentes conditions avec la protection et l'aide effective des chefs de clans, qui allaient jusqu'à fournir des travailleurs. Les Chinois accumulaient des richesses. Patiemment, les Lolos attendaient les compensations promises, mais rien venait. Ils se plaignirent, puis menacèrent. La cupidité des mineurs restait plus forte que leur prudence habituelle. Un beau jour, les guerriers des clans les assaillirent et les massacrèrent jusqu'au dernier. Le mandarin envoya des troupes pour tirer vengeance de ce « guet-apens », comme fut qualifiée la brutale attaque des Lolos, en réalité, pour préparer la reprise d'une exploitation si lucrative pour tous. Les soldats furent battus, comme avaient été écrasés les mineurs. On vint à la rescousse, employant tantôt la force, tantôt la ruse, proposant de nouveaux arrangements, mais tout fut inutile. Si les Lolos ne connaissaient pas la « foi punique », il étaient fixés sur

l'« autre ». Ils veillent depuis, jalousement, sur un trésor inutile pour eux, mais qui, au moins, n'enrichit plus leurs pires ennemis.

La grande chaîne en face de nous, bordant la rive droite du Pou-Hsiang-Hô, nous dominait de près de 500 mètres, ce qui permettait d'estimer son altitude moyenne à 3.000 mètres. Elle semblait se prolonger dans l'est en un haut plateau qu'il eût été bien intéressant d'explorer, mais le seigneur de Bolo s'excusa de ne pouvoir même pas me conduire jusqu'à Pé-Kin-Shan. Il craignait d'éveiller les soupçons des chefs de clans voisins, de se créer des inimitiés, une vendetta. Je dus me contenter, la durée d'une heure, de contempler les monts au levant, au ponant, au midi et au septentrion, de fouiller de l'œil, les fosses, de localiser les pics ; ou bien encore de repérer la direction générale des cimes, l'enchaînement des masses. Mais c'était d'une belle confusion, d'un merveilleux chaos. J'y discernai, cependant, les lignes de grands plissements, marqués par des faîtes, de très hautes crêtes bien visibles : l'orientation était presque nord-sud, avec fléchissement léger vers l'est.

Impérieusement, les chaînes s'érigeaient, enserrant de vertigineux abîmes.

Le district de Bolo, chaînon secondaire, n'avait rien du caractère abrupt, de l'impressionnante sauvagerie des masses voisines dominantes. Il se déroulait en une surface mouvementée, c'est vrai, mais dont les bosses, les dépressions n'avaient rien de brutal dans les lignes, se développaient, plutôt, sous forme de croupes, terrasses, mollement ondulées, que séparaient des cuvettes ou thalwegs peu profonds. Où la roche affleurait, on reconnaissait, tout de suite, des grès gris acier très fins et très durs, donnant au paysage des caractéristiques de vieux pays : d'une terre granitique. J'ai dit que des forêts avaient autrefois, couvert les pentes et les sommets. Elles ont fourni de l'humus en abondance, si l'on en juge par la richesse de la végétation actuelle. Les terrasses sont cultivées : les Lolos achevaient les labours pour l'ensemencement prochain du maïs et du sarrazin, dont la production, paraît-il, est très abondante, malgré des

méthodes agricoles très primitives. Sur les versants des croupes, pâturent de nombreux moutons, des bœufs et quelques chevaux. Comme ailleurs, les troupeaux ne semblent point gardés, les bergers sont invisibles. On les aperçoit rarement, mais dans les buissons ou accroupis dans une clairière, en une attitude de sphinx ou plutôt de gnome, tout noir, en train de manigancer quelque diablerie. Malgré leur curiosité, ils ne se risquent à faire un mouvement, à vous approcher, qu'après avoir reconnu qui vous guide, ou sur l'appel d'un de vos compagnons : un cri guttural et modulé qui se propage, fort loin, dans la montagne.



Mon escorte de guerriers lolos à Bolo (Ta-Leang-Shan nord. Grandes montagnes froides).
À droite, le guide accroupi et mon poney du Kientchang

En débouchant d'un taillis de rhododendrons très touffu, je tombai sur un vieux Lolo porteur d'une large culotte qu'on pouvait facilement prendre pour des « braies » de paysan breton, d'autant plus que des guêtres en feutre les serraient à la jambe. Sans pèlerine, son torse était simplement protégé par une courte veste de toile fermée par des boutons en corne de bœuf à double renflement sphérique allongé, leur donnant l'aspect d'une minuscule gourde. La petite extrémité était percée d'un trou au centre pour le passage du fil fixateur. Le vieux était nu-tête, montrant une forêt de crins dressés comme une touffe de bambous grêles, et vaguement grisonnants. Il portait à la main une longue baguette de coudrier et un filet-sac où j'aperçus un objet bizarre que je le priai de me montrer. Il le sortit après quelques hésitations. C'était un étui en cuir de forme

oblongue, avec une tête de dragon, la gueule ouverte et dardant deux prunelles vertes, deux émeraudes simplement enchâssées à frottement dur, dans des trous faits au couteau. Je cherchai à ouvrir l'étui pour examiner de fines baguettes que j'apercevais, à l'intérieur, à travers les fentes du couvercle joignant mal. Mais le vieux s'y opposa formellement, et comme j'insistais, il eut une contraction de la bouche et un regard mauvais qui me firent comprendre que je ne devais pas toucher aux petites baguettes. Il remit vivement l'étui dans le filet-sac et s'en alla à pas rapides et souples malgré son âge, dans une direction opposée à celle que je suivais.

Le chef de clan expliqua tout de suite : c'était le *pimo* de la tribu voisine, le sorcier-prêtre. L'étui à la forme de dragon terrible, menaçant par sa gueule ouverte, ses yeux verts tout ronds, l'étui, c'était sa boîte à malices, le réceptacle des baguettes divinatoires, objets à incantations. J'eus l'occasion de me renseigner, plus tard, sur le rôle exact du sorcier-prêtre, et je l'ai défini dans une monographie sur les Lolos¹, parue avant que je n'aie pu achever ce livre.

De retour au village, j'assistai au repas de la famille du chef, repas auquel nous fûmes, naturellement, invités, mais sa frugale ration ne put nous rassasier : on dut avoir recours aux provisions apportées de Yué-Si. Nos Lolos, accroupis autour de leur foyer, de *trois pierres plantées en triangle*, se régalerent d'une pâtée de farine de sarrazin cuite à l'eau. C'était très amer : le goût même de l'espèce de sarrazin cultivée dans ces montagnes et préférée à l'espèce dite « douce ». Les hommes mangèrent de 350 à 400 grammes de pâte, les femmes un peu moins : et ce fut tout le repas. Il fut arrosé, cette fois, de fortes lampées d'eau-de-vie chinoise, d'un affreux tord-boyaux, que la politesse m'avait obligé à apporter, comme cadeau de bienvenue, celui susceptible de causer vraiment du plaisir. Et ce genre de présent, hélas ! est bien celui qu'apprécie le plus le

¹ *Far-west chinois. — Tribus aborigènes. — Les Lolos. — Étude ethnographique et anthropologique.*

Lolo. Comme je l'ai déjà signalé, ailleurs, ce primitif a la passion du Peau-Rouge pour l'« eau de feu ». Il s'en délecte avidement, ne recherche rien autant. Il vend moutons et pâturages, se ruine, devient un « soumis », un esclave du Chinois pour satisfaire son invincible passion pour l'alcool. Nos « apéritifs » ou « digestifs », heureusement, n'ont pas encore pénétrés au Kientchang, mais si, un jour, ils réussissaient à s'y introduire, je suis convaincu que les sortes les plus redoutables, les plus caustiques au gosier trouveraient immédiatement faveur près du Lolo.

L'abominable eau-de-vie de grains que j'avais apportée, la seule que fabrique le Chinois, fit le tour des familles. Les femmes comme les guerriers en burent de grandes tasses. Les enfants, aussi, eurent leur part et elle fut bue, sans grimaces, comme s'ils en avaient eu l'habitude ou que leur palais se montrait moins sensible que le nôtre à l'action irritante de l'alcool. Je n'essayai même pas de donner un conseil à ces pauvres gens, de leur prêcher l'abstention pour les enfants et la modération pour eux : il n'y avait rien à faire, me déclara le père Ouang, à plusieurs reprises. En effet, vouloir démontrer à un Lolo que l'eau-de-vie n'est pas un bienfait, une faveur des Esprits bons, le plus doux des breuvages, c'est toucher au *credo* le mieux établi chez ce peuple, ainsi que je pus m'en rendre compte, plus tard, dans de nombreuses circonstances.

Mes Lolos buvaient l'eau-de-vie dans des cornes de bœuf ou encore dans des gobelets en cuir, en forme de nacelle et munis, au lieu d'une anse, d'un petit manche plat fixé sur le bord supérieur dans le prolongement du grand axe de l'ouverture. Cornes et coupes étaient de faible contenance et se vidaient presque d'un trait. Les hommes en quelques minutes n'absorbèrent pas moins de 300 grammes du brûlant liquide ; les femmes, de 50 à 100 grammes ; les enfants, quelques lampées suivant l'âge. Personne n'eut l'air de s'en porter plus mal après, personne ne tituba. Je dus constater que les Lolos, comme disent les marins, « portaient bien la toile ». Certains arrivent facilement à

ingurgiter, en quelques heures, une livre chinoise d'eau-de-vie (600 grammes environ). Et la consommation d'alcool est d'autant plus élevée que le prix en est fort peu élevé, même pour ces régions où l'argent est très rare : 60 à 70 sapèques le litre de qualité ordinaire ; 100 sapèques au maximum la qualité supérieure, soit 5 sous de notre monnaie.

La beuverie finie, le chef de clan voulut bien s'habiller en guerre, mettre casque et bouclier de cuir, s'escrimer avec sa longue lance contre un ennemi imaginaire. Bien qu'âgé de cinquante ans au moins, il se montra d'une agilité extraordinaire, pirouettant, faisant face dans toutes les directions, avec une vitesse, une souplesse de félin. S'animant, rapidement, à son propre jeu, il se mit à pousser des cris gutturaux qui marquaient chaque bond, d'amplitude extrême, qu'il exécutait. Sa physionomie, plutôt douce en temps ordinaire, s'enfiévrant maintenant de férocité : il donnait bien l'idée de la bête humaine lancée en plein carnage, frappant pour la joie de frapper, immolant pour la jouissance d'immoler. Après la lance, ce fut un sabre court qu'il brandit, fit tourner en de vertigineux moulinets. De temps en temps, le bras s'arrêtait net et la lame s'abaissait vers le sol d'un coup sec, tranchant : le guerrier fendait un crâne. Quand il s'arrêta, il ne parut nullement fatigué. Sa physionomie était redevenue calme, très douce : le jeu était fini. Mais cette fantaisie n'a que trop souvent un caractère de terrible réalité, dans l'incendie et le carnage d'une vendetta. Ce peuple turbulent et foncièrement belliqueux passe, en effet, une partie de sa vie sur le sentier de la guerre, razziant le Chinois ou se combattant de tribu à tribu, de clan à clan.

Les femmes, les jeunes filles paraissaient plus intéressées que moi par ce simulacre de lutte, semblaient en vivre toutes les péripéties. Par des signes de tête, des monosyllabes, elles soulignaient chaque geste du guerrier, l'appréciant à sa juste valeur ; elles étaient joyeuses, montrant, à n'en pas douter, qu'elles appartenaient bien à la plus valeureuse des races du far-west setchouennais.

Elles portaient la coiffure des Lolottes vues à Hai-Tang : le large béret à plis multiples, léger et très ondoyant. J'appris que les femmes mariées, seules, avaient le droit de s'en parer. Les jeunes filles, elles, portaient une coiffe très simple, un carré d'étoffe blanche, rouge ou verte, ces deux dernières couleurs étant les préférées. Cette coiffe est maintenue par la chevelure tressée en nattes qui se relèvent, se croisent sur le sommet de la tête, pour venir ensuite s'attacher entre elles sous la nuque, au moyen d'un ruban ou d'une ficelle.

La plupart des jeunes filles que je voyais là étaient vigoureuses, avec toutes les apparences d'une belle santé. La physionomie était gaie, mutine même, sans effronterie. Leur petit nez trop court, à narines trop dilatées, contribuait à leur donner cet air espiègle. La bouche se dessinait fine, mais large. L'œil, châtain de nuance, se voilait trop, sous une paupière un peu lourde, tombante. Les pieds étaient nus, les jambes de même, sous le petit jupon plissé et bariolé, le jupon national lolo. La longue pèlerine, jetée sur leurs épaules, avait la longueur et l'aspect d'un mantelet de Bretonne. Elle se fixe, en haut et en avant, non par une agrafe, mais par un lacet de coton ou de laine tressé, qui se passe dans une anse de même matière.

Avant de quitter le hameau de Bolo, je posai au chef une question du plus grand intérêt au point de vue ethnique.

Dans un voyage précédent où j'avais vu les Lolos de très près, tout dans leur allure, leurs mœurs, leur habitat, m'avait donné à penser que ce peuple était beaucoup plus chasseur et pasteur qu'agriculteur ; que le labour dans ses montagnes était une habitude, une adaptation récente et toute d'emprunt. Le père Ouang interrogea, donc, en mon nom, le chef *Os noir* de Bolo. Il répondit gravement, et sans hésiter :

— Autrefois, nos ancêtres étaient *pasteurs* et *chasseurs*. Les Chinois sont venus et nous ont appris l'agriculture !

Ce chef exprimait certainement la vérité.

Pendant tout le temps que nous restâmes dans le village, les marques de la plus franche hospitalité nous furent prodiguées, et on se quitta avec le mutuel souhait de se revoir dans un temps rapproché. Je m'en allai avec l'impression d'avoir noué connaissance avec de bons sauvages, de braves gens trop calomniés par le fils de Han. J'emportai aussi la conviction qu'ils seraient moins *fan fou ti*, si traités avec égards et le juste souci de respecter les engagements pris par devers eux.

@

CHAPITRE XIII

Le tiao — Esclaves lolos — Le Siao-Siang-Ling — Le chacal — Les singes — Mausolée

@

Je quittai Yué-Si le lendemain matin, à 7 heures, très reconnaissant au père Ouang de toutes les choses intéressantes qu'il m'avait aidé à voir. La température était fraîche, piquante même : de la gelée blanche couvrait le sol. Le ciel était d'une belle sérénité ; seuls, quelques stratus restaient accrochés aux flancs des crêtes. La majestueuse chaîne qui se profilait dans l'ouest, fondant ses pics dans la masse bleue du firmament, commençait à s'éclairer par la cime, à se vêtir de grandes lueurs dorées, palpitant sur une immense nappe violacée. Quelques minutes s'écoulèrent... Ce fut une haute chaîne, dans l'est, dont le sommet s'auréola, à son tour, puis s'incendia. et le ciel avec lui. Quelques secondes encore et toute la plaine de Yué-Si fut criblée d'éblouissants rayons : le soleil, dans toute sa gloire, domina ce monde chaotique.

La route est en plaine, suivant, de très près, le pied des contreforts de la grande chaîne occidentale. On remarque de nombreuses fermes-blockhaus très pittoresques, entourées, généralement, d'un mur en terre. Ce genre d'habitation, ne serait-ce qu'en raison de son originalité, mérite d'être connu, dans ses grandes lignes au moins, ses caractéristiques principales. Je prendrai comme type de description une ferme d'une certaine importance.

Le corps de bâtiment essentiel et marquant est le blockhaus proprement dit, ou *tiao* : c'est lui qui domine l'ensemble, lui dont la construction est la plus soignée. Sa forme générale le rapproche plus du tronc de pyramide que du parallépipède. Les murs, assez épais (un mètre à la base, 0,50 m à l'étage supérieur) sont en argile battue, très rarement en pierres. Deux et même trois corps de bâtiments secondaires

flanquent le blockhaus. Si l'on en compte deux, ils s'appuient aux pignons du fortin ; s'il en existe trois, le troisième s'édifie contre sa paroi postérieure ou, plus souvent, contre la façade, masquant complètement la porte d'accès à l'intérieur du blockhaus. S'il y a d'autres dépendances, dans l'enceinte du local, elles sont insignifiantes, sont représentées par des hangars, des abris de fortune pour le bois et le fumier : elles constituent, en un mot, des bâtiments sans valeur, dont la perte n'atteindrait pas le propriétaire. Comme on le voit, toutes les constructions indispensables de l'habitation chinoise, dans cette région, se montrent en ordre serré. Littéralement, elles se réfugient, se blottissent autour du corps de garde : *c'est un système défensif permanent* que cette ferme. Et seule une impérieuse nécessité, la menace constante d'une razzia, a pu amener le fils de Han à s'organiser ainsi, à s'entourer de tant de précautions. Ses animaux domestiques, porcs, buffles ou bœufs, et ses chevaux s'il en a, sont chaque soir soigneusement mis à l'abri dans le blockhaus même, dont le rez-de-chaussée est aménagé en étable permanente. La fosse à purin, enrichie des précieuses déjections de la famille, ne reste pas exposée dans l'enceinte extérieure, comme le vulgaire fumier de paille, mais s'installe contre un pignon du blockhaus, dans un des corps de bâtiment qui s'appuient. La raison de cette disposition qui nous paraît si étrange réside, surtout, dans la commodité qu'elle apporte aux gens de céans, à un peuple qui ne connaît point la répugnance des plus intolérables puanteurs.

À 8 kilomètres environ de Yué-Si, se trouve le gros bourg fortifié de Tchong-So-Pa, dont le marché est plus important que celui du chef-lieu. Les maisons, d'aspect massif, aux murs épais, rappellent les constructions plus exposées de la rase campagne, que je décrivais tout à l'heure. Elles ne sont cependant pas toutes bâties en terre : quelques-unes, celles des notables commerçants, ont une façade en bois assez solide et capable d'offrir une certaine résistance à une attaque du dehors.

Malgré les étalages, les exhibitions de denrées de toutes sortes, malgré, en un mot, les apparences d'un mouvement commercial important, Tchong-So-Pa ressemble à un camp retranché trop peuplé de vivandiers. Chaque soir, les portes en sont fermées, régulièrement, à la tombée de la nuit, et tout aborigène venu au marché doit être sorti quelque temps avant l'heure de la clôture. Je ne sais comment celui-ci s'arrange ou comment les portes sont surveillées, mais il n'est pas rare, surtout à l'époque joyeuse du premier de l'an, que les habitants soient réveillés la nuit par un vacarme abominable, des hurlements suivis de cris d'épouvante, au milieu de lueurs d'incendie. Mais on se garde de bouger, on s'assure simplement si la porte de la maison est bien verrouillée, surtout si la scène se passe chez un voisin éloigné ; on attend tranquillement que la bande de Lolos, ayant fait irruption dans le marché, ait achevé son opération, son travail de pillage.

À 2,5 km au-delà de Tchong-So-Pa, la route de Ning-Yuan-Fou abandonne la route de Yué-Si pour emprunter une petite vallée latérale à direction sud-ouest et gagner, par elle, le sommet de la haute chaîne du Siao-Siang-Ling. Depuis la cité de Yué-Si jusqu'à ce point de bifurcation, on ne remarque que trop les effets du déboisement : l'envahissement graduel et rapide de la plaine par les cônes de déjection des torrents qui descendent des contreforts de la chaîne occidentale. C'est un flot envahissant, non seulement de galets, de cailloux, mais encore de véritables quartiers de roche arrachés aux pentes abruptes et pelées. En marchant, votre pied tourne sur des *diabases*, en boulet, des morceaux de granit à nuances variées, ou encore de grès dur gris, vert ou rose, le tout pêle-mêle, en couche épaisse. Et le Chinois assiste indifférent, à ce menaçant travail de l'érosion.

Les arbres cultivés sont beaucoup plus rares qu'autour de Yué-Si : il n'y a plus que quelques troènes et peupliers et, sur les talus bas, de faux poivriers à côté de buissons de ronces. Cette partie de la plaine, le long de la chaîne occidentale, a un aspect triste, presque désertique, qui

s'accentue encore à mesure qu'on s'élève dans l'étroite vallée conduisant aux premières pentes du Siao-Siang-Ling.

Comme cultures, on remarque, entre des îlots de galets, des champs maigres, où végètent des pois et surtout des pavots, de l'espèce à opium naturellement. Lorsque la vallée devient de plus en plus caillouteuse, que les coins cultivés se réduisent à quelques dizaines de mètres carrés de surface, c'est le pavot seul qui les occupe : la culture, avant tout, de la plante qui donne du plaisir, du bonheur malsain dans l'engourdissement des sens, l'excitation stérile et passagère de l'intelligence ; la production, avant tout, de la drogue mauvaise, génératrice de torpeur physique, de léthargie morale. Mais comme elle convient à ces Orientaux ! Quoi d'étonnant qu'ils s'y adonnent si facilement, si naturellement, j'allais dire !

À 6 kilomètres de Tchong-So-Pa, la vallée se rétrécit jusqu'à devenir une vraie gorge. Étant donnée la nature du sol, telle que je l'ai décrite, les habitants ne peuvent qu'être rares dans cette partie du bassin de Yué-Si. On n'y rencontre qu'un misérable hameau avec quelques huttes disséminées par-ci par-là, et un petit poste fortifié à 500 mètres de la gorge, dont il commande l'entrée. Les portes de ce réduit sont surmontées d'un mirador où une sentinelle s'installe de nuit, de temps en temps, lorsqu'une affaire récente oblige à montrer un peu de zèle. Cette sentinelle n'est protégée que par une simple planche évidée au milieu, ce qui en fait une meurtrière et un trou d'observation à la fois. Cette planche peut constituer une protection contre une flèche, mais non contre une balle. Or, les Lolos disposent maintenant d'un assez grand nombre de fusils, dont la plupart leur sont vendus par les soldats chinois eux-mêmes, se débarrassant ainsi de leur arme, qu'ils déclarent ensuite avoir été volée.

Quelques minutes après avoir dépassé le poste, on pénètre dans un défilé, une superbe gorge calcaire : du marbre blanc, au grain très fin. De chaque côté, c'est une imposante falaise, haute de 250 à 300 mètres, à paroi abrupte, presque perpendiculaire, flanquée de bastions, de tours

carrées ou semi-circulaires, mangées par l'érosion : d'où un très pittoresque aspect ruiniforme. Cette gorge n'a guère plus de 3 kilomètres de long. Deux postes militaires, Koan-In-Gai et Hsiao-Chao, s'y échelonnent, plus importants que celui commandant l'entrée. Ils ont une garnison d'une cinquantaine d'hommes bien équipés et armés de fusils modernes. Comme ce sont les seuls points du Kientchang où j'aie vu des soldats méritant vraiment ce titre, je me suis autorisé à penser qu'il y avait ici un noyau d'organisation, résultat d'un effort soutenu, mais purement local, dû à l'initiative d'un seul mandarin, puisque je n'en ai constaté les effets nulle part ailleurs, dans tout ce voyage.

Les Chinois occupent le défilé, mais les Lolos sont tout près, à quelques centaines de mètres de la ligne de postes. Avant de pénétrer dans la gorge, j'observai à gauche (sud-est) tout un village au fond du bassin de réception d'un court torrent. Ce village était formé de petites huttes très basses, de l'aspect le plus misérable, et entassées sans ordre, presque l'une sur l'autre. Une vague enceinte entourait l'agglomération. Des enfants à demi-nus, n'ayant sur le corps qu'un lambeau de peau de mouton, se précipitèrent vers moi, abandonnant, dès qu'ils m'aperçurent, les vaches maigres qu'ils gardaient. Ces petits Lolos, à l'œil vif, à la face rusée, me prièrent en chinois de vouloir bien condescendre, moi, grand homme de l'Occident, à leur donner quelques sapèques. Les deux soldats qui m'accompagnaient les accablèrent d'injures, de malédictions, les traitèrent de *tsa tchong* (mixture de semences), mais rien n'y fit ; les pauvres petits me voyant les regarder avec intérêt et m'entendant crier à mon domestique d'apporter des sapèques. Je leur en donnai quelques dizaines : ce fut de la joie, du délire. Ils remercièrent en faisant le *ko teou* (salut par prosternation), puis déguerpirent en courant dans la direction de leur village, oubliant plus que jamais leurs vaches.

À Hsiao-Chao, où j'eus la surprise d'entrer par la « porte de l'éternelle paix », c'était une véritable petite colonie militaire, avec femmes et enfants : 200 habitants en tout, soldats compris. Entre les baraques et

l'enceinte murée, on avait ménagé un peu d'espace, quelques ares de terre où poussaient des légumes et des arbres fruitiers. Les femmes et les enfants étaient déguenillés : ce qui tendait à prouver que les habitudes d'ordre et de propreté ne sont pas plus en honneur dans les camps qu'ailleurs. Je remarquai aussi, ce que j'avais déjà constaté tant de fois le long de la route, depuis Fouling surtout, que la moitié au moins de cette population était « grêlée », marquée au dernier degré par la variole. Gale, teigne et cicatrices de petite vérole, ce sont là les trois affections dont les stigmates sont d'observation courante en Chine, mais plus particulièrement au Kientchang.

En quittant le poste, au moment où j'abordai les premières pentes du Siao-Siang-Ling, je tombai sur un petit groupe de Lolos qui descendaient d'un village situé à droite dans l'ouest, sur un contrefort à pente douce de la chaîne bordante. Ce village avait le même aspect que celui déjà rencontré : dans l'ensemble, une couleur jaune sale de terre argileuse formant, avec du bambou, les parois des huttes. Autour, des espaces nus, envahis par une pierraille descendue des sommets : des teintes sombres, tristes sur la rouille des masses calcaires, des marbres oxydés, salis par le temps.

Ces Lolos étaient des *ouatze* (esclaves) se rendant au marché de Tchong-So-Pa. Je réussis à les faire s'arrêter, un moment, à causer avec mes soldats qui parlaient un peu leur langue. Aucun n'arborait de corne au vertex : ils étaient nu-tête, avec leurs cheveux épais, très noirs, bizarrement coupés en étage, dans la forme d'une couronne à la base, d'une calotte sphérique naturelle au sommet. La zone de cheveux répondant à la couronne était taillée très court, 4 à 5 millimètres ; celle constituant la calotte était taillée assez long, 3 centimètres environ. La couronne ne couvrait que le tiers inférieur de la boîte crânienne ; la calotte en occupait les deux tiers supérieurs, soit toute la voûte. Au vertex, une mèche se trouvait respectée (au niveau du bregma) : elle était longue de 7 ou 8 centimètres et soigneusement tressée. Certains de

ces Lolos portaient même à cette place, la queue chinoise, mais plus courte, naturellement, étant donné son siège. Enroulée, elle retombait sur le frontal. On sait qu'elle constitue l'axe de la « corne » lolo, la ligne d'appui du turban.

Ces pauvres gens m'observaient avidement, bien qu'à la dérobée, se détournant dès que mon regard rencontrait le leur. La plupart avaient dans le faciès des caractéristiques de négroïde. Bien que l'œil fût châtain et non marron, la sclérotique était mouchetée comme celle de la race de Cham, et les narines dilatées s'ouvraient trop larges, découvrant la cloison.

Dans la gorge calcaire, dont les pentes s'adoucissent à mesure qu'on s'élève, il n'y avait d'autre végétation que d'énormes touffes d'iris au bord du torrent ; sur les versants, rien ne semblait pousser. Mais, au débouché, dès qu'on atteint le pied d'un éperon en éventail conduisant par une succession de gradins naturels au col de Siao-Siang-Ling, on rencontre en abondance des berberis et crategus, des groseillers sauvages, des noisetiers, mais surtout des rhododendrons et des bambous grêles. Ces dernières plantes m'accompagnèrent jusqu'au sommet de la crête, jusqu'à 3.100 mètres d'altitude, se nanifiant quelque peu vers les hauts. Il n'y avait plus de grands arbres, mais on reconnaissait facilement au milieu des taillis des pousses de chênes et de bouleaux. Le chef du petit blockhaus de Tchang-Lao-Ping, à mi-route du col, m'apprit aussi qu'autrefois des pins croissaient abondants en ce même lieu : ils étaient allés rejoindre les autres arbres. Il en restait cependant encore quelques-uns sur les escarpements de la chaîne bordante orientale, certains entiers, d'autres, mutilés par le feu, ne montrant plus qu'un squelette noirci, décharné : c'était l'œuvre du colon chinois. Mâté par la raideur des pentes, la hauteur des escarpements, il avait eu recours à l'incendie, avait fait flamber les herbes, le sous-bois de bambou, atteignant ainsi le tronc des pins, les allumant comme d'immenses torches. Carbonisés par le pied, ils tombaient au fond des

ravins, où le paysan les débitait, y trouvant encore des parties utilisables. Sous la brise du sud qui chaque jour d'hiver se lève, on entend gémir les pauvres pins qui restent, tristes solitaires des cimes jadis si peuplées ; on les entend pleurer tant de frères morts sous une hache impie, destructive de beautés. Combien de siècles ne faudrait-il pas à cette nature, ici pourtant si féconde, pour reconstituer la forêt d'antan ?

L'ascension se fait très lente, sur une pente de 30 degrés, plus raide encore quelquefois. Lorsqu'il y a du verglas, comme à cette fin de janvier, on est contraint, pour progresser, de rechercher le bord du taillis et de cheminer au milieu des arbustes et des petits bambous. Ou bien encore, on avance en rampant, s'accrochant aux aspérités des roches, des grès sombres, très durs, mais entamés profondément quand même par l'action d'un chaud soleil, rarement voilé, succédant à la gelée nocturne quotidienne.

Malgré la saison et l'altitude (3.155 mètres), j'atteignis le col par une température de 10 degrés centigrades à 2 heures 15 de l'après-midi. Un soleil presque chaud, brillait dans un ciel sans nuages ; une violente brise du sud sifflait en contournant les crêtes, les pics. Il y avait un peu de neige autour du col, quelques mottes à moitié fondues, perdues dans les buissons de bambous grêles. Ces bambous, comme les rhododendrons voisinant avec eux, étaient gracieusement habillés de lichens et de mousses en chevelures pendantes. Ces mousses avaient apparu assez abondantes vers 2.400 mètres d'altitude, pour devenir ensuite complètement envahissantes.

En 1908, je franchissais, à nouveau, le Siao-Siang-Ling, par beau temps, presque à la même époque et à la même heure (à 2 heures et demie). La température était très douce, comme la première fois : 7 degrés centigrades. Mais il ne faudrait pas en conclure qu'il en est toujours ainsi, que cette chaîne si élevée ignore l'âpreté d'un froid hivernal. Bien au contraire. Que le vent du nord vienne à s'élever, et brusquement la température tombe au-dessous de zéro, avec chute

fréquente de neige. Et cette neige très drue, s'entasse de façon gênante pour la circulation, mais celle-ci devient encore plus difficile naturellement à la période de dégel, lorsque se forme le verglas sur des pentes aussi raides. La chaîne malgré tout est rarement infranchissable pour un piéton ; et si le trafic doit être interrompu, ce n'est jamais pour une longue période : trois à quatre jours au plus. Les accidents graves sont exceptionnels, même pour les animaux de bât, chevaux et mulets, qui transportent le cuivre du bas Kientchang à la capitale, Tchentou. Les carcasses blanchies ou encore en décomposition, qu'on rencontre au bord des pistes, sont celles de bêtes surmenées et mal nourries, comme je l'ai dit, qui succombent à un effort hors de proportion avec leur capacité physiologique, si réduite par l'erreur et l'insouciance de leurs palefreniers. Le père de Guébriant, en me parlant de ces convois, m'a répété souvent cette phrase :

— Je me demande comment ces pauvres animaux peuvent ainsi marcher du matin au soir, avec la provende qui leur est fournie par leurs mafous.

Dès que les bêtes vieillissent un peu, l'étape ordinaire leur devient très pénible, et il suffit alors d'une longue ascension dans de mauvaises conditions, comme à l'époque hivernale, pour qu'elles s'affaissent sans pouvoir désormais se relever.

Un peu avant d'atteindre le col, j'aperçus, couché à l'abri d'une touffe de bambous nains, un affreux chien noir, peut-être un *tchai k'eu* (chacal), d'une effrayante maigreur, qui dévorait une tête d'âne. À ce moment, il s'occupait à vider les orbites de leurs yeux, s'arrêtant une seconde, pour en lécher les suintements, les sanguinolences. Ce chien, ce chacal, festoyant sur cette tête d'âne, m'apparut si répugnant, à moi et même à mes Chinois, pourtant si peu sensibles, qu'une volée de pierres l'assaillit immédiatement. Il planta alors ses crocs dans le museau de la bête et s'enfuit, traînant sa proie qui ricochait, horrible à voir, sur des souches d'arbustes, de bambous fraîchement coupés. Emportant ainsi sa précieuse

charogne, il nous sembla encore plus hideux qu'auparavant. Heureusement pour lui, il gagna un fourré épais, qui nous le fit perdre de vue.

Je m'arrêtai au col, une demi-heure environ, pour faire une bonne lecture du baromètre et attendre mes gens, mes *peitze* qui, si lentement, si péniblement, escaladaient les dernières rampes du Siao-Siang-Ling. J'examinai à loisir les alentours de la crête, la brèche étroite qui séparait les deux versants. Cette brèche, anciennement, fut aménagée pour être fermée la nuit, ou chaque fois qu'il y avait menace d'une incursion de Lolos vers Yué-Si. La preuve en est dans les débris d'un solide vantail, maintenant noirci, rongé par les intempéries, et dans des restes de fortifications. La porte s'encadrait entre deux massifs de maçonnerie en pleine ruine, à l'heure actuelle, se désagrégeant pierre par pierre. Il y eut là tout un système de défense permanent, gardant la passe, qu'on a totalement négligé d'entretenir, sans qu'il soit possible d'en comprendre la raison.

Grimpé sur le parapet d'un pan de mur croulant, par 3.160 mètres d'altitude, je jouis d'un spectacle inoubliable : dans le sud-ouest, la masse énorme des chaînes parallèles encaissant les vallées du Ngan-Ning et du Ya-Long ; au nord, la plaine entière de Yué-Si, dans la sévérité de son cirque de montagnes dénudées ; vers l'est, un enchevêtrement de crêtes, de dômes, de pics : tout le massif des Ta-Leang-Shan dans son mystère et son impérieuse beauté.

Au col, se trouve une auberge, un vague abri balayé par tous les vents : deux Lolottes, serrées dans leur mantelet, y étaient accroupies. Elles se levèrent à mon passage, détaillant du regard, timidement, mon costume d'étranger. Je m'arrêtai pour leur dire en chinois, deux ou trois mots, qui faisaient toujours plaisir aux gens de leur race : c'est que mes vêtements étaient tissés de « laine », comme les leurs. Elles comprirent, mais exprimèrent un doute à ce sujet. J'insistai : elles me déclarèrent alors qu'elles considéraient comme une impossibilité, que d'aussi belles étoffes que celles portées par moi pussent être du même tissu que leur pauvre

mantelet. Je leur affirmai qu'elles se trompaient et leur fis toucher les pans d'un manteau de drap léger que j'avais revêtu à l'arrivée au col. Elles le palpèrent avec soin et curiosité, mais gardèrent leur opinion : ce n'était pas de la laine. Je leur montrai le revers du manteau, l'ourlet défait en un point et laissant échapper quelques filaments. Ce fut une révélation pour la plus vieille, qui laissa échapper que c'était bien de la « toison de mouton ». Leur admiration pour une aussi merveilleuse utilisation de la laine, comparé à ce que leur peuple en tirait, ne fit qu'augmenter de la certitude enfin acquise.

Dès que mes coolies eurent pris un peu de repos, je commençai la descente sur le nouveau versant entraînant d'un pas rapide tout ce monde fourbu. Il s'agissait d'atteindre Teng-Siang-Ing, seule localité où l'on pouvait trouver un gîte. Or, la distance n'est pas inférieure à 12 kilomètres, et il n'y avait plus que deux heures et demie de jour. Je trouvai un stimulant infallible pour mes gens : la vision anticipée de Lolos embusqués derrière des rochers, au bord de l'étroit sentier. L'évocation eut un effet immédiat et durable. Tout le monde trottina, s'arrêtant à peine de temps en temps pour souffler. La rencontre assez fréquente de petits postes militaires ne rassurait même pas ces pauvres diables apeurés. Je m'amusais de penser que si des Lolos apparaissaient brusquement, mes braves Chinois de la capitale se contenteraient de pousser des cris, des cris de femme affolée, sans songer un seul moment à se défendre. Certains cependant s'étaient munis d'un gourdin, mais uniquement pour se donner une contenance : ils n'auraient osé s'en servir, si fréquemment leurs compatriotes du Kientchang leur avaient répété qu'il n'était point sage de résister au farouche Lolo.

Notre marche fut donc très rapide. Heureusement, dans la dernière traversée du Siao-Siang-Ling, je pus moins m'attarder au sommet. J'eus donc tout loisir pour descendre l'autre versant et en examiner les lignes générales.

La route, ou plutôt l'étroit sentier qui conduit du col à Teng-Siang-Ing suit le fond d'une gorge si resserrée qu'il a fallu souvent tailler dans la roche, dans la muraille surplombant, pour y trouver une piste. C'est le thalweg de décharge des eaux du versant. C'est un boyau si rétréci qu'à part un infundibulum, par-ci par-là, où s'est niché un petit poste militaire, il y a juste la place pour la sente et le torrent, un torrent de quelques mètres de large seulement. Aux alentours du col, les pentes sont assez douces et, sur les masses gréseuses aux formes émoussées, croissent encore des pins ordinaires, des ifs aussi et le sapin argenté, dressant vers le ciel son fût majestueux, dans le décor de son beau feuillage vert moiré. À mesure qu'on pénètre plus avant, dans la gorge, les pentes se montrent plus abruptes jusqu'à devenir presque verticales à certains moments. Le torrent, à 7 kilomètres du col, a dû se frayer une voie sur 1.500 mètres de longueur, à travers un affleurement de schistes cristallins luisants et soyeux du plus bel effet (séricitoschistes), supportant des masses calcaires de même formation que celle de Koan-In-Gai. Les strates relevées de champ et irrégulièrement rayées ont créé une succession de seuils, d'escaliers, où viennent se briser les eaux sauvages. C'est une ligne de petites cascades écumantes et bruyantes, qui augmentent encore le charme de cette solitude. La course du torrent est de plus, par endroits, singulièrement entravée par d'énormes blocs de marbre blanc descendus des pentes, d'une grande hauteur dépassant souvent 200 mètres. Les falaises élevées d'où se détachent ces blocs sont d'une impressionnante beauté : profondément entamées, sculptées par l'érosion, on y découvre des tours ou bastions, des arcades, de merveilleux pylônes ; aussi des formes de bêtes, d'ours, de dragons au repos. Ces dernières formes m'étaient signalées par mes Chinois, dont la vue était un peu brouillée par la faible clarté et la troublante sauvagerie de la gorge. Bientôt même ils m'indiquèrent du doigt trois silhouettes noires accroupies sur la plateforme d'un bastion éloigné, dominant superbement et glorieux. L'un d'eux cria :

— Ce sont des singes,
animaux très nombreux dans ces montagnes.

— Ce sont des singes,
accentua-t-il, et tous se mirent à rire, enchantés de ne pas voir sur le sévère bastion autre chose que des bêtes inoffensives. Je sortis ma lorgnette et reconnus des Lolos, des bergers dont les moutons paissaient dans le lointain. Aussi, je m'empressai de crier à mon tour :

— Des singes, non pas, des Lolos !

Le coup porté fut dur : jamais terreur ne se peignit mieux sur des visages d'hommes. Certains cherchèrent à fuir dans la direction du col, d'autres restèrent figés, incapables de faire un mouvement. Pas un ne fit bonne contenance, ne se garda un peu de « face ». J'eus pitié d'eux, les rassurai :

— C'étaient de simples bergers, non des guerriers, des brigands, en quête d'esclaves à faire. Il n'y avait qu'à continuer tranquillement, sans plus s'occuper d'eux.

Et l'on repartit. Mes gens distinguèrent bientôt, nettement, les moutons broutant à plus de 300 mètres au-dessus de leur tête, sur des pentes effroyables : ils furent alors pleinement rassurés, d'autant plus que les « singes » restaient figés sur leur bastion. On arrivait d'ailleurs à un petit poste à l'entrée duquel cinq Lolos gisaient ivres morts, gorgés d'un excès d'eau-de-vie. Ils se l'étaient procurée dans la « cantine » ou plutôt l'auberge qui ne manque jamais d'exister dans le moindre camp, à côté de la fumerie d'opium. Mes gens, en passant, ricanèrent devant ces masses inertes, croulées dans une mare puante, presque desséchée où d'habitude s'ébattent les porcs du fortin ; ils les abreuvèrent d'injures, de *k'eu je ti*, de *ma lo pi*, et autres expressions aussi malsonnantes. Ils étaient joyeux de voir leurs ennemis dans cet état d'anéantissement, cette saoulerie qui les rendait si inoffensifs. De contentement, ils

s'offrirent une tasse de thé avec un gâteau de riz glutineux. Puis on partit, abandonnant les ivrognes aux seuls quolibets des enfants du camp.

Mais la gorge n'en finissait pas. On entendit bientôt des cris gutturaux, très sonores quand même, se répercutant fort loin dans les monts. Mon guide chinois s'inquiéta et, comme je traînais un peu par derrière, me supplia d'aller plus vite, me répétant à satiété une phrase entendue constamment depuis mon entrée au Kientchang : *Lolo kiang jen* (les Lolos enlèvent les gens). Ce fut encore une fausse alerte : des bergers poussant devant eux et le long du torrent un joli troupeau de moutons, de brebis bêlantes, d'agneaux capricants, ahuris de se trouver, face à face, avec tant de monde. Toutes ces bonnes bêtes se poussaient, se bousculaient terriblement. pendant que leurs pasteurs, agitant leur noire pèlerine, cherchaient à les écarter du sentier, à les disperser dans le thalweg. J'eus le temps de bien les voir. Certains de ces moutons avait une couleur de toison que je n'avais pas encore observée : grise, argentée uniformément, d'une nuance très délicate et très décorative pour l'animal. D'autres apparaissaient roux clair de la tête à la queue, sans une seule tache discordante. C'était toutefois la couleur blanche ou noire qui dominait sur l'ensemble, ainsi qu'en nos pays.

Le troupeau défila, par petits groupes, entre d'énormes conglomérats, des poudingues gigantesques.

Presque partout, maintenant, on apercevait des bergers lolos sur les pentes. Ils poussaient le cri de ralliement du soir, avant l'acheminement vers le petit village perdu dans un recoin de la montagne, sur un gradin peu accessible. L'un d'eux, qui semblait être le chef, avait choisi comme poste d'appel un endroit étrange : une pyramide de marbre encore fixée par la base, mais détachée de la masse dans ses trois quarts supérieurs. Elle surplombait le thalweg de 150 pieds environ. À peine touchée par les agents atmosphériques, elle était presque aussi blanche qu'un Paros. Reposant sur un soubassement en saillie de la même délicate matière, elle apparaissait, avec son socle, telle un monument funèbre, un superbe

mausolée. Certes ! où que vous alliez admirer la nature dans ses bouleversements, vous la rencontrez rarement avec plus de grandiose et de sublime fantaisie que dans la gorge de Teng-Siang-Ing.

Cette gorge a aussi un grand charme, même en plein hiver : c'est sa végétation grêle, où dominant bambous grêles et rhododendrons.

Entre le col et Teng-Siang-Ing, camp retranché où je passai la nuit, les fortins qui gardent la route sont plus délabrés encore qu'auparavant, tombent en ruines. Le mur d'enceinte, plein de brèches, est fait de galets sans addition de mortier et une simple palissade de bambous grêles complète la défense. Ce délabrement, de plus en plus généralisé, devenait pour moi un symptôme, une preuve singulièrement éloquente d'une décadence militaire incontestable, dérivant, sans doute, d'une situation générale mauvaise. Je la devinai même inquiétante pour le maintien de la suprématie chinoise au Kientchang ; nous verrons dans la suite si je me trompai.

Les soldats qui apparaissaient hors des postes, ou montaient la garde pour la durée du passage de l'étranger, étaient armés de fusils à mèche, de lances ou de tridents. Je les vis ainsi en 1907, et il en était encore de même en 1908. Ils avaient l'apparence de braves gens bien calmes, n'aspirant qu'aux longues flâneries qu'ils réalisaient d'ailleurs pleinement, dans toute cette région. Beaucoup avaient aussi cet air de vague langueur que donne au faciès l'usage habituel de l'opium. Ils ressemblaient rien moins qu'à des guerriers.

@

CHAPITRE XIV

Le Ing — Camp retranché de Kan-Siang-Ing Hsu-Houa. Chinoises et Lolottes

@

Teng-Siang-Ing, petit camp retranché, comptant, avec vivandiers, femmes et enfants, 500 habitants au plus, est situé dans un évasement de la gorge, au pied de formidables murailles hautes de plus de 1.000 mètres, qui l'écrasent de leur impérieuse masse. Il possède quelques belles maisons en bois, de vastes auberges, d'aspect extérieur engageant, mais malpropres intérieurement, et point entretenues. Mes gens y dormirent en paix, certains que les Lolos n'arriveraient pas à franchir le mur d'enceinte fort élevé du camp : c'était leur vraie sauvegarde, si peu ils osaient compter sur le secours de la garnison. Dans la rue, régnait une certaine animation : des coolies traînant du *hong tang* (sucre brut) s'empressaient d'aller « remiser » ; des muletiers injuriaient leurs bêtes, trop pressées de trouver le gîte du soir, entrant dans des maisons qui n'étaient pas l'auberge cherchée. Je fis quelques pas, en quête d'une distraction, mais quand les derniers coolies ou *mafous* eurent trouvé leur lieu de repos, toutes les portes se fermèrent. Et bientôt, dans tout le camp, flotta un air subtil, parfumé : un relent d'opium, de la drogue décevante, mangeuse d'énergies.

Je m'endormis en cette solitude, ce coin éperdument sauvage, rêvant de hordes lolottes poussant à coup de fouet, jetant hors du Kientchang toute une multitude de fils de Han, soldats et colons. Les fuyards abandonnaient tout, maisons et richesses, n'emportaient qu'une pipe et une provision d'opium.

Le lendemain matin, on chemina, comme la veille, dans une gorge s'élargissant quelquefois à 100 mètres, beaucoup plus rarement à 200. Les chaises bordantes, aux flancs toujours abrupts, avaient cependant des

formes plus régulières, moins déchiquetées et plus uniformes qu'en avant de Teng-Siang-Ing : c'est que les grès rouges remplaçaient les calcaires depuis le thalweg jusqu'à la ligne de faite. Ils étaient supportés par des masses granitiques et porphyriques, dont on voyait de superbes blocs isolés, le long du chemin, étalant des nuances vives, où le rose fleur de pêcher dominait. Des buissons encadraient les blocs, des rejetons de coudriers et de rhododendrons. À un moment donné, un grand chêne *evergreen* se dressa devant moi, un chêne vêtu du plus beau feuillage vert miroitant qu'on puisse imaginer. Il veillait sur les mutilés, les morts. Si je repassais, l'année prochaine, probablement, ne le verrais-je plus, disparu comme tant d'autres.

Aux approches de Mien-Shan (cote 1940), je rencontrai le bel églantier *rosa multiflora* aux rameaux et épines vert clair uniformément. Il était en pleine floraison, comme le prunier sauvage qui orne le bas des pentes. Quelques coins de terre étaient labourés, pour les prochaines semailles ; de rares hameaux lolos apparaissaient dans les rentrants des chaînes bordantes, sur des terrasses ou cônes d'éboulis dominant le thalweg, jamais dans le fond même de la vallée. Tout le massif, à droite et à gauche de la route est fortement occupé par les aborigènes qui n'y ont jamais laissé pénétrer le Chinois.

De Teng-Siang-Ing à Chen-K'eu, je dus accepter deux soldats d'escorte. Ils étaient si petits et si chétifs que, dans nos pays, on leur eût donné 14 à 15 ans. Ils me déclarèrent en avoir 18. Et ils étaient embrigadés (*tang pin*) depuis l'âge de 17. L'un et l'autre avaient la face ravagée par de profondes cicatrices varioleuses. À Chen-K'eu, ils furent remplacés par deux vieux, longs et singulièrement maigres, qui avouèrent 40 ans d'âge, mais en paraissaient 50, tant l'opium les avait desséchés, contractés, atrophiant les muscles, flétrissant les lisages. L'un m'abandonna, après deux kilomètres de marche, regagnant Chen-K'eu : il était pris du *ing*, du besoin impératif de fumer sa pipe d'opium. L'autre continua avec moi, mais rencontrant, bientôt, un enfant d'une douzaine

d'années, il l'arrêta, lui passa sur les épaules sa casaque rouge de soldat et son flingot à mèche ; puis, après lui avoir recommandé d'ouvrir l'œil et de me « protéger » efficacement, il retourna à pas lents vers Chen-K'eu. Le gamin, qui portait sur le dos une hotte profonde destinée à recevoir des brindilles de bois sec, y jeta le fusil et marcha fièrement devant moi, scrutant d'un œil hardi les secrètes retraites des versants, les nids à embuscades. Je n'avais, certes, rien à craindre des Lolos ! « Lequel de nous deux était le protégé ? » C'est à quoi je pensais, me rappelant la réponse faite à M. de Marsay par ses soldats d'escorte, auxquels ils demandait si la région était sûre.

— Avec vous, nous n'avons pas peur,

s'écrièrent en même temps les quatre guerriers chargés officiellement de veiller sur sa personne.

Je fus si amusé de ma « garde » qu'en arrivant à Mien-Shan, je ne laissai point le gamin partir, passer la consigne au poste, avant de l'avoir photographié.

La série des surprises continuait pour moi depuis mon entrée au Kientchang-Lolotie et on croira sans peine que j'augurai mal de ce que je pourrais trouver comme organisation militaire à Ning-Yuan-Fou, la capitale, le centre d'un pays constamment troublé, à chaque instant ravagé par les incursions des Lolos.

Mien-Shan est un marché fortifié situé au confluent du torrent de Teng-Siang-Ing avec une rivière importante venant du sud-est. En 1908, j'en ai remonté la vallée au-delà d'un camp retranché : important Kan-Siang-Ing. Elle est soigneusement cultivée jusqu'à deux kilomètres en amont de Kan-Siang-Ing. Le riz y pousse très bien l'été, malgré l'altitude considérable : 1.950 mètres. À ce moment, en hiver, les champs étaient plantés en blé et pavots à opium, pavots surtout. La rivière, large de plus de vingt mètres, serpentait entre deux lignes de saules pleureurs. Autour du camp, dans la zone de protection immédiate, croissaient quelques

mûriers et de nombreux troènes, *ligustr. lucid.* Je reconnus aussi l'arbre à savon, la belle légumineuse si utile appelée févier (*gleditschia*). Les pentes étaient garnies de taillis de pins et de chênes, d'espèces à feuillage persistant et aussi caduc. En amont de Kan-Siang-Ing, en territoire lolo, ce n'étaient plus des taillis seulement, mais la forêt même, avec les ifs et les sapins argentés couronnant les faîtes. Comme dans les autres districts, depuis l'entrée au Kientchang, les rhododendrons abondaient dans cette vallée, voisinant avec le petit troène *lig. sinense*, l'œleagnus et de nombreuses espèces d'aubépines. Malgré la saison (fin janvier), des pêchers commençaient à épanouir leurs fleurs et des gnaphalles doraien leurs tiges de jeunes fleurons.

Mais parmi toutes ces plantes, ce qui me surprit de prime abord, fut de rencontrer ici d'élégants tamaris, dont les bourgeons floraux piquetaient déjà les branches.

Kan-Siang-Ing, poste avancé couvrant Mien-Shan et le principal débouché dans la vallée du Ngan-Ning, est assis sur une terrasse à 300 mètres de la rivière, rive droite. Il a la forme d'un rectangle, dont le petit côté a 50 mètres de développement, et le grand, 250. À ma grande stupéfaction, la muraille n'était pas mieux entretenue que dans les petits postes : comme à Pao-Gan-Ing, des parties croulées étaient bouchées avec des fascines ! La population comprend quatre cents familles, où les aubergistes, tenanciers de fumerie d'opium et de petits marchands sont aussi nombreux que les soldats. Ces gens se montrèrent aussi peu accueillants que possible : je fus même hué par les enfants et jeunes gens. La vieille aubergiste qui m'accorda l'hospitalité voulut me faire oublier l'impression désagréable éprouvée : elle me combla de prévenances et m'offrit toutes sortes de friandises, des pâtisseries frites à l'huile de colza par exemple, dont malheureusement mon estomac ne s'accommodait point. Elle me présenta son fils, un grand jeune homme trop mince, trop frêle, aux yeux vagues, sans expression. La vieille me

supplia de le guérir : il fumait l'opium, il s'en saturait ; ce fils unique mourrait si je n'indiquais un remède.

— Tout le monde fume ici, ajouta-t-elle, même les femmes, tout le monde vous sollicite à fumer. Je ne puis soustraire mon enfant aux mille tentations dont il est l'objet.

Le grand benêt ne disait rien. Je commençai à le chapitrer, à lui parler de la *lao ping* (tuberculose) qui le menaçait. Mais il était visible qu'il ne m'écoutait pas. Brusquement, il s'en alla : il sentait venir le *ing*. Je donnai quelques conseils à la pauvre vieille, indiquant les meilleurs moyens de combattre la funeste habitude. Mais il lui fallait un miracle, un moyen de suppression brusque : je ne pus le lui fournir.

Au moment où j'achevais un maigre dîner, ma mauvaise chambre, très étroite, fut envahie par une bande de jeunes gens bien vêtus, la fine fleur de la population du camp, qui se confondirent en amabilités, en belles phrases des plus touchantes pour un étranger qui n'eût pas su, par expérience, ce qu'en valait la ligne.

« On était si heureux de me voir, de faire ma connaissance ! Combien d'ennuis et de fatigues (*ts'ien sin, ouan k'ou* : mille peines et dix mille angoisses) n'avais-je pas endurés pour venir jusqu'à eux, jusqu'à leur très humble village ! Qu'ils m'en étaient reconnaissants ! Ainsi, ayant appris par mes gens que le lendemain matin j'allais remonter la vallée, courir des dangers par le fait du voisinage de turbulents Lolos capables de m'enlever, tous ces excellents jeunes gens allaient comme moi, à l'aube, monter à cheval et m'escorter. S'il devait m'arriver un accident, eh bien ! ils partageraient ma mauvaise fortune... jusqu'au bout.

Et l'un d'eux évoquait déjà la meule à broyer le sarrasin ou l'avoine, mue par nous, tour à tour, dans un village perdu des Ta-Leang-Shan.

J'eus beaucoup de peine à garder mon sérieux, devant ce flot de *hsu houa*, de paroles vides, dont abuse trop facilement le fils de Han, s'imaginant que notre race n'y attache pas plus d'importance que lui-même. J'avais tout de suite compris ce que signifiait cette visite et tout ce verbiage. On était venu me voir uniquement par curiosité, cette curiosité enfantine, sans limites, du Chinois. Quant à l'engagement spontané de me faire escorte le lendemain, dans une partie peu sûre de la vallée, il m'était impossible d'y croire pour deux raisons : d'abord, parce que ces jeunes gens, des oisifs, ennemis de tout exercice physique, ne pouvaient se soucier de monter à cheval, surtout au petit matin. Ensuite, parce que tout Chinois au Kientchang redoute l'ombre même du Lolo et ne se risque au-delà de Kan-Siang-Ing qu'après s'être entouré de toutes les précautions imaginables. Il est vrai qu'il a trop souvent à craindre d'être enlevé. Mais pourquoi est-ce toujours son tour de l'être ? S'il avait reçu quelquefois le Lolo comme il le méritait, s'il lui avait tenu tête, avait eu le courage de le châtier, lui Chinois, maître d'un immense empire, n'en serait pas à reculer devant quelques tribus de barbares, à se réfugier chaque nuit dans des camps ou des blockhaus. Mais qu'y faire ? Le fils de Han n'est pas un guerrier et préfère le palabre à la bataille. C'est pourquoi le jour où les Lolos seront armés de fusils au lieu d'arcs et de lances, le Chinois n'aura plus qu'à évacuer rapidement le Kientchang.

Après une dernière protestation d'amitié, aussi vive qu'elle avait été soudaine, mes jeunes gens à la belle robe de soie, aux bottes de satin noir, s'esquivèrent : ils allaient prendre du repos pour la rude journée du lendemain.

Dès l'aube, je montai à cheval et partis accompagné de deux de mes hommes, l'un pour mes instruments, l'autre pour les soins à donner à la bête. Je voulais reconnaître la vallée jusqu'à Pao-Té-Sé, un point à 14 kilomètres en amont du camp retranché. La veille, le mandarin, après avoir inutilement tenté de me faire revenir sur mon projet, déclara qu'il ne saurait me laisser m'aventurer, seul, en pareil lieu : des soldats

m'escorteraient tout le long de la route. Il les envoya en effet à mon auberge, mais j'avais été trop matinal pour eux et ne fus rattrapé qu'aux deux tiers de la route. Ils arrivèrent tout essoufflés au nombre de trois, alors que je ne comptais plus du tout sur eux. Ils cheminaient, depuis un moment, avec moi, quand nous aperçûmes, à 500 mètres, débouchant d'un sentier, une bande de Lolos conduite par un *Os noir* à cheval, armé d'un fusil. Il était suivi d'une douzaine de *ouatze*, tous armés de la longue lance. Mon escorte s'effraya, voulut me faire rebrousser chemin, mais ce n'était pas la première fois que je prenais contact avec des Lolos, au contraire. Je continuai donc de pousser mon cheval vers eux : aucun mouvement insolite ne s'ensuivit dans la bande, aucune lance ne s'abaissa. On se trouva vite côte à côte. J'abordai le chef *Os noir* en souriant ; lui, de même, sourit franchement ; j'examinai son fusil à piston, lui, mon winchester. Il admira ma selle européenne ; moi, sa selle lolotte : élégante dans son originalité, bien que primitive. J'allumai une cigarette : il en eut envie ; je lui en passai une demi-douzaine. Puis on se souhaita mutuellement par gestes « bon voyage », chacun de nous paraissant enchanté de la rencontre.

Mes soldats ne se rassurèrent pas quand même, disant hautement que l'affaire aurait pu mal tourner, que je ne devais pas m'aventurer plus loin. Deux sur trois ne faisaient rien moins que bonne contenance, je leur répondis que j'étais parti sans eux, qu'ils pouvaient s'en retourner sans moi, que leur présence ne m'était pas nécessaire. Et je donnai des jambes à mon cheval, faisant ainsi au pas allongé plusieurs kilomètres, sans me préoccuper de mon escorte. En escaladant la terrasse de Pao-Té-Sé, je vis qu'un seul soldat avait eu le courage de me suivre. Mais il avait l'air si malheureux de mon équipée... et de la sienne, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire en le regardant.

Après avoir pris l'altitude et relevé quelques lignes directrices des principales courbes de la rivière, je regagnai tranquillement Kan-Siang-Ing sans incident. Quand nous arrivâmes en vue du camp, mes soldats,

jusque-là silencieux ou parlant presque bas, devinrent subitement bruyants, puis se mirent à chanter à tue-tête. C'était tout le contraire de ce que je faisais quand j'étais enfant, lorsque le soir, dans les chemins creux de Bretagne, je craignais l'apparition d'un « poulpiquet », ou d'un « lutin », je me donnais du courage en chantant ; ici on ne chantait qu'une fois pleinement rassuré.

Je n'ai fait aucune allusion à mes jeunes gens : naturellement aucun ne se montra le matin... ni dans la soirée avant mon départ.

Je retournai à Mien-Shan par une belle journée annonciatrice du printemps, si tiède elle était. J'enregistrai dans la vallée 16 degrés 2, à une heure de l'après-midi et 14 degrés encore à 5 heures du soir. Vêtu d'une grosse veste de velours à vastes poches, que je remplissais de cailloux le long de la route, d'échantillons de roches, je souffris réellement de la chaleur. Je ne pouvais me croire en hiver, au milieu de la journée ; ce n'est que la nuit que s'observaient les basses températures : le thermomètre descendait alors à 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro.

Cheminant le long des berges de la rivière, je remarquai que les saules pleureurs avaient presque tous un bouquet de gui : cette plante parasite se rencontre d'ailleurs fréquemment au Kientchang.

Dans les champs, les paysans irriguaient la terre labourée, la gratifiant d'un peu d'humidité, à cette saison où le ciel est implacablement serein, réserve la neige qu'il laisse tomber de temps en temps, pour les régions dépassant 2.000 mètres d'altitude. Là où poussait le pavot à opium, c'est l'*in fen* qui se pratiquait. Des femmes arrosaient abondamment chaque pied avec la puante solution dont les émanations viciaient l'air. Dans les plus beaux sites, les montagnes les plus reculées, où il est maître, le Chinois empeste ainsi l'atmosphère riche et pure. Sur les pentes, au fond des vallées, dans tous les champs, il épand sa souillure, sa vidange humaine, à l'état frais, simplement délayée dans de l'eau. Il éteint les senteurs des graminées, les parfums des fleurs. Même ici où il existe d'autres engrais, il les dédaigne.

Des femmes habillées d'une blouse trop vaste, déguenillée, d'un pantalon de coton trop court, de jambières rouges ou bleues couvrant des jambes grêles, patageaient dans la vidange, en éclaboussaient leurs vêtements. Elles paraissaient si à l'aise là-dedans ! dans leur véritable élément ! Elles papotaient, riaient entre elles, ne se taisaient qu'à mon approche. Leurs traits se figeaient alors de fausse pudibonderie et elles regardaient l'étranger sournoisement, à la dérobée. À un moment, sur le sentier, passa un cortège de Lolottes : toute une gaieté. Elles étaient vêtues d'étoffes de couleurs très brillantes, où le jaune orange, le vert et le rouge dominaient. L'une d'elles, gracieuse et digne par les traits, drapée dans un ample mantelet de soie bleu de ciel, avec, sur la tête, un immense turban de la même nuance, chevauchait sur un poney blanc. C'était sans doute la noble dame d'un puissant *Os noir* et les Lolottes qui l'entouraient devaient être ses suivantes et esclaves. Une vingtaine de guerriers armés de l'arc et de la lance escortaient cette reine des Ta-Leang-Shan. Elle portait le costume le plus riche et le plus seyant que j'aie jamais vu à une Lolotte. Je demandai aux paysannes chinoises qui elle était, mais aucune d'elles ne daigna répondre.

Quel contraste entre ces Lolottes, fines, pimpantes, toujours gracieuses, et la Chinoise, épaisse, maniérée, sans grâce ! Quel contraste entre ces filles des grands espaces, des chaînes majestueuses, des hauts plateaux herbeux, et cette femme des plaines, des marécages, des terres à riz. L'une plane, hume l'air des cimes, rôde soir et matin, amoureuse des gazons, des lits de fougères ; l'autre recherche les bas-fonds, s'accroupit ou patauge sans dégoût dans une dilution d'ordures, de déjections humaines, puis rentre dans sa chambre obscure dès que la nécessité ne la retient plus au dehors.

@

CHAPITRE XV

Mien-Shan — Femmes sifans Chaudronnerie chinoise — Fong chouï

@

Au coucher du soleil, j'étais de retour à Mien-Shan, ayant croisé, tout le long de la route, de nombreux groupes de Lolos revenant du marché. Beaucoup d'entre eux portaient la lance et j'appris qu'ils ne venaient à ce marché qu'ainsi armés. Parmi ces jeunes hommes, je reconnus un certain nombre de négroïdes, mais la proportion en était moins élevée que parmi les femmes, où le type mongoloïde s'affirmait aussi, nettement. Je ne pouvais plus douter que les Lolos eussent vaincu et absorbé une race de ces régions fort différente d'eux, rentrant dans la caste dite des *ouatze*, ou esclaves.

Quelques *Os noirs* montaient des poneys. L'un d'eux avait d'étranges étriers : deux cercles faits de bambou grêle enroulé sur lui-même. C'était simple : je n'oserai dire commode. Le cavalier, d'ailleurs, se gardait bien d'y faire reposer la plante de son pied nu, il n'y appuyait que le gros orteil. Ils menaient tous leurs petits chevaux avec grande adresse, et de la voix plutôt que des jambes. Je savais déjà que le Lolo excelle dans l'art de dresser ces animaux et qu'il en est obéi à un degré que nous ne connaissons pas. Sur le sentier de la guerre, l'*Os noir* peut, s'il le juge nécessaire, abandonner un jour, deux jours. sa bête en pleine montagne, cachée dans un bois ou derrière des rochers. Elle ne bougera pas, ne hennira point, attendra là que son maître vienne la libérer de la consigne imposée. C'est, en quelque sorte, le cheval du Boer, aussi intelligent et aussi endurant. C'est, de plus, un coursier remarquable, de grande vitesse, qu'aucune mauvaise piste n'effraye, si sûr est son pied de chèvre.

Mien-Shan, bourgade murée (cote 1.940), est située sur une terrasse dominant le confluent dont j'ai parlé et commandant l'entrée d'une gorge

étroite menant à Lo-kou et Ning-Yuan-Fou. Sa position est excellente, d'autant qu'elle s'appuie en arrière à une énorme muraille abrupte, haute de plus de mille pieds, constituée par une granulite, une pegmatite plutôt, avec ses larges éléments de feldspath blanc et ses masses de grandes lamelles de mica argenté. Cette roche avait apparu brusquement un kilomètre plus haut, au débouché de la gorge de Teng-Siang-Ing. Elle était fort belle, miroitante au premier chef et couvrait de ses débris, de gros graviers jetés par l'érosion, tous les sentiers d'approche du camp.

Mien-Shan abrite trois cent cinquante familles logées dans des maisons de bois ou de terre. La maison en bois a toujours ses pignons faits d'argile battue, afin de réduire autant que possible l'action des incendies, accident fréquent en Chine en temps ordinaire, mais surtout ici, où s'ajoute un facteur autre que la négligence, le Lolo, qui prélude volontiers à ses attaques en mettant le feu partout où c'est possible. La meilleure habitation est celle toute en terre, mais elle est considérée comme vulgaire, sans élégance : aussi, toute famille qui se respecte a-t-elle recours à la construction en bois. Inutile de dire que personne ne songe à utiliser les beaux granits ou grès qui se trouvent là, à portée de la main. Certaines des maisons en bois de Mien-Shan sont vastes et bien construites, munies de plafonds en général, de planchers plus rarement. Me rappelant certains « gîtes » de la fameuse plaine de Tchentou, je trouvai luxueuses et propres les deux principales auberges de ce coin perdu du Far-West.

Sortant de Mien-Shan, on pénètre à nouveau dans une gorge étroite, à murailles abruptes, s'élargissant à quelques centaines de mètres à partir de Sin-Kia jusqu'à une distance de 2 kilomètres au-delà de Tié-Tchang, où elle redevient fort étroite, si étroite qu'on dirait une simple diaclase, une fente béante de la masse granitique : c'est le défilé de Lo-kou. La tranquille rivière de Teng-Siang-Ing devient torrent sitôt qu'elle a contourné la terrasse de Mien-Shan. Elle bondit, rugit, de seuil en seuil, jusqu'à Teng-Kia-Ouan, pour devenir ensuite paisible, rouler des eaux

émeraude sur un lit de sable rose. En abordant la gorge de Lo-kou, elle redevient sauvage, désordonnée, masquant sa plus grande beauté, noyant ses limpidités glauques sous des flots d'écume laiteuse.

Dans la partie un peu élargie du couloir Mien-Shan-Lo-kou, le thalweg et les terrasses qui le dominent sont très peuplés, montrent de nombreux villages. La moindre parcelle de sol est cultivée, et là où pousseraient mal des céréales, prospèrent des mûriers, des troènes, de beaux noyers et aussi quelques palmiers (*trachyc. excelsa*), voire même des orangers. Ce coin de vallée, formidablement encaissé, des plus pittoresques, donne l'impression d'un effort de la part du Chinois : tout le parti possible en a été tiré au point de vue agricole. Il est seulement regrettable que les versants immédiats et même les faîtes aient été totalement déboisés. La grosse arène, dont je parlais tout à l'heure, véritable gravier, envahit rapidement terrasses cultivées et fonds de thalweg.

Apercevant des indigènes faisant la pêche avec des cormorans, je m'approchai et vis qu'ils prenaient une belle espèce de poisson, une sorte de truite saumonée ne différant de la nôtre que par la forme de la tête et du museau, aux lignes très obtuses, arrondies. Cette truite peut atteindre d'assez grandes dimensions, 35 à 40 centimètres. Sa chair grasse, huileuse, est excellente au goût et très nourrissante. J'ai rencontré cette truite plus tard, dans la vallée du Ya-Long, celle du Tong-Ho et même du Ya-Ho, ses tributaires du massif des Oua-Pao-Shan. Elle se comptait dans les rivières torrentueuses, aux alentours des seuils, dans les rapides. C'est là qu'on la pêche en abondance. Au Kientchang, où l'air est très sec, ce poisson est souvent conservé par l'opération du séchage en plein air. Ce traitement peut être complété par l'opération du fumage au-dessus du foyer familial. C'est un précieux aliment pour le montagnard chinois, lui qui ne fait point d'élevage n'a guère d'autre viande que celle du porc. C'est aussi une grande ressource, dans ces régions perdues où les villages sont rares et les comestibles plus rares encore. J'ai dû apprécier moi-

même, dans certaines circonstances, quel appoint alimentaire ce poisson sec constitue en cours de route.

Je citai tout à l'heure des essences fruitières ou des arbres utiles qu'on est étonné de rencontrer à pareille altitude. J'observai de plus que les bambous qui entouraient les maisons atteignaient maintenant un développement remarquable, une hauteur de 4 à 5 mètres pour un diamètre de 4 à 5 centimètres. Ils devenaient une véritable ressource pour l'habitant et permettaient déjà un certain nombre des utilisations si importantes dont ils sont l'objet dans les plaines, les vallées basses. C'est en admirant ces bambous, en supputant leur taille, que je me rendis compte de quel combustible l'indigène se servait surtout : de bois de rhododendron.

Aux abords du défilé de Lo-kou, je croisai un groupe de jeunes femmes coiffées d'un très épais turban bleu, vêtues d'une blouse et d'un large pantalon de la même couleur. La face, bien qu'un peu trop plate, était de contours harmonieux avec traits plutôt fins. Les yeux étaient grands, sans bride marquée. L'œil était châtain, rieur. La peau du visage et des parties découvertes se montrait fortement hâlée, mais se devinait blanche dans les parties protégées. Ces femmes étaient de grande taille, bien charpentées, mais sans exclure une certaine élégance. C'est la première fois que je rencontrais des Sifans, mais je devais en revoir en grand nombre, cette même année, sur les bords du Ya-Long et, plus tard (1908), en traversant le massif du Mao-Nieou-Shan et la région inexplorée entre Mien-Ning et Hai-Tang, par Si-Ma-Kong. J'en trouvai encore en 1909, en plein pays lolo, dès que j'approchai du Tong-Ho.

Les deux soldats qui m'accompagnaient firent aux belles filles les plaisanteries les plus salées, plaisanteries qu'elles saisirent très bien, sans y prendre garde, les Sifans, dans ces régions, comprenant généralement le chinois. Ces soldats étaient grands et minces, fortement bronzés, et bien que peu habitué encore à déterminer les types de races, si nombreux dans ce far-west, je reconnus sans peine chez ceux-ci des caractéristiques de

Lolo : c'étaient à n'en pas douter des métis. Ils marchaient du pas souple et cadencé du montagnard des Ta-Leang-Shan, appuyant d'abord la pointe du pied sur le sol et non le talon, comme nous et le Chinois. Le mollet était peu marqué : ce qui est normal avec ce mode de progression, en dehors de toute particularité d'ordre ethnique.

À Tié-Tchang, j'eus l'heureuse surprise de rencontrer le père de Guébriant, qui avait bien voulu faire une longue étape pour se trouver plus tôt avec un compatriote. Il m'intéressa tout de suite à ce petit village en me conduisant à une véritable fonderie de minerai de fer, fonderie bien primitive sans doute, mais productive quand même, si riche était le minerai. Malheureusement, en raison de querelles locales trop fréquentes en cette région où l'autorité mandarinale est si faible, si spasmodique, le travail était arrêté depuis de longs mois, et rien ne permettait de prévoir une reprise prochaine.

Après une série de questions sur les principaux problèmes que je venais étudier au Kientchang, je laissai le père de Guébriant partir devant : il allait aimablement me préparer mon gîte. Moi, je gagnai lentement Lo-kou, observant avec infiniment d'intérêt les moindres aspects de cet étrange pays.

La gorge de Lo-kou n'a pas le développement, la grandiose sauvagerie de celle de Hsiao-Hsiang-Ling, mais c'est la plus étroite qu'on puisse imaginer. Ainsi que j'y faisais allusion plus haut, ce n'est qu'une fente béante, une immense diaclase dans une masse granitique. La route, une simple sente taillée dans le roc, surplombe le torrent aux eaux vertes, se heurtant, pressées et farouches, entre les blocs de grès rouge roulés de l'amont. Ces blocs, comme les bancs de granit qui les ensèrent, ont été fouillés, creusés par elles en curieuses « marmites » cylindriques, infundibuliformes ou coniques. L'été, aux jours des ondées diluviennes, c'est un roulement de tonnerre continu dans la gorge, un fracas assourdissant qui dure jusqu'à la mi-septembre.

Nous marchons sur du gravier détaché de la falaise de granit blanc à gros éléments. Nous défilons devant de petites niches où s'abritent des bouddhas, des dieux bons, dont le devoir est de commander aux blocs surplombant le sentier, de leur défendre l'affaissement ou l'éboulement : ce sont des dieux de « soutènement »

Les murailles limitantes du défilé sont couvertes, jusqu'à la cime, d'une abondante végétation, mais seulement des taillis et des buissons, comme ailleurs. Ce sont, toujours, des chênes et des pins, des tamaris et des rhododendrons. Dans le fouillis des branches, chantent des oiseaux, de pimpantes bestioles richement vêtues que je ne reconnais pas. L'un d'eux, dans ses trilles, me rappelle presque le mélodieux rossignol. Il chante les beautés de la gorge, la splendeur de la lumière, le bleu moiré du ciel, que ne ternit point le plus fugitif des nuages. À la sortie du couloir, là où le torrent est accessible, des pêcheurs taquinent des truites. Leur ligne de pêche est tout à fait perfectionnée, avec sa petite poulie fixée sur le manche de bambou pour l'usage qu'on devine. Je fus distrait de cet examen par des bêlements : un troupeau de belles chèvres blanches qui, au-dessus de ma tête, se mettaient à brouter de jeunes pousses de pruniers sauvages ou de cotoneasters. C'est la première fois que j'en voyais autant, le long de la route : elles appartenaient à des Chinois, non à des Lolos.

J'entrai à Lo-kou, avant la tombée de la nuit, en franchissant la rivière largement étalée maintenant, au cours tranquille, sur un pont de 60 mètres. Le père de Guébriant m'attendait dans l'oratoire. J'y trouvai la plus cordiale hospitalité et, dans la chambre qui me fut offerte, je jouis d'un repos complet, bien différent que celui qu'on goûte à l'auberge, où chiens et gens surtout, presque toute la nuit, troublent votre sommeil. J'acceptai aussi de passer une journée entière à Lo-kou, ayant de quoi m'occuper, dans la petite cité et son voisinage immédiat. Nous étions, d'ailleurs, tous fourbus, ayant accompli sans répit quatorze étapes successives, s'étendant du matin au soir, dont huit en montagne, par une

très mauvaise route. Mon pauvre fox-terrier, le courageux Pierrot, était rendu, lui aussi. Toute cette journée de Lo-kou, il dormit affalé dans le jardin de l'oratoire, incapable d'un mouvement, détendant au soleil ses muscles surmenés.

Repasant la rivière dans la matinée, j'allai en aval du pont visiter une fabrique de marmites en plein vent. C'était d'autant plus intéressant qu'on fondait et moulait à la fois sur le même petit espace. Je verrais, en cet endroit, la plus importante usine chinoise pour marmites qui existât dans toute la région. C'était surtout curieux et je n'imaginais rien de pareil, surtout d'aussi primitif. Je parlerai d'abord de la fonderie.

Figurez-vous un creuset, tronc conique renversé, haut d'un mètre, dont le diamètre de grande base ne dépassait point 60 centimètres. Il était façonné en argile rougeâtre que renforçaient une série de cercles en fer verticaux et horizontaux. À mi-hauteur, sur un côté, il était relié par un tuyautage à un soufflet, le soufflet chinois connu, de conception et de forme invariable, à caisse entièrement cylindrique aplatie ou parallélépipédique. Le piston se mouvait à l'aide d'une bielle reliée à une roue hydraulique. À un point diamétralement opposé au tuyautage, mais beaucoup plus bas, naturellement, se trouvait le « trou », de vidange, non le « robinet », cette commodité étant ignorée du Chinois.

Le minerai est jeté dans le creuset mélangé avec des morceaux de charbon et de coke. On ouvre la vanne et la roue hydraulique se met en mouvement ; la bielle en bois ainsi que tous les segments de transmission geignent, craquent au niveau des articulations, jouent dans toutes sortes de plans. Qu'importe ! la soufflerie commence à fonctionner et, en moins de dix minutes, une nappe de fonte bien fluente rougeoie dans le creuset. On débouche alors le trou de vidange, fermé par un simple *morceau* de coke ; et la coulée reçue dans une grande cuillère en fer est immédiatement utilisée, sans purification d'aucune sorte.

Nous arrivons à la deuxième grande opération, celle du moulage, de la fabrication proprement dite de la marmite. Le moule, de la même argile

que le creuset, a la forme d'une cloche ou plutôt d'une calotte sphérique à double paroi. Un vide très irrégulier de 2 à 3 millimètres sépare les deux calottes. L'externe est percée de trous disséminés sur toute la surface pour activer le refroidissement de la masse en fusion. Un trou plus large se trouve au pôle même. Il est destiné à admettre le flot de fonte. Sitôt la masse figée, on dégage la calotte externe, puis la marmite elle-même, dès qu'on la juge suffisamment refroidie. Et c'est fini : il n'y a pas d'autre opération.

On devine ce que vaut le produit de pareilles méthodes industrielles. Un tiers au moins des marmites doit être rebuté et pourtant ! Dieu sait qu'on n'est point difficile en Chine. Mais elles sont à parois si irrégulières, si minces par endroits, les fissures et éclatements sont si nombreux que l'artisan, tout de même, est obligé de les jeter de côté, d'en envoyer les morceaux rejoindre le minerai dans le creuset.

Toutes les marmites ont un aspect luisant, brillant par places comme un émail : c'est dû, sans doute, au laitier, à un dépôt de matières vitrifiées, puisque aucune épuration n'est faite, ainsi qu'on l'a vu.

Une curiosité du matériel de fonderie était le tuyau d'admission de l'air dans le creuset. On eût dit de la pierre, mais je ne voulais pas l'admettre. Heureusement, dans un coin, j'en aperçus un vieux, brisé et abandonné. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en reconnaissant, sur les sections des extrémités et sur les cassures, que j'avais bien affaire à de la pierre, à un granit qu'on choisissait un peu altéré pour pouvoir le modeler en forme de tuyau et surtout le forer sans trop de peine. Les chaudronniers se sont refusé à me dire comment ils le foraient, mais je suis convaincu que c'est par un moyen brut, un travail de patience avec un poinçon ou un petit ciseau à froid. La forme générale est assez régulièrement cylindrique. *Tuyau de pierre et bonde de coke*, c'est tout à fait chinois ! Depuis combien de siècles s'en sert-il et combien de temps encore les conservera-t-il ? C'est difficile à dire, mais soyez certain qu'il ne rêve point de perfectionnements, ni au Kientchang, ni dans le reste de

l'empire, à l'exception toutefois des ports ouverts, où le fils de Han a subi plutôt que recherché les inventions de l'homme de l'Océan. J'ai pu le constater bien souvent et ici une fois de plus, lorsque je voulus étudier en détail la fonderie et l'atelier de chaudronnerie en plein air, si primitifs, reconnaître la nature et la valeur des matières premières du produit fabriqué. Je fus tout de suite regardé de travers, surtout à la dernière visite que je jugeai utile d'y faire ; on ne répondit plus à une seule de mes questions et comme j'affectais de ne pas comprendre, de tout examiner quand même, le chaudronnier chef donna l'ordre d'interrompre les opérations. Pourquoi ? Il craignait simplement que je n'en surprenne le secret. Et le fils de Han est aussi pointilleux à ce sujet, devant un étranger, qu'il l'est devant un concurrent local. D'un autre côté, son orgueil l'incite à supposer que le barbare européen cherche à accaparer des procédés supérieurs aux siens.

Lo-kou n'est pas situé au confluent même de la rivière de Mien-Shan et de celle de Mianning, mais un kilomètre plus haut, sur la rive droite du premier cours d'eau. La petite cité occuperait une excellente position stratégique si elle n'était dominée en arrière (côté nord) par les dernières terrasses de la chaîne bordante droite de la gorge. Elle est si peu gardée de ce côté que les tribus lolottes cantonnées dans cette chaîne, arrivent, facilement, à faire irruption dans ses rues mêmes, ainsi que le père Bourgain me l'a appris. Du haut des terrasses dominantes, on a une belle vue d'ensemble sur les massifs environnants et, surtout, les deux vallées de Ho-Pien-Tsen et de Mianning. Celle de Mianning, la plus importante, a une largeur moyenne d'un kilomètre, trois à l'entrée ; sa direction générale est nord-sud. L'autre est orientée est-ouest, un peu plus large, mais peu profonde, irriguée par un torrent d'un parcours très limité. À l'entrée de cette vallée, au beau milieu, s'élève une tour, un *fong choui*, bâti récemment par les lettrés de Lo-kou. Ces personnages observaient, depuis quelque temps, que la cité n'obtenait plus un seul succès aux examens, que ses plus distingués jeunes gens revenaient toujours

bredouilles de la capitale, sans le diplôme rêvé de bachelier. Il était bien évident que les « influences heureuses » ne s'attardaient plus sur Lo-kou, que rien ne les y arrêtaient, qu'elles allaient se perdre autour d'autres cités au *fong chouï* mieux placé. Le plus malin de la gent littéraire suggéra l'érection d'une tour au lieu dont je viens de parler. Ce fut considéré comme une idée de génie et bientôt un centre attractif de premier ordre, une tour aux propriétés « agglutinantes » s'y dressa. Cette année même, on eut un bachelier et en janvier 1907, au moment de mon passage, on célébrait, encore, par des réjouissances publiques, le succès de deux candidats au dernier examen.

Au père de Guébriant, qui me narrait cette histoire tout à fait véridique, entièrement d'accord avec les concepts superstitieux des lettrés et du peuple, je déclarai qu'une des choses qui m'avaient le plus étonné en Chine, à mon arrivée, était la nonchalance physique des jeunes gens, leur « endurance » extraordinaire à la privation voulue de tout mouvement : marche, équitation ou autre genre d'exercice. Il me répondit que lui, dans ses montagnes, avait tenté, à plusieurs reprises, de faire prendre un peu d'exercice à des enfants qu'il instruisait. Mais les parents s'y étaient toujours opposés. Le père de l'un d'eux expliqua que nos jeux exigeant un déploiement d'activité, poussant à la culture de la vigueur corporelle, ne pouvaient être acceptés par des chefs de famille bien pensants, nourris des saines doctrines des Sages. L'exercice ferait de leurs enfants des « violents », des « brutes », des « brigands » ! C'est la croyance de tous les lettrés de l'empire : elle explique cette « cristallisation physique » où se complaît le fils de Han. Depuis de longs siècles, il glorifie la faiblesse, la déchéance fonctionnelle du muscle. Il ne recherche l'engourdissement, l'atrophie que pour acquérir le droit de se proclamer l'homme de la paix, de la tranquillité sereine. Il n'apparaît pas que le calcul ait été juste, que cet effort vers la momification ait eu des résultats heureux. La maxime *mens sana in corpore sano* restera toujours vraie, restera la loi de progression des humanités. Pour l'avoir violée, le

fils de Han s'est arrêté, s'est « figé » en pleine évolution, s'est laissé devancer par tous les autres peuples. par des barbares, comme il les appelle dédaigneusement. Tant il est réel que de l'amointrissement de la capacité physique ne saurait surgir un accroissement de potentiel cérébral !



CHAPITRE XVI

Lo-kou et les aspects de la vallée du Ngan-King — Tombe périssable ! — Paysage désertique — Mannequins !

@

Lo-kou (cote 1.780) compte 1.500 habitants environ. J'ai cité la seule industrie y existant. Quant au commerce, il est fort limité, surtout régional, et se réduit à des transactions de détail. La plus importante de ces transactions est celle de la réception et de la distribution du *pela tchong* ou ver à cire, qui s'expédie dans la vallée du Ya-Ho, en aval de Yatchéou, mais surtout dans la vallée du Ming, la plaine d'Omi, en particulier. Autrefois, il sortait du Kientchang de 7 à 8.000 charges de vers ; à l'heure actuelle, il n'en sortirait guère plus de 1.000 à 1.200. Et ce commerce tend de plus en plus à diminuer, en raison de l'incapacité du corps d'occupation à garantir les producteurs contre les incursions des Lolos, qui viennent couper l'arbre où vit et pond l'insecte : le troène ; en raison aussi de l'insécurité des voies de communication, insécurité relevant de la même cause. Ce qui a toutefois le plus contribué à tuer cette industrie, c'est cette vieille institution du *squeeze*, s'exerçant ici par la multiplicité indéfinie des lieux à péage, sous le fallacieux prétexte d'entretenir des routes, chose qui se pratique encore plus rarement au Kientchang que dans le reste de la Chine.

Ce qu'on voit le plus à l'étalage dans Lo-kou, ce sont des denrées de consommation courante telles que sel en blocs, sucre en disques, *che kao* (gypse), poissons salés, pâtes alimentaires, fruits secs : en particulier la jujube et la noix. Le sel vient de Yen-Yuen-Hsien, sous-préfecture en plein massif montagneux, à deux journées du Ya-Long dans l'Ouest. Ce sel, inférieur au produit de Tse-Lieou-Tsin, est assez fortement chargé en sulfate de chaux et même en sulfate de soude. Les Chinois du Kientchang lui

attribuent beaucoup de leurs malheurs, certaines maladies, comme le goitre, par exemple, endémique dans un grand nombre de districts.

Le sucre est un produit de la vallée du Ngan-Ning ; la canne pousse même aux environs de Lo-kou, mais la plus grosse part de cette précieuse denrée vient du sud de Ning-Yuan-Fou.

En me promenant autour de la bourgade, je fus quelque peu étonné d'y voir beaucoup de cactus, d'*opuntia*, que les gens coupaient avec soin et emportaient dans leurs maisons. Je me demandai ce qu'ils pouvaient bien en faire. J'appris qu'ils en nourrissaient leurs cochons malgré les aiguillons insérés sur les tiges. Il est vrai qu'en Bretagne on donne bien l'ajonc à manger aux chevaux : on le pile toutefois auparavant.



Groupes de Lolos et de Lolottes de la vallée du Ngan-Ning.
Maison au toit de planchettes fixées par des pierres...

Avant de quitter Lo-kou, durant une excursion avec le père de Guébriant dans un village de Lolos, j'eus une idée de la façon dont ces aborigènes comprennent l'hospitalité. Sitôt notre entrée dans le hameau, le chef de clan fit signe à deux jeunes hommes de s'emparer d'un porc qui rôdait entre les huttes. La bête sembla deviner ce qui se tramait contre elle et détala, à grande vitesse, avant qu'on ait pu la saisir. Ce fut bientôt une vraie chasse à laquelle se joignirent presque tous les jeunes gens du clan. Devinant les projets de nos hôtes, nous fîmes tout notre possible pour les empêcher d'immoler, à notre intention, le pauvre animal. Mais on ne voulut pas nous

écouter : le porc, enfin appréhendé, fut égorgé séance tenante, dépecé, et on allait procéder à la cuisson d'un repas pantagruélique quand le père de Guébriant reconnut que l'heure du retour était venue, qu'il fallait regagner Lo-kou, le plus tôt possible. Ne pouvant nous garder, plus longtemps, les excellents Lolos ne se tinrent pas pour battus dans leur tentative de générosité : à notre insu, ils remirent à nos gens la moitié du porc immolé. C'était un gros sacrifice pour ces pauvres familles dont la chère est, d'habitude, si maigre : elles se privaient, avec une spontanéité touchante, d'un gros appoint alimentaire.

Quittant Lo-kou, nous gagnons Song-Ling par une sente courant le long de la rive droite du Ngan-Ning, fleuve formé par la jonction de la rivière de Mienning avec celle de Mien-Shan. La chaîne bordante, granitique, toujours abrupte, est là à 100 mètres. Quelquefois elle nous laisse juste un passage entre elle et les eaux. Sévère elle apparaît, dans sa masse grise saupoudrée de neige dans les bancs supérieurs. Elle nous domine, très imposante, de plus de 1.500 pieds, au voisinage immédiat du thalweg, tandis que, à peu de distance en arrière, sa ligne de faite atteint déjà 6.000 pieds. Et ce n'est qu'un chaînon s'élevant graduellement vers la formidable arête du Mao-Nieou-Shan, dont il n'est qu'un bastion, un contrefort.

Nue est la masse grise : seuls, quelques pins tordus jettent des lueurs vertes sur la tristesse des solitudes rocheuses.

Ici encore, le Chinois a coupé avec rage. Et non seulement, il oublie de replanter, mais s'attache à rendre impossible toute régénération des forêts. Le père de Guébriant m'en fournissait les preuves en ces lieux mêmes si je n'avais déjà été fixé depuis longtemps sur les habitudes du fils de Han. Le Père avait reboisé, à ses frais, certains coins où le sol était très favorable aux pins. Les arbres, sous ce climat, poussent avec grande rapidité et tout faisait prévoir que la tentative faite aurait les meilleures conséquences. Mais voilà que dès que les pins eurent atteint 3 à 4 mètres de haut, les paysans des environs se mirent à les couper. Ce combustible, à portée de

la maison, leur semblait préférable à celui qu'ils étaient obligés d'aller chercher maintenant fort loin dans la montagne. Le père de Guébriant fit replanter à nouveau : même acte de la part des paysans, sitôt que les jeunes arbres commencèrent à se développer. Le Père acheta alors les terrains. Le même massacre des pins se répéta. Les mandarins, saisis de l'affaire, firent longtemps la sourde oreille, puis déclarèrent devoir prendre sans tarder des mesures sévères contre les pillards. Le temps passa et aucune sanction ne s'affirma. Poussés dans leurs derniers retranchements, ils couvrirent finalement les actes de vandalisme des paysans, s'appuyant sur un texte de loi fort ancien, établissant que les forêts, bois ou bosquets, même croissant sur propriété privée, rentraient dans le domaine communal, appartenaient à qui avait besoin de combustible ou de matériaux de construction. Le père de Guébriant dut renoncer à continuer une œuvre si intéressante.

Par moments, le sentier traverse de superbes plages de sable blanc très fin, le sable des sols granitiques où la granulite domine : on eût dit certaines plages du bord de la mer, en Bretagne. Malheureusement, dans cette vallée où le vent est souvent très violent, périodiquement, même en automne et hiver, le sable soulevé en immenses nuages tourbillonnants devient très gênant pour la circulation.

De tous côtés, se voient des blockhaus blancs, peints à la chaux : ils gardent tous les thalwegs, toutes les coulées d'accès dans la grande vallée. Ils ont la forme d'un tronc de pyramide que couronne un toit débordant. Le bord supérieur du tronc est découpé en créneaux ; des meurtrières sont établies, à mi-hauteur, sur les différentes faces. Si le blockhaus est important, dépasse une hauteur totale de 6 à 7 mètres, il porte alors deux lignes de meurtrières. Ces petits fortins mal armés et avec le genre de soldats dont j'ai parlé, n'empêchent guère les Lolos d'évoluer dans la vallée, n'entravent guère leurs razzias.

Aux approches de Song-Ling, commence la partie riche et cultivée s'étendant jusqu'à Ning-Yuan-Fou, et au-delà dans le Sud. On remarque

quelques champs de blé et de pavots, d'où s'envolent des alouettes ; et sur les alluvions herbeuses du fleuve, paissent des buffles, des bœufs maigres, très rares, et des chèvres blanches ou noires. On n'y voit pas un seul mouton.

On coucha à Song-Ling, durant la nuit, éclata une tempête qui couvrit de neige les monts jusqu'à 100 mètres au-dessus du thalweg du Ngan-Ning. Dans la vallée, il ne tomba que quelques flocons légers, fondant sitôt qu'ils atteignaient le sol. L'humidité féconde, si nécessaire dans ces régions, surtout à cette époque, s'attardait dans les hauts, se refusait à descendre dans le thalweg.

Après cet intéressant aperçu des conditions atmosphériques du Kientchang, je m'apprêtais à me mettre en route quand le père de Guébriant vint, d'un air amusé, me raconter ce qu'avaient fait mes gens cette nuit, et aussi un peu les siens, en tout une douzaine de personnes : ils l'avaient passée à festoyer, à dévorer la moitié du cochon lolo qui nous avait été offert. La capacité stomacale de ces braves Chinois est merveilleuse et leur appétit sans limites.

Nous sommes en pleine vallée du Ngan-Ning, sur la rive gauche, en route pour Ning-Yuan-Fou. La route traverse des terrasses, longe les contreforts du premier chaînon des Ta-Leang-Shan. Les pentes sont douces de ce côté du fleuve : des grès rouges facilement attaqués, façonnés par l'érosion, trop même en raison du déboisement complet. Le travail de ravinement s'accroît tous les jours, zèbre de rigoles la surface entière des pentes. Toute terre végétale semble avoir disparu. Elle est descendue pour former en partie les alluvions de la vallée, alluvions beaucoup plus étendues sur la rive gauche que sur la rive droite. Après avoir entassé ces dépôts sur sa rive gauche, le fleuve s'est mis à les saper, et il les ronge rapidement, se détournant au contraire de la roche granitique de la rive droite, dont la dureté est un trop sérieux obstacle à l'action des eaux.

À mesure qu'on progresse, la vallée s'élargit et les villages deviennent de plus en plus nombreux. Les maisons en terre battue dominent : les

murs en sont épais mais bas, de 3 à 4 mètres au plus. Beaucoup sont couvertes en tuiles, mais les bardeaux se retrouvent toujours et le chaume devient assez fréquent. Ces habitations sont généralement entourées d'un mur d'enceinte, mais, à de rares exceptions près, il est bas et si mal entretenu qu'il montre des brèches partout. Depuis mon entrée au Kientchang, plus j'avance et moins cela change. Le Chinois a, dit-on, pour règle immuable, de ne rien entretenir. C'est possible, mais après avoir entendu à Lo-kou les récits des audacieuses et constantes randonnées des Lolos, je continue de m'étonner qu'on ne rompe pas ici avec une mauvaise habitude.

Les cultures sont abondantes : du blé, des fèves, des pois et surtout du pavot à opium. Blé et pavot poussent fréquemment dans le même champ, mais à en juger d'après l'aspect des plates-bandes, la céréale ne serait considérée que comme un produit accessoire : en effet, pour une rangée de blé ou compte fréquemment de six à huit rangées de pavots. Ces cultures sont toutes assez avancées (29 janvier). Dans quelques champs, j'aperçois encore des piments sur pied, mais c'est une rareté : la récolte se fait d'habitude fin automne. Ce condiment des régions chaudes réussit bien ici, ainsi que dans toutes les parties relativement basses du Setchouen oriental.

Je reconnais aussi de temps en temps des tamaris, des cactus (*opuntia*) et même des ricins, que je ne m'attendais guère à rencontrer. Comme grands arbres, il y a quelques beaux ormes, des saules pleureurs très élevés et des féviers hérissés de buissons de longues épines. Les mûriers deviennent plus nombreux que partout ailleurs. C'est ici, dans le thalweg, la fertilité, l'abondance, mais si on lève les yeux à droite et à gauche, on sent planer la désolation, la solitude sur les versants de la chaîne gauche et de ses contreforts principalement. Plus trace de végétation, même d'un maigre gazon : la roche, complètement à nu, s'écaille, se fendille, se désagrège par petites masses et non sous la forme de gravier, encore moins de particules fines. Le ruissellement, tout

puissant sur pareil sol, ouvre partout de petits thalwegs ou agrandit rapidement ceux déjà existants. Le nombre de petits torrents est considérable ; et bien qu'ils ne coulent guère que l'été, les dégâts qu'ils font sont sérieux. Ils inondent de quartiers de roche et de grosses pierres ou galets la zone alluvionnaire féconde, en rapetissant, chaque année, l'étendue.

Rive droite, l'aspect des versants est presque aussi désolé, mais différent, toutefois. Si les pentes de l'autre côté ont pu être cultivées et même fournir d'abondantes récoltes en maïs et sarrazin, ici la roche dure, granitique n'a pu donner asile qu'à la forêt, à des conifères et à des chênes. Là-bas, ce sont des étendues ondulantes rouge clair ou rouge cinabre ; ici, des masses sévères, aux pentes rapides, hardies : des granits battus par des vents aussi violents que ceux des rivages marins.

La tempête de la nuit était calmée, mais le ciel restait encore en grande partie voilé, jetant de grandes ombres sur la chaîne. La neige des sommets, dans sa beauté blanche, tranchait, singulièrement, sur la grisaille lugubre des pentes inférieures. Et, quand à travers les nuages ou par une déchirure, quelques secondes flambait le soleil, c'était dans le lointain, par-dessus les cimes, de radieux reflets de flammes qui illuminaient l'infini. Des nappes mauves, mouvantes, descendaient aussi au fond des ravins, des gouffres séparant les chaînons, mais, soustraites alors à l'action solaire, elles devenaient sinistres de nuance, donnaient le frisson.

Pendant que je contemplais ces merveilleux spectacles, j'entendis, soudain, un cri d'oiseau qui ne m'était rien moins qu'inconnu : un cri de goéland ! Je ne me trompais pas : un goéland, tel celui à plumage blanc et ardoisé que j'ai vu, tant de fois, sur nos falaises, planait au-dessus des eaux vertes du Ngan-Ning. Je l'aperçus, longtemps, zigzaguant dans les airs. Puis il s'enfonça dans le lointain nuageux, vers le sud. Je pensai, un moment, qu'il allait voler, ainsi, éperdument, de longs jours, sans trêves, vers les étendues salées, l'océan Indien peut-être. Le cher goéland, il

évoqua pour moi tout un flot de souvenirs et les plus gais de tous, ceux de mon enfance, du gamin breton des côtes, auquel la mer prodigue tant de jouissances.

Au milieu du fleuve et le long des berges, flottaient de gros canards jaunes, en bandes serrées, surtout dans les remous, les petits rapides. Ils n'étaient point sauvages, se dérangeant, rarement, à l'approche des riverains.

On s'arrêta à Litchéou, petite préfecture sans importance, qui compte à peine 4.000 âmes. Elle ressemble à toutes les autres cités traversées : des maisons misérables, des rues sales et des porcs en goguette fourrageant dans les coins les plus puants. La principale industrie est celle des pâtes alimentaires : de longs rubans de nouilles, de longs filaments de vermicelle séchaient à l'air, dans toutes les rues, pendus à la hauteur du toit des maisons. Des gens, presque tous grêlés, pétrissaient de la farine de froment à l'entrée des maisons, la roulaient, la réduisaient en lames minces qu'on détaillait, ensuite, en lanières, à l'aide d'un immense couteau-hachoir : c'étaient les nouilles. D'autres pétrissaient de la farine de pois qui, finalement, s'en allait dans un cylindre à fond criblé de trous, où, par pression, elle s'étirait par filaments : c'était le vermicelle.

On vendait aussi des légumes qui avaient poussé, sans peine, l'automne et l'hiver (cote de Litchéou 1.675 mètres) des choux, des carottes longues de 20 à 25 centimètres, du céleri de taille médiocre et de ces petits oignons des régions montagneuses pas plus gros qu'une cerise.

Autour de Litchéou et des principaux villages, se voyaient de beaux tombeaux en maçonnerie, quelques-uns très vastes, ayant jusqu'à trois portes, à voûte ogivale plutôt que romane, et fermées par des dalles hautes de deux à trois mètres.

Les nuages se fondaient, de plus en plus, et le soleil commençait à inonder de lumière les cimes et les pentes où maintenant dominaient les

grès rouges. La neige éclatait de blancheur, les grès flambaient de lueurs sanglantes : de l'hermine sur de la pourpre.

Tous les 500 mètres environ, nous traversons des cônes de déjection de torrents, des lits de cailloux envahissants, où la marche est très difficile. Ils gagnent de plus en plus vers le fond de la grande vallée, élargissant sans cesse leur éventail. Nous rencontrons aussi de petites exploitations de charbon, où l'extraction s'en tient aux affleurements de surface.

Entre Litchéou et Ko-Kai-Leang, on croisa de nombreux porteurs en balançoire, des gens du pays qui circulent entre Ning-Yuan-Fou, Lo-kou et Mianning. Ils sont généralement à figure plate, à nez assez épaté, à front étroit, peu développé par rapport aux dimensions de la face. La mâchoire inférieure, à profil latéral trop accentué, a quelque chose de bestial. L'œil n'est pas oblique, mais plutôt horizontal, avec une paupière supérieure très plissée, dont l'extrémité externe dépasse sensiblement l'angle de l'œil, faisant apparaître celui-ci beaucoup plus long qu'il n'est en réalité.

Dans la rue de Ko-Kai-Leang, je rencontrai un type plus intéressant encore, un vrai négroïde de haute taille, au teint jaune sale, altéré par le hâle, ce qui assombrissait encore la nuance de l'épiderme. La tête est très longue avec crâne pointu ; la face aplatie montre des pommettes très saillantes. Le nez, tout à fait épaté et court, a des narines relevées, béantes, simiesques. Le front est étroit et fuyant ; l'œil grand et châtain, non marron comme j'aurais pu m'y attendre. Fortement charpenté de corps et bien musclé, il fait le métier de coolie, *peitze*, se charge de lourds fardeaux en montagne.

Aux approches de Ning-Yuan-Fou, ce que je vis de plus remarquable comme monument, c'était toujours les tombeaux. Ils rivalisaient de dimension, de richesse de dalles, de finesse de sculptures. Je ne pus m'empêcher de remarquer que le fils de Han n'emploie, généralement, la pierre que pour bâtir sa dernière demeure : pour lui, *seule la tombe* mérite de durer. Ce temple de ses mânes, il l'a voulu éternel. Mais ici, du

moins, il s'est trompé dans son calcul. La crainte de l'effort l'a fait choisir le grès là où domine le granit, choisir un grès tendre, facile à travailler, roche qui s'altère rapidement sous le climat spécial du Kientchang : le fils de Han a donc rendu sa tombe *périssable*.

Entre Mien-Shan et Ning-Yuan, j'observai, à l'entrée et à la sortie des principaux villages ou marchés, des groupes de cônes en terre avec revêtement de ciment, d'un diamètre de 30 à 35 centimètres et hauts d'un mètre, alignés l'un à côté de l'autre. J'eus beaucoup de peine à en connaître la signification et ce qu'on m'en dit me sembla si baroque que je n'y crus qu'après en avoir obtenu confirmation du père de Guébriant. Ces cônes, placés aux issues mêmes des grands villages, des bourgades, représentent autant de « soldats », de « sentinelles ». Des guerriers de terre et de paille : voilà tout ce qu'il faut, et rien de plus, pour maintenir en respect les Lolos, ces vils barbares. Leur opposer de vrais soldats, des civilisés, fi donc ! des mannequins suffisent. Le Chinois n'a donc pas voulu se contenter d'épouvantails, de formes prêtant la nuit à l'illusion, il a tenu à y attacher un symbole de dédain, de mépris profond. Il est tout entier dans ce cabotinage.

Avant de pénétrer dans la cité capitale du Kientchang, il faut traverser un torrent assez large. Mais comme le pont avait croulé depuis longtemps et que le mandarin ne s'était point hâté d'utiliser le crédit affecté à sa reconstruction, il nous fallut sauter de bloc en bloc, alignés là pour tenir lieu de passerelle. Si des pluies viennent à grossir le torrent, l'entrée de la cité est bien gardée de ce côté.

@

CHAPITRE XVII

La capitale du Kientchang Les rues ; les habitants : leur mentalité

@

Ning-Yuan-Fou (cote 1.650 mètres), cité la plus importante du Kientchang et siège du gouvernement civil et militaire de cette vaste région, est située non sur le Ngan-Ning, mais dans un diverticulum de sa vallée, au milieu d'un cirque de montagnes du plus pittoresque effet. Un joli lac occupe la moitié de ce cirque. L'autre moitié forme une zone d'alluvions riches, bien cultivées, où s'élèvent de nombreux villages et la cité elle-même. Celle-ci est située dans le nord-ouest du lac, à 2 kilomètres environ de la rive. Elle se dresse en amphithéâtre sur la pente d'un éperon plongeant vers le sud, vers la nappe d'eau. Sur chaque flanc de l'éperon coule un torrent, trop large, trop erratique, dont il faudrait limiter le thalweg en creusant le chenal principal et consolidant les berges par un travail de revêtement. Mais cet excellent mode de défense contre le caprice des eaux est rarement mis en pratique par le Chinois, même quand le régime de la rivière et son volume s'y prêtent le mieux. Il préfère établir, à une certaine distance des rives, de hautes digues qui ne gênent en rien l'élargissement du torrent, n'entravent point ses divagations. La ville elle-même, perchée sur son éperon, ne souffre pas des inondations des torrents qui l'enserrent, mais ses faubourgs, plus hauts de quelques mètres seulement que le niveau moyen des eaux, sont emportés fréquemment, sont même visités par elles chaque année.

Ning-Yuan-Fou est entourée d'une haute muraille d'un kilomètre de côté, environ (exactement 1.040 mètres, suivant l'axe nord-sud et 960 mètres suivant l'axe est-ouest). Cette muraille est construite en moellons de grès à la base et en briques dans les parties élevées. Mais, pierres et briques ne forment qu'un revêtement à la masse de terre, qui constitue

vraiment la muraille, masse épaisse de 3 à 5 mètres suivant les endroits. Ajoutez à cette puissante enceinte le caractère abrupt des flancs de l'éperon qui la supporte, l'élève de 15 mètres en moyenne au-dessus du thalweg des torrents l'enveloppant, et vous jugerez que la capitale du Kientchang est à l'abri de l'assaut, d'une attaque dangereuse, tant qu'il s'agit de tribus lolottes, armées de quelques fusils, mais surtout d'arcs et de flèches. Elle se divise en trois parties nettement distinctes : en bas, le quartier commerçant, celui des métiers et industries ; en haut, les pagodes, les temples des dieux de la guerre et les casernes, où s'abritent non seulement les soldats, mais encore leurs femmes et leurs enfants ; au centre, les yamens du général en chef, du général de la ville, des officiers ; aussi, ceux des autorités civiles, du taotaï et sous-préfet.

La partie la plus agréable, à tous points de vue, est la partie haute : toutes les habitations sont entourées de jardins et de potagers, avec quelques arbres. Il s'y trouve encore de grands espaces vides où se fait de la culture maraîchère. Cette culture n'est pas entièrement localisée à cette zone, elle se pratique dans d'autres parties de la ville, si bien que le tiers de la superficie est occupé par elle.

Les rues, comme d'habitude, sont tracées à angle droit, mais, comme d'habitude aussi, elles sont malpropres et mal pavées : des galets ronds, de grosseur inégale, à peine enfoncés dans le sol, glissants à la moindre humidité, désagréables au possible à la marche. Jamais, dans nos pays, les habitants d'une cité ne toléreraient pareil pavage.

Les maisons sont en bois ou en terre et d'aspect misérable, de par leur exigüité, leur construction souvent défectueuse et le manque presque absolu d'entretien. Les édifices publics, temples, casernes et yamens, laissent encore davantage à désirer. Beaucoup de leurs bâtiments ou dépendances croulent ou sont croulés, depuis longtemps, sans qu'on paraisse songer à les relever. En abordant certains de ces édifices, on croirait entrer dans une ruine plutôt que dans une habitation. Mandarins civils et militaires, jamais certains d'être maintenus dans leur poste et

n'ayant pas toujours de fonds spéciaux pour l'entretien des yamens, s'y succèdent et font le minimum de réparations possible. Bref, la ville, dans son ensemble, a un air de pauvreté, de dénuement, qui frappe tout étranger qui y pénètre. Dans nos régions les moins favorisées, on ne voit jamais rien de pareil.

Je viens de dire que les maisons étaient en bois ou en terre, mais le soubassement est généralement en pierres, en galets ramassés dans les torrents, jamais en moellons détachés à la pioche d'une masse rocheuse. Ce soubassement n'existe, n'est construit avec pareils matériaux que parce que la pente du terrain, sa nature (il est argilo-gréseux) et la violence des pluies d'été transformant les rues en torrents l'exigent impérieusement. Hors de cette précaution, point de stabilité pour la maison : c'est le glissement lent ou rapide, mais fatal, le croulement de tout l'édifice.

Cette ville pauvre est rien moins qu'animée, à part certains jours de marché où tous les bourgs et hameaux des environs y déversent, pour un moment, leur population. C'est une cité morte où les habitants donnent l'impression d'être engourdis, las de je ne sais quelle fatigue. L'opium joue sans doute son rôle dans cette apparence, rôle considérable même, mais, à l'origine, se retrouvent l'indolence, la paresse naturelle à la race. J'ai expliqué dans mon premier livre ce qu'est l'activité du fils de Han, combien magnifiée elle a été et combien réduite on la reconnaît quand on observe scrupuleusement les faits, qu'on cherche à *coter* la somme de travail fournie. Au Kientchang, sous ce radieux climat très doux, les tendances organiques du Chinois se révèlent aisément, apparaissent très manifestes. Toutefois, dans un but de contrôle, pour être bien certain que je ne me trompais pas, que je ne conclusais point d'après des symptômes très localisés, de simples apparences, je demandai au père de Guébriant son avis, ce qu'il avait constaté durant son long séjour dans un pays qu'il a parcouru dans tous les sens. Il me répondit que les gens étaient fort peu actifs dans le Nord du Kientchang, mais qu'ils étaient foncièrement

paresseux dans tout le Sud. Lui qui fait construire, ne peut s'habituer à l'insignifiant rendement des ouvriers : il en est stupéfait. Et cependant, tout Européen qui vit depuis quelque temps en Chine, en n'importe quelle province, n'est guère exigeant sur la quantité ou la qualité du travail accompli. À Yatchéou, dans le Setchouen oriental où la lutte pour la vie est intense, la concurrence infiniment plus âpre qu'au Kientchang, je priai le père Gire, homme fort intelligent et froidement observateur, auquel je dois de précieux renseignements, de me dire ce qu'il pensait de la capacité de travail normale de l'ouvrier de sa région. Il la mit, naturellement, bien au-dessous de celle de l'artisan français, mais voulant me donner des chiffres, de préférence à une simple estimation, il calcula pour d'importantes constructions qu'il dirigeait depuis deux ans, il calcula combien ses maçons avaient, en moyenne, placé de briques par jour, durant cette longue période. Jugeant d'après ce que j'avais constaté moi-même, à Tchentou, en pressant les ouvriers, je déclarai, *à priori* au père Gire que son équipe de maçons ne devait pas placer plus de 100 briques par jour et par homme. J'étais dans le vrai, mais au-dessous de la réalité. L'excellent Père me dit, de son air souriant, plein d'indulgence : « Ils ne m'en placent qu'une moyenne de 75... et cependant je les surveille. Les pauvres gens ! c'est tout ce qu'ils peuvent faire en une journée point inférieure à 10 heures de présence sur le chantier ! Il faut les voir placer une brique : ils la tournent et retournent, lui cherchent un lit combien de fois ! Ils causent, la reprennent, s'intéressent à un mot, à un petit incident ; l'oublient dans leur main. Et quelle lenteur dans tous les mouvements ! Mais s'il était moins bavard, cet ouvrier, il arriverait tout de même à fournir un peu plus de travail : seulement il jacasse du matin au soir comme tout bon Chinois. Rien n'est plus pénible au fils de Han que de garder le silence et rien ne lui est plus cher que les heures où il peut conter des histoires interminables dont nous cherchons, nous, vainement l'intérêt ou même le côté amusant. Il se grise de mots, de futilités, et s'il éprouve une joie ou une déception, il est bien rare que l'une ou l'autre reste concentrée, ne se manifeste point par un flux de paroles. Non qu'il

soit incapable de dissimuler : bien au contraire, il le sait à merveille, mais ce qu'il sait beaucoup moins, c'est se *taire*. Dans toutes les phases de l'existence, même celles touchant à l'intimité familiale, tout se démasque, tout se dit et, généralisant, on peut déclarer qu'en Chine le secret le plus grave, même d'État, est toujours le secret de polichinelle.

Ning-Yuan-Fou est bien une ville morte : on n'y constate aucun symptôme d'une vitalité quelconque. Elle abrite une nombreuse garnison et cependant, jamais je n'ai entendu une sonnerie de trompe, vu des soldats s'exercer ou parader. Le père de Guébriant m'avait recommandé d'aller voir ces militaires : je serais édifié sur leur caractère, leur amour, avant tout, pour la vie paisible et familiale. Mêlés à leurs femmes, à leurs enfants, ils lézardent, dans le camp, aux portes de la caserne, dès que le soleil d'hiver chauffe un peu la cité. Je passais, chaque jour, dans ce camp, à des heures différentes et jouissais toujours du même spectacle : des guerriers dormaient ; d'autres, les plus sérieux, rapetassaient leurs nippes, faisant concurrence à leurs femmes. Celles-ci, comme première occupation, cherchaient les poux de leurs rejetons, puis, la chasse achevée, s'adonnaient à quelques travaux d'aiguille ou à la fabrication de *tsao hai* (sandales de paille). Quand il leur arrivait de laver, elles le faisaient dans un petit baquet, sur le seuil de la porte, et vidaient tranquillement l'eau sale au lieu même de l'emplacement du baquet, sans se lever, sans faire les deux ou trois pas qui les auraient conduites au milieu de la rue. Jamais elles n'allaient à un lavoir quelconque, en dehors de la ville, ou seulement au torrent. D'ailleurs, il n'y a pas que les eaux sales qui se jettent ainsi dans la rue, mais bien les ordures de toutes sortes, y compris les produits éminemment putrescibles de l'écharnage des peaux de mouton, industrie dont je parlerai. Tous les déchets de préparation des cuirs sont abandonnés dans la ville. Il ne vient à l'idée de personne de les rejeter hors de la cité, de faire les frais de leur transport. Il en serait de même des déjections humaines si le paysan n'en avait besoin comme engrais. Bref, les débris organiques de toute provenance,

gadoues des grandes agglomérations d'hommes, fermentent ici, à souhait, sous le radieux soleil, empestent l'air, souillent la nappe d'eau souterraine. Personne n'y prend garde, pas plus le mandarin, le lettré, que le dernier des mendiants. Il n'y a nettoyage qu'à la fin du printemps et en été, c'est-à-dire à l'époque des grandes pluies, des eaux sauvages qui descendent la pente des rues. Et encore ce nettoyage n'atteint-il point le bas de la ville, qui, au contraire, voit augmenter son contingent de détritus. Est-il étonnant que la fièvre typhoïde, les maladies intestinales fassent autant de victimes dans cette ville qu'ailleurs, malgré la salubrité du climat, la pureté naturelle de l'atmosphère ? Par paresse et aussi par assuétude à un milieu malodorant qui ne le gêne plus, l'habitant reste où il est, évite tout déplacement inutile, même la simple promenade sur la muraille de la ville, où une large plateforme gazonnée offre la meilleure piste pour la marche. J'y allais fréquemment, fuyant la rue dallée avec l'irrégularité que l'on sait et j'y jouissais de merveilleux spectacles aux différentes heures du jour. Car, Ning-Yuan-Fou, dans son cirque de montagnes, occupe une situation unique, qui s'embellit encore du voisinage de son gracieux lac, d'une surface de 40 kilomètres carrés. Et, au-delà du cirque, ce sont de hautes chaînes dans toutes les directions : les Ta-Leang-Shan, dans l'est, le Mao-Nieou-Shan, dans l'ouest, à l'infini, par l'étendue des massifs.

Parlant, tout à l'heure, de la rue et de l'habitant, je n'ai pas mentionné certaines caractéristiques. Cette population est de taille plutôt élevée ; et s'il existe d'assez nombreux négroïdes de petite taille, les gens de moyenne ou de haute stature dominant. Le métissage lolo est très apparent chez beaucoup d'entre eux. La femme est petite relativement à l'homme, et si l'une d'elles se faisait remarquer par sa taille et un développement harmonique du corps, il fallait chercher, dans les traits, certaines particularités appartenant au Sifan ou au Lolo, particularités qui se décelaient facilement.

La masse de cette population est fort négligée dans le vêtement, exhibe des haillons malpropres dont le port ne s'explique point par la seule raison de pauvreté. Il y a autre chose que l'on sait. La plastique, la beauté du corps aurait cependant besoin d'être rehaussée de quelque façon, car il est deux affections endémiques qui l'atteignent, la déparent considérablement : ce sont le goitre et la variole. Le nombre de grêlés est si grand qu'on compte littéralement ceux qui ne le sont pas et, dans la généralité, les stigmates de la maladie sont extrêmement apparents, criblent le visage de brunes alvéoles. Quant au goitre, il est aussi fréquent que la variole. Il touche tout le monde, sans distinction d'âge et de sexe, mais en particulier la femme. Presque toutes les jeunes filles étaient agrémentées d'une tumeur vraiment hideuse par son développement. Ici, on n'y prête nulle attention et si difformité il y a, on est bien près de la considérer comme nécessaire, puisque inévitable. On se contente de déclarer que c'est la faute au sel de la région et qu'on n'y peut rien. Le père de Guébriant a eu le courage de s'attaquer à ce mal et par l'iodure de potassium a obtenu de nombreux succès, sinon complets, du moins très encourageants et amenant une diminution rapide de la tumeur. Mais, on n'a, généralement, recours à lui qu'à partir du moment où l'excès de développement de la glande provoque une gêne physique, trouble les phénomènes respiratoires par compression de la trachée.

La qualité de l'eau habituellement consommée par l'habitant de Ning-Yuan-Fou joue, évidemment, le rôle principal dans cette affection. Je n'avais pas les moyens de l'analyser, mais il y avait intérêt à examiner le sol d'où elle provenait. Je pus constater, en étudiant la structure générale des chaînons avoisinants, que le petit canal de dérivation qui alimente la ville par le nord emprunte ses eaux à des sources qui sourdent de roches considérées par les chimistes comme goîtrigènes.

Mon attention a été aussi attirée sur la proportion assez élevée de crétins vrais ou de crétinisants. J'appelle, ainsi, les adultes dont le développement se révèle incomplet, garde des apparences, des

caractéristiques d'infantilisme, sans atteindre au stade du crétinisme classique où tous les grands appareils ou organes sont touchés, le cerveau y compris et surtout. Ce n'est point ici le lieu de m'étendre sur ce sujet, mais si je n'avais déjà connu les tendances naturelles de la race exposées plus haut, je n'aurais pas hésité à chercher une explication de son indolence dans la présence si fréquente du goitre dans la région. Il est même logique de considérer cette affection comme jouant un rôle appréciable nullement à dédaigner dans l'évolution physio-psychologique de l'indigène, même peu touché en apparence par l'endémie.

@

CHAPITRE XVIII

Le lac et le cirque de Ning-Yuan-Fou

@

Le lac de Ning-Yuan-Fou, au sujet duquel j'ai déjà dit quelques mots, constitue la partie la plus remarquable du diverticulum de la vallée du Ngan-Ning. Il communique actuellement avec elle par un affluent-déversoir, au cours très lent, qui s'échappe du cirque à son extrémité occidentale par une brèche de quelques centaines de mètres, éloignée du lac de deux kilomètres environ. L'affluent rejoint le Ngan-Ning une demi-lieue plus loin. Il est bien évident que ce cirque fut autrefois fermé, que le lac ne communiquait point avec le fleuve et que la brèche est due à leurs inondations successives, l'une battant le pied de la colline-barrière, l'autre nivelant son faîte. C'était, d'ailleurs, la partie la moins élevée de la ceinture montagneuse et celle dont la roche : des grès rouges, offrait le moins de résistance.

J'ai dit que le lac avait 8 kilomètres de long sur 4 de large, en moyenne. Son grand axe est sud-est-nord-ouest. Il est une partie plus rapprochée de l'extrémité orientale que de l'autre, où deux baies se font face, si bien que la largeur atteint 6 kilomètres. C'est donc une nappe d'eau assez étendue, dont la surface n'est guère inférieure à 40 kilomètres carrés. Quant à sa profondeur, elle n'est en rien en rapport avec les « suppositions » des habitants. Je dis « suppositions », car personne dans la région ne s'est jamais donné la peine de sonder ce lac, même point les officiers de la garnison : ils préfèrent les longues siestes, les douceurs de la pipe à opium à tout exercice physique, *a fortiori*, à toute excursion topographique. Le fils de Han ne se remue qu'à bon escient, par nécessité, très rarement par plaisir, au sens du moins où nous l'entendons généralement, quand nous pouvons nous livrer au passe-temps de la chasse où de la pêche, de l'équitation ou de la marche, formes d'activité spontanée, non obligatoire,

d'où nous retirons de grandes satisfactions physiques avec, par répercussion, une détente intellectuelle avidement recherchée. Ce sont là des tendances, des habitudes dérivant d'un tempérament ou, pour parler grec, d'une idiosyncrasie qui est bien spéciale à la race blanche, la race agissante par excellence, toujours chargée en potentiel, en excès d'énergie qui fuit de tous côtés.

Personne donc, depuis des siècles que la région est occupée par les Chinois, n'a songé à pratiquer des sondages du lac. Le général en chef nous fit, seulement, savoir qu'il n'était peut-être pas très prudent de lancer une barque dans certaines baies, surtout celle de l'extrémité orientale, où existaient, d'après des renseignements sûrs, des tourbillons, des remous dangereux, des sources bouillonnantes jaillissant de tous côtés. Aussi, ce n'est pas, sans une certaine répugnance, que notre équipage, dont deux chrétiens notables que le père de Guébriant amena avec nous, consentit à ramer dans la direction de la baie suspecte. Le temps même s'étant un peu obscurci, nous menaçant de quelques ondées, cette éventualité fut invoquée pour mettre le cap ailleurs, vers la berge la plus rapprochée. Il fallut qu'aidé du père de Guébriant, j'en impose à la pusillanimité de ces bons Chinois et, prenant la barre moi-même, les guide vers l'intéressante baie. Ce jour, nous fîmes de nombreux sondages dans une moitié du lac et comme rien d'anormal ne se produisit, rien ne fut plus facile que d'organiser une deuxième expédition, dont l'objectif était d'explorer le coin le plus « agité », le plus « bouillonnant » de la nappe d'eau. Au dire de certaines gens, la surface, en cet endroit, cachait des profondeurs effrayantes. Il fallait m'armer d'une ligne extrêmement longue, de 100, 150 *tchang*s (le *tchang* vaut 3,40 m) et même davantage. J'en gréai une de 100 brasses de long, qui me parut devoir suffire à tous les besoins. La barque s'enfonça, graduellement, au plus profond de l'anse redoutée, pendant que je pratiquais moi-même les sondages, de distance en distance. Les eaux étaient partout limpides et calmes, sans l'ombre visible d'un tourbillon,

d'un remous. Hêlant une barque qui pêchait non loin, on s'enquit de l'endroit où se cachaient les pièges de l'onde traîtresse. Le patron sourit, fit un vague geste, puis, pressé de donner quelque indication, déclara qu'« il n'avait jamais rien vu de tout cela ». Par acquit de conscience, nous continuons nos recherches et nos sondages allant presque au pied de la chaîne du versant le plus abrupt où devaient se trouver le gouffre, les vagues en mal de giration et aussi les grandes profondeurs. Mais voilà que c'est toujours le calme des eaux dans la tiédeur d'une radieuse journée : une surface miroitante, scintillante, non mouillante, en aucune façon tourmentée. Notre barque zigzague, cherche : rien. Et la profondeur est ridiculement petite, guère plus élevée que celle trouvée au centre de la nappe d'eau suivant la grande ligne axiale, qui se rapproche quelque peu de la rive méridionale. Profondeur maxima : 17,90 m ! Oui, 17,90 m pour le lac-gouffre des bavards de Ning-Yuan-Fou ; et 14 mètres seulement comme moyenne dans le chenal axial.

La barque vira pour se diriger vers une anse située dans le sud-est, où les habitants nous avaient signalé l'existence, il y a quelques siècles, d'une cité qui aurait disparu dans un cataclysme. Il nous fut impossible d'en trouver, au bord du lac ou à quelque distance de la berge, aucun vestige. Aucune apparence de maison croulée ou même d'un simple mur, ou encore d'un tas de briques ou autres matériaux. D'ailleurs, étant donnée la configuration de la ceinture montagneuse et son contact immédiat avec la nappe d'eau, étant donnée aussi la raideur des pentes, il est difficile d'imaginer qu'une ville ait trouvé place pour se déployer en pareil lieu. Il existait, probablement, un village qui a disparu dans une inondation. La preuve en serait dans la présence d'un petit éperon qui a manifestement glissé, s'est déplacé vers la berge. Il y a rupture visible de cet éperon avec la chaîne bordante et toutes les apparences d'un affaissement marqué. Un torrent, d'un assez fort débit, côtoie d'ailleurs un flanc de l'éperon. C'est lui sans doute qui a été l'auteur principal de la catastrophe, aidé en cela par les eaux du lac, délitant, à chaque crue, les

couches argilo-gréseuses de la base de l'éperon. À la place de l'antique village, s'élève une pagode appelée *Kou-Tcheng-Se*, ou *Temple de la vieille cité*. Des lettrés de Ning-Yuan-Fou contestent l'existence d'une cité en ces lieux : leur opinion est, sans qu'ils s'en doutent, d'accord avec les phénomènes géologiques. Tout au plus admettent-ils l'existence d'un village ou d'une sorte de monastère (bonzerie).

Nombreux sont les hameaux autour du lac, sur la rive nord surtout et autour de la pointe orientale. C'est que le sol, formé d'une épaisse couche d'alluvions, est des plus fertiles. Ce sont même des alluvions très récentes, le résultat de la lixiviation des collines gréseuses voisines, puisque la terre est encore rouge comme la roche elle-même. Et ce travail de lixiviation est très actif, puisqu'il est très rare d'observer, à la surface, des traces d'humus, de matières végétales décomposées. C'est la faute au déboisement par trop absolu. Autour du lac, on n'aperçoit plus que deux insignifiants bosquets : et ils ne sont là que pour entourer deux pagodes. Je l'ai dit, il y a longtemps : « Heureux sont les temples en Chine, car ils peuvent jouir, sous le brillant soleil, d'une ombre protectrice ! Heureuse aussi est la nécessité de ces bosquets rituels, car elle conserve aux yeux la joie des frondaisons, des tonifiantes verdeurs ! »

Sur le sol alluvionnaire dont je viens de parler, je remarquai de nombreux débris calcaires parmi l'arène et les graviers : ce qui explique la fécondité de la terre dans ce délicieux coin de Ning-Yuan. Dans le voisinage du lac, le sol est, cependant, trop humide, la proportion d'argile trop abondante, si l'on en juge par les joncs et les prèles qu'on y découvre au milieu des champs. C'est que le lac, recueillant la plus grande partie des eaux qui ruissellent aux flancs de la ceinture montagneuse, dépasse largement l'été la limite de ses rives ordinaires, déborde, en un mot, abandonnant d'abord, non loin de la cuvette, les fines particules flottantes d'argile qu'il renferme. Au lieu de creuser l'affluent-déversoir ou, simplement, de lutter, par des curages réguliers,

contre le comblement du lit, phénomène qui s'accomplit d'autant plus rapidement que la pente vers le fleuve, ainsi que je l'ai signalé, est presque insensible, le Chinois élève, ou plutôt a élevé des digues tendant à protéger Ning-Yuan-Fou, surtout contre l'inondation. Les autorités, en décrétant la place où construire ces digues, ont beaucoup plus pensé à elles-mêmes et aux notables de la ville qu'au paysan. Elles s'érigent, en effet, ou plutôt « croulent » à 500 mètres de la muraille sud de la cité, qu'elles ont protégée autrefois par une levée de terre représentant deux côtés d'un rectangle. Je parle au passé, parce qu'il ne persiste plus que des segments de digue, tant les brèches sont nombreuses, nivelées au ras du sol. Et on ne cherche pas plus à les réparer qu'à entretenir les ponts sur les torrents, les murailles des camps retranchés, les routes et édifices publics. Ici, où que l'œil se porte, ce sont des ruines, des preuves les moins déguisées d'une véritable décadence. Des ruines partout, sauf dans les lieux du grand repos, les cimetières, où les tombes s'exaltent, orgueilleuses, solidement construites et quelque peu entretenues !

Dans le nord-est de la cité et jusqu'au fond du cirque, le terrain est plus élevé, constitue les premiers gradins de la chaîne bordante : les champs sont donc à l'abri de l'inondation d'autant plus que le colmatage naturel réalisé par les crues du lac rend l'invasion des eaux de moins en moins fréquente et durable. Cette invasion se limite maintenant, sauf exception, à la zone humide dont j'ai parlé, celle où croit le jonc, soit une profondeur de 3 à 400 mètres seulement.

C'est donc la partie nord et nord orientale du cirque qui est la plus peuplée, les villages s'y trouvant en sécurité complète. Ce qui n'empêche pas certains paysans de bâtir leur maison sur les rives mêmes, pour être plus près de leurs champs, pouvoir les surveiller, précaution de première nécessité en Chine, où la propriété d'autrui est mal défendue par la loi et fort peu respectée. Les pêcheurs, aussi, construisent leur hutte dans le voisinage immédiat des berges.

En dehors des agglomérations chinoises, on aperçoit de tout petits hameaux, mais perchés très haut, au flanc de la chaîne circulaire, dans le nord-est surtout : ce sont des groupements de Lolos. Ils dominent, de plusieurs centaines de mètres, le fond du cirque, où jamais ils ne s'établissent, évitant toujours le voisinage du fils de Han. Dans ces repaires, les Lolos sont au mieux pour l'offensive et la défensive. C'est de là qu'ils se jettent sur la petite plaine, qu'ils pillent le paysan chinois sans avoir grand'chose à redouter, si rarement les villageois, et même les troupes régulières, osent les inquiéter par représailles, dans leurs retraites peu accessibles.

Le lac de Ning-Yuan constitue une grande réserve de poisson pour le district. Il y est très abondant et généralement de bon goût. L'espèce qu'on y pêche en plus grand nombre est une sorte de carpe capable d'atteindre une grande taille, 50 et même 75 centimètres. La plus grande partie de ce poisson est salée et séchée au soleil, puis fumée de même façon que dans la région de Mien-Shan-Lo-kou. Je n'ai pas vu au marché de Ning-Yuan-Fou la truite saumonée que j'ai décrite ailleurs. Elle serait très rare dans les eaux peu vives du lac, bien qu'elle puisse y être amenée par la voie des torrents qui viennent s'y jeter.

On trouve encore dans ce lac des mollusques, du genre « limnées », qui atteignent fréquemment de grandes dimensions, le quadruple de la taille ordinaire de celles qu'on peut rencontrer dans nos régions. Ces limnées sont appréciées de l'habitant et mangées bouillies sans autre préparation. Une espèce, de petite taille, me rappelait tout à fait le bigorneau des côtes de Bretagne. Je m'y serais mépris si je ne l'avais sortie de l'eau douce.

Ce qui abonde encore dans le lac ou plutôt sur le lac, ce sont des oiseaux : des cormorans, sarcelles et surtout canards sauvages. Les canards sont par milliers, en groupements serrés de plusieurs centaines souvent. Ils forment des phalanges si épaisses quelquefois, qu'ils se refoulent, se bousculent dans tous les sens, pour s'écarter un peu du

sillage des barques, devant lesquelles ils dédaignent généralement de s'envoler, si confiants ils sont par l'ère de paix presque ininterrompue dont ils semblent jouir ici. Ils ne sont, en effet, chassés, et encore de façon intermittente, que par quelques paysans ou pêcheurs armés de mauvais fusils qui ne leur font pas grand mal. Ce sont les seuls ennemis qu'ils aient à redouter : jamais l'amateur, officier, lettré ou bourgeois, marchand, lesquels ne pensent jamais à se déranger pour pareille équipée.

Parmi ces canards, il en existe une très grosse espèce presque entièrement jaune que je n'ai pas vue ailleurs qu'au Kientchang. Son vol est particulièrement lourd et pénible : elle est facile à abattre. J'en ai encore observé, mais un seul individu, à plumage entièrement blanc, sauf la tête qui est noire : un gros point sombre sur une masse de duvet neigeux. C'est la plus belle espèce que j'aie jamais rencontrée. J'en ai revu un autre sur le Ya-Ho, près de Hong-Ia. J'hésitai même à les considérer comme des canards, les prenant pour des cygnes, mais jusqu'ici je ne crois pas m'être trompé en les qualifiant de canards.

Les cormorans sont beaucoup moins nombreux que les canards. Ils ont une grosse importance, comme on le sait, pour le pêcheur chinois qui les capture pour les utiliser, une fois apprivoisés, comme auxiliaires de ses prises les plus fructueuses.

En dehors de cette faune, de cette richesse en poisson surtout, qui donne au lac de Ning-Yuan-Fou une grosse importance au point de vue alimentaire, on peut encore envisager certaines facilités de communication entre la partie nord du cirque et sa bordure méridionale. Les barques longues et plates, rappelant un peu un doris, qui sillonnent la nappe d'eau, peuvent porter un assez grand nombre de personnes. Elles ne servent guère pour le trafic des marchandises, et sont utilisées avant tout pour le transport des paysans ou petits marchands qui vont d'un marché à l'autre.

Enfin, à un point de vue qui n'est pas à dédaigner, au point de vue sportif, le lac représenterait pour l'Européen une source d'agréables distractions : on peut y faire en toute sécurité, si bien abrité il est, de la voile, de la rame : on peut y pêcher à la ligne, au filet. Six mois de l'année, les eaux sont couvertes de canards et de sarcelles : on aurait donc une chasse facile à deux kilomètres seulement de la ville.

Aucune de ces distractions ne tente jusqu'ici la jeunesse dorée de Ning-Yuan-Fou. Elle n'en a qu'une, ne recherche qu'elle : invariablement, elle consiste à s'en aller, en bande, dans une pagode sise au flanc de la chaîne bordante sud. Le lieu s'appelle Lou-Shan ; un joli bosquet entoure le temple. Le site est ravissant avec le lac au-dessous, dominé de plus de 100 mètres, tandis qu'en face sont les premiers contreforts rouge cinabre des Ta-Leang-Shan. C'est un coin de paix et de contemplation. Les jeunes lettrés y viennent donc, mais pour manger et boire copieusement, pour festoyer en un mot, chanter le vin et la joie de vivre à pareil moment. Les vers qu'on débite se rapportent presque toujours à des chansons bachiques, ne célèbrent point ce qui est le plus digne d'être chanté : les merveilles, les éblouissantes beautés naturelles s'étalant devant les yeux du haut de la terrasse de Lou-Shan. On ne paraît point s'en soucier de ces beautés, puisque de la cour antérieure du temple, de la salle de festin, on n'a d'autre vue que celle du *tchao pi*, ou mur élevé, destiné, comme on le sait, à barrer la route aux « influences mauvaises » pouvant menacer le sanctuaire. Ce *tchao pi* est construit, non seulement, devant les édifices publics, mais encore devant la maison de toute famille soucieuse de sa sécurité et de son bonheur et qui a les moyens de faire les frais de pareille précaution. À Lou-Shan, il est ainsi construit et orienté qu'il masque complètement la vue du lac. Il est désolant qu'en Chine il ne puisse y avoir d'accommodement entre la géomancie et la poésie des espaces.

CHAPITRE XIX

Environs de Ning-Yuan-Fou — Cultures et fermes

@

Parcourant la campagne à cette époque, première semaine de février, j'étais émerveillé du spectacle que m'offraient les cultures. Le blé n'était pas encore très haut, n'avait guère plus de 20 centimètres, mais les fèves, les pois et les colzas étaient en pleine floraison, et dès le 11 de ce mois, je voyais de l'orge en épi. Les pavots, eux, atteignaient de 25 à 30 centimètres de développement. Les tons glauques de leurs belles feuilles tranchaient sur le vert sombre des blés, l'or des colzas, la neige empourprée des pois : le mélange des cultures formait un damier des plus joyeuses couleurs. Ces champs évoquaient le printemps, le clamaient partout. Depuis quelques jours déjà, des abeilles fouillaient les corolles des légumineuses, bourdonnaient à cœur joie. Il faisait si doux et si tiède, si haut et si brillant luisait déjà le soleil, que je songeais, à pareille époque, aux jours bénis d'une fin de mai chaude, au ciel toujours serein. Tout près, cependant, à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la vallée ou du lac, la neige paraît de sa blancheur les versants et les cimes.

En dehors de ces cultures, on observait encore des champs d'arachides et de *pi ki*¹, dont on achevait la récolte, des champs de cannes à sucre, en grand nombre, une canne assez longue, deux mètres environ, mais très grêle (*Sorghum saccharatum*). Plus au sud, elle se développe davantage, mais n'est-ce pas merveilleux de la voir ainsi croître à Ning-Yuan-Fou, par plus de 1.700 mètres d'altitude ?

Ce qui faisait encore la beauté et la gaieté de cette campagne, c'étaient les arbres fruitiers, les pêchers et abricotiers fleurissants, les troènes embellis de leurs grappes de baies noires par l'hiver respectées,

¹ Scirpe à tubercule.

les orangers dans la splendeur de leur feuillage. Les mûriers dépouillés, les ormes nus, les saules poussant leurs très jeunes feuilles à côté des pterocaryas, disaient, tout de même, qu'un éternel printemps ne régnait pas, encore, sur cette région du Kientchang.

Fin mars ou première quinzaine d'avril, les fèves, pois et colzas seront récoltés, le blé, trente à quarante jours plus tard, si bien que dès la première semaine de juin, tous ces mêmes champs, hâtivement labourés et irrigués, seront devenus autant de rizières, où de jeunes plants se dresseront dans la vase humide. Dans tout le cirque et la vallée du Ngan-Ning, depuis Lo-kou, la récolte de riz est assurée par l'eau des torrents descendant des chaînes bordantes. Ces eaux, aménagées comme le Chinois en a la grande habitude, sont plus que suffisantes pour la surface cultivée, sont trop abondantes même, et, par suite, dangereuses, à certaines périodes de l'été, lors des pluies orageuses diluviennes. Comme le déboisement est absolu, c'est une nappe de ruissellement épaisse et sauvage, d'une vitesse qui ne connaît point d'obstacle. Entraînant avec elle les débris de roches décapées par une érosion intense, elle couvre de galets la rizière, l'inonde de lourds graviers, broie les belles tiges en épis. Le cirque de Ning-Yuan est moins exposé, de ce chef, que la vallée elle-même. Les deux principaux torrents descendant du nord se jettent dans l'ouest du lac, dans le déversoir, traversant ainsi la partie la plus rétrécie de la zone cultivée.

Les eaux du lac ne peuvent être utilisées pour l'irrigation puisqu'il occupe le point déclive du cirque. Quant à la machine élévatoire dite *noria*, elle ne saurait être employée puisqu'il lui faut de l'eau courante d'une certaine vitesse, qu'elle ne trouve pas, même dans l'effluent. L'hiver, où il ne s'agit que d'arrosage et non d'irrigation véritable, comme pour le riz, les champs sont pourvus de l'eau nécessaire par la petite *noria* à pédales, fort peu employée d'ailleurs, en raison de la difficulté d'établir ici des étangs artificiels. Seuls, les riverains immédiats du lac pourraient utiliser cet engin. Mais dans la vallée du Ngan-Ning, pendant la période

sèche d'octobre à avril, on compte surtout sur la bienveillance céleste, la générosité du dragon : on attend de lui, deux à trois fois par mois, une petite chute de neige fondue. Si elle ne se produit pas, ou se décide à arroser les champs, vaille que vaille.

Une raison superstitieuse s'attache toujours au fait d'une sécheresse prolongée. On la conjure comme on peut. Un étranger peut être la cause directe de cette sécheresse ; il peut d'autre part être pris pour l'heureux messager de Bouddha, et son arrivée pour le signe avant-coureur de l'ondée impatientement attendue. C'est ce que raconte sir Hosie. Arrivant à Ning-Yuan-Fou en hiver, après une longue période de sécheresse, il fut d'abord fort mal reçu par les habitants qui tout de suite reconnurent dans le barbare de l'Océan l'auteur certain du temps désastreux qu'il faisait. Personne ne voulait l'héberger, ou plutôt, par crainte d'irriter les paysans, aucun hôtelier n'osait se risquer à gagner quelques centaines de sapèques, ce dont il avait grande envie : cependant, car chez le Chinois, l'argent est toujours capable de vaincre la superstition. Mais voilà que tard dans la soirée une violente ondée se met à tomber : tout le monde crie au miracle ; c'est la joie partout. Sir Hosie est l'envoyé du Dragon, c'est lui qui vient d'apporter la pluie bienfaisante. On lui doit donc remerciements et bénédictions ; tout le monde est maintenant tenu de lui ouvrir grande sa porte. En effet, c'est à qui, à partir du moment où l'ondée commença à tomber, hébergerait le consul anglais.

J'ai dit que la population est dense dans la région de Ning-Yuan-Fou ; seulement, elle évite autant que possible, suivant l'habitude chère au Chinois, le groupement en villages, ce qui lui est facile ici, car, en dehors des petits torrents, des sources émergent partout des pentes ruisselant vers le lac. Les maisons sont éparpillées au milieu des champs, sauf dans certaines parties isolées trop exposées à l'action, à la turbulence pillarde du Lolo. Ailleurs, s'il y a agglomération, c'est toujours un marché et on en compte peu.

On remarque de belles fermes, en partie blanchies à la chaux, la moitié supérieure ou le pignon seulement et l'arête de faite. Dans la moitié inférieure, c'est la couleur jaune ou rougeâtre de la terre battue qui apparaît, sans enduit, avec ses craquelures et ses fissures. Toutes les maisons dans ce district riche, admirablement pourvu en excellentes pierres de construction, sont bâties en terre. On a vu qu'il en était ainsi, même dans la cité, où le bois seulement vient concurrencer l'argile.

Si c'est une ferme de quelque importance ayant un étage, cet étage est surtout utilisé comme grenier et, accessoirement, comme chambre à coucher. Si cette ferme est isolée, exposée, directement, aux incursions des Lolos, toute la famille peut, chaque soir, abandonner le rez-de-chaussée pour l'étage, ainsi que dans un vrai blockhaus. Avant de s'endormir, on remonte l'échelle qui tient lieu d'escalier. Je dois dire, toutefois, que le centre du cirque de Ning-Yuan-Fou jouit d'une sécurité assez grande, que les clans pillards s'y hasardent rarement. Mais, je dois ajouter que, depuis un an, les Lolos des Leang-Shan sont devenus de plus en plus audacieux si grande est l'impunité dont ils jouissent, et qu'il n'est guère de lieu où ils hésitent à pousser une pointe, s'ils la croient devoir être fructueuse. Les autorités, pour limiter ou empêcher ces razzias, ont pris une mesure enfantine, dont l'efficacité est restée nulle : elles interdisent l'entrée de Ning-Yuan-Fou et de certaines grandes bourgades aux Lolos des Leang-Shan. Et, pour certaines tribus, nominalement soumises, l'entrée n'est permise que le jour : bien avant la tombée de la nuit, le dernier des aborigènes doit avoir évacué la ville et repris le chemin de son village. Il en est bien ainsi à Ning-Yuan, cité murée, siège du gouvernement civil et militaire, où se tient la plus forte garnison de tout le Kientchang ! On redoute qu'une bande de Lolos réussisse à se cacher dans quelques maisons et à enlever qui ? le préfet et le général en chef ? Mais ils sont si bien gardés, si bien protégés par le nombre, du moins ! Et les postes de veille aux portes ? Ne sont-ils pas assez forts, assez sûrs d'eux-mêmes pour prendre dans leur propre piège la bande dont la plupart des

guerriers n'ont d'autres armes que l'arc et la lance ? On cherche vainement à comprendre la raison de pareilles précautions. Et les tribus ne s'entendent pas entre elles, se combattent même souvent. Qu'advierait-il s'il en était autrement ?

Une autre mesure de sauvegarde consiste à ne point laisser les clans indépendants, désireux de troquer leurs produits, s'approcher trop près de la ville. Une après-midi, je me suis rendu avec le père de Guébriant à un marché en plein air, sur un petit plateau situé à un kilomètre de Ning-Yuan. Cette terrasse, premier gradin un peu élevé des Leang-Shan, formait la limite extrême permise aux Lolos. Mais quel résultat espérer de pareille restriction ? Tout autour de ce petit plateau, c'est une série de ravins, de cachettes naturelles, où dès le soir tout un clan armé peut venir se dissimuler, préparer une surprise : de combien, par cette puérile défense, sera retardé leur coup ? Le hameau chinois visé en sera razzidé, un quart d'heure plus tard, une demi-heure peut-être, mais la redoutable attaque n'en sera en rien atténuée.

Le petit marché en plein air était une excellente occasion pour moi d'apercevoir quelques types lolos des Leang-Shan. Ils n'étaient pas très nombreux, une trentaine au plus, hommes et femmes, *Os noirs* et *ouatze*. Les femmes, assises au bord du sentier dans leur pittoresque costume, leurs jupes courtes plissées, nous regardaient curieusement mais gentiment, nous, ces personnages étranges qui n'étions pas des Chinois, qui venions Dieu sait d'où, habillés d'une laine qu'ils ne reconnaissaient pas, si fine, si différente de la leur elle était. Ces femmes se laissaient volontiers regarder, en vraies filles d'Ève, en cela différentes de ces sottos pécores chinoises, qui éprouvent toujours le besoin de lui tourner le dos dès qu'elles aperçoivent l'étranger, de lui montrer un pygidium, aux contours sans esthétique, monté sur de grêles supports, qu'inférieurement terminent deux navrants moignons. La Lolotte, au contraire, a toujours de la grâce, de l'allure, une mimique de vraie femme. Son costume, aussi, est en harmonie avec son caractère et à

aucun moment, même en costume de fête, elle n'apparaît, ainsi que la Chinoise, sous l'aspect d'une grosse poupée informe, engainée dans un sac. La physionomie de ces Lolottes était douce et gaie ; celle des hommes, sévère, farouche même, avec une nuance d'inquiétude dans le regard. Ces gens sont constamment sur le qui-vive, craignent toujours une surprise de la part de leur ennemi acharné, le Chinois, qui aime à profiter de ces essais de transactions pacifiques pour tirer vengeance des pertes qu'il subit par le fait des razzias. Ils épiaient chacun de nos mouvements, chacun de nos gestes. Mon appareil photographique les inquiétait : aussi, je les visais discrètement, à la dérobée. Le bruit de déclic de l'instrument ne les faisait rien moins que sursauter. Y voyaient-ils quelque chose de diabolique, une menace pour eux ? Je le pense. On se rappelle que la première fois où je visai un groupe de Lolos pour les photographier, ils s'enfuirent avec la rapidité des *pan iang* (mouflons) de leurs montagnes.

Les deux types de Lolos que j'ai signalés depuis longtemps se reconnaissent encore ici, avec la plus grande facilité. Les uns avaient la tête longue elliptique, avec nez fin, bien développé et bouche fine ; les autres montraient une face large et plate, des traits grossiers, un nez épaté, avec nasion (racine du nez) à peine marqué. La taille des premiers dépassait aussi, sensiblement, celle des seconds. Comme teint, ils se ressemblaient tous, si hâlés par l'air des montagnes ils apparaissaient. Le costume était le même : la grande pèlerine et le large pantalon. Deux *Os noirs*, beaux gaillards d'une trentaine d'années, vraiment distingués, portaient un couvre-chef que je n'avais encore observé nulle part : un chapeau conique en fines lamelles de bambou tressé, doublé extérieurement, d'un tissu de laine grossière. Ils avaient aux oreilles les mêmes ornements que les Lolos de Hai-Tang : une courte chaînette ou chapelet de grains de corail et de lames de nacre, alternant plus ou moins. Parmi tous ces Lolos, pas un seul n'arborait la « corne » : ils avaient la tête nue, les cheveux en broussaille : c'étaient des *ouatze* ;

portaient le chapeau conique ou encore un turban : c'étaient les *Os noirs* et hommes libres appelés encore *Os blancs*. Ces gens étaient venus vendre, ici, quelques sacs de maïs et des volailles, des coqs principalement. En retour, ils achetaient un peu de toile ou cotonnade, des aiguilles, du sel surtout, la denrée la plus recherchée de toutes et dont les Lolos sont si friands qu'ils en sucent des morceaux, comme nous du sucre.

Tous les jeunes hommes ici présents avaient leur lance piquée dans le sol à côté d'eux : ils s'étaient bien gardés de venir entièrement désarmés.

Mon petit terrier, Pierrot, réussit à amuser ces grands enfants, à les faire rire : je pus ainsi constater, une fois de plus, que les Lolos avaient de superbes dents, d'une grande blancheur.

@

CHAPITRE XX

Quelques caractéristiques morales de l'habitant ; les tombes — L'in tchouen

@

Traversant un vaste cimetière pour effectuer notre retour dans la ville, nous causions, le père de Guébriant et moi, du culte rendu aux morts, du respect que le fils de Han leur témoigne. *Rituellement*, si je puis m'exprimer ainsi, rien n'est plus touchant que la série des pratiques funèbres en usage dans le vieil empire, aucun temple au monde n'en aurait d'aussi touchantes. Malheureusement, dans la réalité, elles perdent un peu de leur mérite, parce que manquant surtout de sincérité. Ainsi, on conserve très longtemps, des mois, le cadavre d'un père dans la maison, ne pouvant se résigner, dit-on, à s'en séparer. C'est vrai, mais si on recule tant la date de l'enterrement, c'est aussi pour faire dans les meilleures conditions l'achat du terrain à sépulture. La famille déclare, très haut, qu'elle est prête à vendre tout ce qu'elle possède, à se ruiner pour arriver à pouvoir déposer dans le lieu d'élection la dépouille sacrée, mais elle n'en cherche pas moins, par tous les moyens, à se procurer, au plus bas prix possible, l'emplacement que désigne le géomancien. C'est ici qu'il y a une lutte d'intérêts amusante, bien chinoise, entre le vendeur, l'acheteur et le géomancien, une longue, une interminable série de débats, où le souci du mort n'apparaît que pour la forme. Chacun ne parle que de lui, de la grave nécessité qu'il y a de se procurer, le plus tôt possible, la place rêvée, le lieu de tout repos pour ses mânes, mais les petites ruses d'honnêteté douteuse, les avances fallacieuses, les reculades brusques, se déroulent avec une continuité, une monotonie inlassable où la patience de l'un, la fourberie de l'autre, du géomancien, s'attachent à triompher de l'avarice du troisième. Et le plus drôle de cette lutte, c'est que chacun est fixé sur la nature du débat, sur ses causes secrètes inavouables : ce n'est qu'un vulgaire marchandage, fort malhonnête d'un

côté, qui se terminera suivant la règle en Chine, c'est-à-dire au bénéfice du moins scrupuleux. Le géomancien a donc été chargé par la famille de trouver le terrain d'élection assurant au mort la parfaite quiétude. Il interroge le ciel, les vents, les eaux, les contours et apparences d'un lieu sur lequel il a jugé opportun de porter son attention. Les « influences » sont bonnes, très heureuses même. Il va déclarer à la famille qu'il a trouvé un terrain favorable, qu'il n'y a plus qu'à l'acheter. On entre en pourparlers avec le propriétaire du terrain. Mais surgit un voisin qui a envie de vendre son champ, avant l'autre. Il va trouver le géomancien, promet une somme d'argent s'il veut bien abandonner sa première désignation et recommander son terrain à lui.

Le géomancien va trouver la famille et lui annonce, avec une mimique désolée, qu'il croit s'être trompé sur la valeur du premier emplacement, que telle pointe de rocher, tel arbre, telle particularité du sol, qu'il n'avait pas d'abord observée, peut faire dévier les « influences » heureuses. Il va se livrer à de nouvelles études, contrôler ses premières conclusions.

Il revient quelques jours plus tard, l'air contrit, mais avec de la fermeté dans la physionomie. Il faut faire son deuil de l'emplacement, il ne saurait plus le recommander, la veine du Dragon en est décidément trop éloignée, le mort en souffrirait, ne pourrait se résigner à y rester. Pour éviter une exhumation certaine, un transfert coûteux dans un autre lieu, il n'est que temps de rompre les négociations avec le propriétaire du champ. Pour lui, il va se mettre, de nouveau, en campagne. Si une troisième, une quatrième personne, désirant se débarrasser d'un terrain, s'engage à payer au géomancien une somme plus élevée que les premières offres, la comédie continue, se traîne indéfiniment. La famille sait à quoi s'en tenir, n'insiste pas, convaincue qu'elle perdrait son temps. Elle-même, d'ailleurs, n'est pas pressée : le cadavre ne la gêne point. Quand le local est un peu étroit et qu'on a des invités, on s'assoit sur le cercueil. On n'en est pas plus mal pour cela. Quant à l'odeur de pourriture qui peut s'en exhaler, c'est chose qui ne constitue pas une gêne en Chine.

Non, la famille n'est pas pressée ; car, dès après l'achat définitif du terrain, commence la série de fêtes coûteuses, ruineuses même, qu'on inaugure et qui durent aussi longtemps que la piété filiale, ou plutôt l'orgueil, l'ostentation le commandent. Des fêtes peuvent même devenir une cause de ruine véritable, dans l'exaltation d'un amour-propre inconsidéré. On offre aux parents et connaissances, non seulement des festins, mais même des séances théâtrales. Les comédiens coudoient les pontifes du culte, les bonzes à robe jaune. Je n'ai jamais rien vu d'aussi gai, d'aussi « folichon », pour ne pas dire burlesque, que les cérémonies précédant l'inhumation, en Chine, d'une personne riche ou aisée. Les cérémonies nuptiales sont beaucoup moins drôles. Et, s'il y a musique, les morceaux joués, à la noce, ne sont pas plus émoustillants que ceux joués à l'enterrement. C'est, du moins, ce que j'ai constaté au Setchouen, dans la capitale même, où se font ce qu'on peut appeler des enterrements de première classe. J'ai eu un cérémonial de ce genre, à ma porte, lequel a duré trois mois avec des intervalles de repos, naturellement. Mais quand il a commencé, si je n'avais aperçu dans la rue les pleureuses habillées de blanc, c'est-à-dire de vêtements de deuil, je n'aurais jamais cru, en entendant, de ma maison, les sons de flûte ou autres instruments, qu'on préludait, à côté, à un enterrement.

Mais à ces coûteuses dépenses qu'entraîne l'inhumation du chef d'une famille, il y a une compensation : c'est que l'occasion est excellente pour rappeler à l'ordre un débiteur récalcitrant. Et Dieu sait quelle capacité d'inertie a cette catégorie de gens en Chine ! Mais, dans le cas présent, ils n'ont plus aucune excuse : il y a force majeure. C'est un fils qui réclame, pour honorer d'une façon toute particulière les mânes de ses ancêtres : il faut s'exécuter. Toute l'opinion se tourne contre le débiteur et il n'est plus autorisé à chercher un faux-fuyant. Lors même que la famille du mort est suffisamment riche pour n'avoir nullement besoin de la somme dont elle exige le remboursement, elle est énergiquement soutenue par tout le groupement social ! On sait très bien que la nécessité invoquée n'est

qu'un prétexte, un moyen, le plus commode de tous, de faire rentrer son argent, mais l'estampille y est, irréfutable.

Dans le même ordre d'idées, on a beaucoup parlé du caractère sacré de la tombe, du respect mystique que le Chinois a pour elle. On a déclaré, maintes fois, qu'il n'en vendrait l'emplacement pour rien au monde, qu'il le considère en toute circonstance de la vie, même quand la plus affreuse misère le talonne, comme un bien intangible, le plus précieux de tous et inaliénable au premier chef. Or, il n'est pas rare du tout de voir un Chinois vendre l'emplacement de la tombe de ses ancêtres. C'est une affaire comme une autre, plus difficile seulement à traiter. Pour obtenir pareil emplacement, il faut de longs palabres, mais, somme toute, ce n'est qu'une question de sapèques : il faut y mettre un bon prix. Pour le reste, le côté « face », la réputation à sauvegarder, cela se règle sans peine. Si sacrilège il y a, il est vite réparé. Le vendeur achète des sabots d'argent, du *carton* recouvert de feuilles d'étain. Chacun de ces « sabots » est censé représenter une assez grosse somme. On en brûle 10, 20, 50 ou 100, suivant l'importance de l'offrande à faire aux ancêtres. On leur envoie, ainsi, en fumée, des sommes considérables. Ce papier truqué, c'est la monnaie pour dieux et pour âmes. Si offense grave a été commise par devers les parents, comme dans le cas présent, en violant leur demeure dernière, l'aliénant à un tiers, il y a salut et réparation immédiate par la combustion d'un nombre déterminé de sabots d'argent. Tout en les brûlant, on s'excuse sur la terrible nécessité qui vous conduit à commettre cette grande faute. Mais les ancêtres ne sauraient vous en vouloir ; ils ont deviné la pureté de l'intention : leurs enfants ont simplement voulu, tout en s'arrachant à une situation inextricable, faire aux aïeux une belle offrande digne de leurs grandes vertus. Eux, pauvres et chers aïeux, étaient là-bas, en l'autre monde, dans un navrant état de dénuement ; les fils n'avaient plus une sapèque vaillante à leur envoyer, il n'était que temps qu'ils avisent. Ce sont eux-mêmes, les ancêtres, qui ont inspiré leurs enfants et trouvé l'acheteur désiré ! L'heureuse aventure !

Aussi, quel beau terrain va-t-on pouvoir acquérir, et si vaste comparé à l'ancien si exigü !... Et la farce est jouée, l'honneur sauvegardé. La comédie se continue, toutefois, par une série de bombances, dont les ancêtres sont censés absorber le meilleur. On présente, devant leur autel, des multitudes de plats, qui, finalement, vont s'engloutir dans l'estomac de leurs descendants. Et, de toute cette farce, cette duperie, la piété filiale émerge inviolée !

On a raconté que des prospecteurs, des ingénieurs de chemins de fer avaient rencontré une résistance invincible chaque fois qu'ils avaient dû exploiter un filon ou faire passer des rails au milieu d'un cimetière. C'est très vrai, mais les difficultés s'aplanirent, comme par miracle, dès qu'on mit le prix. Les premières difficultés surgirent de ce fait qu'on n'offrait pas assez, voulant payer pareil terrain aux taux des champs voisins. En Chine, il suffit toujours de savoir s'entendre. Et pour peu qu'on comprenne bien les tendances y régnant, on arrive sans peine à ce résultat qui paraîtra étrange de prime abord : c'est que l'exception *domine* la règle et la remplace.

Il est un joli coin du cirque de Ning-Yuan-Fou, un promontoire situé à 11 kilomètres de la ville, que je n'ai pas encore décrit ; il se trouve en bordure de l'anse nord-orientale du lac. On y trouve un petit temple presque abandonné dont le charme est grand, de par la beauté sauvage du site, plus impressionnante encore qu'à Lou-Shan. La falaise est à pic, très imposante, et la pagode si près du rebord qu'elle pourrait presque se mirer dans la limpidité de la nappe bleue. C'est solitaire, presque désert : des cris d'oiseaux seulement ou des battements de rames troublent les eaux. De grands chênes au feuillage flétri par l'automne, ou vert d'une inaltérable nuance, ombragent le temple et ses environs. Les plus rapprochés du lac y dessinent leur rainure, leur cime. Plus haut, bien au-dessus d'eux, ce sont de vagues contours, comme des toits écrasés sur le sol : des huttes *lolottes* tapies dans les rocs. Et plus haut encore, sur les crêtes, une blanche neige ruisselante sous le soleil. Le soir, tout cela est

étrange, mystérieux, empoignant. C'est, sous un beau ciel, une délicieuse retraite pour anachorète ou pour penseur misanthrope. Il puiserait dans la contemplation de cette nature heurtée, capricieuse, faite de sévérité et d'infinie douceur, ses meilleures inspirations. Si je n'avais eu de multiples occupations, si je n'avais dû faire d'importantes excursions au-delà du cirque de Ning-Yuan-Fou, je crois que je serais allé chaque jour à ce temple, malgré l'éloignement de la cité. La route suivie d'ailleurs est facile et fort pittoresque. À cette époque de vrai printemps, les cultures étaient une joie et les villages traversés intéressaient par le type d'habitation que j'ai décrit plus haut. Certaines maisons, à mesure qu'on s'éloigne de Ning-Yuan-Fou, sont pourvues d'un vrai blockhaus dominant le voisinage immédiat. Les gens se montraient aimables, hospitaliers, cherchaient à lier conversation. Au physique, malgré la salubrité du climat, ils n'apparaissaient point, pour la plupart, vigoureux et sains comme on pouvait l'attendre de montagnards vivant constamment au grand air, en tant que paysans, coolies ou pêcheurs. Quelques-uns portaient des traces de scrofule et beaucoup étaient à la fois grêlés et goitreux. J'observai aussi, ce qui n'était pas nouveau pour moi, en ces régions : que les enfants exhibant un gros ventre de petit nègre apparaissaient nombreux ; la faute en est à une alimentation défectueuse. Les habitants des villages sont très mélangés : certaines caractéristiques simples et faciles à déceler du Lolo et du négroïde sautent aux yeux pour peu qu'on détaille les traits et considère la structure générale du corps. Parmi ce monde, je retrouvai des « digitigrades », de ces gens au pas relevé, à l'enjambée courte, mais si souple, qui, en marchant, prennent un point d'appui sur la pointe du pied plutôt que sur le talon. C'est, comme je l'ai dit, la démarche du Lolo surtout. La fréquence des escarpements, des pentes très raides, en Lolotie, la difficulté des sentes si peu tracées, font qu'en progressant on est contraint de se servir beaucoup plus de la pointe que du talon. Mais la configuration du terrain n'a dû, très probablement, qu'accentuer un caractère déjà existant, une particularité ethnique.

Dans la campagne, au milieu des champs de fèves et de colza, se distinguent de nombreuses tombes, mais très ordinaires : un simple tumulus conique, des tombes de paysans très pauvres. Sur les flancs, le sommet ou dans l'intervalle les séparant, poussent du blé et des pois, du blé surtout. La terre est si mesurée, ici, qu'on fait foin de la piété filiale, qu'on viole, ouvertement, le plus saint précepte du culte ancestral, base même du sentiment religieux chez le fils de Han. Des tiges grasses de céréales, de légumineuses, prospèrent sur le lieu de sépulture d'un père, du seul dieu qu'on est tenu de vénérer. Et ces plantes ont été *semées de la main d'un fils* ! De gros épis gonflés de grains auront puisé leur sève dans la *substance* en transformation d'une succession d'ancêtres ! Et le sacrilège se perpétuera encore combien de siècles ? Mais il est excusable ce paysan : la faim est là, à sa porte, presque chaque année. Pour que sa subsistance soit assurée, il faut que les éléments lui soient favorables : il ne peut compter sur des réserves, sur un voisin aussi pauvre que lui, encore moins sur un riche. Oui, il est excusable, ce rustre, mais d'autres qui ne sauraient l'être, ce sont tous ses compatriotes favorisés des biens de ce monde qui, se voilant d'un léger masque, violent les préceptes fondamentaux d'une morale belle entre toutes, en transgressent les commandements les plus touchants, sans l'ombre d'un souci, d'un remords, pourvu que la « face » soit sauve.

Autour de certaines tombes, celles de paysans un peu aisés, s'élevaient quelques arbres, des saules pleureurs, quelquefois uniquement, mais, plus souvent, des chênes à feuillage caduc, des ormes, des *ié ho shou* (*Albizzia*), ou *hoaitze shou* (*Sophora*). Le long des sentes, les gazons s'embellissaient de primevères rose pâle, à corymbe de fleurons. Des églantiers étaient déjà en fleurs : des roses crème, très odorantes et jolies, mais aux pétales rares : des roses sauvages restées simples. Toute la population se trouvait dans les champs ou sur le pas des portes, dans les cours. On se chauffait au beau soleil, on lézardait sous la pure lumière ; on pouvait ouvrir ses vêtements, faire la chasse aux poux.

Période bénie des premières tiédeurs ! Joies saines du printemps qui s'ouvre ! Il s'ouvre, en effet, de bonne heure dans cette vallée, un mois au moins avant notre printemps. La cérémonie officielle d'inauguration (*in tchouen*, conduire le printemps) eut lieu à Ning-Yuan-Fou, le 4 février, et on pouvait vraiment considérer que le moment était arrivé de saluer sa venue, si tiède était la température. L'hiver était bien fini dans la vallée du Ngan-Ning, sauf au nord de Mienning, dans la région inexplorée que je parcourus en 1908 jusqu'à la source même du fleuve.

La cérémonie de l'*in tchouen* comporte une procession très solennelle, où toutes les autorités paraissent, y compris le préfet. Une suite nombreuse, vêtue d'oripeaux et portant des bannières ou insignes de mandarins, révélateurs de la fonction, défile, précédant les autorités, sur un pont où le père de Guébriant m'avait conduit pour mieux jouir du spectacle. Une foule compacte assiégeait le pont, était juchée sur les piles, les parapets. Et dans le voisinage immédiat, c'était une masse humaine aussi dense et infiniment plus étendue que sur le pont, qui s'écrasait sur place avec de rares unités mouvantes, se déplaçant, progressant d'un mol effort, d'un lent coudolement peu efficient. Les gens bousculés *réagissaient* à peine, retombaient lourdement à la même place. Malgré l'excitation du milieu et du beau soleil, tout ce monde était morne, presque silencieux, sans manifestation de joie quelconque bien apparente. Cependant, pour qui les connaît, ils étaient vraiment heureux, pleinement satisfaits de l'heure présente, de cette fête actuelle. La sortie, si imposante pour eux, de leurs « pères et mères ¹ », la possibilité de les contempler, tout à leur aise, dans leurs beaux palanquins qu'entouraient les satellites redoutés, était une grande affaire, marquait une phase dans le cours du temps, la soulignait, beaucoup plus que la fin des frimas, le frisson des renouveaux, de la nature en reprise de gestation.

Les hommes avaient des robes longues ou courtes, suivant leur condition, des robes simples en cotonnade bleue ou doublées de peau de

¹ Mandarins.

mouton, malgré la douceur de la température. Les robes de soie ne se trouvaient guère que dans le cortège des mandarins.

Les femmes portaient la longue blouse connue faite de coton bleu aussi ; celles en soie étaient aussi rares que les robes d'hommes. Les mieux vêtues avaient, de plus, arboré le large pantalon court, à jambes bien cylindriques, dont le bas était garni de galons de couleurs vives, dans les nuances du vert et du rouge, du rouge surtout qui porte bonheur. Les femmes pauvres ne pouvant s'offrir le luxe de ce long pantalon avaient des *putties* enroulées autour de la jambe ; les hommes aussi, en très grand nombre. Ces jambières sont une des caractéristiques à peu près constantes du costume du montagnard chinois. Elles n'emprisonnent point le pantalon, pour la raison très simple que celui-ci dépasse à peine le genou.

Malgré la solennité du jour, la proportion de gens dépenaillés, porteurs de vrais haillons, atteignait, sinon dépassait celle des gens convenablement habillés. En dehors des mendiants proprement dits, il y a dans ces régions un pourcentage de miséreux vraiment désolant. Et la faute en est au dirigeant, au colon aussi, lequel n'a pas su tirer parti d'un merveilleux pays, s'est condamné lui-même à la portion congrue, au *pou keou tché*, en déboisant aveuglément.

Un peu étonné de voir toute cette population si calme, si engourdie, je me mis à circuler au milieu d'elle, là où elle était le plus dense, sur le pont. Je bousculai, à dessein, sans brusquerie, des hommes, des femmes, pour étudier leur degré de réaction, me rendre compte de leur potentiel d'inertie. Je ne réussis qu'à me faire regarder d'un air où il y avait de l'amabilité sinon de la sympathie : on rit de me voir ainsi me remuer, me donner tant de peine pour des raisons qu'on ne comprenait point. Pourquoi ne restais-je pas tranquille comme tout le monde dans le bon coin où j'étais, pouvant embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la procession ? Je me fatiguais bien inutilement. À un moment donné, pendant que je me déplaçais à nouveau pour prendre une vue

photographique, j'entendis tout à côté de moi un juron venimeux, de l'odieuse grossièreté que l'on sait, un *ma lo pi*. Il sortait de la bouche d'une femme jeune, vêtue d'une ample blouse neuve et d'un superbe pantalon brodé. Je crus qu'il m'était adressé. Mais non : l'aimable souhait était destiné à un grand négroïde qui, en se retournant brusquement, avait dérangé, du coude, l'artistique coiffure de la dame. Sur ce, elle lui avait vomi cette ordure à la figure. J'entendis gémir le père de Guébriant. Mais on y peut rien : tout Chinois est plus ou moins atteint de coprolalie ; les mots les plus malsonnants sortent tout naturellement de sa bouche. Quand on a vécu, longtemps, à côté d'eux, on n'y prête plus attention : on pense avoir affaire à une monomanie quelconque, qu'il est inutile de combattre. Ces propos tournent, d'ailleurs, souvent au burlesque : est-ce que les muletiers du Kientchang, aux passages difficiles, quand une de leurs mules regimbe ou fait un faux pas, est-ce qu'ils ne maudissent pas la sexualité de la grand'mère jument ou ânesse ?

En attendant le passage du cortège mandarinal, on bavardait, on riait, mais tranquillement, sans éclats, sans qu'aucune trace d'émotion se fit jour. Malgré le pimpant soleil éclairant *l'in tchouen*, malgré l'intense lumière où baignaient les corps, pas d'éclats, pas de cris de joie ; aucune manifestation de quelque exubérance, même quand la bande aux oripeaux flambants, de couleurs criardes, se précipita sur le pont, en hurlant, signalant, ainsi, l'arrivée immédiate du dragon de papier et des grands dignitaires.

Vous penserez, peut-être, que c'était par respect pour ces derniers que le peuple agissait ainsi. Point du tout : une heure auparavant, c'était la même attitude. Il ne semble point, en dehors de toute autre cause, que les radiations solaires, si puissantes sur notre organisme, aient une action manifeste sur l'épiderme du fils de Han : sa sensibilité générale est certainement inférieure à la nôtre. Il ne perçoit ni ne réagit aussi vivement que nous, ainsi que je l'ai déjà expliqué dans le chapitre de l'âme chinoise, C'est une constatation facile à faire.

Dans un autre ordre d'idées, elle était bien curieuse, cette foule, ou plutôt ces gens, en très grand nombre, qui trompaient l'ennui d'une longue attente, en cherchant, tranquillement, leurs poux ! Ils n'interrompirent leur chasse favorite qu'au passage du cortège mandarinal.

En rentrant, je ne pouvais que penser à ce peuple aux réactions vitales si lentes, si peu intenses. Je voyais transparaître chez lui, malgré moi, des symptômes de léthargie physique et morale inquiétants pour l'avenir. Et le passé n'est point fait pour susciter, en moi, des prévisions moins pessimistes.

La veille de l'*in tchouen*, j'avais visité dans la ville l'école nouvelle, pas encore achevée, destinée à transformer le jeune Chinois par l'étude de nos sciences. Cinquante mille taels, une somme énorme pour ce pays, avaient été rassemblés pour la construction de ladite école. Les bâtiments édifiés en terre battue et bois vert, avec, comme ouvertures, des lucarnes étroites, semblaient très primitifs et bien obscurs à l'œil d'un Européen. Et, surtout, la solidité des murs d'argile n'était nullement garantie : cinq fois déjà depuis la pose de la première motte, cinq fois il y avait eu écoulement : des pans entiers. Aussi, les mauvaises langues de l'endroit allaient-elles leur train, accusaient, formellement, le mandarin et ses satellites d'exploiter à leur profit, suivant l'habitude, cette « mine » de l'école, de ne consacrer à la construction elle-même qu'un faible pourcentage des sommes versées par l'habitant. Les agents et surveillants délégués par le yamen s'adonnaient, racontait-on, à de fréquentes bombances avec l'argent des donateurs et, au dessert, jouaient à la mourre ou aux cartes qui des citoyens aisés serait « tapé » la prochaine fois, ou plutôt serait mis dans l'obligation de souscrire une nouvelle somme pour l'école. Toute la population geignait, maudissait cette école, ce prétexte à *squeeze*, mais payait quand même. Quand l'on refusait sa souscription, qualifiée cependant de volontaire, on se créait mille ennemis, on attachait à ses trouses toute une gent rapace, qui ne

s'en allait qu'avec votre dernière plume. On versait donc sapèques et taels.

Les autorités avaient aussi levé de l'argent, ou plutôt « provoqué l'offre » de certaines sommes pour la reconstruction des ponts sur les torrents enserrant la ville, mais il y a beau temps que les taels sont rassemblés et qu'il n'est plus question de rien faire : ces gros blocs de granit ou de porphyre amenés par les eaux sauvages, alignés par elles, près des portes de la cité, ne valent-ils pas tous les ponts ? À quoi bon établir, avec tant de peine, des passerelles qui seront enlevées à la première crue d'été. On se ravise : l'argent « souscrit » sera beaucoup mieux employé ailleurs.



CHAPITRE XXI

Pauvres gens ! — Ho-Si — Goitreux et crétins

@

Depuis mon arrivée à Ning-Yuan-Fou, il était question d'une intéressante excursion à Ho-Si, à une petite journée dans le sud de la vallée. De Ho-Si, en une autre étape, on atteignait Ta-Pintze, groupement lolo, dont le chef témoignait, depuis longtemps, le désir de voir le père de Guébriant. Il fut décidé que j'accompagnerais le Père à Ta-Poutze, où j'aurais l'occasion d'étudier les Lolos dans d'excellentes conditions. Ce programme se réalisa complet et même, comme on le verra, beaucoup plus complet que je ne pouvais l'imaginer.

On partit le 5 février, cheminant sur de solides poneys, dans la douceur d'une radieuse matinée de printemps.

Franchissant un éperon qui nous séparait de la vallée du Ngan-Ning, nous fûmes témoins d'un spectacle qui n'était pas seulement répugnant, mais attristant à un certain degré : plusieurs paysans se disputaient la carcasse puante d'un âne, mort depuis longtemps, au bord du chemin. Leurs femmes, leurs enfants, qui étaient là, jetaient un regard avide sur cette chair immonde, dont l'odeur me força à reculer. Assez vite, on tomba d'accord sur la répartition des morceaux et le dépeçage commença. Après l'enlèvement des gros muscles superficiels du tronc, de l'épaule et de la poitrine, en particulier, on racla le gril costal, ne respectant que les intercostaux difficiles à détacher, bien que déjà ramollis, cependant, par les actions désorganisatrices, un état de corruption manifestement avancé. Dans l'ardeur du travail, on ouvrit des boutonnières dans le thorax, et de la sanie fusa, baigna ce qui restait de viande sur cette carcasse.

La poitrine est vite nettoyée ; au tour de l'abdomen maintenant : il est tout gonflé, élargi par les gaz putrides. Les couteaux s'enfoncent dans

cette pourriture. mais à ce moment je frappe brutalement des deux talons le ventre de mon cheval et me sauve. J'avais atteint ma limite d'endurance. Le père de Guébriant était parti depuis longtemps, lui. La soudaineté de mon départ et le bruit de la bête détalant sur le sentier caillouteux ne firent point se détourner les paysans. Une minute encore je les vis, toujours très occupés, poursuivant systématiquement leur travail. Pauvres gens ! Si la ration quotidienne déterminée par le montant de leurs ressources était moins limitée, ils ne seraient pas réduits à se jeter sur les charognes, les carcasses d'animaux de bât, tombés le long du chemin !

J'arrivai bientôt, au village de Ma-Taotze, remarquable seulement par sa pauvreté extrême et l'énorme proportion de grêlés et de goitreux qu'on voyait devant les portes ou sur une petite place. Ils lézardaient au soleil, accroupis ou assis dans la poussière, ouvrant leurs haillons pour en taquiner les hôtes habituels : puces et poux. Ici, c'étaient surtout des femmes, enfants ou quelques vieillards. Les hommes valides, par pudeur sans doute, s'étaient transportés hors du village sur une pelouse, et là se livraient à la même chasse que leurs épouses ou rejetons. Observant à une certaine distance le groupe compact qu'ils constituaient, je crus d'abord à un *Chang liang*, une réunion d'intérêt général, un tour à jouer aux satellites du mandarin, une combinaison contre les Lolos. J'interrogeai mon *ma fou* : *K'an sé tze*, répondit-il, (ils cherchent leurs poux). J'aurais dû le deviner.

Suivant une habitude peu discrète, je jetai un coup d'œil dans l'intérieur des maisons ; j'y entrai même, pour en saisir l'ordonnance, l'organisation : il faut bien tout voir, sous peine de n'être ni précis ni complet dans l'appréciation des ressources ou des capacités d'un groupement humain. Il y avait quelque chose de nouveau dans le pauvre ameublement habituel : la plateforme du lit, le cadre, si l'on veut, ne reposait point sur des pieds en bois, mais bien sur des supports, de petites colonnes en terre foulée. Pour en connaître la raison, il n'y avait

qu'à jeter un coup d'œil sur les environs, sur les pentes ou les croupes : plus trace d'arbres ou de buissons ; toute une zone très vaste d'aspect lamentablement désertique. Et il en sera ainsi jusqu'à Ho-Si.

Dans cette pauvreté, ce coin dévasté, s'étalait le contraste de *tombeaux* superbes, presque aussi grands qu'une petite chapelle, qu'un sanctuaire des chemins, où s'abritent Poussahs et Koan-In. Les belles dalles de grès rouge fermant les portes à voûte romane flambaient, orgueilleusement, sous l'intense lumière : toute une vaine pompe, des familles ruinées pour parer une dépouille ; les économies gaspillées, jetées dans le *passé*, non gardées pour l'avenir, les transformations fécondes.

Il est 10 heures du matin : le vent s'est levé, depuis une heure environ, et souffle en « bonne brise ». Il est quotidien à cette époque et augmente d'intensité avec l'échauffement graduel du sol dénudé. Il commence déjà à soulever du sable dans la vallée, en petites masses tourbillonnantes.

Dans les champs, travaillent mollement, de la houe, quelques paysans et paysannes : ils sont en train de récolter des arachides tardives et des *pi ki*. Sur les versants des coteaux, on prépare la terre à maïs ; on la défonce doucement à l'aide de la houe aussi, la pelle étant ignorée ici, dans tout labour, comme dans le reste de la Chine, d'ailleurs.

La vallée est maintenant large de 4 à 5 kilomètres, avec de belles plages de sable fin aux abords des berges du petit fleuve, dont les eaux sont très basses à cette époque.

On avance rapidement, pas encore gênés par le vent soufflant de l'aval, du sud. Ce n'est que plus tard l'heure des grands souffles, de la projection au visage des sables et graviers.

Passent des convois de mules et de bœufs, toujours chargés de saumons de cuivre ; aussi des coolies porteurs de sucre de canne aggloméré en disques. Certains des animaux de bât avaient, pendue au

cou, une grande clochette au son grave, telle qu'en portent les chameaux sillonnant les plaines du Tcheli ou de la Mongolie. Au Kientchang, on comprend moins l'utilité de cette clochette, les bêtes dans ces vallées-couloirs ne pouvant guère s'écarter, vagabonder. Mais, à un autre point de vue, elle est toutefois presque nécessaire, étant donnée l'insouciance des palefreniers : les sentes sont si étroites, si dangereuses souvent, que le piéton, le coolie, devraient être avertis à l'avance de l'approche en sens contraire d'un convoi d'animaux. Les mules surtout, nerveuses, toujours prêtes à s'affoler, à bondir ou à se mettre en travers du sentier, sont une menace sérieuse pour le voyageur. Il est donc bon que vous les voyiez venir et cherchiez une partie élargie pour vous mettre à l'abri, ne craignant pas de vous aplatir même contre un rocher, si c'est opportun. Il est prudent au premier chef de céder le pas, sans faux amour-propre, à la bande capricieuse, hystérique, plus redoutable pour vous, en hiver, qu'une avalanche. Je ne connais pas, en montagne, de rencontre plus désagréable que celle de ces mules. Rudement abordé par elles, plusieurs fois, je les évitais comme la peste. Quant à leurs palefreniers, ils ne se préoccupent jamais de les calmer ou de les maintenir dans le droit chemin ; ils reçoivent, impassibles et goguenards, la volée d'injures que leur adressent vos gens, et n'interviennent qu'à la dernière extrémité, en maudissant, comme on le sait, les grand-mères de leurs mules.

Au village de Ma-Gan-Shan, je vis quelques arbres rassemblés autour des maisons : des saules pleureurs, des *féviers* très hauts, hérissant leurs épines. Ce bel arbre réussit au maximum, dans la vallée du Kientchang. Et comme sa gousse, riche en saponine, n'est guère utilisée par l'habitant, si j'en juge par sa saleté habituelle, ce produit devient un article d'exportation, non sans importance. Pour le lavage des vêtements, des tissus délicats, je le considère même, comme, supérieur à nos salons ordinaires.

Dans toute la vallée, sur un parcours de 20 kilomètres environ, je n'ai vu qu'une ferme un peu grande. Et encore, comprenait-elle au plus 20

meous (126 ares). Celui qui possède 10 *meous* s'estime fort heureux, surtout si les champs sont dans la vallée et peuvent produire du riz. Le sol à maïs est infiniment moins estimé.

La ferme était entourée d'un mur en terre et au-dessus de la porte d'entrée se dressait un mirador, un poste de veille. Mais hélas ! je revoyais ce que tant de fois j'avais observé : le mur d'enceinte était en partie écroulé, en plusieurs endroits.

Tous les villages se ressemblaient : même pauvreté, mêmes misères physiques chez l'habitant. Dans la rue comme dans l'intérieur des maisons, flottait, imprégnant tout, un fort parfum d'opium. Il ne prouvait que trop l'abus qui se pratiquait du poison ensorceleur, du poison qui fait taire la faim, engourdit la souffrance. Quand on connaît la Chine et son fardeau de misères, oh ! si pesant ! on comprend tout de suite l'extension rapide qu'a prise le mal de l'opium. Et je ne vois guère comment elle s'en débarrassera. Étant donné le succès qu'a la morphine, introduite clandestinement en certains districts, on en vient à se demander s'il ne vaudrait pas mieux conserver, dans une certaine mesure, les fumeries d'opium, plutôt que de préparer l'invasion fatale, à bref délai, de la seringue de Pravaz.

Pour atteindre Ho-Si, il fallut traverser le Ngan-Ning. Au point de passage, le thalweg n'a pas moins de 3 kilomètres de large et forme une grande plage coupée par deux chenaux où s'écoulaient les eaux. Il était alors trois heures du soir. Le vent depuis deux heures soufflait en véritable tempête, entravait toute progression. Il soulevait de tels tourbillons de sable que la belle lumière de la matinée s'en était allée, que le ciel était voilé. Tout un clan lolo était venu au-devant de nous, mais nous distinguions à peine les guerriers en armes. Dans le brouillard de sable, leur silhouette obscurcie que flanquait et dominait une longue lance, me faisait penser au bédouin se mouvant dans un simoun. Ce n'est qu'en approchant de Ho-Si, lorsque nous eûmes gagné l'abri d'une haute digue transversale à l'axe de la vallée, que mes yeux purent

s'ouvrir à leur aise, se rendre compte de ce qui nous entourait. Je vis d'abord, en détail, la digue bienfaisante, très élevée et couverte d'une végétation de buissons et d'arbustes, qui en assurait la solidité. L'action éolienne est telle en cet endroit, le transport de sable si considérable, que, n'était cette barrière, Ho-Si serait envahi depuis longtemps, enfoui sous une dune en même temps que les quelques dizaines d'hectares qui servent à son alimentation. Cette digue a été une nécessité et si bien reconnue par tous, qu'on n'ose toucher aux petits arbres et buissons qui en lient la masse.

Je pus examiner, aussi, les braves Lolos qui étaient venus au-devant de nous, armés de pied en cap. La lance, longue de 12 à 15 pieds, était ornée d'une touffe de crins de cheval. Le carquois était plein de flèches. Quelques guerriers portaient, en plus, un sabre à lame courte jeté en bandoulière. Une « corne » très rigide, pointant en haut et en avant, ornait le chef de tous ces jeunes hommes. Ainsi accoutrés et leur pèlerine noire battant au vent, ils m'apparurent, à certains moments, dans le clair-obscur du « simoun » comme autant de démons, hurlant des appels de ralliement ou d'allégresse, préparatoires à je ne sais quelle randonnée. Ils étaient vraiment beaux dans cet étrange décor, impressionnants au dernier degré. On devinait bien, tout de suite, les fameux guerriers qu'ils sont, terribles dans l'attaque, acharnés dans la riposte. Quelle souplesse et quelle agilité ! Quel débordement de vitalité ! Et comme ils apparaissaient différents des Chinois qui cheminaient à côté d'eux ! Je comprenais parfaitement ce que m'avait dit, un jour, le père Bourgain « qu'un seul Lolo, croisant la lance ou faisant tournoyer son sabre, met en fuite 20 Chinois ».

Ho-Si (cote 1.630) est une agglomération de 1.500 habitants environ. La plupart des maisons sont en terre, mais couvertes en tuiles. Il existe bien quelques pagodes, mais fort délabrées. Leur seule beauté est celle des grands arbres, *féviers* et *sophora*, qui en abritent les toits.

Dans les rues, les goitreux étaient fort nombreux et, parmi eux, d'intéressants crétins, que j'étais heureux de pouvoir examiner. Mais ils ne s'y prêtaient guère, me fuyaient sans vergogne. Ce ne fut pas sans peine, que je réussis à en mesurer deux, dont la taille était respectivement de 1,48 et de 1,37 m. À mon deuxième passage, en 1908, je n'eus guère plus de succès près d'eux et sans l'aide empressée d'un jeune lettré, je n'aurais pu en aborder un seul. L'un, le dénommé Li, haut de 1,25 m, fut particulièrement récalcitrant, s'enfuit plusieurs fois et pleura autant, avant de se laisser photographier. J'allai le chercher dans une maison où, accroupi, il se chauffait autour d'un brasero. On sait la paresse presque invincible du crétin, en temps ordinaire. Ici, il se trouvait si bien que c'était une raison de plus pour qu'il se refusât à bouger. Je lui faisais aussi un peu peur. Il se laissa enfin soulever et traîner sur la place, où il fut photographié dans de bonnes conditions, et cela au grand amusement de toute la population, qui riait de ses ennuis et de la mimique de son pauvre visage, plus grotesque encore que d'habitude. Le pauvre hère était, en effet, bien laid avec sa tête énorme, sa face plate, bouffie, hors de proportion avec le développement du tronc et des membres, qui sont ceux d'un enfant. La face, aux contours se rapprochant d'une lune, et coupée d'un réseau de fines vergetures, était luisante, comme écailleuse. La saillie du nez sur le plan de la face était ridiculement réduite, par rapport à son épanouissement en largeur : l'appendice était littéralement écrasé, avec narines pourtant béantes. La bouche était énorme, avec lèvre inférieure pendante, très épaisse ; la supérieure apparaissait plus fine, moins infiltrée. Les yeux, à fleur de tête, étaient de nuance châtain clair, la nuance de la race ; la vision semblait bonne. L'organe phonateur était au contraire altéré, la voix étrange, nasillarde, sifflante, dans certains cas. On devine pourquoi : la compression du larynx par la tumeur thyroïdienne. L'intelligence et la sensibilité se montraient aussi obtuses que possible, se réduisaient presque à la manifestation des instincts animaux. Notre crétin laissait, toutefois, voir un semblant d'affection ou

de préférence pour sa mère, près de laquelle il se réfugiait chaque fois que je m'approchais de lui pour l'examiner. Sa mère lui apparaissait comme le seul être en lequel il pouvait se fier, trouver protection. Sauf envers elle, il était généralement insupportable. Je fus touché de la façon dont ce pauvre être enlaça, en pleurant, sa génératrice, sous la menace de l'appareil photographique. Elle seule put le calmer et l'amener à ne pas bouger.

Je pus mesurer la taille de quelques autres crétins âgés de 18 à 21 ans : le plus grand avait 1,35m et le plus petit, 1,10 m. Tous présentaient les caractéristiques de Li, plus ou moins accusées. Quant aux goitreux proprement dits, la proportion en est fort élevée, affecte les deux tiers au moins de la population.

Comme à Ning-Yuan-Fou, le sel de Yen-Yuen-Hsien est dénoncé comme l'auteur de tout ce mal, l'eau étant bien rarement incriminée. Je conseillai de ne consommer que l'eau du fleuve Ngan-Ning, mais elle est trop loin du village, un kilomètre environ. Tout le monde préfère s'approvisionner au torrent goitrigène, qui descend du Mao-Nieou-Shan et traverse le marché. D'ailleurs, comme je viens de le dire, les habitants ne croient point à la nocivité de l'eau. Il n'y a donc rien à faire de ce côté.

Toute la population nous montra de la sympathie : les portes nous étaient ouvertes et la tasse de thé traditionnelle, avec empressement offerte. Je pus admirer de beaux madriers *d'in mou*, provenant des montagnes avoisinantes. C'est, avec le sel et les cotonnades, l'article le plus important du commerce local.

Au point de vue cultures, ce sont naturellement les mêmes que dans le cirque de Ning-Yuan-Fou, mais moins avancées, parce que le sol est moins fertile, d'une part, trop chargé de sable ; parce que d'autre part, le vent du sud, sec et violent, se fait trop sentir à Ho-Si, plus exposé que Ning-Yuan à une action desséchante très marquée. L'opium, comme

d'habitude, occupait une place prépondérante, mais il apparaissait bien chétif, assoiffé, malgré que la plus forte proportion d'*in fen* lui fût réservée.

On plante aussi un peu de coton, mais cette culture tend à disparaître devant l'invasion des « filés » européens.



CHAPITRE XXII

Ascension du Mao-Nieou-Shan Un village lolo : les gens et les bêtes

@

Le 6 février, nous partons, le père de Guébriant et moi, pour Kao-Chan-Pou, résidence du chef de clan lolo qui nous avait offert l'hospitalité. Cette résidence était en pleine montagne, sur le Mao-Nieou-Shan, versant Ya-Long ou Kin-Ho (fleuve d'or). L'ascension de la chaîne est facile, par gradins successifs rarement escarpés. Il faisait doux, 6 degrés à 8 heures du matin, 11 à 9 heures, sans l'ombre d'un nuage, et le vent du sud ne se leva que très tard : aussi, quel éclat dans le flamboiement solaire, quelle pureté dans le bleu du ciel. J'aperçois quelques pois en fleurs, portés par une courte tige, s'abritant, frileusement, au fond d'un petit thalweg : c'est que les nuits sont bien froides, qu'il y a gelée blanche journallement. Et le brillant soleil qui luit trop tôt, est aussi menaçant que la gelée. Il va accroître l'épuisement des tissus, entraver le processus de réparation des fleurs et des feuilles. C'est pourquoi les pauvres pois à la tige courte se dessèchent et meurent, là où un abri complet fait défaut. Ici se dressent de hauts talus plantés d'aulnes chétifs et de peupliers.

À mesure qu'on s'élève, ces essences disparaissent pour faire place à des chênes, des ifs et des pins surtout. Mais ces arbres sont rares, croissent en solitaires et ne représentent, pour la plupart, que des rejetons poussés sur des souches. Seuls, les pins forment deux petits bosquets de sujets très jeunes, dont un certain nombre gisent déjà par terre, abattus dans leur prime développement. C'est la règle en Chine : non seulement, on utilise les arbres avant qu'ils aient atteint un degré de croissance considéré par nous comme un minimum, mais encore, dès qu'ils dépassent la grosseur de ces sujets formant ce que nous appelons

le « taillis ». Et rien ne saurait prévaloir contre cette funeste habitude, maintenant presque justifiée par la nécessité.

Vers 2.200 mètres d'altitude, on commence à rencontrer des rejets de sapin argenté et de chêne à feuillage persistant. Les cotoneasters deviennent aussi très nombreux, couvrent en grande partie le sol, de compagnie avec un *crategus*



Paysage du *Mao-Nieou-Chan* : conifères sur séricitoschistes. Lolos et Chinois.

à baies carminées du plus joli effet. Ces baies ornent la plante, tout l'hiver, jusqu'au développement des nouvelles feuilles. Cette aubépine est aussi ornementale que le *Berberis Wilsoniae*. J'en ai rapporté des graines qui réussiront, je l'espère, dans le midi de la France.

Aux approches du col, je remarque trois beaux noyers poussés là très vigoureux. Cette essence intéressante se rencontre, à l'état sauvage, sur les deux versants du Mao-Nieou-Shan et aussi dans les Leang-Shan. Sous ce climat presque toujours tiède dans les vallées, brûlant à l'époque estivale, le noyer recherche les grandes altitudes, prospère plus volontiers par 2.500 et même 3.000 mètres, si abrité des vents du nord, que par 1.000 ou 1.500 mètres. Il se complait sur les terrains secs, sur les grès et même les roches granitoïdes. Il pousse aussi très bien sur les

micaschistes de la vallée du Ya-Long, à côté des chênes *evergreen*. Il occupa certainement une place importante dans les forêts qui couvrirent autrefois les chaînes bordant cette vallée. Son bois, le croirait-on, n'est utilisé par le Chinois, Lolo ou Sifan, que comme bois de chauffage, jamais dans la menuiserie ou l'ébénisterie. On le comprend pour le Lolo qui ne se préoccupe jamais de se faire un meuble, mais non pour le Chinois et le Sifan, qui se livrent ici à des travaux de menuiserie, d'ébénisterie non sans importance.

Sur le sentier étroit, taillé souvent dans des bancs ou des arêtes émergentes de *granulite* au mica vert mordoré, au mica blanc argenté, sur le sentier, nous croisons de nombreux *peitze*, des porteurs de sel, du sel de Yen-Yuen-Hsien. Il ne se présente plus en gros morceaux irréguliers, débris d'un pain en calotte sphérique, comme celui plus estimé de Tse-Lieou-Tsin, dans le Setchouen oriental, mais bien sous l'aspect d'un tronc de pyramide de 40 à 50 centimètres de haut, sur 20 à 25 centimètres de diamètre à la base, simple différence de la forme des moules où ont cristallisé les eaux salines. Il est de couleur gris clair, non foncé, comme son concurrent, infiniment plus répandu. C'est que ce dernier, malgré son impureté, due en grande partie à des procédés d'évaporation très primitifs, est plus riche en chlorure de sodium que celui de Yen-Yuen-Hsien, trop chargé en sulfate de chaux et sulfate de soude. Son débit est donc très considérable, dépasse, dans des proportions énormes, le chiffre de consommation de l'autre. La position géographique de Tse-Lieou-Tsin, presque au bord d'un grand fleuve, comme le Ming, favorise aussi beaucoup l'écoulement de son sel. À égalité de produit, Yen-Yuen-Hsien, situé trop excentriquement à l'extrême limite du Setchouen occidental, ne pourrait lutter avec Tse-Lieou-Tsin, sauf en ce qui concerne les consommateurs thibétains. Et encore, de Kiating, le sel de la vallée du Ming arrive en moins de temps à Ta-Tsien-Lou que ne le pourrait celui de Yen-Yuen-Hsien, le trajet étant non seulement plus long, mais encore plus difficile. Sur les deux routes, le transport se fait presque

uniquement à dos d'homme. Le nombre des animaux de bât est trop restreint pour qu'il soit possible d'alléger l'effort humain, de réduire les théories, les files sans fin de malheureux qui, courbés en deux, s'élèvent à pas comptés et si pesants sur les gradins du haut plateau thibétain.

Vers 11 heures du matin, le vent du sud s'est levé et a rapidement accru d'intensité : les petits pins se mettent à gémir et les belles graminées desséchées qui couvrent les pentes se couchent, comme si une faux les touchait. La bise siffle, bientôt, très haut, mais pas un nuage, le plus subtil cirrus, n'apparaît dans le radieux firmament : c'est une tempête dans la sérénité lumineuse du ciel.

Aux abords du col, il n'y a plus que des cotoneasters, des bambous grêles et un délicieux jasmin en plein épanouissement : de petites fleurs jaune d'or. C'est l'arbuste le plus résistant et le plus hâtif, à une altitude dépassant 2.000 mètres. Quelle jolie plante sauvage formant des haies naturelles au flanc des chaînes, à la limite des neiges d'hiver !

Au lieu de franchir le col et de faire de l'ouest, nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, abandonnant la route de Yen-Yuen-Hsien : la demeure du chef lolo était, suivant l'habitude, tout à fait en dehors des pistes fréquentées. C'est quelques minutes après le changement de direction, qu'atteignant l'extrême limite de la ligne de partage des eaux entre le bassin du Ngan-Ning et celui du Ya-Long, j'aperçus pour la première fois le Ya-Long. Au fond d'une fosse étroite, d'une gorge impressionnante par la hauteur et l'abrupt des murailles bordantes, se déroulait un long ruban d'émeraude, le Kin-Ho, ou fleuve d'or, celui qui roule des paillettes du précieux métal. « Quel merveilleux miroir pour astres, pour étoiles ! » pensai-je en le regardant. Et, contemplant la voûte céleste, si belle de sérénité, je me demandai où il y avait le plus de pureté, de limpidité : dans l'air ou dans les eaux ?

Montrant au père de Guébriant le majestueux Kin-Ho, descendant du nord, je lui dis sur le ton de l'interrogation :

— Le Ya-Long ?

Il regarda, admira, mais secouant la tête, répondit :

— Non, ce ne peut être le Ya-Long : il est beaucoup plus loin d'ici.

Puis, se ravisant :

— C'est pourtant lui... Quel autre cours aussi important coulerait dans cette direction ? C'est bien le Kin-Ho !

Et Loutze-Ming, le chef lolo, montrant du doigt au fond de la fosse si creuse, les ondes vertes qu'ourlait un peu d'écume, prononça :

— Kin-Ho.

Il n'y avait plus à douter : nous avions le Ya-Long devant nous. Mais nous étions dupes d'une illusion d'optique : il semblait couler presque à nos pieds, tandis que dans la réalité, il en était écarté de huit kilomètres environ. Le père de Guébriant qui l'a traversé, en allant à Yen-Yuen-Hsien et sait la distance qui nous en sépare, ne pouvait, de prime abord, l'admettre si rapproché, refusait d'en croire ses yeux. J'eus l'occasion, plus tard, d'observer le même phénomène et de considérer qu'en montagne les distances sont aussi trompeuses qu'en mer. Ici, je crus plus tard, en étudiant la carte, avoir reconnu une pointe du Ya-Long dans l'est, avoir découvert une boucle inconnue ; et, l'année suivante, je fis un grand détour pour m'en confirmer l'existence. Bien m'en prit : car celle que j'avais annoncée n'existait pas. Une erreur dans l'appréciation et la position exacte du fleuve m'avait fait croire à une boucle là où il n'y avait qu'un coude. Et je ne m'en rendis compte qu'en m'attachant à suivre les bords mêmes du Ya-Long : ce qui n'est pas toujours facile.

À regret, nous perdons de vue le beau ruban d'émeraude, ourlé d'écume et continuons, en corniche, notre route vers Ta-Pintze, dominant les profondeurs d'un ravin. Il y a, maintenant, des mottes de neige, au pied des bambous grêles et des rhododendrons. Nous ne sommes guère élevés, cependant, de plus de 50 mètres au-dessus du col où j'avais enregistré une température de 17°,5. Ces mottes sont le reste d'un peu

de neige tombée, l'avant-veille, sur les sommets et rapidement fondue par la tiédeur printanière.

Nous progressons rapidement sur une pente douce, accompagnés par un certain nombre de guerriers du clan. Notre hôte, Loutze-Ming, nous montre bientôt sa maison, vrai repaire de fils des Leang-Shan, de pirate des monts, perché aussi haut qu'un nid d'aigle. C'est là que nous devons être reçus, passer la nuit. Mais déjà il se faisait tard. Et si, à vol d'oiseau, nous n'étions pas à plus de deux kilomètres du « repaire », l'accès en était si difficile, le précipice qui nous en séparait montrait des pentes si dures, si revêches, qu'il fallut renoncer à aussi longue escalade, chercher un autre abri pour la nuit. C'est ainsi qu'on s'arrêta dans un très petit hameau de quelques huttes, dont le seigneur était le frère même de Loutze-Ming. Ce frère se hâta de venir au-devant de nous et de nous offrir sa maison. Elle était grande pour une habitation lolo : 5 mètres de long



Le chef de clan (appelé *Loutze Ming* par les Chinois de la région)
victime de la vendetta où nous fûmes mêlés, le père de Guébriant et moi.

sur 4 mètres de large et 3,5 m de haut, du sol à la ligne de faîte. Elle pouvait être considérée comme se divisant en trois pièces, mal séparées par des cloisons incomplètes de 1,50 m de haut environ. D'un côté, à gauche, un petit réduit où de la paille était étendue sur la terre nue, avec deux nattes roulées dans un coin : il représentait la chambre des maîtres.

De l'autre, à droite, une plateforme grenier, en bois et bambou, élevée de 1,75 m. environ et empiétant de deux mètres sur la pièce centrale : elle supportait un peu de fourrage destiné au cheval. Celui-ci loge chaque soir dans la maison, à côté du maître. Les autres animaux domestiques couchent dehors, dans des locaux spécialisés.

La pièce centrale, pas plus que les réduits, ne possède ni plancher ni plafond. C'est au milieu d'elle que se trouve le foyer lolo circulaire, avec ses trois pierres dressées en triangle. La marmite, un emprunt fait aux Chinois, se place sur le sommet des pierres, jouant le rôle de trépied. La maison ne possède pas de cheminée : la fumée s'échappe par la porte, l'unique porte, ou par le toit de chaume ou de planchettes doublées d'une natte grossière, ainsi que je l'ai décrit dans ma visite à Bolo. Un toit en chaume est fort rare et constitue une imitation de l'habitation chinoise. Il n'y a ni fenêtre, ni lucarne à la maison lolotte.

Ici, les animaux, bœufs ou vaches, chèvres et porcs, sont logés dans de véritables étables qui valent bien, comme construction, le « home » du seigneur. Les moutons sont même plus favorisés et couchent sur un plancher de pièces de bois cylindriques juxtaposées, qui les met à l'abri de l'humidité du sol. Ce plancher est élevé d'un mètre environ au-dessus du niveau général de la cour. Les Lolos pauvres n'ont pas ce luxe d'étables, de bergeries : les quelques animaux qu'ils possèdent habitent dans leur case. Hommes et bêtes vivent sous le même toit.

Dans l'enceinte de sa demeure, l'*Os noir* logeait encore une vingtaine de *ouatze*, d'esclaves, avec leurs femmes et enfants. Les autres s'abritaient dans le voisinage immédiat. Le clan tout entier comprenait quarante familles, sous l'autorité absolue de Loutze-Ming.

Ces groupements lolos sont, généralement, mal organisés au point de vue défensif. Ici, un simple mur en terre, haut de 2,50 m, protégeait l'ensemble des bâtiments réunis autour de la maison du chef. Et ce mur est si rapproché des étables d'un côté, de l'habitation principale de l'autre, que rien n'est plus facile à l'assaillant que d'incendier du dehors, sans escalade.

Il ne s'en prive point d'ailleurs, utilisant, pour cette œuvre, sa longue lance où se fixe une torche de pin.

La porte d'admission dans l'enceinte, solidement construite, est faite de pièces de bois cylindriques, à peine équarries. Elle est maintenue fermée par des barres transversales.

À Ta-Ka-Ka, Y-Lé et beaucoup d'autres lieux, j'ai vu le mur en terre remplacé par un entourage de pieux, hauts de trois mètres, liés entre eux par des lanières de bambou ou des rameaux de plantes très souples (*lonicera* et *actinidia*).

Introduits dans la maison de l'*Os noir*, nous fûmes invités à nous asseoir sur une natte autour du foyer, après qu'un manteau, une pèlerine, eût été préalablement étendu sur cette natte : c'est le grand cérémonial, la façon de recevoir les hôtes distingués, ceux qu'on veut honorer. Sans la pèlerine, ce n'est qu'une demi-politesse, un accueil ordinaire pour parents et amis.

On faisait les préparatifs d'un festin : la grande marmite remplie d'eau était activement chauffée. Entre les trois pierres, des esclaves femmes glissaient des branches de pin et de rhododendron presque vertes. Une âcre fumée remplissait toute la maison, faisait abondamment pleurer nos deux. On nous offrit à chacun un plein bol d'alcool, d'eau-de-vie chinoise, où, par politesse nous dûmes tremper nos lèvres, pendant que Loutze-Ming, ses frères, sa femme même, avalaient, en deux ou trois traits, le contenu du leur. Après chaque lampée, ils passaient la langue sur leurs lèvres, et toute leur physionomie disait quelle satisfaction ils trouvaient dans l'absorption du brûlant breuvage, du *vin de feu*. À leurs dieux, s'ils en avaient, les Lolos n'attribueraient jamais, comme boisson, l'hydromel ou l'ambrosie, mais bien l'eau-de-vie. Rien pour eux n'est aussi délectable.

La fumée était telle dans le home de l'*Os noir*, si irritante pour nos yeux, qu'on s'esquiva sitôt que la politesse le permit. On s'assit dans un

coin de la cour, sur un bloc de grès, regardant autour de soi. Deux *ouatze* s'étaient emparé d'une chèvre et l'égorgeaient : elle devait faire en partie les frais du festin. Sitôt écorchée et éventrée, elle fut découpée à la diable, en morceaux quelconques, aucune règle d'ordre anatomique ou gastronomique ne semblant être appliquée. Les intestins, simplement étirés et comprimés d'un bout à l'autre entre le pouce et l'index, à fin d'expulser le gros des matières fécales, furent jetés, sans autre nettoyage, dans une grande marmite. Les autres parties constituantes de la chèvre, moins les pattes et la peau, les y rejoignirent aussitôt. Ce ne fut additionné ni de sel ou autre condiment, ni d'herbe d'aucune sorte. Le chauffage s'activa et bientôt l'eau, gonflant sa surface, éclata en gros bouillons lourds, salis d'une graisse jaunâtre, répugnante pour nous, Européens.

M'étant ainsi rendu compte des procédés culinaires lolos, je revins dans la cour regarder autour de moi. Les *ouatze* du clan étaient en train de boire à leur tour. Une cruche en terre, de fabrication chinoise, remplie de plusieurs litres d'eau-de-vie, circulait de main en main, et chacun se versait un peu de « vin brûlant », dans une corne de bœuf, une coupe en bois et une tasse en cuir. L'un des jeunes hommes, déjà un peu gris, fit sauter malicieusement, d'un coup de pied, la tasse de son voisin pleine jusqu'au bord. Une dispute muette s'ensuivit immédiatement, un échange de regards menaçants. Puis, tout de suite les deux Lolos s'enlacèrent comme deux serpents, cherchant à s'étouffer, à se renverser. N'y réussissant point, ils tentèrent de sortir leur coutelas. Mais à ce moment, les autres *ouatze* se jetèrent sur eux et les désarmèrent. Loutze-Ming, surgissant soudain, les chapitra vertement en me montrant aux deux adversaires. Et la rixe prit fin. Comme on le voit, le Lolo réagit violemment. Il a pour habitude de demander à sa vigueur musculaire la solution de toutes ses querelles. Dans ses chicanes avec ses congénères, ce n'est jamais le flux de paroles, de criaileries du Chinois, dont toute la combativité ne dépasse

point le crêpage du chignon de l'adversaire. Non, c'est la lutte immédiate, l'enlacement brusque, le corps à corps furieux, qui ne cesse qu'au mot « grâce » râlé par le vaincu.

J'observai les femmes circulant dans la cour, vaquant aux diverses occupations du ménage ou surveillant la rentrée, à l'étable, des différentes catégories de bêtes domestiques. Je remarquai qu'aucune ne songeait à traire les vaches, chèvres ou brebis, et j'eus beaucoup de peine à obtenir un verre de lait. Je m'informai et appris que la Lolotte ne trait jamais ses bêtes. Elle estime qu'un pis gonflé ne contient que juste la ration nécessaire au nourrisson, veau ou agneau. Toute la sécrétion lui est réservée. D'ailleurs, la vache des Leang-Shan, comme la vache chinoise, fournit peu de lait : d'un litre et demi à deux litres ; rarement davantage. Cette faible production ne tient pas tant à la race qu'à l'insuffisance d'alimentation de l'animal. Il doit se contenter de ce qu'il broute dans la montagne sans addition, ainsi qu'en nos pays, de ces fourrages ou racines, qui contribuent si puissamment à accroître la sécrétion lactée. En hiver principalement, quand la neige couvre le sol, les bêtes domestiques du Lolo sont réduites à une portion de famine. Les céréales suffisent tout juste à l'homme : on ne peut guère en distraire. En tous cas, si un peu de grain est mis de côté pour un animal, c'est pour le cheval toujours.

Je faisais, tout à l'heure, allusion aux racines alimentaires : le Lolo n'en cultive pas pour lui-même, encore moins pour ses bêtes. Le seul légume vraiment indigène, celui qu'il se soucie de planter, est le *iuen ken*¹, navet plat de forme discoïde. Loutze-Ming, sur mon désir, m'en apporta un fort gros de 15 centimètres de diamètre, que je fis apprêter. Mais je le trouvai aussi ligneux qu'insipide. Et pourtant, dans les montagnes du Kientchang, on apprend à n'être pas difficile.

¹ Expression chinoise signifiant racine ronde.

Le far-west chinois
Kientchang et Lolotie



Vallée du Ya long ou Kin Ho (fleuve d'Or). Un chef de clan lolo entouré de ses esclaves.
Le chef (un *Os noir* — aristocratie) est au second plan, le 2e à droite : c'est le plus grand du groupe.

Je regardai les femmes : toutes, sans exception, portaient la petite jupe plissée laissant à découvert la cheville. L'épouse du chef de clan était vêtue d'une robe de toile bleue, bordée en bas de galons rouges et verts superposés. Sa blouse-corsage était de toile blanche avec haut col d'un rouge éclatant, fermé en avant par des agrafes d'argent ciselé. Sa pèlerine noire, de laine fine pour un Lolo, de laine très grossière pour un Européen, dépassait un peu le genou. Cette femme était de taille élevée, harmonieuse dans l'ensemble ; la démarche très souple avait beaucoup de grâce naturelle. Elle riait gentiment, sans coquetterie, plaisait par sa seule mimique de vraie femme librement élevée dans la solitude des monts, des grands espaces. Deux de ses compagnes, lui ressemblant par la taille et la finesse des traits, appartenaient bien, comme elle, à la race lolotte, bien que l'une fût *Os blanc* par la naissance, c'est-à-dire d'une caste inférieure. Toutes trois étaient sensiblement différentes, comme type, des servantes esclaves faisant partie intégrante du clan. Celles-ci se montraient de petite taille, avec face plate et ronde, nez très court, un peu écrasé et œil tendant manifestement vers l'obliquité. Des arcades sourcilières à peine dessinées, des sourcils non arqués. Certaines de ces femmes sont franchement négroïdes par tous les traits. C'est la race dont

j'ai déjà parlé, une race aborigène, sans doute, de petite taille, asservie par les Lolos, puis fondue dans les tribus. Mais il n'est que trop évident que des mélanges se sont faits, altérant la pureté des types primitifs, en créant d'intermédiaires avec prédominance des caractéristiques de l'un ou l'autre générateur.

@

CHAPITRE XXIII

La vendetta chez les clans lolos

@

Les dernières brebis avec leurs agneaux viennent de rentrer dans la bergerie, sur leur plancher surélevé ; le soleil, depuis un moment, s'éteint derrière les cimes. De grandes lueurs mauves éclairent encore les monts, mais c'est la nuit qui commence. Sur les très hautes crêtes, flottent des stratus indifférents aux rafales qui soufflent du Sud.

Notre hôte fait de nombreuses tentatives pour nous amener prendre part au festin, à nous régaler d'un tendre morceau de la pauvre chèvre, en notre honneur immolée. Mais l'odeur autant que la vue du ragoût calme immédiatement notre appétit. Notre cuisinier Tchang nous préparera quelque frugal dîner, de ces plats qui sont à point, en un quart d'heure, de l'« expédié », en un mot, suivant sa vieille habitude.

Malgré des offres réitérées faites avec un empressement touchant, nous ne pouvons nous résigner, non plus, à coucher dans la maison du chef : la promiscuité y sera trop grande ce jour de fête et de beuveries. D'ailleurs, la fumée du foyer est intolérable. Et on ne saurait prévoir quelques heures de répit, puisque, toute la nuit, pour combattre le froid, un *ouatze* entretiendra le feu. Il existe dans un coin de la cour une étable abandonnée : après examen, nous décidons, le père de Guébriant et moi, de nous y installer pour la nuit. Elle est un peu isolée des cases habitées, mais nue de tout meuble en dehors d'un petit banc : on y pourvoira. J'observe cependant que de nombreuses lances se dressent dans un angle de la cabane : c'est le dépôt d'armes du clan.

Depuis un moment, je sentais de fortes démangeaisons dans le cou ; mes doigts cherchèrent : j'en ramenai deux poux l'un après l'autre. Je les exécutai aussitôt et féroce. Ils étaient de couleur gris clair, énormes,

mais très plats ; donc, d'espèce un peu différente des nôtres. Ce furent les deux premiers que je recueillis en Lolotie, mais non les derniers.

Pendant que je réfléchissais, cherchant le moyen de ramasser le moins possible de poux, je fus distrait de mes combinaisons par l'irruption soudaine, au milieu de la cour, du frère cadet de Loutze-Ming, brandissant un sabre dans la main. Il se précipitait vers un *ouatze* qu'il cherchait à acculer dans un coin de l'enceinte. Heureusement, l'ivresse troublait la rectitude de sa course et plusieurs fois, il faillit rouler sur le sol. Le *ouatze* eut le temps de se jeter dans une case dont il barricada la porte. Loutze-Ming, d'autre part, appela des guerriers, qui désarmèrent, non sans difficulté, l'irascible *Os noir*.

Cet incident m'amena à considérer de près tous les hommes du clan. Je n'eus pas de peine à reconnaître que pas un n'avait su résister à son penchant : la saoulerie était complète. Et le chef de clan avait tenu lui-même à prouver qu'aucun de ses guerriers, à la beuverie, ne pouvait l'égalier en prouesses.

En dehors de l'enceinte, mais tout près, habitait dans une pauvre cabane une vieille *ouatze*, qui semblait avoir une certaine autorité dans le clan, malgré son extrême pauvreté. Tenant à me rendre compte, exactement, de la distribution intérieure de sa maison et de tout ce qu'elle renfermait, j'allai rendre visite à la vieille. Elle n'était point seule. Avec elle vivaient sa fille, une grande gaillarde négroïde, et trois petits enfants à gros ventre, noirs comme des taupes, si brûlés ils sont par l'intense lumière des sommets. Au moment où j'entrai, la grande négroïde pétrissait de la farine de sarrazin et les enfants jouaient avec un petit cochon qui dormait, à côté d'eux, dans la pauvre case. Pendant que la vieille esclave, aimable, me racontait une histoire, à laquelle, naturellement, je ne comprenais pas un seul mot, je fis l'inventaire de la maison, hutte de 3 mètres de long, 2,50 m de large et autant de haut. Dans un coin, gisait par terre une petite auge étroite (20 centimètres), creusée dans un tronc de jeune arbre : elle appartenait au porc. Contre

un des murs, étaient fixées une houe et une petite faucille ; en face étaient accrochés un brassard de guerrier en cuir et un long coutelas. Au plafond, pendaient quelques grappes d'épis de maïs.

Comme ustensiles de cuisine, il y avait la marmite chinoise et quelques vases en bois, pas un seul en terre. Ces vases sont à panse très renflée, par conséquent de diamètre, à ce niveau, supérieur à celui de l'ouverture. Ils rappellent assez bien une amphore qui serait trapue, à col court, et dépourvue d'anses. Une autre variété d'ustensiles a la forme d'une très large coupe qui ne serait pas plus creuse qu'une assiette : ce n'est qu'un plat monté sur un pied. Il y avait, en plus, de petites tasses en bois et en cuir.

Les instruments préhenseurs d'aliments n'étaient point les bâtonnets chinois, mais bien des cuillers. Dans une petite corbeille de bambou, j'en observai trois espèces : 1° une cuiller en bois à manche de 15 centimètres, à rayures hélicoïdales pratiquées sur toute la longueur avec partie creuse à diamètre longitudinal et transversal de 3 centimètres, soit ronde ; 2° une autre cuiller plus courte et à récipient ovale, servant à gratter le fond des ustensiles où on cuit les aliments ; 3° une troisième à manche long de un mètre, avec récipient de 20 centimètres, suivant les principaux diamètres, et destinée à remuer les aliments dans la marmite.

Près du foyer, s'étalait un petit fagot de branches de berberis et de rhododendron.

Deux corbeilles rondes à mailles serrées tiennent lieu de tamis. Une autre, de forme cylindrique, haute de 75 centimètres, avec diamètre de 50, constitue le « grenier », la réserve à loger le sarrasin, à côté des seaux en bois cerclés de bambou. Et c'était tout. Ni meuble, ni banc, ni lit, comme on le sait : on s'accroupit pour dormir autour du foyer.

Cette description peut s'appliquer à la maison de l'*Os noir*. Rien de particulier ne la distingue, si ce n'est quelques objets achetés au Chinois. Ajoutez quelques nattes qui ne servent qu'aux jours de fête, quand il y a

des hôtes de marque. Les seigneurs en ont cependant une à demeure dans le coin réservé de la maison qui constitue la chambre nuptiale.

J'observai, chez le frère de Loutze-Ming, des viandes salées et fumées pendues aux solives. Certaines pièces étaient taillées dans la dépouille d'ours ou de cerf, mais la plupart des autres n'étaient que du porc salé. Un chapelet de saucisses s'allongeait, aussi, sur des crocs faits de branches fourchues.

Après dîner, dans notre étable où il ne faisait pas trop froid, malgré l'altitude (2 500 mètres), nous causions, le père de Guébriant et moi, quand brusquement la porte s'ouvrit et une douzaine d'hommes du clan entrèrent. À ma grande surprise, ils me prièrent de les mesurer : c'est une opération à laquelle le Lolo ne se soumet guère volontiers. Cette fois, il brûlait de savoir s'ils étaient réellement des forts et s'ils vivraient longtemps. Je reconnus l'action de mes gens qui leur avaient raconté que je pouvais, d'après des mesures, déterminer la vigueur d'un individu et, par la suite, ses chances de longue ou de courte existence. Je savais le Chinois très réfractaire à la mensuration, en raison de ses croyances superstitieuses. Pour l'amener à résipiscence, je lui avais confié qu'il m'était facile de reconnaître l'endurance d'un individu à la maladie ou à l'usure qu'engendre le travail, facile donc de prédire la durée probable d'un organisme. Beaucoup de gens vinrent ainsi à moi, qui n'y seraient jamais venu autrement. Mes coolies chinois s'empressèrent de faire des confidences, à ce sujet, aux Lolos, dont la curiosité vivement piquée se traduisit par le désir d'être mesurés. Le père de Guébriant, avec son empressement jamais en défaut, prit le carnet de mensurations et inscrivit les chiffres que je lui dictai. Les Lolos se présentèrent. Ce qu'ils subissaient leur semblait de première importance, allait marquer, au premier chef, dans leur existence, puisque les instruments de l'étranger étaient rien moins que capables d'en fixer le cours, la durée.

Quelques habitants me furent amenés par le plus jeune frère de Loutze-Ming, un bel *Os noir* de vingt-deux ans, à la figure douce et

intelligente, un des plus vaillants du clan, malgré sa jeunesse. Il manifesta le désir le lendemain de nous suivre dans notre pays, ne se rendant, naturellement, point compte de l'énorme distance qui le séparerait de ses montagnes. Un berger lolo venu à Tchentou, des environs de Fouling, ne put jamais s'habituer à sa nouvelle vie. Pris de nostalgie, il retourna, au bout de quelques mois, dans son district, dans sa hutte perchée au flanc d'une chaîne.

Les mensurations achevées, il était près de 11 heures. Le frère cadet de Loutze-Ming vint bien, un peu remis de son ivresse, nous offrir aimablement un peu d'eau-de-vie, dont il avait une pleine cruche, mais on le remercia vivement, ajoutant que l'heure était venue pour lui, comme pour nous, de se coucher. C'était un homme de petite taille, 1,60 m, aux traits grossiers, négroïdes par certains côtés, n'ayant aucune ressemblance avec ses deux frères, à la taille élevée de vrais Lolos, aux traits fins. Physiquement, il rappelait un *Os blanc* ou plutôt un *ouatze*, ne pouvait être considéré comme *Os noir*. Et cependant, il l'est de par sa naissance, au même titre que ses frères. Ce qui me prouvait une fois de plus que l'aristocratie lolotte n'a pas su se garder pure de tout mélange.

Il sortit lentement, un peu titubant, serrant précieusement contre sa poitrine, sa cruche d'eau-de-vie. Je le suivis quelques pas dans la cour, jouissant de la belle nuit : dans le ciel limpide palpitaient tant d'étoiles ! Mais je frissonnais sous le froid, sous la piquûre du vent du sud, soufflant en violentes rafales. Dans les huttes tout était calme : on dormait du lourd sommeil qui suit l'ivresse.

Au loin, sur les versants des chaînes, flambaient des herbes ; de grands feux trop rouges, sinistres dans la beauté de la nuit.

Je rentrai bien vite et me hâtai de me coucher. Avant, je plaçai un petit banc devant la porte de notre mesure pour empêcher le vent de l'ouvrir. Le père de Guébriant dormait déjà, dans un coin sur quelques mauvaises planches. Je m'assoupis, de même, rapidement, malgré les rafales du sud

qui secouaient furieusement notre malheureuse étable, menaçant d'emporter le toit.

Brutalement, nous fûmes réveillés par des clameurs effrayantes, des cris suraigus de femmes. Puis, un moment, tout se calma, pour recommencer ensuite sur le même diapason. Et, comme intermède, ce sont les hurlements du vent qui continue d'attaquer avec rage notre abri. Mais, la seconde fois, les cris ne durant pas au-delà de quelques secondes : des femmes sans doute molestées par leur seigneur et maître, des surprises dans la promiscuité qui a suivi les beuveries. Il n'y a pas à s'en mêler. Et, de nouveau, on s'endort. Nouveau réveil soudain : le banc que j'avais mis en travers de la porte, pour empêcher le vent furieux de l'ouvrir, vole au milieu de la pièce et la porte s'en va battre avec fracas la cloison. C'est une bande de guerriers qui envahissent notre étable, se jettent sur les lances que j'avais signalées dans un coin et se précipitent dehors, aussi vite qu'ils étaient entrés. L'un d'eux s'attarde une seconde cependant, lâche quelques mots au père de Guébriant. Une bande de Lolos d'un clan ennemi est sur le sentier de la vendetta : nous sommes menacés d'une attaque. Un moment après, nous apprenons qu'on aperçoit des flammes d'incendie du côté du hameau de Loutze-Ming, de celui où nous devons coucher, et que l'attaque s'était portée de ce côté. On hésitait à croire ces dires, moi, surtout, qui savais le cerveau d'un ivrogne riche en hallucinations : le « frère cadet », après de nouvelles lampées, voyant rougeoyer les feux d'herbes, y avait reconnu, sans doute, la main de ses ennemis. Il localisait mal les lieux : ce n'était point le hameau de son frère aîné qui brûlait. Quand même, il avait jeté l'alarme et armé tous ses hommes. Loutze-Ming, qui s'était vanté, quelques heures auparavant, d'avoir absorbé dans l'après-midi, une livre d'eau-de-vie (600 grammes), ne pouvait être beaucoup plus lucide que son cadet. Il avait donc décidé la levée en masse des guerriers du clan. Les femmes, nerveuses, avaient poussé des cris.

Nous attendons, prêts à nous lever si c'est nécessaire, mais toujours incrédules. Un quart d'heure se passe. Puis les cris stridents recommencent un peu lointains, des cris douloureusement perçants d'êtres sans défense que menacerait un grand danger. Surgit un Lolo qui explique nettement, au père de Guébriant, qu'une bande de Lolos attaque, à n'en pas douter, et incendie, à ce moment, la maison du chef de clan, de Loutze-Ming, le nid d'aigle que nous avons aperçu la veille, si rapproché à vol d'oiseau... On est debout et tout de suite prêts, le père de Guébriant avant moi, lui qui a dû se coucher tout vêtu sur ses planches. Il est minuit environ. Moi, j'ai à m'habiller sitôt hors du lit de campement. Il fait très froid : le vent qui souffle toujours en tourmente, pénètre partout, glace les chairs. Mes dents claquent. Mais en un clin d'œil je suis habillé et mon grand manteau de voyage me protège maintenant assez bien.

Les cris aigus se font de nouveau entendre, coupés de clameurs sauvages. Des moutons bêlent, des bœufs mugissent lamentablement. Notre personnel chinois fait irruption dans l'étable : tous parlent en même temps, sur le ton d'une vive excitation. Un homme du père de Guébriant pleure d'émotion. Mon domestique, Lao-Ou, tout aussi ému, se jette sur le Winchester qu'il avait déposé la veille, dans un coin, et cherche à l'armer. Je le lui enlève vivement : il est capable de tirer sur nous dans la nuit ou de faire partir, involontairement, l'arme dans nos jambes. Nous allons dans la cour. Le camp est presque vide : il n'y reste que quelques femmes et enfants. On aperçoit des lueurs d'incendie dans le sud, mais on n'entend plus de cris. Loutze-Ming lui-même vient nous confirmer le drame : sa demeure assaillie par un clan ennemi, l'incendie dévorant tout, les gens et les bêtes. On serait bientôt fixé sur l'étendue du désastre. Ses guerriers étaient arrivés trop tard. Le coup avait été exécuté avec une rapidité et une maestria incomparables. Il n'y avait plus qu'à attaquer l'ennemi dans sa retraite, à la lui couper au bord du Ya-Long, au passage d'un gué. Il avait dirigé

tous ses hommes de ce côté. Il n'y avait qu'à attendre. Il nous invitait donc à rentrer tranquillement dans notre cabane, à y prendre un peu de repos. Ce qu'on fit. Il était à ce moment, une heure du matin environ. Le vent n'avait pas « molli », sifflait toujours trop haut, énervant. Mais le ciel restait pur avec ses myriades de gemmes scintillantes. Au flanc des chaînes, doucement, se mouraient les feux d'herbes. Et durant l'accalmie coupant une rafale, dans l'ouest, tout près, grondait le Ya-Long, le fleuve « émeraude » ourlé d'écume.

Sitôt de retour dans notre étable, nous y sommes rejoints par le « frère cadet ». Il serre toujours, sous son bras, sa cruche d'eau-de-vie. Elle est presque vide, mais il désire, vivement, nous offrir ce qui reste : « Rien ne nous remettra mieux de nos émotions », pense-t-il.

On remercie : il n'insiste pas et s'en va. Nous nous recouchons et dormons, jusqu'au matin, sans nouvelle surprise.

Les guerriers ne sont pas encore revenus, mais le drame est connu dans ses principaux détails. Le hameau où il avait été d'abord décidé que nous passerions la nuit, avait été complètement détruit par le clan adverse. On supposait qu'il avait profité de notre station dans le village du « frère cadet », de l'absence de Loutze-Ming et de la plupart de ses hommes pour mieux réussir un coup prémédité depuis longtemps. Loutze-Ming s'attendait bien à une attaque prochaine puisqu'il cachait ses fils, deux gamins de huit et de onze ans. Il veillait, soigneusement, à ce qu'ils ne couchent plus dans la maison paternelle. Lui seul y restait avec sa femme et sa fille. Cette dernière nuit, Loutze-Ming nous ayant tenu compagnie, l'épouse et la jeune fille âgée de seize ans n'avaient d'autre garde que leurs femmes esclaves et quelques bergers. En cas d'alerte, les guerriers, montagnards si agiles, seraient, en un quart d'heure, au-delà du ravin qui séparait les deux hameaux, tout près de l'épouse de leur chef. Mais l'eau-de-vie alourdit les corps et quand les hommes arrivèrent, il était déjà trop tard : le clan ennemi avait achevé sa funèbre tâche. Et l'approche des guerriers de Loutze-Ming ne servit

qu'à accélérer leur fuite. De la demeure du chef et des cases voisines il ne restait plus que des ruines fumantes. L'épouse, en défendant son *home*, son foyer, avait été blessée de trois coups de lance : deux à la figure et un à la jambe. Elle les avait reçus en cherchant, avec sa fille, à échapper au cercle de feu qui les enveloppait ; car maisons, étables, bergeries flambaient. Les bœufs mugissants, les brebis bêlantes galopaient affolés dans l'enceinte, cherchant à franchir les murs, mais presque tous, aussitôt, rejetés à l'intérieur par les longues lances des féroces guerriers. C'est renversée, piétinée sans doute, que la fille de Loutze-Ming, s'évanouissant, périt dans la fournaise. Elle fut retrouvée complètement carbonisée. La mère, elle, quelle vaillante ! réussit à se frayer un chemin dans les flammes et parmi les lances. J'aurais voulu la voir et lui donner des soins, mais je ne pus l'approcher même à Ho-Si, où elle fut transportée : l'influence chinoise qui ne veut pas qu'un homme approche une femme, même pour la secourir si elle est blessée ou malade.

Presque tous les bergers de Loutze-Ming périrent dans l'attaque, périrent avec leurs troupeaux. Près de trois cents moutons furent rôtis vivants, plusieurs chevaux et je ne sais combien de bœufs, chèvres et porcs : un vrai désastre, même pour un chef de clan, dont presque toute la richesse réside en bétail. Le hameau tout entier était à reconstruire.

On s'étonnera que des guerriers se livrent à pareille œuvre de lâcheté, s'attaquent à des femmes seulement défendues par quelques bergers. On s'étonnera, surtout, de cette sauvagerie sanguinaire qui va jusqu'à refouler dans les flammes, à coups de lance, l'ennemi, homme ou femme, indistinctement, avec son seul bien, ses bêtes. Mais c'est qu'il s'agissait ici d'une *vendetta*. En temps ordinaire, le Lolo n'est point féroce, encore moins cruel. S'il tue, c'est généralement, sur le sentier de la guerre, durant l'attaque ou dans le cas de légitime défense, ainsi que je l'explique dans la monographie déjà citée : Lorsqu'il entreprend une razzia contre l'ennemi héréditaire, se jette sur le Chinois, il pille, enlève choses et gens,

mais n'« assassine jamais ». Très rarement poursuivi par un adversaire trop veule, il ne jouera de la lance ou du coutelas que serré de trop près. Il n'y a que dans ses vendettas qu'il devient quelquefois féroce et s'attaque à tous les membres d'une famille, d'un clan... C'est que, d'après l'inexorable loi qui régit la vendetta, c'est l'extermination cherchée de l'ennemi, de la femelle et des petits. Point de merci ! C'est la guerre, plus légitime si c'est possible que celle entreprise contre un envahisseur : c'est la guerre des premiers âges, la lutte à mort jusqu'au dernier râle, non pour la domination sociale, mais pour la sauvegarde, la *conservation de la lignée*. Ces effrayantes tragédies sont toutefois fort rares et ne sont guère enregistrées que parmi les tribus habitant les bords mêmes des vallées du Kientchang, à proximité immédiate du Chinois, marchand de *chao tsieou*. L'alcool, en effet, dont s'abreuvent les guerriers, avant de partir pour leur œuvre infernale, doit être, j'en suis convaincu, l'odieux stimulant d'une férocité vraiment anormale chez cette race. Ce *chao tsieou*, toujours fait de la distillation de grains avec des appareils très primitifs, est surchargé d'éthers nocifs : il empoisonne donc les cerveaux, engendre, comme on le sait, une vraie folie passagère, une folie de meurtre et de carnage, qui s'exalte encore au premier sang qui coule, aux premières lueurs des flammes qu'ils allument, l'incendie étant le prologue habituel de ces drames lolos.

@

CHAPITRE XXIV

Amock ! Amock ! — Terre barbare — Kachacha !

@

Nous nous rappellerons longtemps, le père de Guébriant et moi, cette nuit à Kao-Chan-Pou. J'entends encore les sifflements du vent, de cette terrible brise du sud, s'acharnant à secouer, à démolir le misérable chaume qui nous abritait, pendant que les femmes du clan poussaient leurs cris douloureusement perçants d'êtres sans défense qu'on égorge. Ces pauvres femmes, terrifiées par la vue des flammes et les clameurs de détresse de ceux qui mouraient là, tout près, de l'autre côté du ravin, jetaient une plainte si aiguë que les hurlements du vent n'arrivaient point à la couvrir. Je n'ai souvenir de rien d'aussi poignant que ces cris dans la nuit : c'était fantastiquement lugubre, de suprême désolation. Et nous ne pouvions être d'aucun secours. Il eût fallu que la scène se passât dans notre camp et encore je ne sais si notre aide eût été bien efficace au milieu des tourbillons de fumée dont vous enveloppe l'adversaire, en mettant le feu à tous les coins du groupement. Il est difficile de dire ce qui se serait passé si nous étions allés où Loutze-Ming lui-même entendait nous offrir l'hospitalité. D'un autre côté, l'attaque ne se serait peut-être point produite, si le clan ennemi, informé par ses espions, avait appris que nous avions franchi le ravin.

Comme notre présence était non seulement inutile à Kao-Chan-Pou, mais embarrassante pour les infortunés Lolos, il fut décidé que nous partirions dans la matinée, le plus tôt possible. Pendant que nos gens faisaient certains préparatifs, j'allai rôder autour du hameau, cherchant un sujet d'observation. Entendant des gémissements du côté de la petite case où logeait la veille *ouatze* dont j'ai parlé, je m'y dirigeai à grands pas et fus témoin d'une scène bien impressionnante. Je tombai près d'un groupe de femmes et d'enfants accroupis sur le sol, lesquels

ne se retournèrent même point au bruit de mes pas. Au milieu du groupe, se tenait la vieille, la plus ancienne du clan certainement, à genoux, ployée en deux, des flots de larmes baignant sa face lamentablement ridée, déformée par l'âge. Elle regardait fixement les débris fumants de la maison de son seigneur Loutze-Ming. Et des paroles hachées par des sanglots s'échappaient de sa bouche, dans une torsion des lèvres et des muscles de la face, qui donnaient à toute la physionomie une expression d'angoisse profondément impressionnante. Une exclamation venait par période et à chaque instant : *Amock ! Amock !* (Hélas ! Hélas !). Puis suivaient des phrases rythmées dont je ne pouvais comprendre le sens, des lamentations rituelles exprimant sans doute la désolation de la scène qui venait de se passer, l'affreuse mort de la fille de son seigneur, les terribles blessures de sa vaillante épouse. Les femmes, les enfants répétaient en refrain : *Amock ! Amock !* (Hélas ! Hélas !) Par moments, la douloureuse vieille agitait ses bras dans l'air, fixait, une seconde, chaque coin de l'horizon, puis, rivant à nouveau son regard vers les débris fumants, s'abîmait contre le sol, éructant un violent sanglot. Son vieux corps se convulsait à certaines phrases des lamentations ; des larmes véritables ruisselaient doucement, de ride en ride, tombaient sur ses mains jointes. Elle souffrait, la pauvre esclave : sa vieille âme se déchirait de peine. Je me montrai, mais ne fus point remarqué : ces pauvres gens étaient tout à leur douleur.

Loutze-Ming ne chercha pas à nous retenir ; il se contenta de nous amener ses deux fils, deux petits *Os noirs* par tous les traits et la hardiesse du regard : des chevaliers en herbe, des chevaliers des Leang-Shan, l'habitat de leurs ancêtres.

Mon domestique Tchang vint me relancer : « Tout était prêt pour le départ ; il ne faisait pas bon rester en ce lieu ; l'eau était foncièrement mauvaise, ne nous convenait pas. » Et il me montra dans un ustensile un peu d'eau qu'il destinait à délayer du lait. Je regardai l'eau : elle

était en effet trouble, boueuse plutôt, avec une couleur rouge brique peu engageante. Elle provenait d'une source que j'avais aperçue le matin même, en rôdant autour du camp. Cette source, peu abondante, émergeait de schistes sanguins : ce qui explique la couleur de l'eau. Son goût était aussi détestable : celui d'une solution d'argile prenante à la langue et au gosier. Mais la réflexion de mon domestique avait un sens plus étendu qu'on ne pourrait le penser. Pour qui connaît la race et sa phraséologie ambiguë, la remarque signifiait, avant tout, que ce *Mantze ti t'au*, ce coin de « terre barbare », ne valait rien de bon. On s'y distribuait des coups éminemment dangereux avec une largesse très inquiétante. Ce n'était pas un séjour pour fils de Han. Il n'est que temps de déguerpir : l'eau est si mauvaise ! Mon homme se gardait bien de me dire sa pensée, pourtant si transparente, si évidente pour moi, comme il le savait par expérience. Parler franchement, c'est trop difficile. Déclarer « qu'il n'est pas prudent de rester en pareil lieu », est en contradiction avec les formes de son langage habituel. Il vaut mieux dire : « Le lait de monsieur délayé avec une telle eau ne sera pas buvable.

À 9 heures on s'en va : on reprend la route de Ho-Si. Nos gens bavardent comme des geais, étalent une joie sans bornes. Celui qui pleurait de peur la veille, brandissait un vieux bidon que j'avais abandonné et parlait avec une volubilité, des gestes débordants : « Ah ! s'ils étaient venus les barbares maudits !... » Et les autres approuvaient malicieusement, n'ayant pas oublié son attitude, mais trouvant naturel qu'il parlât ainsi. Ils ne manqueraient pas de s'exprimer de même, s'ils avaient l'autorité de l'autre pour le faire. Bien que « geai » vous soyez, pourquoi hésiter à vous parer des plumes du paon, si vous pouvez le faire impunément, qu'aucune protestation n'ose s'élever ? Ainsi pensait tout notre monde.

La pente est dure : on monte lentement pour gagner le sommet de l'arête nous séparant du versant Ho-Si. Tout en cheminant, on aperçoit

assez distinctement ce qui reste du hameau de Loutze-Ming : quelques pans de murs. De légers flocons de fumée s'élevèrent droit dans l'air dans le calme du matin. Quelques bêtes domestiques, celles qui ont réussi à échapper à l'incendie, à la lance des Lolos, rôdent autour des ruines : des moutons surtout. Aucun cheval n'a franchi le cercle de flammes.

Resté un peu en arrière pour examiner la structure des roches, des grès gris ou carminés, des schistes verts et bleus, j'entends les réflexions de mes coolies de Tchentou, des gaillards, fumeurs d'opium et jouisseurs, qui sont venus malgré eux chez Loutze-Ming, n'augurant rien d'agréable de pareille visite. Eux aussi, à ce moment, regardent la fumée indicatrice des ruines et plaisantent. Quelle régalade si on était là-haut : toutes ces bêtes tuées, toutes rôties, ces bœufs, mais surtout ces cochons à la viande succulente. Quelle bombance possible qui leur échappe si facilement, alors qu'elle ne serait qu'une compensation à la maigre chair qu'ils ont faite hier soir : « des galettes de maïs, de la chèvre et non du porc, du *hong mi*, ou riz rouge, la dernière qualité ». Et le pauvre Loutze-Ming qui s'était mis en frais, avait acheté ce riz, la céréale la plus chère, ce qu'il y avait de mieux à Ho-Si : on ne lui en était pas reconnaissant. Quant au malheur qui le frappait, ils n'en avaient cure, n'exprimèrent pas un sentiment de pitié pour sa femme, sa fille ou ces pauvres bergers morts d'aussi cruelle façon. Ils ne songeaient plus qu'à se hâter vers Ho-Si, ses bonnes auberges, ses fumeries d'opium. Aux abords du col, nous rencontrons un groupe de guerriers du clan, détachés à la poursuite de la bande ennemie, vers la vallée du Ngan-Ning, pendant qu'un autre les cherchait du côté du Ya-Long. Le premier groupe revenait bredouille ; en faisait partie le plus jeune frère de Loutze-Ming, celui qui voulait nous suivre. Dans sa haute taille souple, armé de la longue lance et du coutelas, il apparaissait vraiment redoutable. La randonnée de la nuit et de toute la matinée ne semblait en rien l'avoir fatigué, lui ni ses compagnons.

J'ai appris, l'an dernier, que ce jeune homme, six mois plus tard, fut tué dans une *vendetta* organisée par le « frère cadet », le petit *Os noir* à la cruche d'eau-de-vie.

En descendant les dernières rampes du Mao-Nieou-Shan, j'observai que des zones d'effondrement, des terrasses minuscules capables de recevoir, d'en haut, un mince filet d'eau, étaient aménagées en rizières par les Chinois. Certaines de ces rizières étaient grandes comme un mouchoir de poche, n'avaient pas plus de quelques dizaines de mètres carrés de surface. On comprendrait à la rigueur cette utilisation très spéciale de la terre en montagne, puisque le Chinois croit ne pouvoir vivre sans riz, même s'il y a abondance d'autres céréales. Mais il ne faut pas oublier qu'une année au moins sur trois, sa récolte est perdue, que le riz meurt de soif ou est balayé par les eaux sauvages, au moment des pluies torrentielles d'été. Or, le maïs, lui, aurait parfaitement résisté. Le paysan le sait bien, mais continue quand même de planter chaque année son riz. Heureusement qu'ailleurs, sur les pentes régulières, sans terrasses, il sème du maïs.

Le soir, nous étions à Ho-Si. J'y visitai deux boutiques, où se vendait de l'*in mou*, trouvé dans les montagnes avoisinantes. Ici, on le trouve à des profondeurs variant entre 10 et 20 tchang (33 et 66 mètres environ). C'était du pin et du sapin, aussi du chêne. Je calculai que certains de ces chênes, sur pied, n'avaient guère moins de deux mètres de diamètre. On découvre assez fréquemment de ces « mines d'arbres ». C'est une fortune pour celui qui peut les exploiter. La vente du bois mystérieux est excessivement rémunératrice et toujours assurée.

Avant de quitter le district, j'ai à fournir quelques détails complémentaires sur notre visite chez Loutze-Ming : ils sont relatifs aux coutumes lolottes.

Le mode de salut est assez particulier : il se pratique en portant à la hauteur de l'oreille droite et appuyés contre elle ses deux poings réunis et

en opposition par la face palmaire ; une légère inclinaison latérale de la tête et une gracieuse flexion du corps accompagnent ce geste.

Souhaitant la bienvenue, le maître de la maison s'écrie :

— *Técho !*

Vous devez répondre par :

— *Té gnia !*

(Vous êtes trop aimable, je suis confus). On remercie pour une offre, un cadeau par le mot *Kachacha*.

Loutze-Ming, pur *Os noir*, chef de clan, ne sait ni lire ni écrire. Dans l'exercice de son autorité, sa parole, sa décision a force de loi. Dans l'ordre criminel, la sentence est immédiatement appliquée ; dans l'ordre civil, il n'est besoin, pour l'avenir, d'aucune pièce écrite, de contrat quelconque. Si la transaction se fait avec un autre clan, les deux parties intéressées peuvent se partager ce que les Chinois appellent le *mou ké*, bout de bois à série d'encoches, qu'on fend en deux. Quand surgit une contestation, la concordance des encoches vient démontrer la bonne foi de l'un, la mauvaise foi de l'autre.

En dehors de ce cas, où il existe un moyen facile d'identification, de contrôle, on peut prouver sa loyauté par un simple serment dont la sincérité est rarement contestée. On apporte devant témoins une poule ou un petit chien que l'on fend en deux d'un coup de sabre en s'écriant :

— Que le même sort me soit réservé si je mens !

Si la partie adverse maintient son accusation, c'est la guerre, la guerre entre les deux clans ou tribus. Avant déclaration définitive des hostilités, le contestant a dû, comme l'autre, en fendant un chien, jurer que son accusation est fondée, au premier chef.

Le seigneur a droit de vie et de mort sur ses esclaves, mais il n'en use que dans le cas de force majeure. Il est généralement plein d'humanité pour eux et leur abandonne, en grande partie, l'usufruit de ses terres.

Le vol est très rare entre gens du même clan et de la même tribu ; le crime, l'assassinat, encore davantage. S'il y a meurtre commis dans le clan, c'est la peine de mort appliquée par la volonté de toutes les familles. Le coupable est jeté, ligoté, à la rivière, ou enterré vivant, quelquefois brûlé vif.

Je ne m'étendrai pas ici davantage sur les mœurs des Lolos.

@

CHAPITRE XXV

Vallée de Cha-Pa — Ta-Poutze — Floraisons

@

De Ho-Si, nous retournons à Ning-Yuan-Fou, en suivant la rive droite du Ngan-Ning. Nous traversons une série de villages, où ce qu'il y a de plus de remarquable est le nombre des goitreux. Les principaux articles de vente dans les marchés sont le sucre et le sel.

Le 12 février, je partais pour Cha-Pa et le Ya-Long, avec l'intention de traverser une intéressante région signalée par le père de Guébriant. Il eut aussi l'obligeance de me fournir le détail des étapes avec les plus utiles renseignements. En plus, il me donna un guide qui m'accompagna jusqu'à Mianning.

Au-delà de Li-Tchéou, je traversai le Ngan-Ning et pénétrai dans la vallée de Cha-Pa, petite vallée latérale. Les pavots se montaient déjà en fleurs au bord du Ngan-Ning ; aux environs de Cha-Pa, c'étaient les abricotiers et les pruniers.

Dès que je fis de l'ouest, abandonnant le fleuve, j'échappai à l'énervante brise du sud qui nous aveuglait de poussière, nous criblait de graviers, malgré qu'elle vînt de l'arrière. C'est qu'elle était si violente qu'elle provoquait des remous aux moindres accidents du terrain, à l'ouverture surtout des petites vallées latérales. Mais à mesure que je pénétrais, plus avant, vers Cha-Pa, le vent perdait de sa force, se transformait en un courant secondaire, dont l'intensité ne dépassait point la notation « bonne brise ».

La route suit le thalweg même, où trop d'arène granitique amenée par les torrents s'accumule. Des deux côtés, tout près, s'élèvent des chaînons-contreforts du Mao-Nieou-Shan, des masses granitiques aux pentes assez douces déjà trop déboisées. La vallée, peu profonde, est

barrée dans le fond par trois hautes chaînes, dont je dus franchir la moins élevée pour atteindre les bords du Ya-Long. Au coucher du soleil, ces énormes chaînes noyées dans le mauve m'impressionnèrent autant que les Leang-Sha vues du col du Hsiao-Hsiang-Ling. Je les crois, d'ailleurs, plus élevées que le faite culminant du grand massif lolo. La plus basse, celle bordant la rive gauche du Ya-Long, franchie par moi, en trois points différents, à des cols dont l'altitude n'est guère inférieure à 3.500 mètres n'a pas moins de 4.000 mètres de haut dans l'ensemble de sa masse. Et je n'hésite pas à donner 5.000 à la chaîne bordant la rive droite. La troisième, beaucoup plus loin dans l'ouest et superbement dominante, doit dépasser 6.000 mètres. Je ne veux rien affirmer, mais des nombreux points où j'ai déjà pu contempler le Kientchang dans ses grandes vagues montagneuses, j'ai eu l'« impression » que le massif situé à l'ouest de la vallée du Ngan-Ning est plus élevé que le massif de l'est, les Ta-Leang-Shan.

Cha-Pa, à 6 kilomètres en amont du confluent de sa rivière avec le Ngan-Ning, est un marché assez important, une sorte d'entrepôt de marchandises entre Lo-kou et le Ya-Long. On y trouve du sel de deux provenances : Tse-Lieou-Tsin et Yen-Yuen-Hsien ; des cotonnades venues de Ya-Tchéou, de facture chinoise, du sucre de canne, du tabac et des céréales telles que riz, maïs, avoine et sarrasin. On trouve aussi beaucoup de fruits, les mêmes qu'à Ning-Yuan, malgré que Cha-Pa soit plus élevé que la préfecture, à mesure surtout qu'on remonte les vallées. Les oranges et mandarines sont délicieuses, les noix de bonne qualité et les châtaignes très goûtées, bien que petites. On peut y trouver aussi, à cette époque de l'année, d'excellents légumes : des choux (*pé tsai*) bien pommés et tendres ; des carottes, deux espèces, l'une rouge et l'autre jaune ; des navets blancs cylindriques ou piriformes ; du céleri à côtes, mais peu développé, parce que mal cultivé ; de la laitue genre romaine (*lactuca sativa*) qui peut vous donner une très bonne salade. Tous ces légumes poussent dans les environs, sur les alluvions de la rivière, très

fertiles. Il s'en exporte dans la vallée du Ya-Long surtout les choux, les carottes et navets. La vallée de Cha-Pa, très étroite (un kilomètre au plus) et dominée par des chaînons de 300 à 500 mètres, est la mieux abritée des vallées secondaires du Ngan-Ning. Les cultures fruitière et maraîchère pourraient s'y développer dans des proportions considérables. Malheureusement, par suite du déboisement qui s'accroît de plus en plus, les riches alluvions du thalweg commencent à se couvrir de gros graviers, de galets, qui deviendront de plus en plus envahissants ; car la Chine est incapable de s'arrêter dans son œuvre de destruction et ne replante pas, comme on le sait, les essences forestières.

Il reste encore des arbres, cependant, surtout en amont de Cha-Pa, au flanc et au sommet des chaînons : des chênes à feuillage caduc surtout, des châtaigniers et noyers, des pins et quelques cunninghania ; dans le fond de la vallée, des aulnes, des peupliers et des cyprès ; autour des maisons, des féviers et troènes.

Cha-Pa (cote 1.760 mètres) renferme 200 familles. En amont de la bourgade, dans les villages bordant le sentier jusqu'à Leang-Hô-K'eu, on compte 300 familles, tirant leur substance de la terre et du portage, de la terre surtout. Cha-Pa même est surtout peuplé de commerçants et petits détaillants. Il ne semble pas que la richesse et même l'aisance les ait favorisés de quelque façon. Les maisons construites en bois et torchis, couvertes en tuiles, presque toutes branlantes et inclinées, sont d'aspect très misérable. Ici, comme dans les villages, on observe peu de maisons en terre battue. Ce dernier type d'habitation n'est prépondérant que dans les districts où le déboisement est absolu, comme dans la grande vallée du Ngan-Ning, par exemple.

Le 13 février était le premier de la première lune, c'est-à-dire le premier jour de l'an chinois. La veille, à l'arrivée, nous avons eu beaucoup de peine à trouver quelques provisions pour notre excursion dans l'ouest. Quant à la viande, on ne peut s'en procurer d'aucune sorte. La raison en est qu'à ce moment toutes les denrées qui viennent au

marché sont enlevées par les habitants : c'est une réserve de quinze jours de vivres que chaque famille se constitue : *quinze jours successifs* de repos, de ripailles et d'amusements, durant lesquels aucun corps de métier ne fait œuvre de ses dix doigts, aucun marchand n'ouvre boutique.

Je me rappellerai longtemps la surprise des habitants et la grimace de mon personnel quand j'annonçai mon départ pour midi, le jour même du premier de l'an. Comment à cette époque rituelle où le farniente absolu est de rigueur, pendant huit jours au moins, comment ne restais-je pas *choua* (folâtrer) ? Et puis au lieu des bombances de Cha-Pa, car on nous inviterait, qu'allions-nous trouver en route, sur des chemins perdus ? C'était folie de partir ?

À midi précis, nous étions sur la roule de Ta-Poutze, du col du Mao-Nieou-Shan. Pas un de mes coolies ne manquait. Le plus extraordinaire, c'est que mon guide, le brave Tchao, put s'arracher aux délices de Cha-Pa, cet heureux jour. Le père de Guébriant lui avait dit de marcher avec moi, et il marchait. Ce fut pour lui un gros sacrifice.

En sortant du marché, la route s'engage dans une partie de plus en plus rétrécie de la vallée, traverse de nombreux hameaux enfouis sous les troènes et les bambous. Malgré l'hiver, c'est de la verdure en nappes, en masses. Des pêchers, pruniers et cerisiers sont en fleurs et parmi les mousses, sous les chênes, s'épanouissent des violettes et des primevères. Le thalweg seul est cultivé : des champs de pavot et de blé, rarement de fèves ou de colza ; des rizières qui attendent les semailles. Sur les talus qui les limitent, croissent des mûriers. D'énormes blocs de granit barrent quelquefois le sentier. L'un d'eux, descendu de la pente l'an dernier, racontent les indigènes est venu buter contre un énorme chêne (*q. dentata*) de deux mètres de diamètre. Le géant en a été tout secoué, mais n'a souffert en rien de l'assaut.

Passé Leang-Ho-K'euou, la vallée ne dépasse plus 100 mètres de large : c'est une gorge, moins la douceur des pentes. Celles-ci n'ont pas encore été déboisées et jusqu'à Ta-Poutze, c'est la forêt de pins et de chênes

evergreen, de pins surtout. Je rencontre, à nouveau, au bord du sentier, un beau chêne épineux d'un mètre quarante de diamètre.

Malgré l'altitude, on observe toujours des rizières, plusieurs kilomètres au-delà de Leang-Ho-K'eu, et même de minuscules espaces plantés en pavots. Où s'arrêteront-ils ?

Le palmier *trachycarpus*, abondant entre Cha-Pa et Leang-Ho-K'eu, croît aussi vigoureux jusqu'aux approches de Ta-Poutze. Des lis poussent par milliers aux bords des torrents.

La température, à la fin de la journée, est encore tiède ; elle a été même très chaude jusqu'à Leang-Ho-K'eu : 25 degrés dans ce village à 2 heures du soir.

C'est encore au voisinage de Ta-Poutze, vers 2 300 mètres d'altitude que je rencontrai le sapin aux feuilles si délicates, à revers argenté (*abies Delavayi*). On le rencontre d'autant plus souvent qu'on s'élève d'avantage.

Passé Leang-Ho-K'eu, les habitants sont rares. J'eus la surprise d'observer une maison construite avec des troncs de pin superposés, ce que les Américains appellent *log house*. Ce type d'habitation est sifan ou chinois. Il est bien compris et plus confortable, à mon sens, que celui fait en torchis. Quand même, il n'est pas aimé du Chinois qui ne l'édifie que dans le cas de force majeure, en attendant mieux.

Après les maisons, ce sont les ponts que l'habitant construit aussi, en bois, contrairement à ce qui se passe dans la vallée du Ngan-Ning, où tous sont établis en pierre, même le tablier, formé de longues dalles étroites. Ici, on franchit les torrents sur les plus belles planches de chêne qu'on puisse voir : une longueur de 6 à 10 mètres sur une largeur de 60 centimètres à un mètre. On songe aux arbres superbes qui les ont fournies et l'on comprend, de moins en moins, la folle insouciance du Chinois, incapable de se créer des réserves d'aussi précieuses essences.

La route de Cha-Pa à Ta-Poutze traverse un des coins les plus pittoresques du Kientchang-Lolotie. Des pentes, des cimes boisées, des torrents de tous les côtés, des oiseaux chantant dans la verdure des chênes *evergreen*, et des pins, des troènes et des rhododendrons. Et le ciel est si beau, si limpide, la température si douce pendant la plus grande partie de l'année !

J'ai aussi observé que le goitre est rare dans cette vallée du Cha-Pa.

Ta-Poutze (cote 2.350) est un de ces villages à population mixte, comme on en rencontre fréquemment sur les limites de la domination chinoise, effective dans ces régions. Il renferme des Sifans, des Chinois et des Lolos, les Sifans moitié plus nombreux que les autres. D'après certaines constatations faites en d'autres districts, il y a lieu de penser que le Lolo est ici le dernier venu, qu'il s'installa près du premier possesseur, le Sifan, de par le seul droit du plus fort ; il gagne chaque jour du terrain.

À Ta-Poutze, il y avait encore quelques maisons couvertes en tuiles, mais la plupart ne montraient que des bardeaux retenus par de grosses pierres. Celles couvertes en tuiles appartiennent aux Sifans. Ce peuple bâtit aussi bien que le fils de Han. Son mode de construction, où entre généralement la pierre, donne à l'habitant une sécurité, à la maison une solidité, une durée, que ne confère jamais le système chinois.

L'habitation sifan est souvent à deux ou trois étages, intelligemment aménagée à l'intérieur et couverte de bonnes tuiles, partout où se rencontre de l'argile. J'aurai l'occasion d'en reparler.

Ici, le Chinois est en mauvaise posture, n'est en rien le maître, malgré l'autorité qu'il tire toujours du port de la queue. Il est représenté par 8 ou 9 familles à Ta-Poutze mais, difficilement, peut-on le considérer comme autre chose qu'un métis, où les caractéristiques lolottes sont apparentes avant tout. Le brave vieux qui m'offrit, généreusement, un coin de sa pauvre hutte en torchis, couverte de bardeaux assemblés à la diable,

m'apparaissait tout à fait comme un Lolo déguisé, un Lolo qui se fixerait une queue à la nuque pour mieux jouer un vilain tour à l'ennemi héréditaire. La ressemblance est d'autant plus grande que mon hôte porte une pèlerine noire dont il se drape à la façon lolotte. Il m'offre le meilleur coin de sa butte, au milieu de laquelle se trouve une émergence de granit, un bloc cubique en saillie de plus de 20 centimètres, qu'il a jugé inutile d'araser lorsqu'il s'est décidé à construire ce misérable « home ». Pour me laisser plus de place, il s'en est allé, avec sa vieille, coucher dans un réduit séparé de la pièce principale par un clayonnage de bambous. Le cheval de Tchao, dans la crainte d'un vol, est remis à côté d'eux. Pour plus de précautions, afin que l'animal ne s'en aille pas la nuit, sans avertissement, par une porte qui ne ferme pas, on décide de lui laisser ses grelots. Avec ces grelots et le vent qui souffle en tempête, de 8 heures du soir à 3 heures du matin, mon sommeil ne fut rien moins que profond. J'entendais, au contraire, les deux vieux ronfler, en toute paix, dans la plénitude d'un repos que seule une attaque de Lolos aurait pu troubler.

Ma pièce avait une porte donnant au dehors. Comme le vieux craignait une aventure, cette nuit de premier de l'an, il tint à l'assujettir solidement avant de se coucher. Il prit, pour ce faire, un énorme madrier à « cercueil », un madrier *d'in mou*, dont il y a une demi-douzaine dans un coin, mal arrimés, ce qui réduisait ma chambre à quelques mètres carrés. Cette chambre était le sanctuaire de la cabane, le coin où se dressait l'autel de la famille. Dans la soirée, le vieux, plusieurs fois, jamais la vieille, alluma des bâtonnets d'encens. Et nombreuses furent les prosternations qu'il fit devant la tablette ancestrale vermoulue. Il était vraiment touchant dans la candeur de sa croyance.

Je voulus, avant la nuit, visiter quelques maisons du village, mais mon hôte, après avoir d'abord accepté de me servir de guide, me fit respectueusement observer, sitôt dans l'intérieur du village, qu'il n'était pas prudent de chercher à pénétrer dans les demeures : les gens avaient

bu beaucoup d'eau-de-vie, ce jour, des rixes éclataient à chaque instant ; il valait mieux que je renonce à mon projet.

J'observai, avant de rentrer dans ma hutte, que d'énormes arbres dont je voyais les souches avaient été coupés autour du village, que les crategus à fruit persistant et les cotoneasters abondaient. Et ce qui était encore plus intéressant, en raison de l'altitude, c'est qu'un abricotier et plusieurs rhododendrons avaient de nombreuses fleurs épanouies.

@

CHAPITRE XXVI

« Vivre, c'est agir » — La traversée du Mao-Nieou-Chan Log-house sifan — Le vieux chêne

@

Le lendemain, au petit jour, la terre était couverte d'une mince couche de neige. Comme il fait froid, mes gens ne se pressent point de préparer leur charge et ne pensent qu'à rester, autour d'un feu, à fumer leur pipe. Presque tous l'ont déjà allumée.

Il s'agit bien de cela, de flânerie à ce moment. Le temps est froid, mais très sec, les derniers nuages fondus en neige se dissipent et la masse du Mao-Nieou-Shan apparaît noir violacé dans le bleu du ciel, barrant la route de l'ouest... Et l'on part au petit matin, le lendemain d'un premier de l'an. *Yang jen pou tong se*, murmure un des coolies (les étrangers ne comprennent rien). Non, ils ne comprennent pas les repos inutiles, les bavardages sans fin, les réjouissances qui durent des semaines. Pour eux, vivre c'est agir : et voilà pourquoi ils ont progressé, transformé le monde.

En sortant de Ta-Poutze, nous passons près d'habitations lolottes si petites qu'on se demande comment une famille peut y trouver place : elles ont 3 mètres de long, 2 mètres de large et 2,50 m du sol au faîte. Il n'y a point de murs, ou plutôt ils sont représentés par une claie rectangulaire en bambous grêles à mailles serrées, mais dont l'épaisseur ne dépasse point 15 millimètres : c'est, dans la réalité, une natte très grossière qui, comme on le devine, ne saurait garantir du froid ou de la chaleur. Le toit était fait des mêmes bambous entrelacés : c'étaient les plus misérables cases lolottes que j'eusse encore vues. De pauvres enfants, pieds nus, en sortirent pour nous regarder passer. Pour tout vêtement, ils portaient un haillon de laine, ou une petite peau de mouton grande ouverte, sans aucune attache fixatrice, et si courte qu'elle ne dépassait point les fesses. Et c'était tout : rien pour protéger les cuisses

et les jambes. Ils me regardaient bouche béante, les pieds dans la neige, ne paraissant nullement souffrir du froid.

L'ascension fut assez rapide, malgré la raideur des pentes en certains endroits. Partis à 6 heures 45 de Ta-Poutze, nous étions au col à 10 heures 35, à la cote 3.267 mètres. La neige, formant une couche de quelques centimètres seulement, ne fut à aucun moment gênante.

Le faite du Mao-Nieou-Shan forme, au niveau du col, une simple arête si étroite qu'on peut la franchir en deux ou trois enjambées. À ce point culminant, je domine, dans l'ouest, une fosse dont la profondeur me semble immense, sans limites : la fosse du Ya-Long. Là-bas, le glorieux fleuve s'est entouré d'un chaos de monts, dont les dômes, les pics innombrables se perdent dans le très loin, se fondent dans l'opale des nuées. À quel moment, dans quelle succession de spasmes, la terre a-t-elle ainsi, grandiosement, tourmenté sa surface ? Il semble que je vais pénétrer en un monde titanesque, où, dans un labyrinthe d'effrayants couloirs, de gorges aux murailles inaccessibles, de chaînes infranchissables, aucune issue ne pourra se découvrir. Nous allons nous séparer du monde, pénétrer dans un merveilleux inconnu.

La neige tombe à gros flocons : au col n'existe aucun abri, aucune chaumière où trouver un peu de nourriture, une galette de maïs. L'ascension a été dure pour mes coolies et ils n'ont rien mangé depuis hier soir. Ce ne sont point des stoïques : aussi geignent-ils, crient-ils que cette route n'est pas faite pour hommes, mais pour *mao k'eu*, (renards). À I-Ouan-Choui, ils trouveront couvert et abondante nourriture. Et nous descendons sur une pente très raide, au milieu d'un bois de sapins argentés et de chênes *evergreen*. Quelle jouissance après les paysages désertiques de la vallée du Ngan-Ing, de rencontrer tant d'arbres ; et si beaux, si majestueux ! Malgré la neige, ils apparaissent, par moments, dans toute la splendeur de leur éternelle jeunesse : lorsque le vent, qui souffle assez fort, secoue, éparpille le blanc duvet masquant le vert éclatant des aiguilles, des feuilles. Mes coolies jurent, maudissent ces

arbres contre lesquels ils viennent buter quelquefois. Aux approches d'I-Ouan-Choui, ils se réjouissent brusquement : le sol est jonché de cadavres, d'énormes troncs de sapins argentés, de chênes épineux. Le Chinois commence le massacre : Sifans et Lolos se sont laissé acheter, ont tout cédé pour quelques ballots de cotonnades, quelques jarres d'eau-de-vie. Déjà une hécatombe vient d'être faite. Si d'ici peu de temps un Européen vient à s'égarer sur le versant occidental du Mao-Nieou-Shan, la chaîne majestueuse, il le trouvera pelé, dépouillé de toutes ses splendeurs. Seules, des souches seront là, des souches noircies, pourrissantes. Et le passant chinois se réjouira : La montagne enfin se « civilise », ce n'est plus un repaire pour *Mantze*. Combien moins froide, aussi, elle est devenue depuis que les arbres ont disparu.

I-Ouan-Choui n'était pas loin du col. Il n'y a point de village, mais une simple hutte en troncs de pin : un *log-house*. Le tenancier du lieu, un Chinois, fournit de la nourriture aux rares coolies qui circulent entre Cha-Pa, Mou-Li-Tchouang et Eul-Se-Ing. Il fut plein de prévenances et mit à la disposition de mon cuisinier tous ses fourneaux... un petit fourneau d'argile semi-lunaire et non rectangulaire, à trois ouvertures. Un feu d'énormes bûches invitait à s'asseoir autour. Mais la fumée était si épaisse que je préférai me tenir dehors. La neige avait cessé de tomber et le soleil transparaissait à travers les nuées. La température monta brusquement à 5 degrés et à 2 heures de l'après-midi, plus bas, à Ko-Lo-Lo (cote 2.362) j'enregistrai 17 degrés.

Circulant dans le voisinage de la hutte, j'observai la pente abrupte qui s'élevait vers la crête du Mao-Nieou-Shan, quand j'y reconnus l'ouverture de deux cavernes peu éloignées l'une de l'autre. Cette ouverture était si régulière que je pensai à des refuges humains, et m'en assurai avec ma jumelle. J'interrogeai aussi l'hôtelier qui confirma mes suppositions : c'étaient des aborigènes, des métis, dans le faciès desquels on devinait mal la part de chaque générateur, des *tsha chong*, où il y avait à la fois du sang chinois, sifan et lolo.

Épaves de la grande montagne, chasseurs et bûcherons, ils vivent à l'écart de tout groupement, dans la solitude des escarpements les plus hardis.

Le soleil brille de plus en plus : il fait presque tiède. Je cherche un endroit pour m'asseoir : j'aperçois de nombreux bancs naturels, des micaschistes et des gneiss. La composition structurale de la chaîne différait donc sur ce nouveau versant : les roches étaient cristallophylliennes, remplaçant le granit du versant oriental, le granit à mica vert, à feldspath blanc.

Au moment de quitter I-Ouan-Choui, un enfant d'une dizaine d'années vint se jeter à mes pieds, me suppliant, en pleurant, de l'autoriser à faire route avec moi. Simplement couvert d'une chemise de coton très courte, il grelottait de froid. Je lui demandai pourquoi il apparaissait dans pareil accoutrement et désirait suivre mon convoi. Il avait l'air si minable, si dolent, que j'étais prêt à faire pour lui tout ce qui était humainement possible. Il raconta, en sanglotant, qu'il venait d'échapper, cette nuit, seul de toute sa famille, à un rapt exécuté par une bande de Lolos. Son père, sa mère et quatre de ses frères ou sœurs avaient été enlevés, traînés dans la montagne. Lui seul avait réussi à s'enfuir. Il cherchait à se réfugier chez son grand-père qui habitait dans la vallée du Ya-Long, à une certaine distance d'Eul-Se-Ing. Avec moi, il ne craignait pas d'être repris par les Lolos. « Est-ce que je voulais de lui ? ». Je l'autorisai aussitôt à nous suivre, le recommandant à Tchang qui lui donnerait une pèlerine lolotte dont un *Os noir* m'avait fait cadeau.

Désirant savoir dans quel village avait eu lieu le rapt, j'interrogeai encore l'enfant et appris avec étonnement que c'était à Ta-Poutze même. Lorsque le vieux qui m'accueillit barricada si soigneusement sa porte avec un madrier à cercueil, c'est qu'il avait eu vent, sans doute, d'une attaque prochaine des Lolos.

D'I-Ouan-Choui, après une descente très rapide sur une ligne de plus grande pente, on arrive à Ko-Lo-Lo, village mixte encore, où vivent côte à

côte des Sifans et Lolos, avec une seule famille chinoise, des aubergistes. Les Sifans dominent dans le village ; les Lolos sont éparpillés sur les pentes, les hautes terrasses, hors de la route. Leurs cases, très petites et très basses, sont faites de terre battue ou de bambous tressés. La toiture est en bardeaux, ou en bambous tressés comme les cloisons, mais jamais en chaume. D'après les nombreuses observations que j'ai pu faire, en différents districts, pendant ce voyage et les suivants, les Lolos n'emploieraient le chaume pour couvrir, et la terre pour bâtir, qu'exceptionnellement. Leur matériaux favoris et usuels sont le tronc d'arbre jeune ou la grosse branche non équarris pour poteaux et chevrons ; et le bambou grêle pour le reste. Les planchettes, tuiles ou bardeaux, dont ils font grand usage maintenant, seraient comme le mur en terre battue, le toit de chaume, un emprunt fait au Chinois ou au Sifan.

À Ko-Lo-Lo, comme ailleurs, la maison sifan se distingue facilement de toutes les autres. Trois et quatre fois plus grande que la hutte lolotte, construite en pierres ou en *logs*, couverte en bardeaux ou encore en tuiles, jamais en chaume, elle représente un excellent abri, une construction capable de vous garantir contre les intempéries : c'est en un mot une véritable demeure. Elle est, généralement, entourée d'un mur en pierres sèches ou en terre battue. La hutte lolotte a aussi son enclos : un clayonnage de bambous, qui ne peut servir qu'à empêcher porcs et moutons de sortir, ou un assemblage de pieux, ainsi que je l'ai signalé ailleurs, constituant alors une vraie défense.

Le toit de tous ces types d'habitations est remarquablement plat, à versants à peine accusés.

Des femmes sifans, coiffées du vaste turban, se tenaient devant leur porte pour nous regarder passer. Ce sont, pour la plupart, de vigoureuses gaillardes, de taille bien supérieure à celle de la Chinoise. Elles ont la face plate, mais le nez bien dessiné, à nasion marquant. La bouche est grande, mais à lèvres fines. Sous le teint légèrement bronzé, apparaît nettement

une coloration sensible du visage. Le type est beau dans son ensemble. Ce qui frappe aussi, c'est la gaieté de ces femmes, un enjouement qui est une caractéristique de la race. En cela, elle ressemble tout à fait à la Lolotte, pendant qu'un abîme la sépare de la Chinoise. Elle aime les bijoux, s'en couvre le cou, la poitrine, les mains, accroche à ses oreilles de larges boucles agrémentées de motifs en argent ciselé.

De Ko-Lo-Lo à Mou-Li-Tchouang, c'est un délicieux sentier en corniche dominant un ravin profond de plusieurs centaines de mètres où cascade et gronde un torrent, qui court vers le Ya-Long. Le sentier coupe un fouillis d'arbres et d'arbustes, appartenant pour la plupart aux essences signalées, avec des bouleaux en plus, mais dans les hauts, et des aulnes quand l'altitude ne dépasse plus 2.000 mètres. Toujours des noyers aussi. Mais ce qui est charmant, c'est le sous-bois, un sous-bois touffu de bambous graciles et de rhododendrons, de bambous surtout. J'observe encore de belles fougères et de fines graminées qui doivent faire la joie des « cervidés » pullulant dans cet Eden montagneux.

En dehors des rhododendrons, les principaux arbustes remarquables sont : la coriaria du Népal, le tamaris, le ribes de Corée et un osmanthus (*osm. aquifolium*). Tous ces arbustes, comme les arbres, sont habillés de mousses et de lichens. Au-dessus de 2.500 mètres, mais surtout par 3.000 mètres, de superbes guirlandes vert argenté se balancent aux branches, relient les arbres entre eux : un lichen rubané d'une longueur remarquable : une usnée.

Comme intéressant contraste, j'ai aperçus aux approches de Mou-Li-Tchouang, par 1.800 mètres d'altitude, une vraie liane enlaçant un rhododendron géant.

Émergeant du fouillis de plantes, je tombai dans une clairière, sur une pente douce qui va finir au Ya-Long. Je ne suis plus qu'à trois kilomètres de Mou-Li-Tchouang. C'en est fini désormais de la forêt. On n'aperçoit plus que des souches ou des troncs d'arbres à moitié consumés. J'ai remarqué que le feu est quelquefois employé, au lieu de la hache, pour

abattre les gros arbres, surtout s'ils sont vieux et présentent un creux naturel. Ce système ne réussit bien qu'avec le chêne, le pin pouvant se consumer entièrement sans tomber de longtemps.

Juste à l'orée de la clairière, un chêne vénérable, dont la plus grande partie du tronc avait disparu, abattue sans doute par le feu, se dressait noirci, mutilé, au milieu de rejetons de son espèce, poussés sur des souches. Il apparaissait très triste, jetant de la désolation dans le radieux paysage. Il était bien le monument, la colonne funéraire veillant sur le champ de mort des arbres. Tout près de lui, se montraient deux tombes, deux tumulus en terre. Leur forme disait qu'elles abritaient des dépouilles de Chinois. Le destin a voulu qu'un groupement de ce peuple soit venu coloniser à Mou-Li-Tchouang. Pauvre forêt !

Le village (cote 1.515) est très pauvre et ne contient que 17 familles chinoises, presque toutes cultivant la terre, les petites terrasses dominant le Ya-Long. Ici, comme ailleurs, c'est le pavot à opium surtout qu'on voit dans les champs. Il y a bien un peu de blé, mais deux rangs seulement pour six de pavois dans une plate-bande.

La tentative de création d'un marché, en cet endroit, pour alimenter les riverains du haut Ya-Long n'a point réussi, en raison de l'envahissement progressif de la région par les Lolos faisant reculer le Sifan. Le commerce comme l'agriculture présentent ici trop d'aléas pour que le village se développe jamais. La razzia est là comme une épée de Damoclès toujours suspendue. On n'est jamais sûr, en se couchant, de trouver le lendemain dans l'étable ses animaux domestiques, heureux quand vous-mêmes n'êtes pas tenu de les suivre sous l'aiguillon d'une pointe de lance. « Les fils de Han traités ainsi par des barbares sans foi ni loi, qui n'ont jamais su se raser la tête ni se tresser une longue queue : c'est à désespérer de la civilisation, des maximes des grands Sages. Il n'y a plus qu'à s'en aller, à retourner dans les vallées de l'est, au-delà du Ming-Hô. »

Ces pauvres gens, qui n'ont pas encore appris à s'organiser contre le Lolo, étaient effrayés pour moi de la route que je voulais suivre. Je ne pourrais même pas me servir d'un cheval : il faudrait cheminer tout le temps à pied. Cela leur semblait impossible. Mes coolies, bien que gens des plaines, pouvaient à la rigueur se risquer sur de pareils sentiers, avec un fardeau léger, mais moi, d'une autre essence, je ne pouvais y songer. Et quand Tchao leur dit : « Mais le monsieur étranger marche aussi bien que nous », ils ne voulaient point le croire. Ils attendirent que le guide donné par eux fût de retour pour se faire une opinion à mon sujet. Ils avaient l'air de me plaindre, ne concevaient aucune raison capable de m'amener dans pareil pays.

On m'a trouvé une petite place chez le notable de l'endroit. Pour cela, il a fallu déménager : un petit moulin à main, deux meules en pierre de 60 centimètres de diamètre, dont la supérieure se meut avec une manivelle ; une sorte de nacelle faite d'un tronc d'arbre creusé et destiné à recevoir la farine qui tombe des meules ; de grands baquets et corbeilles cylindriques remplis de grains, des vans, des corbeilles plates, une échelle, une vieille marmite, une auge très vaste à forme de tronc de pyramide renversée, où d'habitude on bat le grain en frappant l'épi contre les bords. Il y avait bien un tarare, mais il était difficile de l'enlever. Je le conservai d'autant plus volontiers qu'elle allait me servir d'étagère. Je finis par m'installer dans d'excellentes conditions. Le maître de céans, avec toute sa famille, avait suivi, avec grand intérêt, la transformation de son moulin-grange en chambre à coucher. Mais ce qui l'amusa le plus, ce fut le montage du lit pliant avec son matelas, ses draps et couvertures, choses en partie inconnues pour lui. Cette literie compliquée lui sembla bien étrange : il ne comprenait pas. Et il avait raison : nous avons de bien mauvaises habitudes.

Je m'endormis au bruit des eaux torrentueuses du Ya-Long, du fleuve aux ondes émeraude ourlées d'écume. Je revoyais aussi le merveilleux paysage de la journée, du versant occidental du Mao-Nieou-Shan, dont la

végétation était plus étonnante encore que celle du versant oriental. Elle montrait plus de puissance, plus de grandeur sur des pentes plus imposantes, avec des ravins si profonds qu'ils donnaient le frisson. Le Hsiao-Siang-Ling ne m'avait rien montré d'aussi troublant.

@

CHAPITRE XXVII

Vallée du Ya-Long — La gorge de marbre blanc Peitze, non tiaotze — Le paysan de Kiaotze-K'eu

@

Nous remontons la rive gauche du Ya-Long dans une gorge dont les murailles nous dominant de 1.500 à 2.000 pieds avec des pentes de 50 et de 60 degrés. Le sentier emprunte une étroite terrasse au bord du fleuve. Elle paraît avoir été entièrement cultivée autrefois, mais, à l'heure actuelle, on ne rencontre plus que de rares champs, autour de misérables huttes dispersées sur une distance de 4 kilomètres. Deux blockhaus veillent sur ce coin de rive très fertile, mais abandonné, sans doute, devant l'envahissement lolo. Les blockhaus sont vides de leur garnison : elle est partie depuis trois jours « se réjouir » à Cha-Pa.

Les tombes se montrent assez nombreuses, par endroits, prouvant, à n'en pas douter, que cette terrasse a été désertée par ses habitants. Sur ces tumulus croissent des tamaris dont les petites fleurs sont en train d'éclorre.

Autour des blockhaus poussent quelques mûriers ; sur les pentes, ce sont des chênes, celui à très large feuille (*quercus dentata*).

Les pauvres maisons que je viens de signaler ont une forme de toit que je n'ai jamais observée ailleurs. Loin d'être plat, il est, au contraire, à versants très accusés s'unissant à angle très aigu. Les murs sont en pierres sèches dans la moitié inférieure et en roseaux dans la moitié supérieure. Ces mêmes roseaux ferment incomplètement le pignon. Le toit est en chaume. Ce type d'habitation serait sifan. Je ne le rencontrai plus désormais. Ses dimensions sont restreintes, 7 mètres de long environ, 3 de large et 6 de haut, du sol au faîte.

Nous marchons sur un lit de fougères et de graminées, avec des roseaux bordant la rive même. Par instants, des haies de jasmins fort

épaisses nous cachent la vue du fleuve, tout à côté cependant. Ces jasmins sont en pleine floraison : ils embaument l'air. Je n'en ai jamais vu autant sur un aussi court espace.

Un pêcher, des prunelliers sont aussi en fleurs.

À 8 kilomètres de Mou-Li-Tchouang, la terrasse en bordure du Ya-Long disparaît et la pente de la chaîne encaissante devient si raide qu'il faut passer rive droite.

Après une longue attente, une petite barque se décide à venir et nous transporte en quatre voyages, ne pouvant prendre, chaque fois, plus de trois coolies avec leurs fardeaux. L'opération dura plus d'une heure : c'est que le Ya-Long n'a pas moins de 50 mètres de large, avec courant rapide, malgré que ce soit l'époque des basses eaux. Les ondes vertes sont d'une grande limpidité : elles permettent de soupçonner l'étendue de la profondeur qui est fort grande.

En attendant leur passage, mes gens se préoccupent non de refaire certains paquets qui ont souffert de leur contact avec les buissons, mais de trouver du bois mort avec lequel ils allument un grand feu sur la plage, bien que la température ne soit pas inférieure à 12 degrés. La première demi-heure, aucune barque n'approche, mais tout ce monde n'en a souci, ne songe plus qu'à jouir, le plus longtemps possible, de la bonne flamme qui cuit leurs jambes et leur visage. Ils se trouvent si bien que j'ai une certaine peine à obtenir d'eux qu'ils renouvellent, toutes les trois minutes, leurs cris d'appel. S'ils avaient quelque chose à se mettre sous la dent, ils ne penseraient plus à continuer leur route. Chaque jour je suis obligé de leur répéter, à chaque instant, que l'étape est difficile, qu'ils doivent traîner le moins possible, sinon ils s'exposent à coucher à la belle étoile, avec tous les risques que comporte pareille région. Ils promettent tout ce que l'on veut, partent et repartent avec les meilleures dispositions, mais, en grands enfants qu'ils sont, ils oublient, tout de suite, leurs belles résolutions. C'est toujours à recommencer. Ainsi, j'en aperçois un, autour du feu, le plus docile de

tous : il est chargé de ma valise, d'une chose précieuse renfermant livres, papiers, instruments et quelques tissus de rechange. Cette valise ne doit pas être mouillée. Une toile imperméable s'enroulant deux fois autour d'elle la protège complètement.. Malgré la sérénité habituelle du ciel, il faut compter avec la neige au passage de hautes chaînes, compter avec l'humidité du sol en pareils lieux, lorsque le coolie dépose son fardeau pour souffler. Aussi, pour éviter un retard ou une surprise, la consigne est de couvrir la valise de son enveloppe chaque matin avant le départ, et de ne l'enlever qu'en cas de besoin, sur mon ordre. Mais bah ! je perds mon temps. Hier, à la montée du Mao-Nieou-Shan, au moment où la neige se mit à tomber, je vis mon homme, dissimulé derrière un rocher, en train d'envelopper, en hâte, sa valise. Dans l'après-midi, une forte ondée de neige fondue s'abat sur nous : j'aperçois à ce moment mon docile coolie en train d'enrouler sa toile autour de son fardeau. Il avait dû l'enlever à Ko-Lo-Lo, où le temps se fit beau. Il prétendait qu'elle pesait bien trois livres et s'en déchargeait sur le petit bonhomme recueilli à I-Ouan-Choui.

Aujourd'hui encore, au passage du Ya-Long, j'observe que la valise est nue de sa toile : il est vrai qu'il fait très beau. Mais la consigne ! Je regarde l'homme d'un œil... sévère. Il se lève avec nonchalance, lentement tire une dernière bouffée de sa pipe, très lentement déplie la toile et l'enroule enfin autour de ma valise. Puis il me sourit, aimablement : je dois être content de lui !

Nous sommes enfin tous sur la rive droite du Ya-Long. En aval et surtout en amont du passage, je remarque de nombreuses cavernes creusées au bord même du fleuve, dans les berges au pied de la chaîne encaissante, si étroit est le thalweg. Elles se trouvent à quelques mètres au-dessus du niveau des eaux, 1 à 6 mètres en général, rarement davantage ; aucune n'est profonde. Elles ont été creusées par des chercheurs d'or, des orpailleurs. On trouve le même genre de cavernes au bord du Tong-Ho, entre Ia-Men-K'eu et Kin-K'eu-Ho, surtout. Mais c'est

le Ya-Long, Kin-Ho, ou fleuve d'or, qui roule le plus de paillettes. Près de Ko-Lo-Lo et de Ma-Teou-Shan, j'ai observé des quartz aurifères, que les Chinois ont pu exploiter, quelque temps, avec la permission des Lolos. Mais il arrive, fatalement, un jour où ces derniers, frustrés des compensations promises, expulsent, brutalement, le fils de Han.

Les cavernes des bords du Ya-Long servent, assez souvent, d'abri aux paysans ou porteurs attardés : leurs parois noircies par la fumée l'attestent suffisamment. Il est aussi possible que les orpailleurs aient habité certaines des galeries qu'ils creusaient. Les très étroites terrasses alluvionnaires où l'on trouve des paillettes s'élèvent en moyenne à 10 mètres au-dessus du lit actuel du fleuve, ainsi que l'attestent des galets et graviers, mais, comme je l'ai dit, aucune galerie n'a été forée à cette hauteur, à tort, sans aucun doute.

C'est, à n'en pas douter, la soif de l'or, et non le désir de coloniser, qui a poussé le Chinois à envahir la vallée du Ya-Long, mais il perd chaque jour, du terrain, s'y trouve moins maître que jamais.

Nous cheminons, avec une lenteur extrême, sur une sente en corniche qui s'élève à 100, 150, quelquefois même 300 pieds au-dessus du fleuve, sur une pente de 50 degrés. La sente est si mal tracée, si étroite, qu'elle devient très dangereuse par endroits ; et, pour franchir ces passages, il est nécessaire de s'accrocher aux graminées, aux arbustes qui croissent sur les pentes. Les tamaris surtout, dont il y a abondance, nous aident puissamment, et sans eux, j'aurais eu à déplorer la perte d'un de mes coolies. Comme je m'arrêtais souvent pour observer ce qui m'entourait et lever la route, je me trouvais généralement à la queue de la petite colonne. Si je venais à la devancer, l'obligation de m'arrêter fréquemment l'immobilisait, retardait sa marche déjà si lente. Il était aussi prudent de ne laisser personne en arrière ; car le coolie ne pense qu'au *moment présent*, n'a pas d'autre souci. Et, si le chemin est difficile, il ne manque pas de s'arrêter à chaque instant, s'oubliant dans le repos et la jouissance de pipes de tabac répétées, d'opium s'il en trouve. Toute sa vie, il a traîné

des fardeaux et ses ancêtres avant lui, des siècles durant, sans que rien soit jamais venu stimuler leur cerveau, en affiner le fonctionnement. Il marche en « bête de somme », insouciant de l'arrivée, du gîte, s'il ne chemine plus sur une route connue, dans un milieu familier. Il a besoin alors d'être constamment rappelé à l'ordre, aux réalités. Si vous l'abandonnez à lui-même ou à la seule surveillance de votre domestique chinois, il y a de grandes chances pour qu'il manque à l'étape et soyez ainsi privé de choses essentielles.

Sur la sente où nous progressions si péniblement, il était donc nécessaire de ne laisser personne en arrière. N'eussent été mes occupations de divers ordres, j'aurais quand même fermé la marche de mon convoi.

Me trouvant donc, à un moment donné, à quelques centaines de mètres en arrière du groupe de porteurs, j'entends des cris ou plutôt des lamentations, droit devant moi, sur le sentier. Je cours et aperçois un coolie suspendu au-dessus du Ya-Long, à 150 pieds au-dessus de ses eaux grondantes et bouillonnantes. Il portait deux fardeaux à l'extrémité d'un bambou, soit en « balançoire ». Il avait glissé sur la pente abrupte, au-dessous de la piste, mais le fardeau d'arrière s'étant engagé dans un buisson de tamaris, restait maintenu sur l'extrême bord du sentier. Comme, d'autre part, les liens de fixation du colis au bambou n'avaient pas cédé et que le bambou n'avait pas été lâché par l'homme en tombant, celui-ci se trouvait réellement suspendu au-dessus des eaux du Ya-Long. Quand il m'aperçut, il ne cria plus, mais se mit à sangloter. J'appelai, mais personne ne répondit. Je m'agenouillai donc sur le sentier, me cramponnant, de la main gauche, à une touffe de tamaris ; et, saisissant de la main droite solidement le bambou, j'ordonnai alors au coolie de se hisser doucement des poignets le long de ce bambou, sans se préoccuper de l'autre fardeau, un paquet sans valeur qui avait roulé un peu plus bas que lui, retenu par une épaisse touffe de roseaux grêles. En quelques secondes, l'homme fut sur le sentier, sanglotant toujours. Sur un ordre, il

courut aussitôt en avant, et me ramena mon domestique et le guide qui ne me voyant pas venir avaient fini par s'arrêter. À l'aide de leurs ceintures attachées bout à bout, le coolie put aller impunément repêcher son paquet. Il m'avoua que ses camarades l'avaient bien entendu crier, mais que pas un n'avait cru devoir revenir en arrière.

Au voisinage du passage, j'avais remarqué, au bord du fleuve, d'énormes conglomérats, surtout quartzeux ; tout le long de ma route, j'en observai à nouveau, chaque fois que le sentier nous amena sur la berge au niveau du thalweg. Plus haut, barrant fréquemment le chemin, gisaient d'énormes blocs de marbre blanc ou ardoisé. Au-dessus de nos têtes, sur la pente, d'autres apparaissent dangereux, menaçants, précipités de la cime, mais arrêtés à mi-route. On se hâte de passer devant certains, craignant qu'ils ne se mettent en branle. Chaque année, à l'époque des grandes pluies, c'est-à-dire en été, des paysans ou des *peitze*, affirme le guide, sont écrasés ou jetés dans le Ya-Long.

De temps en temps, on perçoit un bruit de chose qui roule ; on lève brusquement la tête, mais ce ne sont que des cailloux calcaires que font rouler des singes, trop abondants, au désir des paysans dont ils saccagent les récoltes. On m'avait raconté à Mou-Li-Tchouang que les singes sont capables de vous lancer des pierres, de vous lapider si vous n'y mettez bon ordre de quelque façon. J'avais refusé de le croire, mais ce jour j'en eus la preuve avant d'arriver à Hong-Gai. Mes gens recevant des pierres d'en haut, heureusement petites, se mirent à crier comme des femmes, cherchant de tous côtés un abri. Il étaient littéralement affolés. Je mis fin à la distraction des singes et à l'épouvante de mes coolies en tirant un coup de fusil au hasard : les vilaines bêtes disparurent sans plus nous inquiéter. Même aventure est arrivée à MM. de Marsay et Las-Cases, dans une région plus éloignée dans l'ouest.

Tous les deux ou trois kilomètres, on rencontre une ou deux pauvres maisons. Elles sont en terre battue, en *logs*, ou en maçonnerie si grossière qu'on dirait un assemblage de pierres sèches. Terre battue ou

maçonnerie s'arrête au pignon, lequel est fait de roseaux ou simplement d'une natte étalée. Certaines dépendances sont construites à la « lolotte » en bambous entrelacés. Les *log-houses* sont ici négligemment bâties, les pièces de bois mal équarries ne joignent pas ; tout l'assemblage est défectueux. Aussi, ces maisons sont-elles ouvertes à tous les vents.

Aucun de ces types d'habitations n'est couvert en tuiles, mais bien en chaume ou bardeaux. Les habitants sont des Chinois, d'excellentes gens, plus habitués à être tondu qu'à tondre. Je n'eus qu'à me louer de leur accueil. On me préparait partout un peu de thé léger pour calmer la soif ardente qui me dévorait sur ce sentier si rude par une température vraiment élevée : 23 degrés à 2 heures de l'après-midi.

À Tchang-Kia-Ping, agglomération de trois familles sur une petite terrasse au bord morne du Ya-Long, il y avait quelques champs destinés à êtreensemencés en maïs. Le seul actuellement en rapport était naturellement un champ de pavots. Une douzaine de mûriers entouraient aussi les maisons.

La gorge n'en finit plus. Ses murailles de marbre, par endroits, se dressent verticales, mauvaises, avec leurs saillies, leurs bastions, qui menacent de broyer, d'anéantir le passant. Il y a quelques années, à Hong-Gai, la falaise s'est détachée, telle une immense dalle, pour aller s'abîmer dans le Ya-Long. Une seule maison s'élève en ce lieu, à une centaine de mètres de la masse écroulée.

Un peu plus loin, c'est Koan-Fang, une formidable brèche dans la chaîne, une faille, dont l'écartement, du faite au pied, ne dépasse pas 3 mètres. Les deux murailles verticales se faisant face n'ont pas moins de 900 pieds de haut. Elles reposent sur des masses de schistes cristallins, des séricitoschistes en particulier, très plissés quelquefois.

À quelques pas, roule le Ya-Long, franchissant un seuil dans des flots d'écume.

Rive gauche, la chaîne, moins abrupte que la rive droite, laisse voir à 2 ou 300 mètres au-dessus du thalweg, de très petites terrasses cultivées, où, en mai, l'on sèmera du maïs : la terre est rouge cinabre, des grès dominant les masses calcaires. Plus haut que ces terrasses, à 4 et 500 mètres au-dessus du fleuve, s'ouvrent des cavernes, celles-ci, des habitations permanentes certainement, non des galeries d'orpailleurs. À l'heure actuelle, elles paraissent abandonnées, mais elles ont dû souvent servir de refuges dans les luttes des aborigènes entre eux ou avec les Chinois. Elles sont moins grandes et moins bien aménagées que celles observées en si grand nombre dans la vallée du Ming, aux environs de Kiating, par exemple. Mais l'utilisation de ces dernières, comme habitations, est aujourd'hui contestée : un missionnaire protestant y aurait découvert de nombreux cercueils : aussi, en fait-il des tombeaux. Il est toutefois possible que ces cavernes aient, à la fois, servi de demeure pour les vivants et les morts. On pourrait encore suggérer l'hypothèse que les tribus d'origine thibétaine habitant la vallée du Ming, fuyant devant l'invasion chinoise, ont transporté, dans le home, les cercueils de leurs ancêtres, les ont confiés, ne pouvant faire autrement, à la garde du « foyer », symbolique à la façon des Grecs et des Romains.

Au-dessus des petites terrasses, des champs cultivés, en amont, en aval de la vallée-couloir, flottent des fumées, courent des flammes gagnant les crêtes : des incendies de brousse partout. C'est ainsi que le Chinois défriche. Il a tant abusé de ce moyen trop commode, qu'il a réussi à détruire, sans profit pour lui-même, d'immenses forêts des plus précieuses essences. Mais il ne regrette rien : la forêt est son *ennemi héréditaire*, ont déclaré les Sages. Il l'attaque, en tous lieux et par tous les moyens, et ne se déclare satisfait que le jour où elle a totalement disparu.

Je regarde un pauvre coolie portant en balançoire mes ustensiles de cuisine. Sur le dur sentier semé de rochers, de blocs de marbre qu'il heurte sans cesse, de l'un ou l'autre de ses paniers, il tombe, s'agenouille,

se relève. Puis, l'équilibre des paniers rétabli, il repart, s'accrochant aux tamaris, aux bambous grêles. Dans le choc violent d'un de ses fardeaux contre les multiples obstacles, il va peut-être rouler dans le fleuve, disparaître à jamais sous les eaux vertes ourlées d'écume. Il peine lamentablement : une sueur épaisse, fétide, ruisselle de la face, du cou, pénètre sous le vêtement. Je l'appelle souvent, lui crie des *siao sin* (petit cœur, attention !) des garde-à-vous. Mais il regarde le sol, ses pieds, toujours, n'entend rien. L'ouïe de ces pauvres gens n'est guère subtile : au contraire. Il faut plusieurs appels pour attirer leur attention. Celui-ci peine, surmène ses muscles, mais c'est aussi sa faute. Cette sorte de montagne n'est point faite pour le transport en « balançoire » mais bien sur le dos. Il faut ici des *peitze*, non des *tiaotze*. Ses paniers ne sont pas pesants, 10 kilos chacun. Il pourrait les fixer l'un sur l'autre et les mettre sur son dos. On trouve, dans chaque hutte, le long du chemin, de larges sangles adaptées à ce genre de transport. Je lui ai dit et redit ce qui était pratique, la seule chose qu'il eût à faire, qu'il aurait dû avoir déjà réalisée de sa propre intuition. Mais il n'a rien écouté : les heurts, les chutes, les précipices l'effrayent moins que la perspective de porter à dos, lui qui toute sa vie a porté en balançoire. C'est sa fonction : il ne saurait la changer quoi qu'il arrive. Ce qu'on appelle « adaptation aux circonstances » n'existe pas pour lui. Il est immuable dans ses idées comme dans ses procédés. Il met, de plus, un certain orgueil à porter sa charge en balançoire : il est mieux qu'un *peitze*, dernière catégorie de coolie.

Aux approches de Kiaotze-K'eu, nous avons à franchir, sur près d'un kilomètre, une nappe d'éboulis calcaires : il faut se traîner, glisser de bloc en bloc, sauter souvent. Les chutes sont fréquentes et ces blocs durs et coupants. Malgré la satisfaction qu'on puisse éprouver à se dire que c'est du marbre, de beau marbre blanc, la marche est vraiment trop pénible : il n'y a pas compensation. On arrive enfin à l'étape clopin-clopant, les paniers à moitié défoncés, la literie avariée, des bouteilles brisées, mais

rien de grave cependant. L'excellent Tchao, pas habitué à marcher, vient me demander un *io*, un onguent pour guérir tout de suite ses courbatures. Je lui réponds que cela n'existe pas, un *io*, que les courbatures se guérissent en marchant un peu plus fort et plus longtemps. Oh ! je verrai toujours l'ahurissement de Tchao à ces paroles. Il a dû croire que j'avais reçu, ce jour, un coup de soleil.

Je trouvai, à Kiaotze-K'euou, une vaste maison de paysan chinois. Elle était unique, mais avait des dépendances assez grandes pour loger tout mon monde dans de bonnes conditions. Le chef de la famille me fit le meilleur accueil et mit à ma disposition la pièce centrale de la maison, le temple des ancêtres. Cette pièce n'avait pas moins de 20 mètres carrés, et, à mon grand étonnement, elle était munie d'un plancher et d'un plafond, d'une bonne table et de chaises en bois. L'autel ancestral était aussi en bois, joliment sculpté. J'étais stupéfait de ce luxe dans cette retraite de la très sauvage gorge du Ya-Long. Sur une petite table, près de la grande qu'on m'avait adjudgée, on apporta de nombreux plats de viandes et légumes, sauce pimentée, sauce de haricots, soja fermenté, etc. : le tout pour le repas du soir des ancêtres, d'obligation rituelle, à cette époque de l'année. Il faut bien faire quelques sacrifices pour les morts au moment où commence le nouvel an, il faut bien se les rendre favorables. Ne sait-on, par expérience, qu'il est dangereux d'exciter leur colère ? Si leur vengeance s'abat sur vous, c'en est fini de toute prospérité : vos bêtes domestiques mourront, les épis de vos champs se dessècheront sur pied. D'ailleurs, ces bons ancêtres se contentent de humer le parfum des plats, des délicates sauces : tout vous reste. Pourquoi donc manquer aux préceptes de votre religion, agir en grossiers barbares ignorants de tout culte ?

Ceci me rappelait ce que je vis, la première fois où je pénétrai, en Chine, dans une grande pagode, un des lieux de pèlerinage où s'abattent constamment d'épaisses nuées de grâces célestes. Des heures entières, je voyais des paysans, des ouvriers, des commerçants, porteurs d'un coq

ou d'une pièce de lard, venir s'agenouiller devant les autels. Je croyais naïvement que ces bons Chinois allaient abandonner au dieu, lui « offrir » le coq ou le morceau de lard. Mais que nenni ! Sitôt les prosternations et prières achevées, les dévots s'en allaient en emportant l'offrande. J'admire beaucoup ces philosophes sans le savoir.

La pièce où je repose cette nuit est des plus confortables ; seulement, je suis réveillé à chaque instant par le va-et-vient du chef de famille, qui pénètre d'un pas lourd dans le « temple » de ses ancêtres, pour remplacer les bâtonnets d'encens éteints. Ses enfants aussi braillent toute la nuit, pendant que ses chiens hurlent dans la cour ; c'étaient de vrais molosses qu'on avait lâchés le soir, et qui se montraient des moins hospitaliers. Durant mon repas, le domestique n'entrait et ne sortait qu'armé d'un gourdin. Plusieurs fois il eut à défendre ses mollets.

Le vieux paysan, comme je l'ai dit, m'accueillit avec plaisir, mais une chose l'inquiétait : c'était le voisinage de ma chambre avec celle de sa femme, de ses filles et belles-filles, une demi-douzaine en tout. Comme il y avait une porte de communication entre les deux pièces il leur cria, au moment de leur coucher :

— *So tao, pié tao !*

(Fermez à clef, poussez le verrou !) Et chaque fois qu'il revenait changer les bâtonnets, il s'informait, à travers la porte, si le verrou était bien mis. Je pensai un moment que moins d'encens aurait été brûlé cette nuit devant la tablette des ancêtres, si je n'avais eu l'honneur de dormir à côté d'eux.

Cette nombreuse famille de paysans vit d'un hectare de bonne terre alluvionnaire, situé entre la muraille calcaire et la berge du fleuve. Cet espace fournit, l'été, une récolte de riz et l'hiver, de l'opium avec quelques légumes : choux, carottes et navets. Sur un petit plateau très élevé qu'on m'indique du doigt, la famille possède encore quelques champs de maïs. Elle nourrit des cochons, fait pâturer une douzaine de

chèvres. Le fleuve, de plus, est poissonneux, les captures sont fructueuses : on y trouve la truite saumonée, dont j'ai parlé. N'était le voisinage des Lolos, on serait heureux. Mais ces diables sont toujours présents, intraitables. Heureusement, le chef de la famille est un habile homme qui a su éviter toute inimitié, tout prétexte à vendetta.

En amont de Kiaotze-K'eu, la gorge continue, mais à parois plus abruptes encore qu'en aval où les pentes s'adoucissaient par endroits, à 40 degrés, avec quelques étroites terrasses de distance en distance. On aperçoit un long couloir à murailles de 70 et même de 80 degrés, où nulle sente n'a pu être tracée. C'est pourquoi j'emprunterai une cluse pour gagner Mo-Lo et Long-Sin-K'eu.

Avant la nuit, je suis allé jusqu'à l'entrée du nouveau et impressionnant couloir. Les deux murailles sont de marbre blanc de grande beauté. Dans cette région à climat très sec, la surface en est à peine altérée. Rive droite, la muraille s'élève à 500 pieds au-dessus du thalweg ; rive gauche, à plus de 1.000 pieds. Et le fleuve aux eaux vertes coule dans une immense vasque de *pur Paros*.

@

CHAPITRE XXVIII

Molo — Maisons sifans — Camp d'Eul-Se-Ing — Type sifan

@

Le lendemain matin, on s'engage dans la cluse à laquelle je viens de faire allusion, pour gagner Molo. Sur une distance de 3 kilomètres environ, c'est un défilé large d'une dizaine de mètres, aux parois voisines de la perpendiculaire. À cette époque, il n'y coule qu'un filet d'eau : en été c'est un dangereux torrent qui le balaye, interrompant toute communication avec Kiaotze-K'eu. Nous cheminons dans le lit même du torrent encombré de blocs de granit, de micaschistes ou encore de marbres de toutes nuances. Les murailles du défilé, naturellement, sont encore constituées par du calcaire cristallin, puisque nous coupons la chaîne bordant la rive droite du Ya-Long. Ici leur surface, atteinte par les eaux de ruissellement, est jaune d'ocre : la rouille des siècles. Si resserrée est la gorge, si verticales sont ses parois, que du ciel seule une étroite bande est visible. Émergeant de ce couloir, on arrive à l'entrée d'un bassin de réception dont le plancher forme plan incliné, fortement relevé dans le sens de notre route, c'est-à-dire dans l'ouest. La marche est si difficile, en certains passages, que je suis obligé d'aider moi-même les porteurs en balançoire à les franchir ; les autres coolies ne s'en préoccupent point.

Jusqu'à Mo-Lo, on ne rencontre que trois ou quatre misérables chaumières habitées par des Chinois, elles sont cependant intéressantes par les arbres qui les entourent ou croissent dans leur voisinage immédiat : des orangers, pêchers, pruniers, cerisiers ; un abrasin et un palmier (*trachycarpus*). J'ai même reconnu un ricin ; des *hypericum* sont en fleurs. Au bord de l'eau, abondent des iris et des prêles.

Bien qu'on n'ait pas couvert plus de 6 kilomètres en trois heures et demie, on arrive fourbu à Molo, village d'une vingtaine de feux éparpillés sur une distance de plusieurs kilomètres. Nous sommes maintenant en

territoire sifan. Il existe une petite auberge tenue par un Chinois. Le fils de Han a été mis au monde pour être « mastroquet » : c'est une situation qu'il recherche en tout lieu. Il ne trouve, pour l'égaliser sur cette voie, que le Français. Gardons-nous de nous enorgueillir.

Tout le parcours du petit territoire molo, constitue une rude ascension sous le soleil qui frappe durement. Au dernier hameau formé de cinq maisons, la température, malgré l'altitude (cote 2.145) atteint 17 degrés. Les crêtes qui nous dominant restent cependant couvertes de neige.

Au seuil des portes, on voit des femmes à l'immense turban, aux larges boucles d'oreille, jamais farouches, rieuses plutôt : des Sifans sans aucun doute. Des hommes se montrent, à leur tour, mais ils ont moins de laisser-aller, nous considèrent avec une certaine méfiance, se demandent ce que nous pouvons bien venir faire à Mo-Lo. Ils se rassurent quand ils apprennent que nous ne faisons que passer. Je devinai ce qu'ils craignaient : une réquisition de logement et de nourriture pour tout le convoi, sans compensation aucune : la façon de voyager de leurs voisins civilisés.

On s'en va, foulant aux pieds un sol onctueux, cendré, avec des tons verdâtres : une poussière de séricitoschistes enrichie de débris calcaires où pousse très bien le maïs.

Les maisons construites en pierre ont presque toutes un étage et une véranda fermée qui s'étend au rez-de-chaussée sur les deux tiers de la longueur totale de la façade. La partie la mieux éclairée de la maison est l'étage. Sur toutes les faces, s'ouvrent de petites fenêtres de 50 à 60 centimètres de côté, munies d'un cadre de soutien en planches massives, héli-cylindriques de forme, s'opposant par leur convexité. Il n'y a ni vitres, chose inconnue, ni papier transparent, ainsi que dans l'habitation chinoise, mais de simples barreaux.

Au rez-de-chaussée, les ouvertures se réduisent à de simples lucarnes, souvent à de véritables meurtrières ; car, ici, il faut toujours être sur la défensive.

Les toitures, pour la majeure partie, sont en tuiles avec versants assez marqués.

Les murs, tout en moellons, ainsi que je viens de le dire, y compris le pignon, laissent voir cependant, sur toute la hauteur, avec un écart moyen d'un mètre, des madriers noyés dans la maçonnerie. Les Sifans, comme les Chinois, prétendent que ces pièces de bois augmentent la stabilité du mur, en donnant plus de liant, plus d'élasticité à la masse. C'est possible, mais si le mortier employé était de bonne qualité et bien préparé, il suffirait largement pour « lier » l'ensemble.

Les maisons les plus grandes ont de 7 à 8 mètres de long, de 4 à 5 de large, sur 7 mètres de haut. Les « pannes » du toit débordent largement aux pignons, ceci devant être considéré comme décoratif.

En quittant le hameau sifan, on s'engage dans un bois d'ifs, de pins et de chênes *evergreen*, tous arbres de haute futaie, poussant entre des blocs de micaschistes. Les plus majestueux sont les ifs et les chênes ; et dès qu'on atteint 2.800 mètres, ils apparaissent enguirlandés d'usnées, du délicieux lichen rubané signalé au passage du Mao-Nieou-Shan.

À un détour du sentier, je tombe sur un groupe de Sifans, de charbonniers en train de couper des taillis. Ce sont de beauxhommes grands et minces, aux traits assez fins, bronzés, à l'œil triangulaire ou mongoloïde, mais légèrement. En braves gens très dociles, ils se groupent à ma fantaisie, se laissant photographier sans difficultés.

Jusqu'au col Molo, à 3.100 mètres d'altitude, c'est toujours l'imposante forêt au feuillage miroitant sous le gai soleil. Sur les branches d'un chêne, j'aperçois de gros oiseaux noirs ; ils croassent. En ce lieu de grandiose beauté, sur cette cime où l'on voudrait voir planer des aigles, se chamaillent d'affreux corbeaux.



Charbonniers et Sifans dans la forêt dense (conifères et chênes)
par 3.000 mètres d'altitude. Vallée du Ya-Long.

La route au-delà du col apparaissant bonne sur 2 kilomètres, les coolies que j'avais contraint à porter leur charge sur le dos, afin de leur éviter des retards, des fatigues inutiles, se hâtent de délier leurs bambous pour arranger un *kang*, c'est-à-dire un fardeau fixé sur brancards. J'ai beaucoup de peine à leur faire comprendre que le sentier, dans le lointain, est aussi mauvais que celui des jours précédents, que le bout de route facile qu'ils aperçoivent ne signifie rien. Ils hésitent longtemps, mais comme je reste là, il n'y a plus moyen de désobéir : ils se résignent donc à continuer de faire le *peitze*. Et bien leur en a pris ; car après 3 kilomètres de descente, on trouve un passage tel qu'il eût fallu délier le *kang*. Je le sais par une longue expérience : dès que ces braves gens éprouvent une gêne quelconque, ils montrent tout de suite une impatience d'enfants, et au plus futile prétexte commettent une faute qui ne les libère un moment que pour rendre leur situation plus embarrassante ensuite. Tous les

avertissements, toutes les sollicitations sont inutiles. Et, même pâtissant de leur erreur, de leur entêtement, ils ne se rendent qu'à la dernière extrémité.

Aux alentours du col, j'observai beaucoup de gnaphalle à capitules d'or desséchés : des immortelles ; elles abondent à cette altitude, poussant à l'abri des cotoneasters et des rhododendrons.

Ta-Pintze est un petit village sifan situé sur un éperon dominant le Ya-Long. Au seuil des portes, il avait de belles filles couvertes de bijoux d'argent ; le turban lui-même en portait : un croissant, ou plutôt une demi-douzaine de plaquettes reliées par des anneaux. Leurs maisons à étage avaient une toiture en tuiles bien faite et non sans élégance.

Nous trouvons un gîte à Long-Sin-K'éou dans la chaumière d'une paysanne, sise à quelques centaines de mètres du Ya-Long. Cette paysanne vit seule avec ses enfants tous jeunes et sa vieille mère âgée de quatre-vingt-douze ans. Jamais elle n'est inquiétée par les Lolos. Ils semblent respecter cette maison sans défense. La pauvre vieille, très sourde, finissant par apprendre qui je suis, vient me saluer en manifestant la joie la plus vive : « C'est la première fois qu'elle voit un Européen. Quelle heureuse surprise et quel honneur pour sa pauvre maison. Elle n'oubliera jamais cette visite. » Et elle ne se lasse de me regarder, de détailler tout ce que je possède, un large sourire ne cessant de réjouir sa bonne figure ravagée de rides. Elle reste là, deux heures durant, dans un coin obscur de la pièce, me regardant, regardant monter le lit, préparer la table. Mon repas l'intéressa particulièrement. Elle se fit donner beaucoup d'explications par mon domestique. Le lendemain, notre écot payé, je fis cadeau d'une pièce d'argent de 200 sapèques au petit-fils aîné. Ce furent des remerciements à n'en plus finir.

Je ne sais si la bonne vieille m'a oublié, mais moi je ne l'oublierai jamais.

J'ai vu peu d'animaux dans la journée : quelques vaches et chèvres et cinq ou six petits chevaux appartenant à des Sifans. Jusqu'à Long-Sin-K'eu, je n'ai cessé de marcher sur le sol onctueux signalé à Molo : la poussière de micachistes aux tons verdâtres.

On voit qu'on approche d'Eul-Se-Ing, le camp retranché chinois : toutes les pentes et faîtes du voisinage du Ya-Long sont entièrement dénudées. Il n'y a plus que de rares buissons poussés sur des souches ou quelques arbres fruitiers autour des hameaux, sur les terrasses surplombant le fleuve. Les mûriers réapparaissent assez nombreux à côté des troènes. J'observe même le *trachycarpus* voisinant avec des noyers.

Des cerisiers et prunelliers sont en fleurs, aussi des aubépines, mais j'ai la surprise de constater que ces dernières sont sans parfum.

À mesure qu'on s'éloigne de Long-Sin-K'eu, la vallée s'élargit un peu, mais rive droite seulement, de 500 mètres en moyenne, sauf au niveau d'Eul-Se-Ing où elle a près de trois kilomètres. Rive gauche, c'est toujours l'abrupt de la gorge de Kiaotze-K'eu, un contrefort du Mao-Nieou-Shan qui ne s'élève pas à moins de 2.000 pieds au-dessus du Ya-Long. On y distingue de minuscules terrasses cultivées et quelques huttes : des Lolos sans doute. On se demande comment des humains osent se risquer à de telles hauteurs, sur des pentes vertigineuses. Parias traités comme des animaux par le Chinois, dès qu'ils sont des « soumis », ou formant un clan trop faible pour lutter avantageusement contre lui, ces Lolos recherchent les solitudes, les lieux presque inaccessibles. Ils vivent là d'élevage et de quelques maigres cultures : avoine et sarrazin, rarement maïs, cette dernière céréale ne mûrissant plus au-dessus de 2 400 mètres.

Sur les terrasses fécondes entourant Eul-Se-Ing, on cultive l'été, le *hong mi*, ou riz rougeâtre de mauvaise qualité ; l'hiver, le blé et l'opium. On voit aussi quelques champs de pois, mais la plus grande partie de la surface plantée à ce moment est comme partout accaparée par le pavot. Le blé, cependant, se trouve un peu mieux partagé qu'ailleurs. C'est de

nécessité absolue, en raison de la difficulté des communications, du tarif élevé des transports.

Eul-Se-Ing (cote 2.007 mètres) est un petit camp retranché chinois en plein territoire sifan. À vol d'oiseau, il se place à deux kilomètres de la rive droite du Ya-Long. Il renferme 200 familles environ, tant chinoises qu'aborigènes. Une autre centaine est rassemblée dans le voisinage. Les Sifans de cette région reconnaissent pleinement l'autorité du fils du Ciel et ne provoquent jamais de troubles. Ils sont aussi paisibles que les Lolos turbulents. Ils ont accepté la garnison chinoise, bien réduite d'ailleurs à l'heure actuelle, comprenant 50 soldats à peine, qui n'en sont plus, passant leur temps à fumer l'opium.

Eul-Se-Ing est bâti sur le cône de déjection d'un torrent, au pied d'une formidable muraille gris perle de séricitoschistes, du plus curieux effet. La position est bonne, d'approches difficiles.

Il existe deux rues bien tracées perpendiculaires l'une à l'autre. Les maisons, bâties à la chinoise, sont pour la plupart en bois ou torchis, genre de construction préféré qu'on a rencontré dans tous les marchés de la route Fouling-Ning-Yuan.

Il ne se fait aucun commerce à Eul-Se-Ing, en dehors de celui du sel et de l'opium. Autrefois, on élevait un assez grand nombre de vers à soie, mais on ne plante plus de jeunes mûriers et on laisse dépérir les anciens. Les transactions en cocons sont donc presque nulles.

Les familles vivent presque dans l'oisiveté, cultivant vaille que vaille leurs champs, n'arrivant à leur faire produire que le strict nécessaire.

C'est ici que j'ai vu le plus beau type sifan : de belles filles de taille élevée, aux épaules et à la poitrine très développées, mais sans atteinte à l'harmonie générale des formes. Les hommes, moins grands proportionnellement, sont aussi bien charpentés. Cette race m'a paru fort intéressante. Malheureusement, je n'ai pas eu les moyens de l'étudier

Le far-west chinois
Kientchang et Lolotie

comme le Lolo. J'ai recueilli cependant sur elle des renseignements précieux que l'on trouvera plus loin.



Femmes *sifans* de *Molo* (vallée du *Ya-Long*) portant le large turban.

@

CHAPITRE XXIX

Passage du Ya-Long — Hé-Tao-Suin On « traitait des affaires »

@

Devant gagner Mienning, j'avais à franchir, à nouveau, le Mao-Nieou-Shan, mais à repasser d'abord le Ya-Long : on traversa en barque. Le fleuve n'avait pas moins de 60 mètres de large. Je ne pus mesurer exactement sa profondeur, mais je me rendis tout de même compte qu'elle était grande, un minimum de 15 mètres à cette époque des plus basses eaux. Le Ya-Long, au flot toujours torrentueux, a considérablement creusé son lit et ne cesse de l'approfondir chaque année. Il reste un jeune fleuve aux seuils nombreux, très éloigné encore d'un profil régulier et définitif.

Ses eaux sont si comprimées dans une succession presque ininterrompue d'effrayantes gorges, que des crues de 20-25 pieds et même davantage ne sont point rares en été, saison des pluies, ou encore au milieu du printemps, à la fonte des neiges. Le courant est d'une violence extrême, interrompant toute communication entre les rives. C'est la sécurité pour le district d'Eul-Se-Ing le plus riche et le plus peuplé de la région : les Lolos du Mao-Nieou-Shan ne peuvent franchir le fleuve. Il est vrai qu'ils se rattrapent l'hiver, en dépit des précautions prises par les autorités chinoises : l'interdiction rigoureuse de vente aux Lolos de toute espèce de barque, l'interdiction aussi aux tribus « soumises » de construire radeau ou bateau. Cette dernière défense n'est rien moins qu'inutile, car on ne sait jamais combien de temps les « soumis » gardent cette position par devers le fils de Han. Ils restent plutôt pillards incorrigibles, profitant même de la trêve pour jouer à leur ennemi les plus vilains tours. Mais s'ils agissent ainsi maintenant, c'est qu'on leur en a donné l'exemple, qu'on leur a trop

souvent prouvé que les plus solennels engagements n'étaient qu'une duperie. Il eût mieux valu cependant cultiver leur loyauté naturelle : on aurait expié moins durement d'éphémères succès.

Les Lolos, bien que dépourvus de barques, franchissent quand même sans trop de peine le Ya-Long, en s'attachant des outres en peau de chèvre sous les aisselles. Quant aux animaux raziés, bœufs, chèvres ou moutons, ils excellent à les aiguillonner dans le courant, à les pousser sans accident vers l'autre rive.

Au passage de Mien-Cha-Ouan, le courant du fleuve était modéré, ne dépassait point trois nœuds. Mais en été, sa vitesse, au dire des bateliers, serait triple, quadruple même : tenter de traverser aux jours de crue serait courir à une mort certaine ; un de ces remous, comme il y en a tant sur ces eaux mauvaises, lancerait la barque contre un rocher, la réduirait en miettes.

À notre premier passage en aval, j'estimai à quatre nœuds la vitesse du courant.

De Mien-Cha-Ouan à Hé-Tao-Suin, le sentier est facile. Il suit la berge même ou s'élève légèrement au flanc de la chaîne bordante, dont la pente s'est très sensiblement adoucie, ne dépasse point 30 degrés. Presque tout le sol de grès rouge est cultivé : on prépare la terre à maïs. Les parties non défrichées montrent de hautes graminées en touffes très serrées avec des buissons épars ou de vrais taillis : des chênes, des coriaires, des tamaris, etc. ; au bord du sentier, des *opuntia* aux larges battoirs ; sur les terrasses, au bord du fleuve, quelques abrasins et des mûriers en grand nombre. J'observe même, près d'Hé-Tao-Suin, un superbe ficus (*sp. infectoria*) couvrant une surface point inférieure à 60 mètres carrés. Dans les champs, croissent des fèves, mais toujours et surtout des pavots à opium. La surface arable est cependant si réduite ici qu'on pense à une véritable aberration chez l'habitant, le Chinois ; car il est le seul à cultiver le

pavot. Je sais bien que le Sifan s'adonne volontiers au vice de l'opium, mais je ne l'ai vu nulle part lui consacrer une parcelle de son sol.

La route de Mien-Cha-Ouan à Hé-Tao-Suin nous fut pénible, bien que facile. Ce 17 février, j'enregistrai, à deux heures, sur le chemin, 24°2 à l'ombre. Un soleil brûlant nous accablait et, d'autant plus que le froid des nuits, la fraîcheur des matinées, nous obligeaient à rester chaudement vêtus. Dans cette vallée étroite, aux chaînes bordantes si hautes et en grande partie dénudées par les soins des Chinois d'Eul-Se-Ing, la chaleur s'emmagasine en quantité considérable. Aussi, de 11 heures du matin à 3 heures du soir, a-t-on la température de nos belles journées d'été. Mais le soleil disparaissant de bonne heure derrière les hautes cimes, la fraîcheur vient vite, le froid même au milieu de la nuit. Au petit jour, il est fréquent d'observer de la gelée blanche, dont la formation se trouve favorisée par une extrême pureté du ciel.

Hé-Tao-Suin, petit poste militaire chinois commandant la route d'accès à Mienning par le Mao-Nieou-Shan, compte 17 familles de petits boutiquiers aubergistes ou tenanciers de fumeries d'opium. Je n'ai point vu de soldats dans le camp : il en existerait cependant une douzaine sous le commandement d'un petit mandarin qui maudissait son triste sort, son existence en pareille région. Invité par lui à visiter son misérable petit yamen, j'en profitai pour lui demander des renseignements sur les ressources de la vallée et les routes qui en partent pour gagner le Thibet.

À Hé-Tao-Suin, je rencontrai, comme habitants, les types observés à Eul-Se-Ing, surtout ces grandes femmes très caractérisées. Certaines se disent Chinoises, et, socialement, elles le sont, mais leurs traits et surtout leur développement structural est sifan. Les hommes, presque tous de haute taille, sont aussi métissés, tant de Sifan que de Lolo. Il est impossible de faire la part exacte des influences diverses raciales. En tous cas, le métissage a produit de beaux spécimens d'humanité, de superbes montagnards que l'abus de l'opium a malheureusement touchés dans leur

vitalité même, les amoindrissant à la fois dans leur vigueur musculaire et leur puissance génératrice.

Cette population, comme toute celle de la vallée du Ya-Long, vit de maïs, de haricots et de pommes de terre. La quantité de riz produite est insignifiante. On est friand de miel, si j'en juge par le nombre de maisons qui ont leur ruche. Chaque famille, pour ainsi dire, en possède une ou deux, mais rarement davantage : je ne sais pourquoi. C'est toujours le cylindre-ruche aplati dont j'ai parlé, pendu à la façade de l'habitation.

J'ai dit qu'à Hé-Tao-Suin, il n'y avait que dix-sept familles toutes réputées chinoises. Dans les environs, au bord du fleuve, sur l'une et l'autre rive, on pourrait en trouver dix de plus. Les Lolos au contraire, d'après le petit mandarin militaire dont les assertions ne sauraient être mises en doute, compteraient trois cents familles ; les Sifans, une vingtaine seulement. On ne se doute pas, en suivant la vallée du Ya-Long de la disproportion numérique considérable entre l'élément lolo et les autres. C'est que les clans, bien que véritables maîtres du pays, furent comme ailleurs les fonds de vallée, se maintiennent sur les hautes pentes, les terrasses et plateaux très élevés. Ils sont là, en sécurité, n'ayant à redouter que ceux de leur race, quand des inimitiés viennent à surgir entre tribus différentes.

Un brave homme m'offrit une part de sa maison, la meilleure, celle où se dressait la tablette ancestrale. Seulement, cette pièce, déjà petite, était si encombrée de bois, de bûches de pin, qu'il fallut tout enlever pour que je trouve à placer mon lit et une minuscule table.

Toute la soirée, ce fut un défilé de gens qui s'arrêtaient un moment pour me causer et considérer mes objets, mais passaient, sans jamais s'attarder, dans une pièce voisine située en arrière de la mienne. À 10 heures, fatigué de tant d'allées et venues, éprouvant aussi le besoin de prendre du repos, j'appelai Tchang pour ranger mes objets et prier le maître de céans de fermer désormais sa porte. Tchang revint me disant que le maître de la maison avait beaucoup d'« affaires » à régler, en ce

moment, que des paysans des environs et des porteurs étaient venus dans la soirée pour des questions pressantes. Ils restaient à Hé-Tao-Suin jusqu'au lendemain matin seulement : il fallait donc qu'ils délibèrent sans plus tarder avec mon hôte. Et une nouvelle fournée passa : une demi-douzaine d'hommes. Autant sortirent. Un quart d'heure après, cinq nouveaux individus traversèrent ma pièce pour pénétrer dans l'autre qu'on refermait chaque fois soigneusement.

Je ne savais trop que penser, mais je devinais depuis un moment quel genre d'« affaires » on traitait dans l'arrière-maison de mon hôte. J'avais perçu, dans la soirée, des odeurs d'opium, mais comme il y avait une fumerie publique chez mon voisin de droite, je ne songeais pas qu'il pût en exister une autre, plus ou moins clandestine, dans ma maison. C'était cependant ainsi : j'en eus la certitude en pénétrant dans le fond de l'habitation. Je tombai sur un vrai bouge à opium : de grands diables vautrés sur des nattes malpropres et aspirant voluptueusement la malsaine fumée. À en juger par le nombre de gens qui avaient défilé, que d'« affaires » avaient été traitées ! Tchang savait fort bien que je m'apercevrais de la supercherie, mais il n'avait pu se résoudre à rompre avec ses habitudes, à dire la vérité. Dans le vieil empire, on ment pour rien, sans raison, uniquement par manie souvent. Les étrangers prévenus, à leurs dépens généralement, ne s'y trompent plus, cherchent à corriger leurs gens en leur faisant voir l'inanité de ruses cousues de fil blanc, mais ils perdent complètement leur temps.

@

CHAPITRE XXX

Io-Lo-K'eu et la mine d'or L'ascension du Mao-Nieou-Shan. Les paysans de Hââ-K'eu et les Tch'e leang ti

@

Je partis, pour aborder le Mao-Nieou-Shan, sur un tout petit âne prêté par le mandarin. L'animal se révéla merveilleux de sûreté de pied et de résistance. Il ne se montra rétif qu'au départ de Hé-Tao-Suin pendant les premiers kilomètres. Il s'arrêtait constamment pour brouter, semblait tout à fait affamé. Son maître, ou plutôt son palefrenier, dans les amusements rituels du premier de l'an, durant depuis une semaine déjà, avait dû souvent oublier la pauvre bête, n'avait pas eu le temps de la faire pâturer. En escaladant le premier contrefort du Mao-Nieou-Shan je la lâchai dans le fouillis de graminées : elle s'emplit à son aise et fut dès lors très sage.

L'âne du Kientchang serait, paraît-il, un animal vraiment remarquable comme souplesse de jambe et endurance. Il n'y a pas lieu d'en douter si tous ses congénères ressemblent à celui que j'expérimentai.

Après une marche d'une heure et demie, le long du Ya-Long, nous commençons à escalader le contrefort du Mao-Nieou-Shan, le Hoang-Tsao-Leang, une masse gréseuse. Les pentes sont surtout couvertes de graminées, mais on y voit encore quelques bouquets d'arbres, des noyers et des chênes *evergreen*, des troènes et des rhododendrons. Une espèce est en fleurs.

Avant d'atteindre Hia-Ma-Teou, j'observe, à des distances variables, trois cases lolottes assez caractéristiques. L'une, dans la vallée, à murs de pierres sèches et toit de bardeaux, une imitation de la maison sifan. Un vieux Lolo se tient près de la porte, dans la position favorite du repos : l'attitude accroupie.

Les deux autres cases sont rencontrées aux flancs du Hoang-Tsao-Leang. La première est une vraie hutte du type le plus commun, en bambous grêles écrasés et entrelacés formant, comme je l'ai dit, une sorte de natte, qu'on dresse verticalement et qu'on soutient à l'aide de petits poteaux distants d'un mètre environ, servant en même temps à porter les éléments du toit. La dernière était la plus primitive encore vue : des cloisons de bambou, mais pas de toit ; à la place, une énorme dalle de grès vert, faisant partie de la masse d'un rocher en saillie sur la pente. De loin, l'ensemble rappelait un *dolmen*.

Si j'insiste sur les caractéristiques de la maison lolotte, c'est pour démontrer combien l'« habitation » tient peu de place dans son existence matérielle. Ce vigoureux montagnard ne vise qu'à se créer un abri aussi simple que possible : un gîte. La constatation de ce fait a une importance de premier ordre pour le classement du Lolo dans l'échelle sociale du monde.

Hia-Ma-Teou est un village insignifiant par lui-même, au-delà de l'arête de Hoang-Tsao-Leang. Mais la dépression où il est situé marque la réapparition des calcaires, des marbres. C'est aussi un coin délicieux par le nombre des troènes égayant de leur verdure miroitante le fond de la petite vallée. Les buissons de crategus aux baies écarlates persistantes sont aussi d'un gracieux effet. Dans le feuillage des troènes s'agitent des bandes d'oiseaux excités par la tiédeur de l'air. Ils piaillent ou chantent dans une amusante cacophonie.

De tous côtés, surgissent des Lolos qui nous suivent curieusement, nous accompagnent jusqu'à Ma-Teou-Shan (cote 2.240).

Cette halte, où se trouve une auberge chinoise, est située au pied même de la grande arête du Mao-Nieou-Shan. Cette auberge, entièrement construite en bois, est la plus belle habitation et la plus vaste existant dans la vallée du Ya-Long : elle rappelle le type cantonnais. L'hôtelier était un grand gaillard négroïde porteur d'une queue, c'est vrai, mais ne ressemblant, quand même, que de très loin, à un fils de Han. Il

présentait une stature massive, avec un mufler énorme, dont la lèvre était recouverte de poils rouges clairsemés : de l'érythrise, sans doute. Il semble être au mieux avec les Lolos qui viennent assister à mon repas, se montre plein d'attention pour deux *Os noirs* de passage. C'est de bonne politique, car il est complètement isolé dans la montagne, ne peut compter sur aucun secours de ses compatriotes de Hé-Tao-Suin. Cet homme paraît toutefois si à l'aise dans ce district entièrement lolo, peuplé de clans indépendants et farouches, qu'il me vient tout de suite à l'idée que c'est un compère des *Os noirs* pillards, qu'il joue le rôle, lucratif en ces régions, de receleur d'objets ou animaux raziés. Les Lolos ont besoin de cette catégorie d'hommes pour écouler le produit de leurs rapines : ils en trouvent d'autant plus facilement parmi les Chinois que cette complicité implique gain et sécurité. Car les autorités chinoises, craignant toujours des représailles, ferment les yeux sur les opérations de leur administré avec les dangereux Lolos.

L'ascension commence à midi avec une température de 20 degrés ; à 2 heures, elle était encore de 15°,5, au-dessus de Song-Ling-Tang, à la cote 3.000.

En traversant Io-Lo-K'eu, village d'*Os noirs*, le chef du clan m'aborde et me demande en chinois de vouloir bien lui laisser examiner le Winchester que porte mon domestique ; par réciprocité, il me montrera un fusil européen qu'il possède dans sa case. J'accepte et il revient presque aussitôt, avec un Mauser d'un type très ancien, que je suis étonné de voir entre ses mains, ne comprenant comment pareille arme a pu trouver son chemin jusqu'au Mao-Nieou-Shan.

L'explication était simple : un soldat du camp d'Eul-Se-Ing lui avait un jour vendu son fusil pour 30 taels, une grosse somme pour un Chinois du Ya-Long. Ce Lolo était loin d'être le seul à posséder un Mauser ; il connaissait beaucoup d'*Os noirs* aussi bien pourvus que lui, lesquels s'étaient fournis à la même source, à la garnison voisine.

Voilà où en est venu le soldat chinois dans des régions difficiles pour les meilleures troupes, des régions constamment sous la menace du belliqueux Lolo.

En quittant le village, je croisai un goitreux. Étonné, je le regardai de près et reconnus dans ses traits toutes les caractéristiques d'un fils de Han : c'était un *ouatze*, un esclave chinois, comme il en existe tant chez les tribus. La présence du goitre, chez lui, ne présentait aucun intérêt ; il en eût été tout autrement si la tumeur thyroïdienne avait existé sur le cou d'un vrai Lolo, car celui-ci jouit d'une sorte d'immunité par devers l'endémie, qui fait tant de ravages dans la vallée du Ngan-Ning.

À un kilomètre au-dessus de Io-Lo-K'euou, on retrouve la forêt comme à Molo. Plus bas, jusqu'au thalweg du Ya-Long, tout est déboisé. Les Lolos, suivant l'exemple donné par les Chinois, ont déjà défriché, établi des cultures dans la partie de la forêt avoisinant leurs hameaux. Dans ces champs, ils plantent du maïs, lequel, grâce à l'excellence de l'exposition, mûrit encore jusqu'à Song-Ling-Tang, c'est-à-dire jusqu'à la cote 3.000.

De Song-Ling-Tang au col, la forêt reste encore seule maîtresse des pentes. Les conifères y dominent manifestement. Les plus beaux sont des *cephalotaxus* (ifs). Beaucoup ont d'un mètre à 1,50 m de diamètre.

Jusqu'à l'altitude de 2.900 à 3.000 mètres, on observe le peuplier à écorce argentée, mais plus haut il fait place au bouleau.

De Song-Ling-Tang au col, les rhododendrons poussent à souhait, très denses, formant comme ailleurs le sous-bois, de compagnie avec les bambous graciles.

Je n'ai pas encore signalé depuis Cha-Pale le *Ribes* de Corée mais je l'ai reconnu dans tout le massif jusqu'à la limite d'apparition habituelle de l'usnée, 2.800 mètres. Ses rameaux pourpres à duvet argenté, de plus en plus serrés à mesure que croît l'altitude, se développent très vigoureux jusqu'à 2.500 mètres.

Les gracieuses guirlandes de lichen rubané apparurent accrochées aux rameaux, à partir de 2.800 mètres.

Nous foulons, dans notre lente ascension, la roche de Mo-Lo et d'Eul-Se-Ing, les séricitoschistes. Leur poussière très fine se soulève, en petits nuages, sous les pieds des coolies. Des pierres calcaires se découvrent dans ce sol, comme à Mo-Lo, aussi du quartz blanc. Tchao, me voyant examiner un caillou de quartz, me dit qu'il y en a de grandes masses au fond et au-dessus d'un thalweg très encaissé qu'il m'indique sous Io-Lo-K'ou. Puis les yeux brillants, élargis, il m'apprend qu'en ce lieu, appelé par eux, Chinois, Tse-Kou-Pien, existe la plus riche mine d'or du Kientchang. Le quartz était productif et de l'or pur, sous forme de très grosses pépites, se ramassait dans le torrent, aux abords de ce qu'il appelait la montagne de quartz. Mais les Lolos sont un jour intervenus, ont eu l'audace de défendre aux fils de Han l'exploitation de ces richesses. On a tenté de leur résister, mais en vain : ils massacraient travailleurs et soldats. « Oui à Tse-Kou-Pien, on n'extrait plus d'or ! » Et Tchao eut une mimique désolée qui disait clairement combien son âme de Chinois souffrait.

Song-Ling-Tang marque une étape avant le col, un gradin de la chaîne. Une seule famille y vit, dans un *log-house*. Dans un petit enclos de pierres sèches, j'eus la surprise de voir des *houa tsiao shou* : je ne croyais pas que le faux poivrier pût prospérer à pareille altitude.

Au col du Mao-Nieou-Shan, j'enregistrai une pression barométrique de 498,5 mm à 3 h. 50 de l'après-midi. Le thermomètre-fronde me donna, lui, 7°5 au-dessus de zéro, malgré l'heure et l'altitude : 3.370 mètres. Un peu de neige, en plaques isolées garanties par le sous-bois, avait échappé à l'action solaire.

Par ce beau jour, dans la sérénité du ciel, toute la masse violentée des chaînes thibétaines se noyait de bleu, nimbait d'or violacé la pure ligne de ses crêtes.

Au col, mes gens se reposent pendant que je fais mes observations. La plupart paraissent fatigués, mais les plus fourbus de tous sont les *peitze* supplémentaires que j'ai pris à Hé-Tao-Suin, de grands gaillards cependant, à forte stature. Les observant le long du sentier, je remarquai qu'ils avaient le souffle très court, étaient obligés de s'arrêter à chaque instant. Les anciens coolies furent forcés, à diverses reprises, de reprendre les fardeaux. Sans eux, nous n'aurions pu atteindre ce jour le sommet de la chaîne. C'étaient des fumeurs d'opium. Ils n'avaient pu fumer qu'à Ma-Teou-Shan. Pour assurer la régularité de leur marche, il eût fallu qu'ils prissent une bonne dose de la drogue stimulante à Song-Ling-Tang, mais ils ne trouvèrent rien. Si toutes les deux ou trois heures ces pauvres gens ne prennent pas leur excitant ordinaire, toute vigueur les abandonne : il leur devient impossible de suivre le convoi.

Le versant oriental du Mao-Nieou-Shan présentait, au point de vue « végétation », à peu près le même aspect que l'occidental ; il se montrait cependant plus déboisé. Quant à la roche constituante, elle était tout à fait différente : du granit, celui à feldspath blanc et mica vert signalé dans une autre partie du même massif. Il y en avait de superbes blocs, qui trop souvent nous barraient le sentier. La meilleure piste était celle des animaux de bât. Le tracé choisi par les mules était bien supérieur à celui établi par l'homme, il décelait une meilleure entente de l'angle de pente et de la nécessité de multiplication des lacets. Aussi, j'abandonnai la voie ordinaire pour prendre celle des bêtes, et je m'en trouvai si bien que je la suivis jusqu'à l'étape. Le fils de Han, en temps ordinaire, est un piètre constructeur de routes, mais en montagne il n'a plus de règle, dirige sa piste au hasard. Sa préoccupation la plus apparente est de construire vite en raccourcissant le plus possible. C'est pourquoi les lignes de plus grande pente ne l'effrayent pas, tant il a horreur des lacets. Je n'ai vu qu'un bout de route (20 kilomètres environ) dans la région alpestre setchouennaise, qui méritât l'appellation de « voie muletière », au sens où nous la comprenons : c'est celui traversant la

chaîne du Ta-Siang-Ling. Il a été rendu praticable, il y a deux ans, par un mandarin venu du Yunnan. Ce fonctionnaire avait cherché à réaliser, du mieux possible, ce qu'il avait vu sur la frontière birmane en pays anglais. Il avait réussi en partie.

J'avais l'intention de m'arrêter à Kan-Hô-K'eu : pour permettre aux coolies de se reposer et surtout de se sustenter quelque peu ; mais du village on ne trouve plus que l'emplacement, le sol noirci et de petits tas de pierres : les Lolos avaient passé.

Nous continuons sur Hââ-K'eu, nous y arrivons alors que la nuit est déjà faite. Je suis tout étonné, en entrant dans la cour de la ferme où on m'offre l'hospitalité, de marcher sur une litière de paille et de fougères étendue dans toute la cour, ainsi que dans beaucoup de fermes bretonnes. Ce n'est point là l'habitude chinoise. Aussi, malgré que mon hôte se dise enfant de la *grande civilisation*, il ressemble trop aux métis des bords du Ya-Long, il a des habitudes paysannes trop spéciales, pour que je puisse le croire. Il possède trois frères, tous de taille massive, très vigoureux d'apparence. Mais je décèle sur leurs visages certains stigmates caractéristiques de l'usage habituel de l'opium. Cette nuit, de concert avec mes coolies de Hé-Tao-Suin et d'ailleurs, ils fumèrent et jouèrent des sapèques jusqu'à une heure très avancée.

Hââ-K'eu (cote 2.240) n'est qu'un petit village d'une vingtaine de feux, au pied des grandes pentes du Mao-Nieou-Shan, sur la rive gauche d'un torrent aux eaux claires, qui roule par bonds sur un lit de granit à feldspath très blanc. Les alluvions de ce torrent fournissent la surface arable nécessaire à la subsistance des vingt familles. De belles essences qui, judicieusement exploitées, constitueraient une richesse, entourent le village ; de splendides noyers sauvages, dont le fruit est excellent : de grandes légumineuses rappelant le *Sophora du Japon* ; des chênes *evergreen*, au fût superbe. Mais tant de longs corps d'arbres, présentement, jonchent le sol autour du torrent, attendant l'époque des hautes eaux pour être flottés vers Mianning, que si vous passez ici dans

trois ou quatre ans, vous ne verrez plus sur les pentes rasées que des souches noircies, de tristes témoins d'une merveilleuse végétation.

Le *houa tsiao shou* pousse partout dans les enclos, derrière les murs de pierre sèche.

Les paysans de Hââ-K'eu sont assez à l'aise ; leurs maisons sont vastes et comprennent plusieurs pièces, avec d'assez nombreuses dépendances. Mais ils ne sont jamais sûrs du lendemain, se déclarent à la merci du Lolo, dont plus de cent familles les entourent presque, sans que l'étranger s'en doute, gîtées qu'elles sont sur la montagne dans leurs petites huttes. Ils ont détruit récemment Kan-Hô-K'eu de fond en comble ; qui sait si bientôt ce ne sera pas le tour de Hââ-K'eu ? Ces damnés Lolos sont « irrésistibles ».

Je pensais, en écoutant ces grands gaillards aux larges épaules, que s'ils fumaient un peu moins d'opium, les Lolos seraient pour eux moins « irrésistibles ». Une question m'intéressait beaucoup : celle de l'efficacité des garnisons chinoises.

— Et les soldats, demandai-je, les *tché leang ti*, ou « mangeurs de riz » point gagné, que font-ils ? De quel secours sont-ils pour vous ? Leur seule présence doit épouvanter les Lolos ? Pourquoi ne les appelez-vous pas de temps en temps, ne serait-ce que pour se montrer ?

Tout le monde me regarda, se demandant si je plaisantais ou si je n'étais qu'un étranger ignare qui n'avait pas d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre.

« Les soldats, tous des *iao pou té*, des bons à rien. Ils n'osent affronter le Lolo. Seule, la garde nationale, les paysans ne craignent pas de se mesurer avec lui et mettraient l'ennemi à la raison, si le mandarin les aidait un peu. Mais s'occuper de leur situation est le dernier souci de leurs gouvernants. Ils ne viennent qu'à regret dans ce pays de « vaches maigres », qu'on

trait à fond, sans rien recueillir ; et ils s'en vont, sitôt possible, secouant la poussière de leurs bottes.

C'est pourquoi le Mao-Nieou-Shan n'a d'autre maître que le Lolo, le farouche *Unicorne*, toujours prêt à se jeter sur le sentier de la guerre pour la razzia ou la vendetta. Je revoyais, sur les versants, leurs petits villages aux huttes si primitives, autour desquelles rôdaient des chèvres et des moutons. Je revoyais les femmes au sourire aimable, coiffées du vaste béret aux ailes éployées. Quelques *ouatze*, d'une pesante houe, fouillaient le sol, et des bergers, dans le lointain des bois, guidaient de cris perçants leurs bêtes vagabondes. Rien de plus rustique, de plus doucement champêtre que ces aspects de l'existence des clans. À la considérer ainsi, on ne penserait jamais que les hommes à pèlerine sont les redoutables guerriers qu'on connaît, toujours avides de lutte et de pillage. On serait plutôt tenté de dire avec le poète : *O fortunatos nimium sua si bona norint !*

La région paraissait si favorable à l'élevage que je m'informai du nombre de bêtes que mon hôte, le paysan le plus riche de Hââ-K'eu, abritait dans sa ferme. Il n'avait qu'un poney, quelques bœufs ou vaches, une demi-douzaine en tout, et trois ou quatre chèvres. Point de moutons, animaux cependant les mieux adaptés à ces montagnes et d'un excellent rapport pour le Lolo qui en possède d'importants troupeaux. Le Chinois, lui, dédaigne cette bête, n'en élève que fort peu. Il n'apprécie ni sa chair, ni sa laine ; les pauvres seuls, les coolies ou paysans montagnards se risquent à utiliser un peu de sa toison, à tisser les jambières ou blouses grossières, dont j'ai parlé. Quant à sa chair, elle n'est mangée que par le musulman ; le vrai Chinois lui préfère la chèvre.

M'étonnant beaucoup de la rareté des chevaux dans le village, on m'expliqua tout de suite que ce n'est pas la peine d'en élever pour les Lolos qui se les approprient sans vergogne.

Nous ne sommes plus qu'à une douzaine de kilomètres de Mienning, la sous-préfecture. La piste suit la rive gauche du torrent jusqu'à son

confluent avec la grande vallée sud-ouest (vallée de Wa-Tou-Kio) dont la rivière se jette dans le Ngan-Ning au-dessous de la petite cité. Nous côtoyons des champs de pavots entourés d'un petit mur de pierres sèches. Sur les surfaces incultes, poussent en groupes serrés des rhododendrons, dont la plupart sont en fleurs, embaument le chemin. Dans les lieux ingrats, caillouteux, c'est l'aubépine, l'églaïtier qui s'étalent en buissons hargneux. Je retrouve le rosier sauvage, à la tige, aux rameaux d'un vert éclatant, aux fleurs multiples (*Rosa multora* [?]) : il est très abondant.

Au débouché, dans la vallée de Wa-Tou-Kio, sur les coteaux, premiers contreforts de la grande chaîne, on observe encore des taillis de pins et de chênes, mais sitôt qu'on s'éloigne du confluent pour se rapprocher de Mianning, c'est la dénudation absolue des pentes. Les villages deviennent assez nombreux, mais sont très misérables et ne comptent que de quinze à vingt familles, dont certaines n'ont d'autre logis qu'une hutte en bambous grêles entrelacés. Ces villages chinois sont signalés de loin par la masse verdoyante des troènes qui les entourent. À côté des troènes, on remarque quelquefois le *pé la shou*, ou frêne à *pé la*, mais cette essence est fort rare dans la région.

Dans la vallée de Wa-Tou-Kio, à l'examen des cultures, on note tout de suite la grande différence existant dans le stade de développement des plantes comparé à ce qu'on observe, à pareille époque, dans le district de Ning-Yuan-Fou. L'influence « altitude », est nettement marquée. Les colzas, les pois, les pavots, sont souffreteux, minuscules. Quelques sujets sont en fleurs (le pavot excepté), mais leur tige grêle, si courte, semble incapable de nourrir les graines futures.

Aux alentours de Mianning, se voient quelques mûriers.

CHAPITRE XXXI

Mienning — Murailles de la cité Vou-Ka, chef d'une tribu lolotte Poison pour flèches usité par les clans

@

Le 19 février dans la matinée, j'entrai dans Mienning, chef-lieu de sous-préfecture et centre militaire. C'est une petite cité murée (cote 1.922) qui a 850 mètres environ de côté, soit une surface de 72 hectares. Sur cette étendue relativement considérable, se comptent 500 familles seulement, c'est-à-dire que la moitié de la ville est inhabitée, occupée par des cultures ou des terrains vagues. La population, très pauvre, n'est pas mieux logée qu'à Ning-Yuan-Fou. Elle se vante cependant de n'avoir que des maisons en bois, de n'en être pas encore réduite à la construction en torchis ou terre battue. Ces bons Chinois ne veulent pas comprendre qu'une maison en planches, à parois simples, est très inférieure à celle en terre battue, dont les murs, nécessairement épais, garantissent bien du froid assez vif dans le district et de la chaleur, très pénible pendant trois mois de l'année. Les maisons de Mienning, boutiques ou habitations particulières, ne sont pas mieux entretenues qu'ailleurs et ont, presque toutes, cet « air penché » dont j'ai parlé, lequel donnerait à penser que la verticalité d'une cloison, d'une paroi en bois n'est en rien une garantie de bonne tenue, de stabilité assurée. Seule, la demeure du Père Ouang, régulièrement construite, est maintenue en bon état.

Les rues sont assez larges pour une cité chinoise, de 3 à 6 mètres, mais pavées de galets de granit, quartzite ou porphyres, de forme plutôt arrondie que plane, où la marche est bien difficile à moins d'être chaussé de *tsao hai* comme les habitants. Les chevaux à sabot ferré ne peuvent circuler qu'avec une extrême lenteur, glissent à chaque instant des quatre

fers : ce qui a toujours au moins un résultat, celui d'amuser les gens de la rue.

Il n'existe aucune industrie à Mienning, aucun commerce en dehors de celui de simple détaillant. Les produits sont ceux signalés à Ning-Yuan-Fou ou dans les marchés. Le meilleur client est le Lolo ou le Sifan ; sans l'aborigène, tout le petit commerce actuel périrait rapidement. Heureusement pour le Chinois, le Lolo ne saura se passer de lui, d'ici bien longtemps.

La population s'alimente principalement en maïs, le riz étant rare et cher. La viande qu'on voit au marché est surtout celle de porc. Bien que ce soit une région d'élevage, il est presque impossible de se procurer du mouton, encore moins du bœuf, dans la cité. Seule, la viande de chèvre figure à côté de celle du porc, et encore en quantité infime. Le poisson se voit fréquemment aux étalages : du poisson séché ou fumé, ouvert en deux et maintenu ainsi étalé par deux petites baguettes de bambou. Il provient du Ngan-Ning et de la rivière de Wa-Tou-Kio, du Ngan-Ning surtout. Une espèce, de grandes dimensions, rappelle la carpe : elle peut peser plusieurs kilos. La truite saumonée figure aussi à l'étalage mais elle paraît moins appréciée du Chinois que la carpe. Cette année 1907 et en 1908 à mon deuxième voyage, mes gens eurent soin de se pourvoir chacun de deux grosses carpes fumées pour la traversée du pays lolo.

La surface non bâtie de Mienning est en grande partie cultivée en légumes, les espèces dont j'ai parlé. Le Chinois d'ici comme celui des autres provinces en fait une grande consommation. Il leur consacre tout le soin dont il est capable.

Quant aux arbres fruitiers, dont il existe quelques sujets, il ne s'en occupe que pour en cueillir les fruits : pêches, poires ou abricots.

Dans les terrains vagues, poussent des graminées, des églantiers (*rosa microphylla*), des berberis en buissons serrés. Les « berberis » (*B. Wils.*) sont très abondants sur les murailles de la cité. Ils y montrent partout la

beauté de leurs baies rouge carmin, de leurs feuilles vert violacé. C'est la seule gaieté de la ville avec quelques troènes et sequoias.

Dans les fossés, croît en abondance le cresson commun.

La muraille de la ville est tout à fait vénérable et menace de crouler par vingt endroits. Elle est pleine de retraits et de saillants non voulus, dûs à la défectuosité de la maçonnerie, à des tassements, sans doute, non à un tremblement de terre, puisqu'on n'en cite pas, depuis l'époque de sa construction. Elle a été réparée de nombreuses fois, mais au moment des grandes pluies, chaque année, un pan quelconque s'abat dans les fossés. Mienning n'est pas une exception, au contraire : Tchentou, la capitale, dont les murs massifs sont plus solidement construits, a chaque été une grosse réparation à faire. Le fils de Han, quand il bâtit, ne tient pas assez compte de la nature du terrain ; ses constructions pèchent par la base, souvent, l'insuffisance de profondeur des fondations. Il abuse aussi du mortier, comble trop de vides avec lui ou avec une terre quelconque liée avec un peu d'eau et de paille. Son vrai mortier, autant que j'ai pu m'en rendre compte, ne comporte pas un mélange assez intime de la chaux avec le sable, si tant est que ce soit du sable ; car il est souvent remplacé par une terre quelconque. On le brasse, on le triture comme on fait tout, *tcha pou to* (*il ne s'en faut pas de beaucoup* ; à peu près : allusion à ce que répond le Chinois auquel on reproche la mauvaise qualité de son travail. Toujours satisfait de lui-même, il répond au blâme par un *tcha pou to*, c'est-à-dire, « ce n'est pas mal, ce n'est pas si mal que cela »).

Cette première fois, pressé par le temps, je ne séjournai que trois heures à Mienning, mais, en 1908, j'y restai plusieurs jours, utilisant mon temps en excursions chez les Sifans et les Lolos. La plus intéressante de ces excursions me conduisit à Ta-Cha-Chou, non loin de Ta-Kiao. J'y restai deux jours et assistai à tous les actes de leur existence, minute par minute, regardant, questionnant, me faisant tout expliquer. La ménagère m'enseignena son art culinaire, me donna à goûter ses plats. (Mais qu'ils

font pauvre chère, ces bons Lolos !) Le tisserand fait marcher sa primitive navette devant moi, le forgeron bat le fer, le *ouatze* laboureur pousse sa charrue, simule tous les genres de semailles. Je vois comment on récolte, vanne, moule le grain. Je considère le charpentier à l'œuvre édifiant la case-type : oh ! simplicité des ajustages et des raccords ! Le soir, à la rentrée des troupeaux, je vais dans les étables, la bergerie et je remarque qu'on ne traite aucune vache, aucune chèvre. Et j'apprends qu'une vache, une chèvre n'a jamais trop de lait pour son veau, son biquet ; traire les mères, c'est commettre une grosse erreur, affamer les nourrissons. On ne comprend pas que nous ayons des habitudes différentes.

Cette excursion me fut très utile, me permit d'augmenter mon bagage de renseignements, de contrôler certains dires ou observations faites dans la région de Ning-Yuan-Fou, de Yué-Si, ou encore durant mon voyage de Mienning au Tong-Ho, dont je donnerai bientôt la relation.

À Mienning même, j'appris de très intéressantes choses d'un *Os noir*, le nommé Vou-Ka, chef d'une tribu cantonnée dans la vallée de Wa-Tou-Kio. Il se trouvait dans la prison, entouré d'autres *Os noirs* et de quelques *ouatze*. Il s'était livré au mandarin comme otage, prouvant ainsi sa sincérité dans la transaction engagée avec les autorités chinoises. Il s'agissait d'une mine d'or sise en son district. Il avait promis de la laisser exploiter par les gens de Mienning. Le mandarin mit en doute sa parole : l'*Os noir*, chef de tribu, se constitua immédiatement prisonnier, se déclara otage volontaire. L'exploitation de la mine était commencée depuis un mois quand j'allai voir Vou-Ka dans sa prison. C'est un superbe Lolo de quarante-cinq ans d'âge, haut de 1,86 m, très large d'épaules et d'une grande vigueur. Il me donna, du premier coup et sans effort, 56 kilos au dynamomètre. Il avait beaucoup de fierté dans la physionomie, un orgueil de race qui se révélait à chaque instant dans ses gestes, ses paroles. Orgueilleux, il l'était dans toute l'acception du terme, mais dignement, sans l'ombre de vanité. En parlant, il souriait souvent et ce sourire était doux, puissant aussi : celui d'un fort, d'un guerrier invincible. Drapé dans sa

longue pèlerine, droit et robuste comme un chêne des Leang-Shan, il apparaissait vraiment comme un beau type de race. Au moral, on sait ce qu'il vaut : sa captivité volontaire, garant de sa parole suspectée, n'est que trop démonstrative. J'allai le voir trois jours de suite, accompagné de l'excellent père Ouang, qui me servait d'interprète. Le grand *Os noir* prit confiance le deuxième jour et répondit volontiers aux questions posées. Une seule l'embarrassa longtemps. Un paysan de Yué-Si m'avait confié que le Lolo se sert quelquefois de flèches empoisonnées. Cette assertion ne m'ayant été confirmée nulle part, j'en vins à ne pas y croire. La confiance que nous témoignait Vou-Ka me sembla une bonne occasion pour fixer ou supprimer mes doutes.

Vou-Ka fut très circonspect d'abord, répondit évasivement : il ne savait pas, il n'était point sûr ; personnellement, il n'avait jamais vu empoisonner de flèches. Ce fut le dernier jour seulement avant mon départ de Mienning, qu'il avoua à regret, avec une véritable honte, que son peuple connaissait l'art de préparer un redoutable poison dont il imbibait ses flèches pour certaines expéditions. Ce poison s'extrait d'une plante des montagnes, des hauts sommets. Il donna des renseignements si précis sur la couleur et la forme des fleurs, l'aspect de la feuille et les dimensions de la tige que je n'hésitai guère à considérer la plante comme une renonculacée : un « aconit » dont j'avais rencontré de nombreux spécimens sur les grandes chaînes des Oua-Pao-Shan. Comme on le sait, les différentes espèces d'aconit, déterminées jusqu'ici, constituent autant de dangereux poisons.

J'ai réussi à me procurer des racines de la plante que j'ai rapportées en France.

Le Lolo prépare sa mixture redoutable en faisant infuser à chaud les feuilles ou macérer les racines de l'aconit dans de l'eau ordinaire additionnée de sel. La présence du sel aurait pour résultat d'exalter la violence du poison. Sa racine fournirait ainsi un produit plus rapidement mortel que la feuille ; les constatations faites par les Lolos sont donc

d'accord avec celles de l'analyse chimique qui trouve une proportion d'alcaloïdes sensiblement plus élevée dans la racine que dans les autres parties de l'aconit.

Si on néglige l'addition de sel à l'eau d'infusion ou de macération, le poison en sera moins foudroyant. On fait, d'ailleurs, des essais durant la préparation de la mixture. La flèche qu'on y trempe est enfoncée dans la cuisse d'une poule, la patte d'un chien. Si la bête peut se sauver, courir quelques pas, la macération est mauvaise : il faut ajouter une certaine quantité de racines et de sel. Elle n'est reconnue vraiment bonne qu'au moment où elle foudroie l'animal, le jette aux pieds de l'opérateur.

Les Lolos se servent de la flèche empoisonnée pour la chasse surtout, la chasse du gros gibier, qu'ils ne pourraient sérieusement blesser autrement, jamais arrêter net. Ils ne craignent pas de manger ce gibier après avoir rejeté le membre atteint ou largement découpé aussitôt la partie touchée. Il est aussi prudent d'éventrer immédiatement la bête, et d'en enlever tous les viscères. Ces précautions prises, il n'y aurait plus aucun inconvénient à consommer la chair de l'animal.

Mais la flèche empoisonnée ne serait pas utilisée qu'à la chasse : certains guerriers, dans le combat, ne craindraient pas de la lancer impitoyablement contre leurs ennemis. Mais ces guerriers ne méritent plus le titre de Lolos : ce sont des soumis, des renégats, préférant la servitude sous le fils de Han, à la dure existence de montagnard indépendant, une servitude avec avantages trompeurs. Les clans restés maîtres de leur destinée, les clans qui ont conservé les nobles traditions du passé, se battent loyalement, lance contre lance, sabre contre sabre. Et si les jeunes hommes se servent de leur arc, les flèches qu'ils décochent n'ont pas été souillées d'un odieux poison.

Vou-Ka, l'*Os noir* chef de tribu, explique encore le procédé par lequel on combat efficacement l'action du poison dans une blessure : si c'est un petit segment de membre, un doigt, par exemple, qui est atteint on le tranche sans hésiter ; si c'est une région du tronc, on découpe tout

autour de la plaie une masse importante de muscles. On échappe ainsi à une mort certaine.

L'excellent père Grosjean, qui a vécu longtemps chez les Lolos, m'a confirmé les dires de l'*Os noir* au sujet du poison. Il m'a cité, de plus, une préparation d'usage assez courant et presque aussi efficace que la macération de racines au chlorure de sodium, c'est une infusion de feuilles où il entrerait une certaine quantité de miel. Cette recette serait mise en pratique par les Lolos de la vallée du Ya-Long, de la chaîne du Mao-Nieou-Shan. Les mêmes Lolos auraient une curieuse façon de combattre les blessures par flèche empoisonnée : la partie atteinte, détachée avec une lame tranchante comme ci-dessus, serait mangée par l'individu touché, mais dans le seul cas où, malgré l'opération préventive, des symptômes inquiétants viendraient à éclater. Une pratique mieux connue et plus en usage consiste à faire macérer la partie blessée d'une bête tuée à la chasse pour en extraire un remède contre le poison lui-même : un véritable antidote qui serait donné à doses variables. Cette thérapeutique, qui vise à l'utilisation d'un alcaloïde plus ou moins dilué, affaibli aussi par les agents de neutralisation organiques, ne rappelle-t-elle pas d'un peu loin nos méthodes actuelles d'atténuation des virus et poisons de toutes sortes, en vue d'une action directe sur l'accident ou la maladie ? Le procédé du Lolo n'a, certes, rien de scientifique et le primitif montagnard des Léang-Shan n'a jamais pu rien soupçonner de nos savantes expériences et découvertes. Où donc reconnaître l'origine de sa curieuse thérapeutique ? Dans l'homéopathie, très probablement. Il a pensé et traduit en actes ce que d'autres ont exprimé en latin par le *similia similibus curantur*.

Vou-Ka avait confessé, à regret, l'usage de flèches empoisonnées parmi son peuple, mais sur les autres questions, il s'exprima clairement et sans la moindre hésitation. Parmi les sujets abordés, il y en a certains que je citerai ici.

@

CHAPITRE XXXII

Le mandarin de Mienning — Alpinisme ! — Razzia — Y-Lé

@

Vou-ka fut enchanté des visites réitérées que je lui fis dans sa prison. Il me demanda de revenir de mon grand pays pour le retrouver dans sa tribu, dans la région de Wa-Tou-Kio. Il serait si heureux de m'avoir comme hôte, de me recevoir comme il convenait. Et puisque j'aimais voyager, m'intéressais à son peuple, il me conduirait partout, dans toutes les tribus ; car lui n'a pas d'« inimitiés, n'a aucune vendetta » à redouter.

Avant de le quitter, je lui fis cadeau d'une demi-douzaine de boutons dorés d'uniforme : ces boutons le comblèrent de joie. Mais je pus faire mieux. Ayant photographié le mandarin de Mienning, qui m'en avait sollicité, je profitai du service rendu pour lui en demander un autre : la liberté de Vou-Ka, l'otage inutile, dont la parole ne pouvait être suspectée, après la preuve d'abnégation, de haute loyauté qu'il avait donnée. Le mandarin accéda.

Tout ceci se passa en 1908.

En 1907, je ne séjournai point à Mienning, comme je l'ai dit. J'y restai le temps de trouver un guide. Le sous-préfet apprenant mon intention de passer en pays lolo fit tout son possible pour m'en dissuader.

« C'étaient des sentiers impossibles en montagne, alors que la grande route s'offre si facile. Je ne trouverai rien de convenable à manger dans ce pays de barbares : point de riz, rien que du maïs, du sarrazin ou de l'avoine. Au lieu de la grande auberge chinoise, je n'aurai qu'une vilaine hutte sans même une table pour prendre mon repas.

À toutes les objections de l'excellent mandarin, je répondis qu'aucune de ces perspectives n'était vraiment pénible à envisager, qu'aucune ne

constituait une raison sérieuse capable de me faire changer d'avis. Et je continuai mes préparatifs.

Le délégué du mandarin revient à la rescousse, au bout d'un quart d'heure :

« Je n'y pensais pas : il allait faire très froid dans la montagne que j'aurais à franchir. Et cette montagne était couverte d'arbres : une grande forêt. Je serais obligé de marcher du matin au soir, dans la neige profonde. Qu'allais-je devenir ? Non, je ne pouvais vraiment courir pareille aventure.

Le mandarin m'envoyait une escorte de six hommes, mais je prendrais la grande route.

Je répliquai que ma résolution était irrévocable, *hong hé* (rouge et noir, de toute façon), je m'en irais par Y-Lé et Tong-Tchang. Je partirais dans une heure, l'aimable père Ouang m'ayant procuré un guide.

Et je partis à l'heure indiquée, avec deux soldats et un coureur de yamen, c'est-à-dire la moitié de l'escorte que m'avait envoyée le sous-préfet. Je me serais volontiers passé de la protection du satellite, un vieux fumeur d'opium qui aurait beaucoup de peine à nous suivre. Mais je ne pus m'en débarrasser comme des autres militaires. L'escorte de trois individus me fut, en quelque sorte, imposée, mais je n'eus pas lieu de le regretter : les deux soldats me rendirent de réels services par leur bonne volonté, le *fou ié* surtout, le chef d'escorte, un métis qui n'avait de chinois que la queue. Il parlait lolo et connaissait la plupart des *Os noirs* dont nous allions traverser le territoire. Sitôt sorti de Mienning, il se mit à chantonner d'abord, à chanter franchement ensuite, quand il vit que ses refrains m'amusaient. Ce qu'il fredonnait me rappelait tout à fait les vocalises des bergers lolos. Le timbre de la voix, si différent de celui du Chinois, ne trompe pas quand une fois on l'a entendu.

Je n'emmenai pas le brave Tchao : il avait les pieds tellement blessés par les journées de marche précédentes que je ne pouvais songer à

exiger de lui de nouvelles étapes. Il se serait d'ailleurs éloigné considérablement de sa famille, laquelle avait besoin de lui. Je le laissai partir à regret, car c'était un excellent homme, qui savait habilement interroger et obtenir des renseignements qu'on aurait hésité à me donner directement. Avant de le quitter, je lui causai une grosse surprise : je lui déclarai qu'en nos pays d'Europe, les excursions en montagne sont très recherchées, constituent un plaisir véritable.

— Et ce ne sont pas les seuls coolies, dis-je, qui courent ainsi les sentes, franchissent des chaînes, mais les lettrés, les savants aussi, les oisifs ayant de l'argent pour voyager. On expose même sa vie quelquefois pour la satisfaction d'escalader un pic.

Tchao était ahuri : un plaisir !... Des gens riches qui ne restaient pas tranquillement dans leur maison à jouir du repos, à converser du matin au soir en prenant du thé avec les amis et connaissances ! C'était vraiment stupéfiant ! Tchao n'osait les traiter de fous, mais dans son for intérieur il les croyait tels. L'alpinisme ! Oh non, le Chinois ne le comprendra d'ici longtemps !

Quittant Mianning, on remonte la rive droite du Ngan-Ning, à flanc de coteaux encore un peu boisés et d'autant plus qu'on s'éloigne davantage de la petite cité. Rive gauche, au-delà, étayée d'un seul contrefort, se dressait l'énorme chaîne séparant le bassin de Yué-Si et le couloir de Teng-Hiang-Mien-Shan, de la vallée du Ngan-Ning. Sur ses deux versants, habitent de nombreuses tribus lolottes jouissant près des Chinois d'une très mauvaise réputation. Seulement, il faut franchir le Ngan-Ning, point profond, l'hiver surtout, mais difficilement guéable six mois de l'année durant. Ces tribus sont donc moins à craindre que celles du Mao-Nieou-Shan. Le père Ouang me donnait un exemple récent bien typique de l'audace de ces Lolos. Les gens de Mianning, un beau matin, avaient, comme d'habitude, sorti de l'enceinte fortifiée leurs animaux domestiques : buffles, bœufs, chevaux et chèvres. Vers dix heures, toutes ces bêtes paissaient à 7 ou 800 mètres de la ville, quand une bande de

Lolos montés sur leurs petits chevaux se glissent ventre à terre entre les murailles et le troupeau. Puis, se rabattant en demi-cercle avec une rapidité et un ensemble extraordinaires, ils aiguillonnent, de la lance, les bêtes affolées, les poussent au galop vers la montagne. Les pillards opèrent avec une telle promptitude, une telle maestria que pas un animal ne réussit à s'échapper du cercle fatal, à regagner la ville. Dans Mienning, on bat le rappel, toute la garnison se jette dans la plaine, mais il est trop tard : bêtes et Lolos ont déjà atteint les premières rampes du Mao-Nieou-Shan. Ils sont à l'abri : les attaquer sur leur terrain serait trop dangereux ; on n'en a pas l'habitude. Les soldats reviennent donc n'ayant pu, suivant l'usage, rien empêcher. Et, concluait le Père, il n'y a aucune chance qu'à l'avenir, ils arrivent à châtier pareille impudence. Cependant, quand on voit les lieux, l'avantage énorme qu'ils confèrent aux troupes sur des bandes éloignées de 8 à 10 kilomètres de leur base d'opération, de leurs villages, il vous semble inouï qu'une razzia aussi complète d'animaux puisse s'opérer en plein jour et si impunément. On refuserait de croire si une voix autorisée n'avait parlé, si on ne savait encore par expérience la rudesse de l'attaque d'une part, la mollesse de la riposte d'autre part. Et rien ne permet d'augurer un changement à pareille situation.

Jusqu'à Ta-Kiao, le sentier est mauvais, mais les pentes sont telles que rien ne serait plus facile que de faire une excellente route. On ne rencontre plus de mûriers dans la vallée, ou fort peu, mais par contre les pruniers et poiriers, à l'état sauvage ou cultivé, sont nombreux. Une espèce de poirier est remarquable par la petitesse de son fruit, ne dépassant pas la grosseur d'un raisin ; une autre, par la majesté de son port, la puissance de sa ramure et la gaieté de son feuillage persistant. Au plein de la saison hivernale, rien ne frappe autant que l'éclat de son feuillage vert sombre que rehaussent des tons violacés, de nuance très douce, seules flétrissures du froid qu'amène Borée, flétrissures qui n'en sont pas, à la vérité, mais bien plutôt des stigmates de beauté.

À Pin-Pa, terrasse alluvionnaire, les abricotiers, pêchers et pruniers sont couverts de fleurs à ce moment ; de même plusieurs espèces de rhododendrons. Un cotoneaster porte toujours ses baies, des baies jaune clair.

Au-delà de Pin-Pa, je retrouve les granits et les micaschistes. Avant, depuis Mienning, j'avais marché sur les calcaires et les grès, de beaux grès d'apparence irisée, bleu violacé indiquant la présence de sulfures de fer et de cuivre. J'arrachai, d'ailleurs, des bancs gréseux, des cailloux, où de la malachite apparaissait nettement.

Ta-Kiao, petit marché chinois (cote 2.173), est situé au rebord sud-est d'une dépression, d'un bassin lacustre étroit dont le grand axe est ouest-nord-ouest. Ses eaux se sont un jour frayé un chemin en coupant le chaînon oriental au pied duquel s'abrite le village, allant s'unir tout près avec celles du Ngan-Ning.

Au milieu du bassin, sur les alluvions fécondes, des Chinois ont cherché à s'établir, mais fort peu ont réussi à s'y maintenir : les Lolos restent le plus nombreux. Et si de petits hameaux aux cabanes de bambous s'observent sur les pentes, très haut, des villages existent dans le thalweg, au fond de la dépression. Le principal groupement où voisinent Lolos et Chinois s'appelle Ta-Cha-Chou. Lors de notre excursion dans ce district en 1908, ce furent les Lolos qui nous hébergèrent, le père Ouang et moi ; et l'accueil fut aussi cordial qu'il est possible de l'imaginer. Suivant l'usage, le chef du clan et les guerriers en armes vinrent nous recevoir en dehors des limites du village. On dut s'asseoir par terre, sur des pèlerines étendues et boire une rasade d'eau-de-vie, avant de pouvoir pénétrer dans l'enceinte. Cette cérémonie est de rigueur absolue, paraît-il. Si les Lolos n'agissent pas ainsi à votre égard, c'est qu'ils vous tiennent en méfiance, ne vous considèrent point comme un hôte honorable, dans lequel ils peuvent mettre toute leur confiance. Et il serait très imprudent d'insister, d'entrer quand même dans le village, surtout avec l'intention d'y séjourner : *on ne s'impose pas à cette race*. En tenter l'expérience serait s'exposer à une grave aventure.

Ce même voyage, dans le massif du Mao-Nieou-Shan, entre Té-Li-Pou et Tchang-Mou-Tsin, je me vis interdire l'entrée d'un village où j'aurais aimé à trouver un court refuge pendant mon repos ; car le froid était vif et la neige tombait à gros flocons. Je dus camper dehors. Et c'est d'un mauvais œil que les Lolos virent mon cuisinier allumer du feu à l'abri d'un petit talus qui protégeait un côté du village : on nous faisait clairement sentir qu'on nous aurait voulu un peu plus loin. J'avais trop de Chinois autour de moi. Je n'eus pas besoin de recommander à ceux-ci de se tenir tranquilles, de ne rien chercher à chaparder. Ils furent d'une sagesse exemplaire, à partir du moment surtout où Tchang désirant acheter des œufs pour son maître, poussa la petite barrière d'admission dans l'enceinte. Il ne la dépassa point : un grand diable de Lolo se jeta brutalement devant lui et, sans proférer une syllabe, le regarda d'un tel air que Tchang battit en retraite en toute hâte.

J'eus des œufs quand même : les indigènes se rendant bientôt compte que mes gens, bien tenus en main, étaient inoffensifs, sortirent de leur village et par l'intermédiaire des guides échangèrent quelques paroles. Tchang en profita pour demander et obtenir cette fois la cession d'une demi-douzaine d'œufs. La Lolotte qui les procure refuse d'accepter toute compensation dès qu'elle s'aperçoit qu'ils me sont destinés. Finalement, on se sépare très bons amis.

La morale de ce petit incident et d'autres semblables est que l'étranger, se présentant devant un village lolo accompagné de Chinois, devient tout de suite suspect et il suffira d'un rien pour qu'il soit considéré comme un ennemi. Si on n'est pas prévenu de cet état d'esprit ou que, prévenu, on n'en tienne pas compte, les plus sérieuses conséquences peuvent en surgir. Le Lolo est un farouche qui a beaucoup souffert de surprises de toutes sortes : il n'a plus foi qu'en son droit et sa lance. Si vous le bravez, préparez tout de suite la riposte, car il va attaquer. Et quels que soient les moyens dont vous disposez, prenez garde ; car il n'est sanglier dont les coups de boutoir soient plus rudes.

Le bassin lacustre de Ta-Cha-Chou a été, au dire des habitants, autrefois bordé d'une forêt de superbes Cunninghamias, de sequoias de Chine, ce qui porte très haut la zone de croissance favorite de cette belle essence.

Au milieu du bassin de Ta-Cha-Chou, coule une rivière dont une branche a pour origine une source abondante jaillissant du pied d'une énorme masse calcaire abrupte. L'eau vient non des profondeurs du sol, mais d'en haut, à travers de larges fissures de la roche. Les gens affirmant qu'un lac existe dans la chaîne même, non loin de Ta-Cha-Chou, à plusieurs centaines de mètres au-dessus du thalweg, j'ai pensé que cette source pouvait être son effluent naturel.

Les Chinois du district, émerveillés de cette formation brusque d'une rivière, formation qu'ils n'expliquent que par l'influence mystérieuse d'un dragon, ne manquent point de venir sacrifier à la source, lui attribuant toutes sortes de vertus. Le Lolo, lui, étonnamment incrédule, se rit de ce prétendu mystère, ne s'en inquiète d'aucune façon. L'appréciant au point de vue « manifestations religieuses », j'ai écrit dans ma monographie :

« Le Lolo, ce primitif, affiche généralement un véritable scepticisme de vieux civilisé qui dédaigne de faire à ses dieux, quand il en reconnaît, l'aumône d'une prière, n'érige pour eux ni temple, ni autel, jamais ne se prosterne ni se s'humilie, méprise fétiches et gris-gris.

Ta-Kiao est un poste avancé, un poste de surveillance, en pleine région lolotte. Il compte 50 familles plus ou moins métissées. De ce point, remontant au nord jusqu'au Tong-Ho, tout le pays est occupé par les tribus qui débordent à la fois à l'est et à l'ouest. Elles ont conservé toute leur indépendance, mais si par intermittence elles veulent bien reconnaître l'autorité du fils du Ciel, cette acceptation de vassalité reste purement théorique.. La situation du clan ou de la tribu n'est en rien changée. Tout ce que lui demande le mandarin de Mienning, c'est de ne point lui créer d'ennuis, de faire le moins d'incursions possible sur un

territoire chinois. Si incursion il y a, tant pis pour ses administrés : leur seule alternative est la résignation. Châtier les pillards lui est impossible.

Quittant Ta-Kiao, la route, ou plutôt la piste, traverse d'abord un coin de la vallée de Ta-Cha-Chou, où l'on observe quelques peupliers, mais surtout des buissons d'églantiers et de rhododendrons ; aussi de berberis, l'espèce à jolie baie carminée. Puis, abandonnant complètement cette vallée, on remonte vers le nord, dans le lit d'un torrent semé d'îlots minuscules où croissent de grandes aubépines, qui font pousser des jurons aux coolies. On passe devant des villages construits au bord du même torrent ; ils ne sont plus perchés haut, comme d'habitude, pendant que le voisin Chinois réside au fond de la vallée : on voit qu'on est en Lolotie, en territoire incontesté.

À l'entrée de l'un de ces villages, on observe un enfant d'une douzaine d'années, élégamment vêtu du costume national mais portant de hautes guêtres de feutre blanc, ornées au bord supérieur d'un galon circulaire rouge qui, au niveau du genou, dessine la forme d'un triangle régulier. Je n'ai jamais revu depuis ce genre d'ornements. Je demandai sa signification : il n'en a aucune, paraît-il, ce dont je doute.

À mesure qu'on s'enfonce dans la vallée, vers Y-Lé, la région se montre de plus en plus boisée : aulnes, chênes, ifs et pins surtout. À la cote 2.300, les bouleaux apparaissent et remplacent les aulnes, avec sous-bois de bambous graciles. Toutes les plantes, arbres ou buissons sont couverts de lichens foliacés et de longues mousses pendantes. Il y a peu de neige sur le sol et les ruisseaux sont gelés.

À 2.800 mètres d'altitude, se montrent les sapins argentés, dans la splendeur de leurs petites feuilles miroitantes, la puissance de leur ramure... Et la beauté de la forêt s'exalte encore de l'apparition de l'usnée, des si légères guirlandes jetées, en liens merveilleux, entre branches et troncs.

Aux abords du col, des bambous, des ifs énormes, des géants de vieillesse barrent fréquemment le sentier. Des échappées de soleil font étinceler la neige, scintiller le vert des feuilles. La forêt est silencieuse dans sa majesté douce, impressionnante : on n'entend que le bruit sourd de nos pas foulant les mousses sous la mince couche de neige. Les bambous entre les troncs robustes des sapins, des chênes et des ifs, montrent la grâce de leur tige menue.

Des bambous à cette altitude voisinant avec des chênes !

Je campai un moment pour prendre mon frugal repas : ce fut au pied d'un if qui ne s'élevait pas à moins de 30 mètres au-dessus du sol avec un tronc de 1,50 m de diamètre à la base. Le paysage s'anima du va et vient d'animaux domestiques, chevaux, bœufs et moutons, surtout moutons, qui disparaissaient rapidement, s'enfonçant dans les bois.

Le matin, j'avais rencontré un convoi de mules chargées chacune d'un pesant madrier de sapin : du bois à cercueil nouvellement coupé, non de *l'in mou*. Le Chinois du Kientchang ayant, comme on le sait, dévasté toutes les forêts des régions où il est maître, s'adresse, de plus en plus, au Lolo pour avoir les belles planches dont il ne peut se passer. Ces planches sont surtout destinées aux régions peuplées du Bassin Rouge, aux grandes cités des plaines et plateaux depuis des siècles déboisés, dépouillés de leurs grands arbres, les seuls capables de fournir les larges pièces de bois hors desquelles point de vrai cercueil, de luxueuse demeure pour le « double »... la dépouille qui survit. Le Lolo n'accepte que trop souvent le marché, livre des pins ou sapins séculaires pour quelques kilogrammes de sel, quelques aines de cotonnade. Mais il abat surtout pour avoir de l'eau-de-vie, l'abominable breuvage qui l'a pris au palais, aux entrailles, le sollicite constamment, comme l'opium le Chinois. Malgré le fossé profond existant entre les deux peuples et la haine irréductible les séparant encore davantage, le Lolo subit, invinciblement, l'influence du fils de Han, influence plutôt corruptrice, malheureusement, que moralisatrice.

Y-Lé se trouve à 4 kilomètres seulement du col des Bambous. Ce groupement lolo formé de plusieurs villages épars (100 familles environ) est situé à la cote 2.694, dans une ravissante vallée d'un à deux kilomètres de large, en amont principalement ; car en aval, elle se rétrécit rapidement. Elle se continue dans l'ouest par de molles ondulations qui constituent de magnifiques pâturages. Le fond de la vallée et les premières pentes ont un sol excellent cultivé en sarrazin, le maïs ne mûrissant pas à cette altitude. C'est que Y-Lé se trouve sur le versant septentrional de la grande chaîne de raccord franchie au col des Bambous. Il reçoit tous les souffles glacés venant du nord tandis que l'autre versant se réchauffe même en plein hiver, sous l'action de la violente brise de sud quotidienne, dont j'ai parlé. L'influence de ces vents était très visible aux abords du col : d'un côté, une mince couche de neige et de glace ; de l'autre, un pied de neige et une épaisseur de verglas de plusieurs centimètres.

À Y-Lé, les maisons sont en bambous ou roseaux entrelacés, très basses, avec toiture de bardeaux ; deux ou trois sont assez vastes avec véranda sur la façade : une imitation de construction *sifan*. Toute cette région, d'ailleurs, était autrefois dominée par les Sifans : Mienning leur appartenait comme Tse-Ta-Ti, petit centre de leur puissance déchue. Le père de Guébriant a pleinement raison quand il dit que les Lolos gagnent chaque jour du terrain dans l'ouest de la vallée de Ngan-Ning. J'ai pu me rendre compte dans les trois voyages que j'ai fait successivement dans l'extrême ouest setchouennais, de l'exactitude absolue de ses affirmations, basées uniquement sur des faits. Prétendre, comme certains, que le Chinois continue à refouler les tribus, équivaut à avouer qu'on n'a jamais mis les pieds dans ces régions.

Les maisons d'Y-Lé sont entourées d'une petite enceinte de pieux taillés dans les branches des grands ifs qui accaparent, sur ce versant, presque tout le sol. Il existe aussi, en bordure des hameaux, des enclos plus vastes

du même genre, destinés à protéger les champs contre les incursions des bestiaux et bêtes sauvages.

Chaque clan a de nombreux troupeaux de moutons. Et les bergeries, ici comme chez les Lolos du Mao-Nieou-Shan, sont élevées sur pilotis d'un mètre au-dessus du sol.

Je fus bien accueilli dans une pauvre maison où, malgré le froid et la neige qui tombait à travers le toit, j'aurais passé une excellente soirée si mes gens, d'accord avec les maîtres de céans, n'avaient entretenu, très tard, un grand feu de branchages, qui donnait une épaisse fumée. Je dus me sauver à plusieurs reprises de la cabane, endurant plus facilement la piquûre d'une bise glaciale qui me fouettait la face d'une épaisse neige, que la brûlure intense des yeux produite par des nuages de fumée cherchant péniblement une issue à travers les fentes du toit. Je ne pus prendre de repos qu'au montent où le chef du clan nous apporta d'énormes branches d'if bien sèches. Ce chef fut aussi aimable que possible, me donna un guide pour le lendemain et fournit de nombreux aides à mes coolies. Sa femme m'apporta tout ce qu'elle avait de meilleur : de la farine, du maïs et des œufs. Je refusai d'abord, mais elle en parut si marrie que j'acceptai et donnai en retour des piécettes d'argent à ses enfants.

@

CHAPITRE XXXIII

Dans la *lao lin* — Le vieux satellite — *Na li hé, na li hsié* ! Tong Tchang : la mine de cuivre

@

Quittant Y-Lé, on descend la vallée qui se rétrécit graduellement, jusqu'à ne plus former qu'une gorge très étroite. Entre la localité et l'entrée de la gorge, le thalweg est bordé de hautes terrasses boisées où les Lolos défrichent à la chinoise, par le feu : un vrai massacre d'arbres séculaires, de pins et d'ifs. Des centaines de troncs énormes gisent pêle-mêle de tous côtés, couvrant les talus, encombrant le lit de la rivière. Sous la neige qui tombe, sous la faible clarté du ciel, ces immenses squelettes noircis, culbutés sous tous les angles, sont désolants d'aspect, causent une vraie tristesse : tant de vie, de luxuriante beauté à jamais anéantie ! Et tout cela pour imiter le fils de Han qui lui enseigne à lui, pasteur et chasseur, que la forêt est l'ennemie de l'homme, qu'il faut en tout lieu, indistinctement, la faire disparaître pour céder la place aux cultures. Le funeste conseil n'est que trop suivi ; et il est à craindre que le Lolo n'achève, d'ici un demi-siècle, l'œuvre de destruction déjà si avancée par le Chinois.

La gorge s'étend, en forêt, sur une longueur de 8 kilomètres environ. Le torrent coule entre des murailles de granit puissamment modelées, sur l'extrême bord desquelles croissent des ifs et des bouleaux. Les eaux sur une pente très déclive, se ruent contre des blocs effondrés dans le lit, mugissent en notes sourdes, étouffées par la forêt. La neige tombe à gros flocons et rien n'est plus fantastique que les noires et silencieuses silhouettes des Lolos qui, débouchant de tous côtés, entre les arbres, viennent observer le passage de notre convoi. Quelques-uns se joignent à nous et, après quelques monosyllabes échangés avec le guide, se chargent volontiers d'un fardeau. Un jeune *Os noir* haut de 1,80 m au

moins, fils d'un chef, me suit, pas à pas, veille sur moi. Il est armé d'un grand coutelas avec lequel il fait voler de temps en temps une branche d'arbre. Les gribouillages que je fixe à grand'peine sur un carnet de route, tant mes doigts sont engourdis, paraissent l'intéresser énormément. Quand je referme le carnet et replace le crayon dans ma poche, il rit d'une large bouche. Il rit encore quand je déclenche l'aiguille de la boussole ou tapote le verre du baromètre, avant une lecture de la pression. Lorsque la neige tombe plus lourdement et que rien dans la forêt ne vient distraire la monotonie de la route, l'*Os noir* bondit devant moi, lance un regard aigu de tous côtés, comme si des ennemis pouvaient surgir des profondeurs du bois et alors exécute avec son coutelas de terribles moulinets.

Comme sur l'autre versant, le sous-bois est formé par des bambous grêles avec quelques touffes d'hydrangées et de groseillers de Corée.

Sorti de la gorge, on entre dans une partie moins boisée, pour tomber à un grand village, rive gauche du torrent, environné de champs labourés attendant les semailles de sarrazin et d'avoine. Sur l'autre rive, sur des terrasses, se voient aussi quelques hameaux dominés par la forêt s'élevant jusqu'à la cime de la chaîne bordante.

Plus loin, c'est Tse-Ma-Koua, un groupement de villages plus important encore, entouré de champs, comme tout à l'heure. Puis, c'est la forêt qui, de nouveau, couvre tout le sol.

Le sentier emprunte un petit thalweg pendant que la rivière torrentueuse d'Y-lé va se perdre dans une nouvelle gorge. Je la rencontrai, plus dans l'est, l'année suivante, lorsque j'allai reconnaître la branche mère du Ngan-Ning : elle coupe littéralement la chaîne qui sépare les deux vallées.

Je me retrouve au milieu des bouleaux, des ifs et des pins. Des ifs millénaires peut-être, au tronc rongé par les siècles, se sont effondrés sur le sol, barrant de leurs cadavres les sentes de la forêt, en défendant pour

ainsi dire la pénétration. Avec les bambous et les rhododendrons, c'est un enchevêtrement, une série d'obstacles qui retardent sans cesse la marche.

À 4 heures, la neige qui avait cessé depuis midi, se remet à tomber. Mes gens déjà fatigués — nous marchions depuis 6 heures et demie du matin, n'ayant pris qu'un repos d'une heure — mes gens laissent voir, à ce moment des symptômes de dépression nerveuse très manifestes. Ils sont dus, en grande partie, à cette marche dans la solitude d'une forêt dont les limites paraissent reculer indéfiniment. Moi-même, je suis touché par le calme trop grand de cette immensité boisée, dont toute la vie est cachée, semble à cette heure ne s'extérioriser d'aucune façon. C'est trop de silence, trop de majesté. On se sent étreint, presque terrassé sous je ne sais quel poids mystérieux. Et la neige qui tombe, lente d'abord, si légère — des pétales de très petites fleurs qui vous frôleraient le visage, — puis rapide, serrée, aveuglante et troublante. Votre marche se ralentit inconsciemment ; votre élan est perdu ; vous regardez de tous côtés, cherchant un abri, le repos.

À 4 heures et demie, nous atteignons le col. La neige est très épaisse, près d'un demi-pied. Mes gens se traînent maintenant péniblement : ils apparaissent tous las, à se laisser choir sur le sol glacé. Le vieux coureur de yamen manquant d'opium, est à bout de forces, épuisé de fatigue. Impossible de camper dans cette solitude, sous cette neige : nous n'avons ni tente, ni moyens d'improviser un abri. Il faut aller jusqu'à Tong-Tchang, 10 kilomètres plus loin, pour trouver quelques habitants. Et la nuit qui nous surprendra en pleine forêt avant une heure ! Il faut marcher, se hâter ! Le vieux satellite, entendant l'ordre, s'approche de moi et me dit à voix basse : « Nous ne pourrons jamais, par ce temps, atteindre Tong-Tchang. Nous coucherons tous dans la *lao ling* (forêt séculaire), sous la neige, et demain matin nous serons tous morts de froid. *Souan Io ! Na li hé, na li hsié* (qu'importe ! Le destin le veut ! Là où la nuit nous surprendra, là nous nous reposerons !). Et le pauvre vieux,

laissant échapper ces paroles désespérées, se convulsait de froid, sous une mince guenille. Il inspirait réellement une immense pitié. « Je vais me reposer ici », ajouta-t-il, en s'appuyant contre un arbre. Il aimait autant mourir là : il estimait que sa vie ne valait plus la peine d'un nouvel effort.

Je pensai autrement que lui : j'expédiai immédiatement deux Lolos en avant, pour prévenir ceux de Tong-Tchang de notre arrivée. Ils viendraient, en nombre, pour soulager nos porteurs et apporteraient surtout des torches. Je demandai au *fou ié* :

— Pourquoi n'y penses-tu pas aux torches ? Pourquoi faut-il que ce soit moi ?

Il ne répondit rien, confus. Ma remarque était d'ailleurs pour la forme ; car ce que le Chinois ou le Lolo sait le moins, c'est « prévoir ». Sur les routes, les sentes du vieil empire, ce dont l'Européen doit se soucier avant tout, c'est de préparer le lendemain, l'heure qui va venir pour son convoi et lui-même. S'il compte sur l'initiative, les prévisions de son personnel, il s'expose aux plus ennuyeuses surprises, venant même des gens depuis longtemps à son service et qu'il croit avoir dressés à penser au-delà de l'heure présente. Aux jours de farniente, loin des fatigues des chemins, j'étais obligé de répéter, constamment, les mêmes choses à mes meilleurs domestiques ; et rien n'est plus fréquent ici que cette réponse à un reproche : *Kao ouang ki !* (J'ai oublié !) Et la phrase s'accompagne toujours d'un sourire qui signifie : « Qu'y puis-je vraiment ? Et qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ! » Ce serait le dixième rappel à l'ordre de la journée qu'il penserait de même : *Pou iao kin !* (Cela n'a pas d'importance !)

Nous aussi commettons des oublis : ce n'est point particulier au Chinois, sans aucun doute, mais le nombre des siens, proportionnellement, est beaucoup plus élevé.

Nous étions au col, mais ce col ne formait pas une arête, s'étendait au contraire en un palier qui nous parut démesurément long, bien qu'il n'eût qu'un kilomètre et demi de développement. Il nous semblait qu'une fois sur l'autre versant, nous serions tout de suite à Tong-Tchang. J'avais rallié tous les traînards et fermais moi-même la marche, convaincu qu'autrement, certains renonceraient à suivre, quoi qu'il pût leur en coûter. Je veillais surtout sur le vieux satellite qui cheminait plus péniblement que jamais. Une preuve du haut degré de dépression où se trouvent mes gens réside dans le fait qu'ils n'échangent plus une parole, eux si bavards, d'habitude. Ils progressent en vraies machines que je remonte à chaque instant en leur criant : *Tsau ! Tsau !* (Marchez ! marchez !) Il le faut.

Dès qu'ils n'entendent plus ma voix, leur pas se ralentit ; ils n'avancent plus. *Tsau ! Tsau !* Et comme galvanisés, dans un sursaut de brusque réveil, ils repartent à enjambées qui veulent être grandes mais n'arrivent qu'à être courtes et précipitées. Les bambous, les branches d'arbres accrochent à chaque instant leur fardeau, se débarrassent sur le cou de ces malheureux, de leurs plaques de givre. En temps ordinaire, ils pesteraient contre ces obstacles, maudiraient ces lamelles glacées. Aujourd'hui, rien. Sans réplique, ils subissent les mauvaises plaisanteries de la forêt.

Le palier est enfin franchi et nous sommes sur le nouveau versant. Bientôt, on entend le bruit léger d'un torrent qui se forme, dont nous allons, sans doute emprunter le thalweg pour descendre à Tong-Tchang. Ce bruit cause un vrai plaisir à tout le monde : c'en est fini de ce pesant sommeil de la forêt. C'est l'éveil des eaux : c'est le nôtre aussi... *Tsau ! Tsau !* Et la marche s'accélère sur la pente de plus en plus déclive.

Le torrent bruit doucement, sous une couche de glace trouée, déchiquetée aux bords. Et voilà que la nuit est venue. Des ombres glissent devant moi, à grands pas, sur la pente déclive, s'enfoncent dans l'obscur clarté du linceul de neige. Je ferme toujours la marche. Souvent

il faut passer d'une rive à l'autre, franchir le torrent sur un tronc d'arbre noyé de verglas. C'est une complication, un retard pour notre petite colonne. De temps en temps éclate un fracas : c'est un coolie qui s'abîme dans le torrent, en broie la couche de glace. Heureusement, il reste peu d'eau sous cette couche et le pauvre diable s'en tire avec un bain qui congèle ses muscles, les raidit pour un moment jusqu'à l'impuissance. Le porteur de ma literie, lourdement chargé, tombe, un moment, de trois mètres de haut entre deux rochers. Je le crois sérieusement blessé et cours à son aide, mais, en rien, il n'a souffert : la glace qui s'est brisée sous lui a pu amortir les chocs et les heurts. Pendant qu'il assujettit, à nouveau, son faix sur ses épaules, j'entends une voix cassée tout près de moi. D'un ton dolent, elle marmotte : *Na li hé, na li hsié !* Et, trois fois, elle répète la phrase comme un refrain, Puis brusquement, elle se tait. Je cherche à voir la silhouette du vieux satellite, mais impossible : la nuit est trop profonde maintenant ; je vais heurter des troncs d'arbres, croyant toucher des silhouettes. La marche devient de plus en plus difficile et dangereuse.

C'est à ce moment que Pierrot, le petit fox-terrier, faillit se perdre pour toujours. Il était tombé plusieurs fois dans le torrent en franchissant la planche givrée qui tient lieu de pont. À la fin, il refuse de s'exposer à nouveau, et m'oblige à repasser le pont. Je le corrige, espérant avoir raison de ses craintes. mais vexé et malheureux d'être ainsi traité, il reste sur l'autre rive du torrent. Je ne m'en aperçois qu'après avoir fait 5 à 600 mètres. Je le siffle, je l'appelle de toute les façons : le petit compagnon si fidèle, si courageux, ne vient pas. Je suis tout seul, cette fois, dans la forêt blafarde, noyée dans l'épaisse neige. Je retourne sur mes pas, j'ai hâte d'être au pont, j'oublie le vieux satellite... Des lueurs éclairent brusquement la forêt, des lueurs sinistres qui maculent de sang sa blancheur. Des cris aussi éclatent dans cette solitude, des cris vibrants à réveiller toutes les bêtes qui y vivent. Ce sont des Lolos qui accourent avec des torches, de belles torches, des faisceaux de bambous grêles ou

des branches de pins décortiquées très résineuses, qui crépitent et qui flamboient.

On retrouve Pierrot tapi au pied d'un rocher d'un bloc de granit. Il est à moitié enseveli dans une neige qui deviendrait rapidement son tombeau. Il me revient délirant, ayant rudement expié sa faute. C'en est fini, d'ailleurs, de ses tribulations : il n'y a plus de pont de troncs d'arbres à franchir. Rapidement, nous descendons vers Tong-Tchang, à la lueur des crépitantes torches lolottes. On y arrive à 7 heures et demie, après deux heures de marche de nuit sur une piste abominable, dangereuse, qui acheva de rompre nos muscles...

Coolies et Lolos sont rassemblés autour d'un feu d'énormes branches d'ifs et de bouleaux : on rit, on jabote ; c'est une exubérante gaieté. Tout est oublié, même l'épuisante étape de treize heures consécutives presque entièrement en *lao ling* (forêt vierge). Nous sommes dans un vieux blockhaus abandonné, un blockhaus édifié par les Chinois qui exploitaient, ici, une mine de cuivre. Ils avaient réussi à relier le Ngan-Ning au Tong-Ho par une ligne de postes passant par Y-Lé et Tong-Tchang, mais les Lolos les ont complètement refoulés, il y a quelques années. Et les rares Chinois qui circulent entre Mienning et Tse-Ta-Ti ne franchissent qu'avec un *pao teou*, un garant lolo, chef de clan généralement, qui constitue un vivant sauf-conduit. Sans cette précaution, ils seraient sûrement enlevés et faits esclaves.

Je suis occupé à extirper de ma moustache des lamelles de glace enchevêtrées, à secouer ma fourrure lourde de givre, de milliers de petites aiguilles qui étincellent à la flamme du grand feu. Le *fou ié* s'approche de moi et m'annonce que tout le monde est rentré, sauf le vieux satellite : il a dû s'égarer.

C'est ce que je craignais depuis le moment où la nuit ne me permit plus de le surveiller. Je donnai l'ordre au *fou ié* de retourner en arrière avec des Lolos et un fort approvisionnement de torches : ils ne devaient revenir qu'avec le pauvre vieux, mort ou vivant.

Assis sur une grosse bûche, dans le cercle du foyer, j'écoutais discourir mes coolies chinois. Tous fumaient la pipe ou le cigare pendant que cuisait le repas du soir : une masse grise de sarrazin amer dans une immense marmite ; dans une autre, de gros grains jaune d'or : du maïs. Ils s'amusaient de la terrible mésaventure du vieux : « Dans quel trou était-il tombé ? Il barbotait, sans doute dans un endroit frais. Et s'il s'était couché dans la neige pour dormir, quel lit moelleux il avait trouvé ! Eux n'auraient pas de lit, ce soir, pas de couverture, en seraient réduits à rester assis devant le feu. Un veinard que le vieux ! » Et ils éclataient de rire, estimant leurs plaisanteries pleines de sel. Leur gaieté, inconsciemment cruelle, me rappelle les drames du haut Yangtsé : les jonques éventrées dans les rapides et les riverains ou petits bateliers s'interrogeant, d'une voix joyeuse, s'inquiétant d'une seule chose, la façon dont les épaves vivantes, saisies par les remous, boiront le dernier coup. Il ne vient à l'idée de personne de lancer sa barque dans la zone maniable du fleuve, où dérivent les naufragés. Un homme plonger brusquement dans l'eau pour en repêcher un autre qui se noie ! Cela ne s'observe jamais dans le vieil empire. Pareil acte de la part d'un Européen ahurit le fils de Han. Il en rit, ne comprenant pas.

Au bout de deux heures, le *fou ié* revient avec une partie de ses Lolos : il n'a trouvé personne. Le vieux se sera écarté de la piste, sans doute pour chercher un abri sous un rocher, pour dormir ou mourir. Il pense que l'homme ne résistera pas au froid. Par acquit de conscience, il a laissé là-bas de nombreux Lolos qui continuent les recherches. Mais, à son avis, elles sont inutiles en ce moment : elles n'aboutiront qu'au jour. Il reste toutefois une question importante à régler : son camarade est Chinois comme lui, il lui faut à tout prix un cercueil, quelque mauvais soit-il. Il me prie de lui donner un peu d'argent qu'il laissera aux Lolos : ceux-ci veulent bien s'acquitter de l'opération si importante de la sépulture. Et tout cela est débité simplement, d'une voix naturelle, comme si la terrible aventure du vieux satellite était chose banale. Et il ajoute :

— C'est très ennuyeux si on ne retrouve pas le bonhomme, car il a, dans la pochette, 200 sapèques qui m'appartiennent.

Je dis à Tchang de lui donner l'argent pour le cercueil et la sépulture. Le *fou ié* s'en empare et je m'en vais préparer l'étape du lendemain, ouvrir des caisses où sont restés accrochés des rubans de lichen argenté, des paniers où de l'eau ruisselle imbibant tout : une épaisse couche de givre qui fond à la chaleur du foyer.

À une heure avancée de la nuit, on frappe à la porte du blockhaus, qui s'entrebâille aussitôt : des paroles auxquelles je ne comprends rien s'échangent rapidement. Puis, tout retombe dans le silence. *Na li hé, na li hsié !* (Là où se fera la nuit, là je dormirai !) La bise souffle au dehors, tord les pins qui se lamentent. La neige tombe lourdement et son duvet, à travers le toit, à travers les portes, volette jusqu'à nous.

Le lendemain matin, le *fou ié* ne me parle de rien. Il faut que je le fasse venir et l'interroge. Le vieux satellite a été trouvé engourdi jusqu'à la mort ; les Lolos l'ont enterré au pied d'un arbre. Il a eu un cercueil : ses os reposeront dans la paix, ne seront point traînés par les bêtes sauvages aux quatre coins de la forêt. « Tout est bien ! » conclut le *fou ié*. Pauvre vieux ! La privation d'opium lui avait enlevé ses dernières énergies ! Il avait disparu de ce monde, n'escorterait plus personne. Je le croyais et en éprouvais un véritable remords, malgré les tentatives que j'avais faites à Mienning pour ne point me charger de lui. Je fus pleinement rassuré, quelques mois après, quand j'appris du père de Guébriant que le vieux n'était pas mort, qu'il continuait de fumer sa pipe d'opium à Mienning. Au milieu de la nuit, les Lolos avaient fini par le rencontrer râlant, près de succomber sous le froid glacial. Ils l'avaient frictionné, enveloppé dans une pèlerine, stimulé d'une rasade d'eau-de-vie, et il était complètement revenu à la vie. Le *fou ié* en fut averti lorsqu'à la porte, s'échangèrent les paroles rapides dont j'ai parlé. Mais, bien que métissé, il était suffisamment Chinois

pour ne point me rendre de l'argent, celui destiné à la sépulture. Il s'était, donc, bien gardé de me faire savoir l'heureux sauvetage.

Avant de partir pour Tse-Ta-Ti, je jette un coup d'œil sur la fonderie de cuivre abandonnée. Il existe deux soufflets hydrauliques ressemblant exactement à celui décrit plus haut, à Lo-kou. Les creusets rappellent aussi celui de la fonderie de marmites : ils sont seulement beaucoup plus grands, tout en restant également primitifs. Les soufflets sont à moitié brisés, les creusets fendus et les roues hydrauliques ont disparu. Mineurs, fondeurs et soldats ont été chassés. Mais le Lolo a dédaigné d'occuper ces lieux : le grand blockhaus vide reste là, vivant témoin d'une humiliante défaite. De grands tas de minerai s'élèvent autour de lui, de minerai intact, extrait de là, tout près. Les morceaux que je ramasse au hasard sont surtout riches en carbonate de cuivre, mais en cherchant, si j'en juge par ce que j'ai vu ailleurs, ou trouverait des combinaisons plus riches, de l'érudescite, par exemple.

Avec leur matériel et leurs procédés si primitifs, les Chinois devaient retirer fort peu de métal de ce minerai.

Tong Tchang (côte 2.067 m.) est sur la limite nord de la forêt. Aussi le maïs y mûrit-il facilement. En aval de ce point, le thalweg est dominé par des terrasses entièrement cultivées, où s'élèvent des hameaux lolos. Le plus grand, où réside le chef de la tribu, renferme un vrai blockhaus qui a dû être bâti, autrefois, par les Sifans ou les Chinois, car les Lolos n'ont point l'habitude d'en construire.

Nous nous mettons en route pour Tse-Ta-Ti : la piste, malgré le verglas, est relativement facile, emprunte la rive droite du torrent. Il tombe un poudrin aveuglant qui, heureusement, ne dure pas, nous abandonne à mesure que nous nous rapprochons de la tiède vallée du Tong Ho.

Après une heure de marche, je me trouve à la cote 2.100, j'observe un prunier sauvage en fleurs et, sur les alluvions de la rivière, de superbes

buissons d'hortensias, en compagnie d'épaisse touffes d'iris. Des aubépines, hautes de 3 mètres, existent sur ce versant, comme sur l'autre. Leur pied doit baigner dans l'eau, en été, quand le torrent grossit, trois mois durant, mais elles ne paraissent que s'en mieux porter.

C'est dans cette même vallée, en 1909, venant de Si-Ma-Kong, que je rencontrai, pour la première fois, près de Oua-Se, hameau sifan, la plus belle graminée encore observée, un long épi aux cils d'or blond, une tige jaune clair, haute, très élégante. Je ne connais point de graminée plus ornementale. J'en ai rapporté des spécimens avec des graines. Elle ne pousse qu'en montagne et sa zone de croissance favorite est par 1.800 mètres d'altitude.

Depuis que le poudrin s'en est allé, mon *fou ié* chante comme un merle. Sur mon carnet de notes, je lis :

« Le *fou ié*, ce matin, est d'une extrême gaieté. Il a dû garder l'argent que je lui ai donné pour ensevelir le vieux satellite.

Je retrouve des noyers, rares c'est vrai, parce qu'on a déboisé, mais j'ai la preuve qu'ils poussent aussi bien dans cette région que dans le Mao-Nieou-Shan. Je reconnais aussi, parmi les buissons, le « ribes », à flagelles souvent tressés, comme à la main.

Aujourd'hui, je ne m'occupe pas de mes gens : l'étape est courte. Je pousse, quelquefois, en avant, sans prendre garde aux traînants. À un moment donné cependant, ayant besoin de l'homme qui porte mes instruments, lequel a pour consigne de me suivre pas à pas, je m'étonne de ne point le voir là. J'attends cinq minutes, mais ne l'apercevant nulle part, je me décide à revenir en arrière. Dans un petit taillis, au bord de l'eau, je trouve mon porteur en compagnie de quatre autres coolies. Ils sont accroupis en rond autour d'un brasier qu'ils ont allumé, et ils devisent joyeusement, ne pensant plus à rien, sans le moindre souci de l'étape à couvrir. Je leur avais donné toute liberté le matin : ils se hâtaient d'en abuser. Mon arrivée fut une vilaine surprise. Ils sautèrent

sur leurs fardeaux et s'en allèrent avec combien de regret : il faisait si bon près de ce feu ! Foin du reste ! Je leur dis :

— Vous traînez trop et surtout vous perdez sottement votre temps. Et les Lolos : s'il leur prenait fantaisie de vous ramasser !

Mais l'insinuation ne porta point. L'un me répondit, aussitôt, qu'hier soir, le chef de la tribu avait déclaré au *fou ié* qu'il n'y avait rien à craindre ; la protection de notre convoi était pleinement assurée par lui. Dans ces conditions, pourquoi se hâter ?

Ils avaient si bien traîné, ces incorrigibles, qu'il fallut les surveiller le reste du jour et les obliger à marcher devant.

Sur une terrasse, à 8 kilomètres de Tong-Tchang, se trouve le joli village sifan de Oua-Se. Je ne me doutais pas, à ce moment, que j'y repasserais en 1909 et que je recevrais l'hospitalité du chef de clan, dans sa belle maison-blockhaus à étages. Ce type d'habitation vraiment remarquable mérite une longue description qui sera faite ailleurs.

Le village de Kouï-Cha, situé un peu plus loin, est plus important que Oua-Se. Il est mixte, c'est-à-dire peuplé de Sifans et de Chinois. Ses maisons, en terre battue et en pierres, sont à murs très épais : on se garde contre les turbulents voisins qui sont partout, autour et au-dessus, dans la vallée et sur les pentes. L'ensemble est pittoresque dans un nid toujours vert : de beaux troènes formant bosquet.

Les chaînes bordant la vallée dominant très haut ; dans l'ouest, ce sont des pics, des aiguilles se dressant à des milliers de pieds au-dessus du thalweg. Leur base est souvent boisée.

@

CHAPITRE XXXIV

Tse-Ta-Ti — Pilon à décortiquer — L'œil « rose » Paresse et décadence.

@

Nous ne sommes plus loin du Tong-Ho, dont nous sépare seulement un chaînon. À quelques kilomètres de Kouï-Cha, je l'aperçois, d'émeraude en cette saison, à l'extrémité d'une petite gorge où s'engage la rivière de Tong-Tchang pour confluer avec lui. Mais, pour l'atteindre il faut contourner un large éperon, bien cultivé, où croisent de nombreux mûriers et abrasins ; aussi, quelques palmiers (trachy). Le groupement de ces trois espèces cultivées indique, à n'en pas douter, la colonisation chinoise : le voisinage de Tse-Ta-Ti. Les maisons ont toujours l'aspect de blockhaus et ont, souvent, un mur d'enceinte en pierres sèches. Tous les environs, terrasses et contreforts, sont entièrement dénudés. On peut, toutefois, par l'examen de quelques rejetons buissonnant, reconnaître les espèces d'arbres disparues : le pin ordinaire et les chênes, surtout l'evergreen dit épineux.

Au-delà de l'éperon, c'est Tse-Ta-Ti, insignifiante bourgade de quarante familles chinoises et sifans, située au bord même du Tong-Ho, rive droite, à la cote 1.188 mètres. Il existe une seule rue large de cinq mètres, avec trottoirs, chose si rare, d'un mètre de large, et surélevés d'un pied au-dessus du niveau général. Ils sont faits en *san ho tou*, on ciment chinois.

Les maisons, toutes en bois et relativement grandes, sont d'assez belle apparence, tandis que l'intérieur en est fort sale, comme d'habitude. Il y en a de couvertes en tuiles, mais le plus grand nombre l'est en bardeaux.

Les quarante familles vivent d'un petit commerce de détail avec les aborigènes et de l'exploitation agricole de la terrasse alluvionnaire où elles ont bâti leur village. Cette terrasse a 2 kilomètres de long sur 500

mètres de profondeur environ. Au-delà c'est la montagne avec ses pentes abruptes. Il y avait des cultures sur pied, blé, colza, fèves et... *pavot* : il est partout, il triomphe en tout lieu, aux confins les plus reculés de la domination chinoise. Avant l'arrivée à Tse-Ta-Ti, du haut de l'éperon dominant le fleuve, le coup d'œil, à cette époque de l'année (22 février), était presque inattendu et du plus gracieux effet. Des tons violacés : des fleurs de fèves ; et le jaune d'or des colzas, se détachant sur le vert glauque des blés, des pavots ; et, au-dessus de ces champs en liesse, très haut, des cimes mauves où se mouraient les dernières lueurs du soleil couchant.

Tse-Ta-Ti, il y a quelque dix ans, était encore occupé par les Sifans. Le grand maître de toutes les tribus vivant dans le bassin du Tong-Ho, y résidait. Il s'est transporté un peu plus loin, en amont de la localité chinoise. Tous ses sujets ont suivi : il n'y a plus une seule famille au contact du groupement chinois.

Tse-Ta-Ti est le point de départ d'une très mauvaise route en montagnes difficiles, qui va aboutir à Ta-Tsien-Lou, en passant par Tien-Ouan, lieu d'étape à 100 lis d'ici. Elle est très peu fréquentée, même par les riverains du Tong-Ho entre ce point et Fouling. Ils préfèrent la route plus longue Hai-Yang-Kai-Ni-Tou-Len-Ki.

Tse-Ta-Ti est un centre d'expédition sur Fouling et même Kiating, de bois ordinaire et aussi *d'in mou*, dont il existe des mines aux environs. N'étaient les Lolos, la quantité d'arbres flottés au-delà de Fouling jusqu'à la plaine d'Omi serait considérable. Les trains de bois s'organisent en automne, à la fin des hautes eaux. Ils arriveraient, sans trop de peine, à bon port, malgré les rapides et les rocs, si les riverains lolos n'attaquaient les mariniers et ne s'emparaient des radeaux. Ils ne vont pas toujours jusque-là, c'est vrai, se contentant de rançonner le patron, en l'obligeant à livrer tant de ballots de cotonnade ou tant de livres de sel. Le moyen de coercition employé par les pillards est simple : embusqués dans l'étroite gorge de Ouang-Kou-Ien, à une certaine hauteur au-dessus du fleuve, ils

attendent les trains de bois, ayant, à portée de leur main, des quartiers de roche ou, tout au moins, des grosses pierres. Lorsqu'un radeau approche, on lui signale d'avoir à s'arrêter, à s'amarrer comme il pourra, afin de livrer la rançon de son libre passage. Si les mariniers font mine de vouloir passer outre, les quartiers de roches s'abattent immédiatement sur eux. Mais les Chinois ne cherchent jamais à résister : ils donnent au Lolo tout ce qu'il réclame, trop heureux d'en être quittes à si bon marché.

Ces vexations, que le fils de Han n'a jamais su empêcher, entravent, naturellement, les entreprises de flottage des bois, les réduisent à peu de chose. Je dois ce renseignement à l'aimable père Mansuy.

De Tse-Ta-Ti, je gagnai Fouling, en suivant la rive gauche du Tong-Ho. Le fleuve est rapide, au passage, en face de la bourgade, et sa largeur n'est pas inférieure à 50 mètres. J'estimai à cinq nœuds la vitesse du courant ; et je ne serais pas étonné qu'en été, elle soit double de ce chiffre.

Sur la nouvelle rive, en aval, existe encore une terrasse alluvionnaire bien cultivée, mais fort étroite, dominée tout de suite par la chaîne encaissante, sans gradins de transition. Les mûriers sont très nombreux, poussent en bordure de tous les champs et autour des maisons.

Entre Ta-Pintze et Ngaitze-Chang, je retrouve, au flanc de la colline, sur un sol granitique, le chêne à feuille énorme caduque (*q. dentata*), voisinant avec le pin des altitudes moyennes (*Pinus. Mass.*). Au fond de la vallée, poussent des orangers.

Depuis Tse-Ta-Ti, je marche en pays soumis aux Chinois, avec, cependant, des groupements sifans éparpillés un peu partout, dans l'arrière-pays surtout. En somme, les Chinois n'occupent que la vallée elle-même du Tong-Ho, les bords du fleuve et de ses affluents principaux. Au sud du grand cours d'eau, le pays est surtout occupé par les Lolos, maîtres absolus des routes, des couloirs ou défilés étroits, qui réunissent le Setchouen oriental au Kientchang.

Sur la mauvaise sente dominant le Tong-Ho, maintenant trottaient de nombreux porteurs en balançoire. Leur élan est, à chaque instant, brisé par des blocs de granit rose, dont les angles empiètent sur la très étroite piste, quand ils ne la coupent pas entièrement. Le coolie inattentif, presque somnolent quelquefois dès que la fatigue vient, chemine alors, comme une machine remontée, s'agenouille fréquemment, au choc du panier antérieur, contre l'obstacle qu'il n'a pas vu. Il a pour habitude de regarder ses pieds, en marchant, de reconnaître seulement la longueur du sentier couverte par la prochaine enjambée. Il lui arrive souvent de ne point « percevoir » sur une route en montagne le rocher débordant la piste, un mètre en avant de lui. Très fréquemment, je les ai observés relevant la tête pour reconnaître le terrain, quelques centaines de mètres plus loin, notant un obstacle, mais si le petit parcours durait au-delà de quelques minutes, l'obstacle était souvent oublié et le heurt se produisait. Je l'ai expliqué dans « l'âme chinoise » : le fils de Han est rarement capable d'une attention suivie quelque peu prolongée ; et, dans la basse classe, les oublis, les petites surprises sont constantes.

En voyant aujourd'hui ces pauvres coolies peinant si rudement, je ne comprenais pas qu'un si beau pays d'élevage fût totalement négligé, à ce point de vue, par le Chinois. Dans ces montagnes, ainsi que sur les grandes routes des vallées orientales, il restait « bête de somme », pitoyable et dolente comme si tout le sol, de même que là-bas, lui était mesuré pour la culture de son riz.

À Ngaitze-Chang, je vois pour la première fois un appareil à décortiquer assez curieux. Il se compose d'un tronc d'arbre dont la partie la plus massive, les deux tiers environ de la longueur totale, est creusée en auge ; l'autre partie supporte, à son extrémité, un pilon vertical en bois dur. La pièce principale est mobile, en son milieu, autour d'un axe horizontal, qui permet le jeu du pilon dans un cylindre en bois au fond duquel se trouve la céréale à décortiquer. Une source captée sur la pente amène un filet d'eau par une tuyauterie de bambous jusqu'à l'appareil. La

partie creusée en auge du tronc d'arbre, reçoit cette eau, s'en emplit et bascule, alors, sous ce poids liquide. Comme on le devine, le pilon se soulève, mais le jeu de bascule a eu pour effet d'abaisser l'auge, qui s'est aussitôt, en grande partie, vidée. Ainsi allégée, elle reprend sa position première horizontale et le pilon s'abat ainsi sur le grain.

Comme on le voit, l'appareil est assez bien imaginé ; il n'a qu'un inconvénient : celui de fournir un insignifiant travail. Mais il suffit aux pauvres gens qui l'utilisent.

Entre Ngaitze-Chang et Pa-Pai, l'étroite vallée a toutes ses petites terrasses alluvionnaires soigneusement cultivées : ce sont les mêmes plantes qu'autour de Tse-Ta-Ti, avec, comme d'habitude, prédominance de l'opium. Beaucoup de pavots en fleurs, des nuances pourpre délicieuses ou des blancheurs immaculées. Des abeilles, très actives, bourdonnent au milieu des colzas et des fèves. Dans le ciel bleu, brille un tiède soleil et la température, à l'ombre, atteint déjà 10 degrés. Les villageois, dédaigneux de l'exemple donné par les abeilles, lézardent sur le seuil de leurs portes, dans leurs haillons d'hiver. Ces Chinois si pauvres dans cette fécondité méritent vraiment leur sort : trop d'indolence, d'imprévoyance les caractérise. Mais puisqu'ils préfèrent cette médiocrité aux bénéfices de l'effort, sont-ils vraiment à plaindre ? Est-ce aussi leur faute s'ils sont le contraire de l'abeille, qui besogne là-bas sur les corolles, les pistils ? Leur indolence n'est-elle point la résultante d'une organisation physique défectueuse, d'une hématoxe moins étendue, moins complète que celle de la grande race agissante et créatrice ? D'aucuns diront : « C'est la faute de l'opium : c'est un émasculant de premier ordre. » Oui, mais depuis quand le Chinois s'adonne-t-il vraiment à ce vice ? Depuis vingt ans à peine. Il y a cinquante ans, la proportion de fumeurs était infime. Or, depuis combien de temps, le fils de Han piétine-t-il dans le passé, sans l'ombre d'un réveil évolutif, d'une reviviscence ? Depuis un monde d'années. Et si la chrysalide devient jamais papillon, à qui le devra-t-elle ? À l'étranger, au barbare d'au-delà les océans. Au lieu de lui

témoigner tant de méfiance, il vaudrait donc mieux l'aider dans son effort d'amélioration des conditions sociales et surtout économiques du vieil empire.

À Ien-Po-Ouan, à Pa-Pai, à Tsai-Yen-Ki, comme à Tse-Ta-Ti, d'ailleurs, ces pauvres Chinois sont atteints, même à cette époque, de conjonctivite contagieuse, et dans une proportion pas inférieure à 50 %. Quand un membre d'une famille est atteint, il est rare que la contamination ne s'étende pas à toute la maisonnée. Rien n'est plus fréquent que de voir l'œil « rose », le long des routes de Chine : il explique, en grande partie, le nombre élevé d'aveugles ou de borgnes qu'on rencontre. L'affection n'est pas soignée, est plutôt entretenue par la malpropreté habituelle de celui qui est atteint. Le Chinois ne connaît pas non plus de remède efficace. Si on lui recommande de ne pas se frotter les yeux continuellement, avec sa manche ou le chiffon sale qu'il a entre les mains, si on lui dit d'éviter, dans une certaine mesure, la fumée de son foyer, d'y brûler le moins possible de bois vert, surtout que sa maison n'a point de cheminée, il se met à rire. Il ne croit pas à ces précautions : il n'envisage que le « io », le médicament, qui, sans lavages, sans soins de propreté adjuvants, le débarrassera ; c'est là ce qu'il vous demande, une drogue à miracles. Si, voyant des nuées de mouches voleter autour de villageois ou citadins au repos, dont certains ont l'œil rose, vous leur dites de prendre garde à celles qui butinent sur leur visage, se promènent sur leurs paupières, contact que le Chinois tolère sans en éprouver la moindre gêne, ils rient, ne comprenant pas. Et si vous leur déclarez que ces bestioles sont vraiment dangereuses, transportent la sécrétion maligne d'un œil à l'autre, ils rient, encore plus incrédules qu'avant. Et n'essayez pas de les convertir : je le répète, ils ne croient qu'aux panacées, aux actions mystérieuses. Des lavages, des compresses d'eau chaude pour leur affection, quelle plaisanterie. Sont-ils assez ignorants ces étrangers, pensent-ils. Et le lettré ajoutera *in petto* : « Où diable nos sages, dans leurs savants livres, ont-ils parlé de *oui sheng ou*, de « microbes » ?

En quittant Ngaitze-Chang, j'ai observé des ricins de fort belle taille et, plus loin, des troènes, mais en petit nombre, je ne sais pourquoi ; car l'altitude et le climat leur conviennent excellemment. L'abrasin fait naturellement aussi son apparition : cet arbre précieux croît sans culture, sans soins, dans tout le bassin du Tong-Ho et de ses tributaires, en aval de Tse-Ta-Ti. On sait que son huile s'exporte maintenant par milliers de tonnes à destination des ports d'Europe et d'Amérique. C'est une richesse dont l'habitant ne se préoccupe pas assez, négligeant de planter, comptant trop sur les actions naturelles de dissémination.

Les porteurs deviennent assez nombreux : ils transportent à Tse-Ta-Ti de l'huile de colza, du sel et des cotonnades. Je n'ai pas remarqué d'autre denrée.

Entre Pa-Pai et Tsai-Yang-Ki, le sentier traverse une haute terrasse dominant le fleuve, à pic, de 250 à 300 pieds. C'est la plus vaste de la vallée jusqu'à Fouling. Elle est profonde de plusieurs kilomètres et bien cultivée, mais rien n'y croît à cette époque ; l'été, au contraire, les champs se couvrent de beau maïs et de haricots, le soja surtout. La rhubarbe est aussi un produit de cette région : sa qualité est supérieure aux sortes cultivées dans le Setchouen oriental. Les mûriers sont nombreux autour des villages et dans les champs. On rencontre, de plus, le bibassier à côté de pêcheurs et les pruniers. Tout le sol et les pentes au loin, bordant la rive gauche du fleuve, sont d'une belle couleur rouge cinabre qui charme l'œil.

Les chaînes, depuis Tse-Ta-Ti jusqu'à Tsai-Yang-Ki, sont beaucoup moins hautes et à versants moins abrupts que celles encaissant le Kin-Ho ou Ya-Long. Bien que la vallée du Tong-Ho reste généralement étroite, dépasse rarement 300 mètres de large, en dehors des terrasses alluvionnaires, elle n'a plus l'aspect de couloir de l'autre. Ce n'est plus la longue gorge sauvage aux murailles de marbre souvent verticales, ou encore de grès, qui s'étend de Mou-Li-Tchoang à Ma-Teou-Shan. Il y a de la place pour les cultures vivrières, et fruitières, pour les essences d'utilité

industrielle, comme le mûrier et l'arbre à huile, principalement. Les vallées secondaires, sur un certain parcours, offrent aussi les mêmes ressources. La vallée du Tong-Ho présente donc des conditions d'habitat, des facteurs de prospérité bien supérieurs à ce qu'on peut trouver dans celle du Ya-Long. Au point de vue élevage surtout, elle serait, entre les mains d'un peuple autre que le Chinois, d'une très grande valeur rien qu'en utilisant les pentes et les plateaux, sans toucher aux terrasses alluvionnaires, restant terres à céréales ou légumineuses. La culture du mûrier pourrait être sensiblement étendue et, parallèlement, l'élevage du ver à soie. Il faudrait, toutefois, reboiser les sommets, les arêtes facilement accessibles et même la moitié inférieure des pentes, pour arrêter les effets actuellement si désastreux de l'érosion. Il est même grand temps d'agir..., mais il en sera de cette belle région comme de tant d'autres du Kientchang : elle sera ruinée jusqu'à l'aspect désertique.

Tsai-Yang-Ki est un village de cinquante familles, situé dans un petit cul-de-sac de la vallée. Cette population, comme tous les riverains du Tong-Ho, vit surtout du sol et des produits de la pêche, le fleuve étant partout poissonneux. Il y a aussi quelques bateliers qui circulent entre Fouling et Tse-Ta-Ti pendant neuf mois de l'année environ. Les rapides sont nombreux et le courant toujours fort, même dans les biefs entre ces rapides.

Malgré l'apparence de ressources plus que suffisantes, la population de Tsai-Yang-Ki est misérable. Si elle tire un assez bon parti de l'excellente terre alluvionnaire où elle s'est établie, les champs, sous ce climat, peuvent lui donner deux récoltes par an, elle néglige par trop cette source de richesses qu'est l'élevage. On ne se préoccupe point, ainsi que je viens d'y faire allusion, de nourrir des animaux domestiques : ni chevaux, ni mulets, ni bœufs, ni moutons. À ce point de vue, le Lolo et le Sifan ont tiré un meilleur parti de cette région montagneuse. Les seules bêtes qu'élève le Chinois sont les porcs et aussi quelques chèvres. En ce qui concerne les ressources agricoles, j'ai calculé que chaque famille possède 55 ares de

terre, en supposant égalité de partage. Or les champs ne se reposent jamais, même par l'alternance des cultures, fort peu pratiquée. La quantité de fumure est aussi très insuffisante : elle se réduit à l'engrais humain fourni par le seul village, aux déjections des porcs et des chiens, et c'est tout. Aussi les pavots, les blés, les colzas que j'observe dans les champs sont-ils misérablement chétifs, ne pouvant prétendre qu'à un rendement des plus médiocres.

L'aspect général du village dit hautement aussi la pénurie de ressources de l'habitant. Les maisons, petites, toutes très basses, sans plancher ni plafond, au toit de chaume à jour, fait quelquefois de tuiles ou bardeaux, sont construites en terre battue, irrégulièrement façonnée, mal liée surtout, si l'on en juge par les crevasses ou boursouflures des murs. Il n'y a généralement qu'une porte extérieure, avec des lucarnes qui n'admettent qu'un filet de lumière.

Je viens de dire que la maison n'avait pas de plancher : elle ressemble en cela à beaucoup de nos chaumières bretonnes, mais ce qu'avec peine on comprend, c'est que la terre nue ne forme point, par aplanissement, un plan horizontal, qu'elle soit, dans la réalité, une succession de creux et de bosses, sans correction de la pente naturelle, s'il y en a une.

Les rares meubles qu'on voit sont couverts de poussière et d'une crasse singulièrement adhérente, les tables en particulier. Bref, la construction de la maison, comme son ameublement, dénote une paresse invincible, beaucoup plus qu'incapacité ou manque d'adresse. L'habitant pourrait produire beaucoup plus qu'il ne fournit à l'heure présente. Mais il faudrait qu'il fût guidé et stimulé sans cesse. Dans ces conditions, il « rendrait » bien davantage.

De Tsai-Yang-Ki à Fouling, l'aspect général de la vallée, du thalweg, ne change guère : les terrasses alluvionnaires sont plus ou moins larges, plus ou moins espacées, mais les contreforts des chaînes bordantes s'élèvent très haut maintenant, atteignent presque la crête maîtresse. Ce sont des masses granitiques ou porphyriques entièrement déboisées,

supportant par endroits des couches calcaires. Le granit domine jusqu'à Ta-Tchong ; au-delà, c'est le porphyre de toute nuance et de tout grain. La chaîne rive droite, en aval de Ta-Tchang, est fort belle, très imposante : la ligne de faite n'est qu'une succession de pics aigus, pointant hardiment vers le ciel. Les pentes ravinées, déchiquetées à souhait, nues de toute végétation, ont toutefois leur beauté par les tons capricieux et changeants, les reflets mauve, rouge violacé, rouge flamboyant, qu'allume le puissant soleil du Kientchang.

J'observe depuis Tse-Ta-Ti, au bord de l'eau, de belles touffes de cresson. Il est certainement indigène, non importé, car je l'ai rencontré en des lieux si variés et si éloignés les uns des autres, qu'il est impossible de lui reconnaître une origine étrangère.

Sur les plages de sable de la vallée, non loin de l'utile plante, poussait aussi, mais dans des endroits secs, une vilaine solanée, très vénéneuse comme on le sait : le *datura stramonium*, ou pomme épineuse. Les Chinois en connaissent bien les dangereuses vertus et ne craignent pas de s'en servir pour satisfaire leurs vengeances, se débarrasser d'un être gênant. Ils ont même, par empirisme, réussi à doser le poison, à le donner en quantité telle que la mort violente peut être évitée, l'empoisonnement prendre la forme d'une maladie lente, qu'on peut considérer comme de l'anémie.

Quelques kilomètres avant d'atteindre Fouling, je traversai la fertile terrasse de Ho-Tchang-Pa, presque entièrement plantée en opium : de superbes pavots nourris d'un limon très fécond, malgré la proportion élevée d'une fine arène dont les eaux du Tong-Ho, en raison du déboisement, sont fortement chargées. Ces pavots sont hauts de 40 à 45 centimètres : orgueilleusement, ils étalent les riants coloris de leur merveilleuse floraison. Les tiges vigoureuses, les grandes feuilles glauques au rebord festonné, écrasent de leur beauté les blés, les colzas, si humbles dans les rares sillons à eux réservés. Ces bonnes plantes, chétives parce qu'elles manquent de l'engrais dont le pavot est gorgé,

semblent vouloir se cacher en intruses qu'elles se considèrent, céder définitivement leur place au tout-puissant pavot.

C'est en 1907 que je notais cet envahissement du meilleur sol par l'opium : en février 1909, dix-huit mois après la publication des fameux édits impériaux des plus draconiens sommant de limiter, autant que possible, la culture du pavot, je voyais dans toute la vallée du Tong-Ho, en amont et en aval de Fouling, plantée aussi abondante que jamais, la mauvaise plante interdite.

Dans le vieil empire, il y a si loin d'un décret à son application : le plus grave, le plus lourd de conséquences reste si facilement lettre morte. En Chine, il a des *réserves d'inertie* inépuisables.

Je passerai, maintenant, à la description du Kientchang et de ses produits.

@

CHAPITRE XXXV

Aspect général du pays — Climat — Productions

@

Le Kientchang-Lolotie est une région alpestre de 100.000 kilomètres carrés de superficie, située au nord du Yunnan, confinant au Thibet sud-oriental. Elle est constituée par de puissantes chaînes que séparent des vallées étroites, souvent réduites à de véritables couloirs, des cañons, mais il existe aussi des plateaux, des contreforts arasés, nivelés par l'érosion, des thalwegs larges de 1 à 4 kilomètres, d'anciennes dépressions lacustres où le sol est fécond et la culture facile. Mais, dans l'ensemble, le Kientchang constitue plutôt un pays d'élevage offrant d'immenses ressources très médiocrement utilisées par l'habitant, qu'il soit Chinois, Lolo ou Sifan.

La population chinoise est massée dans la grande vallée centrale du Ngan-Ning surtout, pendant que la montagne proprement dite est occupée par les aborigènes cités plus haut.

La vallée du Ngan-Ning était fort riche avant le déboisement à outrance pratiqué par les Chinois, mais les phénomènes d'érosion diminuent chaque année la surface arable. C'est de cette vallée que je vais parler pour en décrire les principaux produits agricoles et quelques-unes des bêtes domestiques qui y vivent.

Mais auparavant, il est nécessaire de donner un court aperçu du climat, sous peine de laisser inexplicé le développement de certaines plantes, arbres ou arbustes.

CLIMAT

Le climat du Kientchang rappelle, dans ses caractéristiques générales, celui du reste du Setchouen, de la vaste région centrale et orientale

dénommée Bassin Rouge par Richthofen, en raison de la prédominance de formations grésos-schisteuses brun clair ou rouge cinabre.

D'après les observations météorologiques¹ réparties sur plusieurs années, que j'ai pu faire à Tchentou (ville capitale située au centre de la province), et d'après celles relevées journellement, durant les trois voyages que j'ai accomplis au Kientchang, il m'est permis de conclure que le régime climatérique du vaste plateau central et oriental du Setchouen et celui du grand massif occidental se meuvent dans le même cycle, avec, toutefois, des différences, mais dues à des causes secondaires, à des accidents du relief.

Caractéristiques du climat du Kientchang. — La partie que j'ai explorée est située entre le 28^e et le 30^e parallèles nord.

L'été y est fort chaud et le thermomètre atteint et dépasse même 40 degrés dans les vallées, jusqu'à 1.800 mètres d'altitude, mais le degré hygrométrique est faible. Quand surgit un orage — et ils sont fréquents dans ces montagnes — la température s'abaisse considérablement : de 10 à 15 degrés, et même davantage, en raison des courants froids qui, des hautes chaînes, descendent dans les dépressions naturelles.

L'hiver, dans les districts dont l'altitude est inférieure à 2.000 mètres, n'est jamais rude ; au contraire, si la nuit le thermomètre tombe au-dessous de zéro, il remonte facilement dans la journée à 10 et 15 degrés, dès que le soleil luit. En février, j'ai enregistré des températures de 20 et même 25 degrés à l'ombre, entre midi et 2 heures du soir. Aussi la végétation ne subit-elle pas d'arrêt appréciable, malgré les gelées et des coups de vent de nord vraiment froids, mais peu durables et peu fréquents. Dès les premiers jours de février, les fèves, les colzas, les pavots sont en pleine floraison, et des abeilles butinent sur les corolles : c'est le printemps de notre Midi ou du nord de l'Algérie.

¹ Ces observations ont été publiées par le Bureau central météorologique. Elles permettent de traiter comme il convient les espèces végétales que je cherche à introduire. Déjà la belle essence à bois dur *Ormosia Hosiei* a bien réussi.

Ce climat est sec, trop sec même dans les vallées basses situées, par exemple, au-dessous de 1.500 mètres d'altitude : les précipitations de neige ou de pluie, déjà rares d'octobre à avril, n'arrivent pas jusqu'au thalweg, s'arrêtent sur les pentes supérieures. J'ai observé ce phénomène à Ning-Yuan-Fou, même par 1.700 mètres d'altitude. À Tchentou, les trois mois d'hiver réunis fournissent une moyenne annuelle de 28 millimètres d'eau seulement ; je doute que les vallées dont je parle, au Kientchang, en reçoivent moitié autant, si j'en juge par ce que j'ai observé, en trois années consécutives. Aussi, les plantes *xérophiles* sont-elles nombreuses pour ne citer que les *Opuntias*.

À partir de 2.500 mètres, les neiges sont assez abondantes, mais rares : deux à trois chutes de douze à trente-six heures par mois.

La saison des pluies s'étend de juin à fin de septembre : elle n'est rien moins que continue, se déroule plutôt irrégulièrement, en périodes orageuses séparées par de beaux jours. Ces pluies sont très abondantes généralement, violentes même ; une grande partie de l'eau qu'elles fournissent est perdue pour le sol, en pareilles régions surtout, si grandiosement accidentées et trop souvent déboisées. Quoi qu'il en soit, les céréales sont belles, se développent rapidement.

En résumé, le climat du Kientchang, bien que pouvant être classé « tempéré », au moins dans la moitié septentrionale, est plus chaud et plus sec que le nôtre et rappelle le climat algérien (région nord).

La végétation y est fort belle, partout où il y a un peu d'humus, et si l'on rencontre des paysages désertiques, ils sont dus à l'action de l'homme beaucoup plus qu'à celle de la nature.

PRODUITS AGRICOLES DU KIENTCHANG

Je dirai, maintenant un mot des ressources locales, de consommation courante, qu'on remarque à l'étalage les jours de marché, ou dans les champs.

Légumes secs : pois, haricots, fèves, arachides. — Ces légumes sont tous des produits locaux, même l'arachide, ce qui surprend au premier moment. Le pois est l'espèce la plus commune, classée *sativa*. Ici, pas plus que dans les autres parties de la Chine, on ne trouve cette foule de variétés obtenues dans nos pays par des procédés de culture scientifique et par la sélection.

Le haricot, lui, présente de nombreuses espèces, à utilisation quelquefois très spéciale, tel que :

a) Le *soja*, dont on fait le fromage végétal *teou fou*. On trouve ici les deux *sojas* le plus volontiers employés pour la fabrication du *teou fou*, le *hoang teou* (haricot jaune) et le *tsin teou* (haricot d'une jolie nuance vert clair)

b) Le *hong teou* (haricot rouge, *phaseolus radiatus*) de couleur rouge sanguin, est une autre espèce très répandue, fort estimée et largement consommée. Il a la curieuse forme d'un minuscule porte-monnaie presque aussi haut que long, qu'on aurait bourré de papier ou de monnaie. Le hile, très développé, représente le fermoir. Il en existe une variété blanc jaunâtre qui est aussi estimée.

c) Le *se ki teou*, haricot des quatre saisons (*dolichos lablab*), excellent en vert et à l'état sec, ressource précieuse en montagne, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte moi-même.

d) *Tsong teou*, haricot marron presque rond (sphérique aplati) ; très apprécié, parce que farineux et de cuisson facile.

e) *Pien teou* (*lablab cultatrus*), beau haricot d'assez grande taille au hile très apparent, saillant en cimier de casque. Il est douceâtre au goût et, par suite, très estimé du Chinois qui en fait un dessert.

f) *Kiang teou*, haricot ficelle (*vigna sinensis*) : il n'atteint pas ici 30 et 40 centimètres de long comme à Tchentou ; sa moyenne de développement est 20 centimètres, rarement 25.

g) Le *k'éou Ichao teou* ou haricot « griffe de chien », curieuse espèce grimpanche dont la gousse rappelle celle de notre fève.

La plupart de ces espèces ne sont pas semées sur terrain réservé pour elles, mais comme culture accessoire figurant entre des rangées de maïs ou d'une autre céréale. Dans les fonds de vallées, où pousse du riz, c'est sur les talus de séparation des rizières qu'on sème les haricots.

Fèves. — La fève est petite, n'atteint jamais le développement de nos espèces, mais elle a sa valeur. L'homme en consomme presque la totalité de la production, la mangeant grillée, presque jamais bouillie. Les animaux sont très rarement favorisés de pareil régal.

Arachide. — Il en existe deux espèces : la grande, de forme ovale et la petite, de forme irrégulière et segmentée. Les habitants en extraient de l'huile, mais la consomment surtout grillée. Malgré l'altitude, elle réussit très bien sur les sols argilo-gréseux où le taux d'humidité n'est pas élevé : ces conditions se rencontrent plus fréquemment ici que dans le Bassin Rouge.

Tubercules comestibles.

a) *Pi ki (scirpus tuberosus)* : cette cypéracée à tubercule très sucré rappelant la châtaigne d'eau se récoltait au moment de mon arrivée. Le Chinois le mange cru, se contentant de l'éplucher, ou le cuit dans un sirop, ce qui en fait un dessert très appréciable, même pour notre palais.

b) *Pomme de terre* : on la trouve rarement sur le marché de Ning-Yuan-Fou. Bien que cultivée un peu partout, surtout par les Lolos, ce n'est point un article de vente : elle est généralement consommée par les producteurs.

c) *Patate* : elle n'est cultivée que par le Chinois, au pied des versants, dans les parties les plus chaudes des vallées. Elle vient surtout bien dans la partie méridionale de la vallée du Ngan-Ning, au sud de Ning-Yuan-Fou.

Elle est à contours fusiformes, ainsi qu'on le sait pour la voir, quelquefois, sur le marché de Paris.

d) *Kio pan chao* : patate en forme de pied (*dioscorée*), beaucoup plus grosse que la patate ordinaire et de forme très spéciale, comme l'indique son nom. Elle rappelle, en effet, assez bien, avec ses lobes divergents, un pied humain à trois ou quatre digitations. J'en ai vu qui pesaient un kilo. Elle abonde en automne, se mange bouillie. Elle est de saveur beaucoup moins fine et délicate que la vraie patate ci-dessus citée.

e) *Ti koua*, ou courge du sol, faussement nommée. Excellent tubercule piriforme, à pellicule jaunâtre, mais à pulpe très blanche, dont il se fait une énorme consommation dans presque tout le Setchouen. Il abonde surtout par une altitude de 6 à 700 mètres, à la latitude de Tchentou. Il n'apparaît guère sur le marché que fin novembre et dure jusqu'à la fin de janvier. Il est recherché par toutes les classes de la société et se mange toujours cru. Il est d'un goût sucré agréable. Je n'en ai pas vu sur le marché de Nin-Yuan-Fou, à l'époque de mon passage, mais je sais qu'il pousse dans la région, l'ayant rencontré moi-même et déterré à Té-Li-Pou, dans un champ où quelques tubercules avaient été oubliés (bords du Ya-Long). Certains avaient pris jusqu'ici le *ti koua* pour une dioscorée, pour une patate : il n'en est rien. Je l'ai reconnu comme étant une légumineuse¹. J'ai rapporté des graines et il y a lieu d'espérer qu'elles réussiront dans le Midi. Ce n'est pas un produit à dédaigner, d'autant qu'il est rustique, facile à cultiver et fournit abondamment.

Légumes verts et racines comestibles.

a) *Chou*. — Il y a trois espèces principales : 1° le *pé tsai*, maintenant connu en France, grâce à M. de Vilmorin, qui l'a même amélioré. Ici, il est meilleur que dans la plaine de Tchentou ; les feuilles

¹ Elle appartiendrait au genre *Pachyrhizus*.

sont aussi tendres et aussi blanches que celles de nos meilleurs choux pommés. 2° le *tsin tsai*. Les feuilles en sont grossières, ligneuses et restent telles. Ses dimensions atteignent facilement le double de celles du *pé tsai*. J'ai essayé d'en manger plusieurs fois, mais je l'ai trouvé trop dur et trop indigeste pour oser le recommander. Il est très apprécié des Chinois qui l'utilisent surtout pour la préparation du *pao tsai*, ou *han tsai* (légume en saumure). 3° *Ou kin pé*. Petit chou à feuilles vert très sombre, ne pommant pas, qui ne vaut pas mieux que le *tsin tsai*, dont il a les défauts.

b) *Épinard*. — On en trouve en assez grande abondance automne et hiver. Il est plus petit que celui de la plaine de Tchentou et de goût plus fin.

c) *Laitue*. — Il en existe deux espèces : celle classée « *sativa* » et une autre à feuilles rougeâtres, ressemblant à une de nos variétés les plus communes.

d) *Carotte*. — Deux espèces : l'une, longue et grosse, cylindrique, de couleur blanche ; l'autre, conique, plus petite, de goût plus fin, de couleur jaune pâle.

e) *Navet*. — Je n'en ai vu que deux espèces, mais très différentes : l'une, cylindrique, longue ; l'autre, discoïde, par conséquent très courte. Cette dernière espèce est la plus répandue dans les montagnes, la seule même cultivée par les aborigènes.

f) *Céleri*. — Il ressemble à celui que j'ai déjà signalé, c'est-à-dire qu'il est petit et de qualité médiocre, parce que mal cultivé, repiqué par plants trop rapprochés qu'on ne peut buter à mesure. Aussi est-il presque toujours ligneux.

g) *Ail, oignon et poireau*. — Les récoltes de ces légumes se succèdent, sans interruption, toute l'année. L'ail est très largement consommé, autant que dans certaines régions de la France méridionale. L'oignon est utilisé en vert : on ne recherche point la formation d'un gros bulbe, ainsi

qu'en nos pays. La tige de l'ail subit un traitement spécial avant d'être utilisée. On l'anémie en la butant jusqu'à l'extrémité de la tige et on la laisse ainsi tant qu'elle n'a pas acquis une teinte blanc jaunâtre. Elle ressemble alors à ce que nous appelons, « barbe de capucin ». On la mange, alors, sautée à l'huile de colza ou simplement bouillie, si on est trop pauvre pour se permettre ce genre de préparation.

Une mauve et un chrysanthème sont aussi cultivés et fort recherchés.

En été, on récolte une quantité considérable de citrouilles et courges de toutes espèces ; aussi, des pastèques et quelques melons.

L'aubergine pousse en abondance ; la tomate réussirait de même. Seulement, on ne la rencontre pas au Setchouen comme plante indigène. Celles qu'on y voit ont été importées.

Céréales. — Le riz et surtout le maïs forment la base de l'alimentation dans tout le Kientchang : ils occupent donc la majeure partie du sol arable. On cultive encore le blé, l'orge, l'avoine et le sarrazin.

Le blé donne ici une récolte au printemps, fin mai, l'orge de même. Ils réussissent, sont très hâtifs jusqu'à 2.000 mètres d'altitude. Seul le Chinois se livre à cette culture. Le Lolo la néglige, préférant celle du sarrazin et de l'avoine, céréales qui réussissent mieux dans ses montagnes, à l'altitude où il se tient généralement, soit au-delà 2.000 mètres, chaque fois que le fils de Han occupe les vallées du massif.

Plusieurs espèces ou variétés de riz prospèrent dans la vallée du Ngan-Ning : le riz ordinaire, *oryza sativa*, ou *sien mi* des Chinois, celui qu'ils apprécient le plus ; le *hong mi* (riz rouge), qui n'est qu'une variété du premier, réussissant sur un sol, en région élevée, où dépérit le *sien mi* ; le *tsieou mi* (riz à vin), très glutineux, ne poussant que dans les vallées bien arrosées et relativement basses (1.600 à 1.800 mètres)

Bien que je ne l'aie pas rencontré dans les districts que j'ai traversés, j'ai lieu de supposer qu'on cultive, quelque part, au Kientchang, un riz dit *leang choui koutze*, ou riz des eaux froides, qui pousse dans les massifs

du Setchouen septentrional. Ce riz, très rustique, réussit en montagne là où les autres espèces n'arrivent pas à maturité ou ne se développent point ; réussit là même où le *hong mi* fait défaut. Il a, de plus, cette propriété d'offrir une grande résistance à l'égrenage par le vent trop fréquemment violent dans ces régions, à l'époque de l'épiage.

J'en ai introduit une certaine quantité en France, qui réussira, je l'espère, dans le Midi et en Algérie.

Le blé, l'avoine et le sarrazin présentent cette particularité d'avoir leur grain très petit, par rapport à celui de nos espèces similaires. Mais il en est encore ainsi dans tout le Setchouen.

Il y a deux variétés de sarrazin bien distinctes : l'une à saveur douceâtre, l'autre à saveur amère. C'est cette dernière variété qui est préférée par le Chinois et le Lolo.

Il me reste à parler de quelques autres produits agricoles qui n'ont pas moins d'importance que les premiers : je veux dire la canne à sucre, le tabac, le coton, l'indigo et surtout le pavot à opium.

1. *Canne à sucre*. — Il en existe deux variétés : une rouge ¹ et une blanche ², la rouge plus estimée, mais plus rare. Une énorme quantité de cannes ne sont pas traitées industriellement pour l'extraction de leur sucre, mais sont mangées par l'habitant, ainsi que j'y ai fait allusion. Le Lolo en est aussi friand que le fils de Han, seulement ce précieux produit ne saurait croître sur ses montagnes, sur ses plateaux trop élevés. Il tourne la difficulté en pillant les champs de canne du Chinois. Cette opération est toujours menée à bien par lui, d'autant plus qu'il n'a aucun risque à courir, que le possesseur du champ se risquera très rarement à faire échec à pareil dangereux voleur.

2. *Tabac*. — Le tabac ordinaire (*Nicotiana tabacum*) pousse à merveille dans la région, sur les terrasses ou sur les pentes ne dépassant point

¹ *Saccharum Narenga*.

² *Sorghum saccharatum*.

2.000 mètres d'altitude. Il fournit d'énormes feuilles atteignant de 35 à 40 centimètres de long, fort larges aussi, car on prend le soin, non seulement de pincer les rameaux floraux, mais encore de sectionner la tige le plus bas possible.

À une altitude supérieure à 2.000 mètres, ou plus bas lorsque le sol est pauvre, l'eau rare, le montagnard chinois, cultive autour de sa pauvre cabane quelques pieds de tabac pour sa consommation personnelle. C'est une espèce plus rustique que l'autre, aux feuilles de dimensions plus réduites.

Le Lolo a aussi son tabac, une variété de *rusticoa* autant que j'ai pu m'en rendre compte par l'examen de la feuille, à défaut de fleur. Cette feuille est de dimensions réduites : 15 à 20 centimètres de long sur 8 à 10 de large. Ce tabac pousserait jusqu'à 3.000 mètres d'altitude. J'en ai rapporté un échantillon pour l'analyse.

3. *Coton*. — Le cotonnier herbacé (*gossypium herbaceum*) prospère sur le sol alluvial de la vallée du Ngan-Ning, jusqu'à 1.800 mètres d'altitude. Bien que sa zone de croissance favorite, dans ces montagnes, soit inférieure à cette altitude, je ne doute pas qu'il n'atteindrait à un complet développement, plus haut encore, jusqu'à 2.000 mètres.

Le produit est de bonne qualité, mais l'exploitation en est si primitive que le coton indien ou américain, malgré l'énorme distance qu'il a à franchir, réussit non seulement à concurrencer son rival, mais encore à le faire disparaître graduellement. Je ne m'explique pas pourquoi le Tonkin ne chercherait pas un débouché dans ce Kientchang, qu'il peut atteindre si facilement par le chemin de fer du Yunnan.

4. *Pavot à opium*. — C'est, actuellement, de toutes les plantes, la plus cultivée. Elle accapare de plus en plus, malgré les édits, le meilleur de la surface arable. Les cultures vivrières, même celles des céréales, reculent devant le pavot. L'opium qu'il fournit est d'excellente qualité, dans toutes les vallées du Kientchang, bien supérieur au produit similaire du

Setchouen oriental, si largement exporté cependant dans les provinces orientales. Il a la préférence incontestée des fumeurs. Je ne sais s'il a été analysé en France. En tout cas, il pourrait être essayé pharmaceutiquement, et ses qualités spéciales déterminées.

5. *Indigo*. — Il est le produit d'un faux indigotier, une acanthacée (*strobilanthes flaccidifolius*), laquelle fournit de bonnes cueillettes successives de feuilles et résiste facilement aux froids de l'hiver, à condition d'être butée et empaillée.

Fruits. — Sous le beau climat du Kientchang, sec et chaud, les espèces en sont très variées. Il est difficile d'en réunir autant dans la même région. On trouve : pêche, prune, abricot, cerise, poire, jujube, grenade, kaki, bilasse, orange, mandarine, citron, pamplemousse, châtaigne et noix. Comme fruits sauvages, il existe : noisette, groseilles rouge et noire, fraises des bois rouges et blanches, mûres, prunelles, etc.

Les arbres fruitiers les plus cultivés sont les poiriers et les orangers : les poiriers se développent en grands arbres à cime légèrement étalée. Ils pullulent littéralement dans ces régions. Les différents *citrus* fournissent l'orange ordinaire globuleuse, l'orange verruqueuse un peu amère, l'orange-ananas, de parfum exquis, grosse comme une petite pamplemousse. J'aurai apporté en France la première de cette espèce. Elle sent tout à fait l'ananas. Les citrus nous donnent encore deux variétés de mandarines, au moins.

Les oranges et mandarines du Kientchang ne le cèdent en rien aux meilleures espèces d'Espagne et d'Algérie. Les noyers, châtaigniers et noisetiers représentent, avec certains poiriers et pruniers, les arbres fruitiers des hautes altitudes, les noyers surtout que j'ai rencontrés dans le massif du Mao-Nieou-Shan, à l'état sauvage, jusqu'à 3.000 mètres. Ils étaient de belle taille et très vigoureux.

ARBRES UTILES, SAUVAGES OU CULTIVÉS

En dehors des mûriers et troènes, on observe de belles essences, telles que chênes, pins et sapins. Mais ces arbres n'existent qu'à l'état de solitaires dans les vallées. Pour en trouver un nombre appréciable, il faut s'écarter de celles-ci, escalader leurs pentes, gagner leurs chaînons intérieurs.

Les chênes, qu'il s'agisse des espèces à feuillage caduque ou persistant, ont dû autrefois accaparer une grande partie du sol, prospérer sur les masses granitiques ou gréseuses de ces régions. Ils croissent à de grandes altitudes, bien au-dessus de 3.000 mètres. À 3.500, j'en ai rencontré de fort beaux, d'un développement supérieur à celui de nos chênes d'Europe ; je ne doute pas que sur les versants exposés au midi, à 4.000 mètres, ils n'atteignent encore la taille d'un arbre.

Ce qu'il est fort intéressant d'observer, c'est que les espèces à feuillage persistant sont plus nombreuses que les autres. Quand on connaît le climat, on s'étonne moins du grand nombre des premières espèces.

Les pins et sapins disputent sérieusement le terrain aux chênes, et il est difficile souvent de se rendre compte quelle est l'essence dominante, du cupulifère ou du conifère.

Dans les hautes vallées et sur les premières pentes, on ne trouve que le pin ordinaire (classé *massoniana*). Il peut s'élever cependant jusqu'à 2.500 mètres et quelquefois au-delà. Toutefois vers 2.500 mètres, il commence à céder la place à des ifs (*Cephalotaxus*), puis au fameux sapin argenté ¹ d'un port si gracieux et si majestueux à la fois, vrai familier des cimes.

En dehors de ces essences principales, on rencontre encore des noyers, des féviers, des pterocaryas, des aulnes, peupliers et saules, des ormes, des bouleaux.

¹ *Abies Delavayi*.

À l'exception du bouleau, tous ces arbres croissent surtout dans les vallées entre 1.000 et 1.800 mètres. Le févier (*gleditschia*), qui fournit un si excellent savon végétal, réussirait dans le Midi de la France et en Algérie.

Le peuplier à tronc blanc argenté (*Pop. tomentosa* ?) ne craint pas cependant de s'élever plus haut ; je l'ai rencontré fréquemment à 2.500 mètres et même à 2.800.

Le bouleau ne se montre guère avant 2.000 ; il s'accommode beaucoup mieux d'une altitude de 3.000. Lui aussi est un familier des cimes, mais il lutte difficilement contre le sapin argenté, plus vigoureux, plus rustique.

Je n'ai jamais vu le bouleau blanc, espèce si abondante depuis l'Extrême-Orient jusqu'à l'Extrême-Occident, vers le 50^e degré de latitude, par faible élévation.

Des essences plus rares que celles déjà citées sont : le sequoia de Chine (*cunninghania*), le cyprès funèbre, un palmier de belle venue jusqu'à 1.800 mètres d'altitude, *Trachycarpus excelsa*, et un *ficus* de développement considérable, rivalisant de taille quelquefois avec celui dit « banyan » des régions sub-tropicales. C'est *Ficus infectoria*. Ses racines énormes émergeant en partie du sol, se déroulent telles des serpents gardant les approches du tronc.

Arbustes. — Le tamaris s'étend à toute la région. Je l'ai rencontré dans la vallée du Ya-Long comme dans celle du Ngan-Ning.

Le ricin pousse bien, mais c'est une plante non cultivée que l'habitant n'utilise pas, Chinois ou aborigène. On n'en extrait point l'huile, même pour l'éclairage, ainsi qu'on le fait pour une « crotonée », le *Jatropha* Qurcas, ou pignon d'Inde, que j'ai observé, pour la première fois, dans la vallée du Ya-Long, mais qui est loin de s'y confiner. Son huile dangereuse, vrai poison, comme on le sait, remplace dans la petite lampe chinoise, en certains districts, l'huile ordinaire de colza qui fait souvent défaut, coûte

cher, étant en grande partie importée des régions plus basses du Setchouen oriental. Ce n'est pas que cette crucifère soit absente du Kientchang, n'y pousse point ; au contraire, elle réussit assez bien, mais au fond des thalwegs seulement et par une altitude modérée, 1.500 mètres environ.

J'ai signalé, comme denrée commerciale, la baie du faux poivrier (*Zanthoxylum Bungei*) : cet arbuste se trouve ici, comme dans tout le Kientchang, poussant sans soins, un peu partout, bien que planté fréquemment autour des maisons. En raison de ses redoutables épines, il pourrait être utilisé comme haie, même dans ce pays où les plantes à aiguillons sont si nombreuses.



CHAPITRE XXXVI

Faune en général : vallée du Ngan-Ning et du Ya-Long

@

Oiseaux. — Parlant des oiseaux, je n'ai mentionné que les espèces aquatiques vivant sur le lac de Ning-Yuan-Fou. Il y en a d'autres, dont les plus largement représentées appartiennent à la famille des passereaux : ce sont le corbeau, la pie, le moineau et l'hirondelle. Le corbeau se distingue en deux espèces : l'une entièrement noire et l'autre à collier blanc. Ces vilains oiseaux sont excessivement nombreux toute l'année. Ils pillent les champs, mais ont une utilité de premier ordre dans ces pays où tout se jette à la rue : ils jouent le rôle de charognards, nettoient les voies et les places. Les chiens et les porcs n'y suffiraient pas. Il y a souvent querelle entre ces différents agents de la voirie chinoise, mais il est rare que l'oiseau n'ait pas le dernier mot, n'emporte, finalement, l'immondice. J'ai été bien souvent témoin de ce spectacle de la victoire du corbeau sur le porc principalement, qu'il traite avec le plus parfait sans-gêne. Mais le corbeau ne mange point que des charognes : il adore la chair tendre et vivante et c'est aux petits des moineaux que s'adresse principalement sa voracité. Il déplace les tuiles des maisons, le chaume ou les bardeaux, pour atteindre le nid et faire son repas de toute la nichée. En cela, il a un concurrent dans un autre oiseau, aussi pullulant et effronté que lui : la pie. Elle est, en cette région, aussi sautillante, aussi jacassante, aussi voleuse que dans nos pays. On la voit, on l'entend partout, dans les cités comme à la campagne. Dans les cités, elle est surtout préoccupée de chasser les petits oiseaux qui vivent en contact avec l'homme : le moineau et l'hirondelle. Mais comme le corbeau, elle s'attaque surtout à la nichée, n'ayant pas de moyens suffisants pour venir à bout des parents, des parents moineaux, en particulier, lesquels battent le rappel, lancent une légion audacieuse contre la pillarde qui doit se résigner à s'en aller. C'est

même ainsi, très souvent, que la nichée elle-même a la vie sauve. Elle commet aussi moins de meurtres d'oiselets que le corbeau, car elle n'a pas sa force, la vigueur de son bec, capable de soulever une tuile, de découvrir complètement le nid.

Le moineau est ici ce qu'il est partout ailleurs : effronté, pillard, d'une incessante activité. Il ne quitte guère les agglomérations humaines, préfère même les grands centres. Il est détesté par l'habitant qu'il contraint à des réparations constantes de sa toiture, non seulement par l'établissement de son nid, mais encore par la succession des maraudages du corbeau déplaçant les tuiles pour s'emparer des jeunes moineaux. Il s'apprivoise assez facilement.

L'hirondelle se voit partout, en bandes nombreuses dans toute la vallée, en aval de Lo-kou. Je la voyais, les premiers jours de février, voler au-dessus des murailles de Ning-Yan-Hou et surtout zigzaguer au-dessus des eaux du lac, où apparaissent des moucheron dès cette époque, sitôt que le soleil émerge des monts. La température hivernale est si clémente en cette vallée, malgré l'altitude, que l'hirondelle n'éprouve pas le besoin d'émigrer, qu'elle s'y maintient tout l'hiver. C'est un plaisir pour le voyageur de rencontrer, en pareille saison, le gracieux oiseau poussant son petit cri aigu, pendant que, capricieusement, il fend l'air lumineux.

On peut encore observer la mésange, le geai, la bergeronnette et l'alouette des champs, mais ces oiseaux sont plus rares que les espèces qui viennent d'être signalées. L'alouette et la bergeronnette se comptent cependant en nombre appréciable. Le geai est apprivoisé et mis en cage, comme dans nos pays.

Dans l'ordre des rapaces, j'ai à signaler le faucon, qu'on voit planer partout, au-dessus des villes et villages, au-dessus des campagnes. Dans certains districts, principalement dans le Setchouen oriental, on le dresse pour la chasse, la chasse au lièvre. J'en ai vu une espèce en montagne qui atteint une envergure considérable. Je croyais avoir affaire à l'aigle.

Dans l'ordre des gallinacés et palmipèdes, je n'ai vu, en plaine, que les espèces domestiquées : poules, canards, oies. Il y a de belles races de poules à plumage généralement sombre, noir bleuté ou vert mordoré, assez bonnes pondeuses et fournissant de gros œufs. Par la sélection, on arriverait à améliorer considérablement ces races et par une meilleure nourriture, à prolonger les périodes de ponte.

Dans l'ordre des colombrins, j'ai à citer le pigeon, lequel est domestiqué, et la tourterelle.

Les canards, excessivement nombreux, ne présentent aucune particularité digne de remarque, sauf une espèce qu'on connaît déjà en France : le gros canard dit du Kientchang, à plumage vert très sombre ayant, comme caractéristique, outre sa grande taille, une crête rouge au bec. C'est le plus stupide des palmipèdes domestiques, mais le meilleur au goût : il est très recherché des riches Chinois et s'exporte dans beaucoup de provinces où, d'ailleurs, il s'acclimate assez facilement. J'en ai rencontré, fréquemment, dans le Setchouen oriental.

L'oie ne vaut pas grand'chose : mal nourrie, jamais gavée, sa chair reste dure. L'industrie des foies n'existe point ici, pas plus que dans le reste de la Chine.

Comme échassiers, on rencontre la bécassine, une belle grue au plumage ardoisé, un petit héron appelé *pé ho* et quelques aigrettes. La grue est très respectée : on n'ose jamais la toucher. J'en ai vu dans certains villages des bandes entières sur des noyers ou des ficus. Aucun gamin ne songeait à les inquiéter. Dans l'imagerie chinoise ou parmi les icônes des temples, rien n'est plus fréquent que de voir un vénérable vieillard, un sage-dieu, voyageant, traversant les airs, juché à califourchon sur une grue. La grue est ici le véhicule des saints, la messagère du ciel. Je ne sais pourquoi nous, race impie, nous n'avons pas adopté ce touchant symbole. — Les phasianidés sont très largement représentés, à l'état sauvage : faisan ordinaire, faisan argenté, faisan Amherst, si beau, et d'autres espèces peu connues.

J'ai passé, sous silence, un passereau intéressant qu'on observe, à chaque instant, quand on côtoie les cours d'eau : c'est le martin-pêcheur. Il en existe deux espèces : un petit au plumage azur et feu et à très long bec ; un autre presque aussi gros qu'un jeune merle, au plumage noir bleuté, à tête blanche et à bec court : c'est ce dernier qu'on rencontre le plus souvent au Kientchang.

Animaux domestiques. Celui qui entre en première ligne, qu'on élève en plus grand nombre, celui encore qu'on trouve toujours dans ses jambes en traversant les cités et marchés, cet animal, ainsi qu'on l'a deviné, c'est le roi de l'étable chinoise, le porc. Il n'est pas beau : son poil est sec et clairsemé, son échine incurvée, ses flancs plutôt creux qu'arrondis : il n'a rien de l'esthétique de la bête grasse de nos basses-cours, lui que touche souvent le rachitisme. Il n'existe rien de laid comme un cochon chinois ; aucun animal ne nous apparaît plus répugnant. Et cependant, c'est, dans tout l'empire, la bête la plus appréciée, la plus choyée. Et on n'estime point d'autre viande que sa chair flasque, son lard sans fermeté. Sa graisse fondue et mangée chaude est le plus grand des régals : c'est une des félicités du paradis chinois. Ici, comme dans les autres parties du Kientchang, le porc est noir de poil : un cochon blanc est une rareté.

Après le roi de l'étable, je placerais le grand favori de la maison : non le chien, comme vous le penseriez, mais le chat. Les races ou variétés que j'ai vues le long de ma route et à Ning-Yuan-Fou, ne présentent aucune caractéristique digne de fixer l'attention. Ce sont des bêtes communes se rapprochant beaucoup plus du chat dit de « gouttière » que de l'angora, par exemple. Une variété à poil roux se voit assez fréquemment. C'est celle qui m'a semblé la plus intéressante. On l'aperçoit rarement circulant dans la maison ou dans la rue : elle est d'habitude à l'attache comme un chien, à l'aide d'une ficelle passée autour du cou. J'ai, d'ailleurs, observé cette particularité dans tout le Setchouen. Elle surprend toujours

l'Européen qui n'en décèle pas la raison. Si on interroge l'habitant à ce sujet, il ne répond rien : il ne sait pourquoi il agit ainsi. Quelques-uns vous disent que leur chat, en rôdant, s'expose à être volé : et c'est tout.

Bizarrerie ou simple contraste entre nos habitudes et celles du Chinois : il laisse toujours vagabonder l'animal que nous attachons si souvent : le chien ; et il attache celui à l'indépendance duquel nous n'osons toucher : le chat.

En troisième lieu, par ordre de préséance, vient le buffle.

Le buffle, bien que cela étonne quelque peu, est loin d'être un animal rare dans ces montagnes. Il ne fait pas assez froid pour qu'il en souffre réellement et il a, au temps des grandes chaleurs, suffisamment de fossés bourbeux et de marécages pour se vautrer. Je ferai toutefois remarquer qu'on ne le trouve point hors de la vallée, des thalwegs, seuls lieux où il peut vivre et rendre le service spécial qu'on lui demande : le labour de la rizière. J'avais peine à m'habituer, les premiers jours dans ces montagnes où l'altitude moyenne des parties basses atteignait 1 700 mètres, à m'habituer au spectacle de gamins juchés sur des buffles, ainsi qu'à Tchentou ou dans les autres plaines basses de la Chine. Je devais, cependant, en croire mes yeux et ne point m'étonner d'apprendre que le paysan d'ici, lorsque razié par le Lolo, n'est jamais plus malheureux que de l'enlèvement de son buffle. Il se résignerait beaucoup plus facilement à subir toute autre perte, celle d'un cheval ou d'un bœuf, voire de son cochon. C'est qu'il se considère comme incapable de vivre sans riz, de subsister avec des céréales comme le blé ou le maïs. Il n'accepte pareille alimentation qu'à la dernière extrémité. Or, pour cultiver de la terre à riz, il faut un buffle. Son buffle enlevé, adieu la bonne récolte de la plus douce des céréales !

Cheval, âne et mulet, chèvre et mouton. — Le cheval est de petite taille, 1,25 m en moyenne. Il dépasse rarement 1,30 m. Il est très

vigoureux, très résistant, d'une grande sûreté de pied. Il n'a besoin d'aucun pansage, s'accommode de n'importe quel abri, comme de n'importe quelle nourriture. J'en avais un de cette race qui m'a suivi dans mes voyages. La nuit, dans le froid, sous la neige quelquefois, recouvert seulement d'un mince tapis de selle, il ne paraissait nullement souffrir. Jamais aucune indisposition ne l'atteignit, jamais retard ne fut occasionné par lui. Ne trouvant pas toujours, à l'étape, une quantité de nourriture suffisante ou celle qui lui convenait, il se rattrapait dans la journée, le long du chemin en broutant les graminées desséchées, les mousses et jusqu'à des pousses de buissons épineux. Si la couche de neige lui dérobait les graminées ordinaires et les mousses, il s'attaquait aux bambous grêles des grandes altitudes, dont il tranchait l'extrémité. Quand il atteignait le gîte, après de rudes ascensions et des descentes trop rapides, il lui arrivait quand même assez souvent de s'échapper, d'aller gambader autour des maisons, cherchant noise aux chevaux qui pouvaient s'y rencontrer. Et, notez que ce cheval, comparé à ses congénères, n'avait aucune qualité spéciale, n'était qu'une bête ordinaire nullement sélectionnée. Cette race présente deux caractéristiques bien marquées et qui servent à la différencier du cheval d'autres régions, en particulier du Setchouen oriental ou des provinces moins montagneuses que le Kientchang. La première, c'est que le poitrail présente un développement considérable, un poitrail adapté depuis longtemps au mode de progression qui lui est imposé par la configuration du pays, la région peut-être la plus tourmentée du monde, où les versants abrupts, les dangereux passages se multiplient à souhait.

La deuxième caractéristique se traduit par une grande finesse de la jambe, mais surtout par la hauteur anormale du sabot et le relèvement de son axe vertical, formant avec l'horizontal un angle de 75 à 80 degrés ; c'est, en un mot, un pied de mulet.

Quant à la nuance de la robe, c'est la couleur *bai* qui domine. Le cheval pommelé est très rare : c'est le plus estimé de tous pour la raison de sa couleur.

Le poney du Kientchang est si remarquable, non seulement au point de vue « sûreté de pied », comme je viens de le signaler, mais encore au point de vue « vitesse », que les Anglais viennent de Birmanie pour l'acheter. Ils ne craignent pas de faire un long voyage de trois mois pour se procurer l'excellente bête. L'inconvénient de leur venue est que son prix a considérablement augmenté, a bondi de 10 à 15 tael à 80 et même 100, soit de 50 francs environ à 400, en estimant le tael à la façon européenne

Ce cheval n'a été qu'adopté par le Chinois, non importé. Il est bien du terroir et a été emprunté à l'aborigène sifan ou lolo. Le fils de Han l'utilise, surtout, comme animal de bât, s'en servant même beaucoup trop tôt, dès qu'il a un an ou un an et demi. Il cause ainsi la perte de très nombreuses bêtes, dont, plus prévoyant, il pourrait tirer grand profit. Mais le Chinois est incapable d'attendre : produit du sol ou produit de l'élevage, il a toujours hâte d'en jouir. Et, le faisant prématurément, il s'inflige des dommages considérables, sans paraître en avoir conscience. Je viens de déclarer qu'il est « incapable d'attendre », je devrais dire plutôt qu'il lui est « impossible d'attendre » car sa pauvreté, fruit de son peu d'activité et de son insouciance, l'oblige, faute de réserves, à vivre au jour le jour, à tirer tout de suite profit de ses animaux ou de la récolte qui s'annonce. J'ai expliqué, dans mon premier livre, sa façon d'agir, sa hâte à cueillir ses fruits verts, à couper son blé ou son riz avant maturité complète. Je n'insiste donc pas. Mais dans cet ordre, toutes les généralisations sont permises et on arrive ainsi, sans peine, à expliquer l'immobilisme chinois, à comprendre la raison de la stagnation agricole et industrielle de l'empire.

Le bœuf, comme le cheval, est certainement une race indigène. Il ressemble tout à fait à l'animal de petite taille, aux cornes courtes et

pointues, que j'ai rencontré dans différentes tribus lolottes. Regardant paître les troupeaux le long des sentes du Mao-Nieou-Shan ou du Leang-Shan, j'avais l'impression d'y voir la petite vache bretonne, moins la forme des cornes.

Le Chinois ne nourrit point la vache pour son lait, le bœuf pour sa chair, mais bien dans le seul but de s'en servir comme bête de labour ou de transport. Dans les convois d'animaux de bât, il est fréquent de compter autant de bœufs que de chevaux et mulets. Pauvres bœufs ! ils ne sont pas mieux traités que leurs compagnons équidés. Leur échine, leur croupe, partout on porte le bât et ses annexes, étale des plaies, des pourritures, de hideuses écorchures dolentes qu'aucune eau salubre, aucun baume lénifiant, ne vient tenter de cicatriser. Quel labeur d'Hercule pour une société protectrice des animaux qui chercherait à combattre l'inconsciente cruauté du palefrenier chinois ! Pareille organisation n'existe pas encore en Chine, ne saurait y éclore d'elle-même : il n'est cependant pas de pays où elle serait plus nécessaire. Et même, avant de protéger les animaux, il faudrait songer à défendre contre leurs patrons, ou plutôt la société, les millions de coolies ou de *peitze*, dont les forces, la résignation de bête de somme est si durement, si inhumainement exploitée.

L'âne est de petite taille et, comme aspect général, ne diffère en rien du baudet des autres pays. En Chine, on trouve des ânes de grande taille, mais seulement dans le Nord. Cet animal vit encore à l'état sauvage, par grandes troupes, dans certaines parties du Thibet ; je n'ai pu savoir s'il en était de même dans les massifs en bordure de ce haut plateau : dans la vallée du Ya-Long, par exemple, et celle du haut Tong-Ho. L'âne est utilisé pour les transports, mais non pour les longs voyages : il sert surtout dans les transactions locales, les jours de marché, par exemple. Il trouve aussi sa place dans les petites exploitations, comme celle des mines de mauvais charbon qu'on trouve, à l'affleurement, non loin de Ning-Yuan et qui doit être consommé sur place. Le véritable animal de bât, ou plutôt celui dont le pourcentage est le plus élevé dans les convois

à grand rayon, à circulation s'étendant du Setchouen occidental au Setchouen oriental, c'est le mulet ou la mule. Les générateurs appartenant à des races de petite taille, le mulet ne peut être autrement. Les bêtes dépassant 1,30 m sont rares. On en rencontre bien qui atteignent 1,35 et 1,40 m, mais je ne les crois pas originaires du Kientchang : elles viennent plutôt du Yunnan ou descendent d'animaux importés de cette province.

La petite mule d'ici, très élégante de formes et à robe brun sombre, presque noire souvent, est de plus très résistante et fort courageuse. Ce sont des prouesses qu'elle accomplit avec la maigre nourriture dont elle est gratifiée. Régulièrement pansée et bien alimentée, elle apparaîtrait comme la plus jolie bête domestique qu'on puisse voir et aussi la plus capable de rendre les plus longs services. Elle n'est malheureusement pas ainsi traitée, comme on le sait. Quoi qu'il en soit, il est toujours temps de remédier à pareille erreur et, par de meilleurs soins, la pratique d'une sélection jamais encore tentée, arriver, en peu d'années, à obtenir des produits de première qualité, dont la valeur physiologique doublerait.

Il me reste quelques mots à dire sur le mouton.

J'ai déjà parlé de la chèvre, de l'espèce rencontrée aux environs de Lokou. Elle n'est élevée que pour sa chair, jamais pour son lait. Je provoquais le rire lorsque je demandais à une paysanne de me traire un peu de lait, désireux que j'étais de changer mon ordinaire, de remplacer mon « Nestlé ».

Le mouton est rare dans la vallée du Ngan-Ning, autour de Ning-Yuan. Il est beaucoup plus la bête domestique du Lolo que du Chinois. Ce dernier ne paraît guère s'en soucier et en élève peu, pour la raison qu'il apprécie peu sa toison et ne porte point de vêtements de laine. Dans la montagne, il a cependant par nécessité adopté la jambière thibétaine en laine très grossière, dont il s'enveloppe aussi le pied. Il revêt encore assez fréquemment une veste d'un tissu lâche, genre « limousine », d'une

trame aussi rude que la jambière. Cette veste d'ailleurs est de même origine.

Le chien. — Je le place ici seulement, car la pauvre bête n'est tolérée par le Chinois que pour son rôle de protection défensive, le service de garde qu'il remplit. On sait déjà qu'il possède une autre attribution dans le logis, qu'il évite aux familles des frais de vidange : je ne reviendrai pas là-dessus.

Le chien du Kientchang appartient aux races à poil long plutôt qu'à celles à poil ras. Un grand nombre de ces bêtes rappelle ce que nous appelons le loulou, mais un loulou de grande taille. Le museau et les oreilles sont généralement pointus et le cou se trouve doté d'un collier de poils assez marqué, arrivant quelquefois à former une sorte de crinière. Ils sont assez hauts sur pattes, sans atteindre cependant jamais la taille de nos grands chiens. Je viens de dire qu'ils ont le poil plutôt long que ras : ils n'exhibent toutefois jamais cette belle toison soyeuse du caniche ou de l'épagneul. Le poil est toujours raide, jamais bouclé, dur et sec aussi. La couleur ne présente rien de bien particulier, mais la nuance dominante serait le roux foncé plus ou moins uniforme. Les chiens entièrement noirs ou blancs forment l'exception. Il existe bien une sorte de petit chien courant souvent noir, mais il a été emprunté aux aborigènes.

Je n'ai pu distinguer que deux ou trois races : nous sommes donc loin de la grande variété qu'on observe dans nos pays.

Au point de vue caractère, ces bêtes sont foncièrement hargneuses et mauvaises. Excessivement nombreuses dans les villes, comme dans les villages, chaque famille en ayant une, deux quelquefois, et toujours pour la garde de la maison, elles se jettent sur tout passant et, en particulier sur l'Européen qu'elles flairent de plus loin que le Chinois. Je ne sais ce que je serais devenu, souvent, si je n'avais eu en main un solide gourdin et près de moi, me flanquant, un coolie armé de même, à la traversée des marchés où les aboiements, les hurlements faisaient rage dès que nous

approchions, quelle que fût l'heure de la journée. Ces animaux se jetaient quelquefois sur moi avec une telle rage stupide que je pouvais les atteindre sous la gorge avec mon gros soulier ferré et qu'au grand amusement de la population, j'arrivais à leur faire faire une pirouette complète. Ceux-là ne revenaient plus et leurs possesseurs, qui oubliaient généralement de les rappeler à temps, étaient les premiers à rire de la surprise arrivée à leur chien. Cela leur semblait si drôle, si nouveau à eux qui ne se servent presque jamais de leurs pieds ou de leurs poings pour attaquer ou se défendre quand une rixe vient à surgir.

Ces chiens feraient souvent pitié s'ils n'étaient si féroces, car leurs flancs sont loin d'être pleins, trahissent plutôt la maigreur que donne une faim jamais satisfaite.

J'ajouterai un mot sur une race de molosses à poil ras, que j'ai quelquefois rencontrée en pleine montagne, dans les coins perdus de la vallée du Ngan-Ning : ils sont de taille élevée, mais inférieure à celle du chien thibétain ou mongol. Ils sont aussi moins massifs que ces derniers, mais peut-être aussi robustes et sûrement plus agiles. Ils m'ont rappelé un peu le *blood hound*, moins la robe. Leurs instincts s'en rapprochent aussi, car s'ils ne sont vraiment employés à la chasse à l'homme, on peut affirmer toutefois qu'ils ont pour rôle de le combattre chaque fois qu'il y a attaque ou tentative de razzia par le Lolo.

C'est chez ce dernier que je rencontrai surtout ce molosse.

Il me reste à citer un dernier animal domestique : c'est le lapin. Il apparaît très répandu et se mange généralement fumé. Il est de petite taille, guère plus gros qu'un cobaye, et de couleur blanche le plus souvent. Le Chinois n'estime point sa chair ; aussi est-ce surtout un mets de pauvre.

Bêtes sauvages. — Je dirai deux mots sur la faune sauvage des belles montagnes du Kientchang. Les principales bêtes les peuplant sont : le *tchangtze*, ou daim musqué ; le *kitze*, dont il existe deux espèces, l'une

rappelant un chevreuil, l'autre, mouchetée, qui serait plutôt une antilope ; la *shan iang*, ou chèvre sauvage, est excessivement abondante. Un *ovis*, baptisé *blue sheep* par les Anglais dans l'Himalaya, et longtemps faussement dénommé *chamois*, est plus rare que le *shan iang* et ne fréquente que les hautes cimes. Les Chinois l'appellent *pan iang*. Il rappelle le mouflon. C'est un superbe animal au poil rude mais d'une jolie nuance gris argenté. Le corps manque d'harmonie : les pattes sont trop longues, trop hautes par rapport aux dimensions du squelette, mais c'est une conséquence fatale de l'adaptation de ses membres aux conditions du milieu. La bête, d'une vivacité pleine de grâce et toujours en action, vous échappe constamment, ce qui donne à penser qu'elle est très méfiante et, par conséquent, difficile à apprivoiser. Mais sa sauvagerie trop naturelle n'a rien d'irréductible. J'en ai possédé une qui devint assez vite familière, mit à la raison tous mes chiens, bien que fort jeune, et trottina, en petite souveraine, dans la cour et le jardin. Seulement elle était toujours prête à sauter, faisant des bonds formidables vers les murs : ce qui donnait à penser qu'elle voulait les franchir, revoir en hâte ses chères montagnes. Elle mourut du tétanos, d'une plaie infectée faite par le piège qui l'avait capturée.

Les ours et sangliers sont des hôtes habituels des Mao-Nieou-Shan. Ils sont surtout chassés par les Lolos qui font de ces battues un sport avant tout. Elles ont cependant leur grande utilité, car, parmi toutes les bêtes sauvages de la région, les plus nuisibles pour des tribus cultivant le maïs et la pomme de terre sont incontestablement l'ours et le sanglier.

Les singes sont aussi très nombreux un peu partout. Ils sont très redoutés, car ils dévastent souvent les récoltes de céréales.

@

CHAPITRE XXXVII

Industries de la région de Ning-Yuan-Fou

@

Le nombre des industries est restreint et donne lieu à des transactions de médiocre importance. La principale de ces industries est celle des peaux et cuirs. Ce sont les peaux de mouton surtout, qu'on prépare pour en faire des sortes de valises, de portefeuilles bien communs, sans élégance ni solidité, des couvertures, des taies d'oreiller, des cartouchières. Ces cuirs sont mal tannés, brûlés par places souvent, ou rendus durs et cassants. On les teint en rouge. Ce qu'il y a de meilleur, c'est la couverture : elle est assez pratique pour le voyage, mais sera mieux employée comme descente de lit, ou, l'été, pour revêtir un canapé dans nos maisons, en Chine, où la médiocrité de l'ameublement s'harmonise avec pareil produit. Je voulus acheter plusieurs de ces couvertures, mais sur douze que m'apporta le marchand, je n'en retins que deux, et encore étaient-elles loin d'être parfaites. Des Européens pourraient tirer un grand parti de ces milliers de peaux de mouton annuellement gâchées. Actuellement, ces cuirs ne sortent point du Setchouen : ils s'exportent dans le Bassin Rouge, à Tchentou en particulier. Autant que je m'en souviens, je payai mes deux couvertures sélectionnées trois piastres chacune. Elles étaient de forme rectangulaire, 1,75 m de long sur 1 mètre de large environ. J'en ai été satisfait.

Une autre industrie est celle des feutres et des lainages. Le travail des feutres est entièrement chinois, mais celui des lainages est plutôt lolo ; les couvertures et jambières que l'on trouve dans les boutiques sont, en grande partie, fabriquées dans la montagne, dans les villages d'aborigènes.

Les feutres, foulés par des engins trop primitifs, manquent de cohésion, de résistance : ils se désagrègent avec grande rapidité.

On trouve aussi quelques fourrures, mais elles ont peu de valeur, à part les peaux de panthères. Les autres sont des peaux de chats sauvages, de renards, chèvres sauvages et singes, d'ours aussi, quelquefois d'ours noirs. Ce qui se vend le plus, ce sont les toisons de mouton domestique : les plus estimées sont celles entièrement blanches, à poil assez long, et celles à poil gris argenté, beaucoup plus court. Ce dernier genre de toison est rarement de nuance parfaitement uniforme : le type panaché est fréquent, sur fond blanc généralement.

Une peau de certaine valeur, mais qu'on rencontre rarement, est celle du *pan iang*, mouton sauvage habitant les hauts sommets. Elle est de couleur gris argenté, comme celle du mouton domestique, à poils courts de même, très drus, mais un peu rudes. Elle constitue une bonne fourrure très chaude, mais je ne pense pas qu'elle ait une véritable valeur. Les peaux de mouton, même les plus estimées, prêtes à être utilisées comme vêtement, coûtent deux piastres ; les communes, moins d'une piastre.

Une industrie très prospère est celle de la fabrication du *chao tsieou*, ou eau-de-vie chinoise. Il s'en vend des quantités considérables, tant dans la population chinoise, que parmi les tribus aborigènes lolottes ou sifans. C'est un produit très nocif, chargé d'éthers, obtenu avec un appareil très primitif, par la distillation d'orge, de millet, mais surtout de sorgho.

Il y a aussi quelques petites industries alimentaires, comme celles des pâtes et du *teou fou*, mais la vente de ces produits en est très restreinte, très locale, surtout en ce qui concerne le *teou fou*, aliment de consommation si courante qu'il se fabrique dans presque tous les villages.

Il existe encore une industrie qui pourrait prendre une grande importance, mais qui se réduit actuellement à peu de chose : c'est celle de la soie. Elle se cantonne dans l'élevage du ver, dont les cocons sont expédiés dans le Setchouen oriental ; rien n'est filé et tissé sur place.

Une industrie plus importante encore serait l'exploitation rationnelle des riches mines de cuivre du bassin du Ya-Long, si peu productives à l'heure actuelle par l'insuffisance des procédés employés.

Je dois de plus mentionner l'élevage du *péla tchong*, dont ce district est un centre d'expédition, plus que Lo-kou même.

Mais l'article de commerce le plus important, après le cocon de soie, est incontestablement l'*in mou*, le fameux bois qu'on extrait, si bien conservé, des entrailles de la terre. J'en ai parlé au commencement de ce livre. Il s'en va vers les cités riches, là où des habitants peuvent s'offrir de luxueux cercueils. Ning-Yuan et Ho-Si sont deux grands centres d'expédition. Dans ces districts, les chênes sont aussi largement représentés que les conifères, parmi l'*in mou*.

J'allais oublier le commerce du *mou eul* (oreille d'arbre), champignon de très petite taille, très recherché en Chine et qui pousse sur les chênes. Comme il ne croît que sur des branches mortes ou mieux sur des troncs ou souches en voie de décomposition, l'habitant de ces régions n'hésite pas à massacrer des forêts entières pour faire pousser le précieux champignon, lequel s'exporte dans toutes les provinces de l'empire, même celles du littoral, à 3.500 kilomètres d'ici, à vol d'oiseau, et par des voies de communication rien moins que faciles. Ce champignon est très capricieux et refuse de croître sur certaines espèces de chênes, celles à feuillage persistant en particulier. Son champ de végétation favori est le *quercus variabilis* ; il réussit moins sur *quercus dentata*. Ayant goûté le *mou eul* je ne lui ai trouvé aucune saveur particulièrement agréable. Le Chinois juge autrement, puisqu'il n'hésitera jamais à sacrifier les derniers chênes qui lui restent pour continuer à se régaler, quelques années de plus, de ce petit champignon.

Je dois encore mentionner le trafic des graines de pastèques et de courges utilisées comme aliment ; et celui, assez important, dont est l'objet le *houe tsaiiao*, ou poivre parfumé, que j'ai signalé dès que je l'ai rencontré sur les chemins.

Je parlai tout à l'heure de l'industrie des peaux, de ce qui se tanne et s'apprête sur place. Cette industrie fournit un chiffre d'affaires bien inférieur à celui du commerce de peaux brutes, simplement séchées ou salées, qui s'exportent jusqu'à Tchentou et Tchongking, pour gagner de là les ports d'embarquement du Yangtse. Ces peaux sont celles de buffles et de bœufs surtout ou encore d'équidés, mais beaucoup plus rares.

Un commerce qui a de l'avenir au Kientchang est celui des soies de porc. Ces soies, d'une grande longueur, sont fort recherchées pour la broserie en Europe. La Compagnie française des Indes et d'Extrême-Orient en achète de grandes quantités dans d'autres régions. Ning-Yuan-Fou en a vendu fort peu jusqu'à présent.

Ce qu'on trouve encore à Ning-Yuan-Fou, c'est d'excellent sucre de canne et du miel. Bien que la plus grande partie du sucre soit utilisée sur place (le Chinois en étant très avide, en consommant beaucoup, soit qu'il ronge la canne elle-même ou en absorbe l'extrait sous forme de cassonade et de sirop), une certaine quantité s'exporte toutefois hors du Kientchang. Quant au miel, c'est, à l'heure actuelle, un article de commerce sans aucune importance, mais non négligeable, bien loin de là.

@

CHAPITRE XXXVIII

Kientchang-Lolotie — Aborigènes — Lolos et Sifans

@

Parmi les races aborigènes peuplant le far-west chinois, le Setchouen alpestre, en particulier, la plus intéressante, à n'en pas douter, est celle dénommée Lolotte. Son habitat dans la région peut-être la plus tourmentée du globe, ses caractéristiques physiques et morales, ses mœurs quelquefois étranges, mais surtout sa superbe énergie presque toujours victorieuse de son formidable adversaire, le fils de Han, font que l'Européen éprouve pour elle une attraction invincible, devinant là un vaste champ d'observations.

Je pris contact pour la première fois avec les Lolos en 1903, chez le père Martin, aux environs de Fouling, le missionnaire qui les connaît le mieux et me donna les plus utiles renseignements ; mais ce n'est qu'en 1907 que je commençai à les étudier sérieusement en pénétrant en plein Kientchang. Grâce au père de Guébriant, j'en vis beaucoup dans leurs villages mêmes : je pus saisir, sur le vif, de curieuses habitudes, me rendre compte de toute l'horreur des vendettas entre clans adverses, deviner l'organisation guerrière des tribus. Je terminai ce voyage au Kientchang, en traversant, avec un guide fourni par le père de Guébriant, une région très intéressante entre Mienning et le Tong-Ho, habitée par les tribus indépendantes, une merveilleuse région de pâturages et de forêts. En 1908, par l'intermédiaire du père Tong et surtout du père Ouang, en l'absence du père de Guébriant, je visitai encore plusieurs districts lolos. Profitant de l'expérience acquises, mes observations furent meilleures et plus étendues, me permirent de me contrôler, de corriger mes premières vues. Dans les villages, ayant acquis, comme hôte, la confiance des familles, je pus regarder, interroger à loisir.

Enfin, en janvier et février 1909, je pénétrai dans la région la plus tourmentée des Ta-Leang-Shan et aussi la plus turbulente, où, sans trêve, sévit la razzia contre le Chinois et la vendetta entre les clans. La traversée fut courte, mais très intéressante à divers égards. Le père de Guébriant avait négocié mon passage avec les tribus ; il m'accompagna jusqu'à Ta-Tien-Pa, limite de la domination chinoise. Notre difficulté fut de garder secret, par devers le mandarin, mon projet de pénétration. Dans la traversée elle-même, les obstacles furent purement matériels. Dans ces différents voyages en Lolotie, j'ai passé avec grande facilité dans les districts très peuplés, n'ai guère vu que des figures souriantes et des regards sympathiques. Et, dans les pauvres cases, l'hospitalité était des plus cordiales. Bien qu'à la merci de ces Lolos qui peuvent vous faire disparaître sans courir le moindre risque, je ne reçus d'eux qu'aide et protection. Ils avaient donné leur parole de m'accueillir en ami ; en ami, je fus traité, en toute loyauté.

HABITAT ET ORIGINE DES LOLOS

Dans le Setchouan, les Lolos n'habitent que l'extrême ouest de la province, une vaste région toute montagneuse : un chaos de hautes chaînes aux pentes abruptes que séparent des gorges étroites et profondes taillées dans le marbre ou le granit, des couloirs sans fin, où mugissent des torrents, des eaux limpides vert émeraude. Des forêts de chênes, de pins et de sapins, d'ifs et de bouleaux, couvrent encore les versants et les crêtes, dans les districts reculés, écartés des groupements chinois ; malheureusement, le Lolo sollicité par le fils de Han, en quête de belles planches pour cercueils, tend de plus en plus à y porter la hache. Il reçoit en échange du sel et des cotonnades, mais surtout du *chao tsieou* ou eau-de-vie. Pour une petite cruche de ce tord-boyau, il abattrait un chêne séculaire, un sapin argenté (*abies Delavayi*), gloire des cimes. En dehors de ces forêts, il existe des zones fertiles assez bien cultivées, mais surtout de vastes étendues, d'immenses prairies naturelles, riches en

graminées de toutes sortes, constituant de beaux pâturages capables de nourrir d'importants troupeaux de chevaux, mulets, bœufs, moutons et chèvres. Ce pays est encore favorisé par un climat exceptionnel. Une grande partie de l'année, en automne et hiver surtout, le ciel est d'une pureté, d'une sérénité rares.

Maintenant, comment le Kientchang est-il devenu l'habitat du Lolo, celui-ci prétendant n'être qu'un immigré d'une époque très reculée ? Comment a-t-il pénétré dans ces massifs d'aspect si rude, si inhospitalier ? Est-il venu en vainqueur, refoulant ou englobant une race plus faible, ou n'était-il qu'un fuyard en quête d'un refuge, une épave humaine rejetée par le flot des grandes invasions ? Accourait-il de l'ouest ou de l'est, de la Birmanie ou du Setchouen, ou de plus loin encore ? Certaines traditions le font tenir du Chensi en particulier, mais bien imprudent, à l'heure présente, serait celui qui voudrait trancher ce problème. Il faudra de longues et patientes recherches que les conditions d'existence de ce peuple, son manque de culture rendent particulièrement délicates. Anthropologiquement, il est de même très difficile de se prononcer sur son origine sociale. Les types présentent des variations certainement d'ordre ethnique, qui dénotent des générateurs très différents : il y a métissage indéniable, même dans la caste noble dite des *Os noirs* dont on chercherait inutilement à faire une race à part bien caractérisée. Pour déterminer le peuple lolo, en classer les éléments constituants, il faudra aussi de longues études et la mise en jeu des compétences les plus sûres. Le type négroïde du Setchouen, dont j'ai parlé dans la relation de mon voyage de l'année 1903, apparaît jusqu'ici comme le plus facile à « délimiter », quant à sa structure générale anatomique. Il me rappelle tout à fait de nombreux sujets que j'ai longuement étudiés dans le Setchouan oriental. Ce négroïde, je le considère, jusqu'à présent, comme le premier occupant du sol chinois, des territoires sud-occidentaux, comme le plus ancien représentant de ces

Mantze que les « Cent familles » rencontrèrent lorsqu'elles se mirent à essaimer vers le sud et l'ouest.

En ce qui concerne l'origine possible des Lolos, on ne peut signaler qu'un fait précis, c'est que sa langue présente des traces de parenté avec celle des Sifans et, plus loin, des Thibétains.

L'écriture des Lolos est alphabétique et se rattache à l'écriture thibétaine.

EXISTENCE MATÉRIELLE DU LOLO

La nourriture. — De quoi vit ce primitif dans ses rudes montagnes ? Du sol qu'il cultive partout où le permet la raideur des pentes, et de l'élevage de chèvres et de moutons, de moutons surtout. Il nourrit aussi des bœufs, mais en petite quantité. C'est de plus un chasseur intrépide, courant sus aux bêtes sauvages, aux ours et sangliers, pour la joie de les forcer moins que pour en tirer profit alimentaire.

Ses champs produisent du maïs, de l'avoine et du sarrazin, rarement du riz. La pomme de terre est très cultivée et pousse bien. On ne sait trop si elle est indigène ou importée. Je m'en suis nourri bien souvent, et l'ai trouvée excellente. Le Lolo, à l'encontre du Chinois, néglige la culture maraîchère, ne plante guère qu'un navet sans grande saveur. Dans les Leang-Shan nord, j'ai rencontré d'excellents haricots de l'espèce si estimée par les Chinois de la vallée du Tong-Ho. Au-dessus de 1.000 mètres d'altitude, sous ce climat plus chaud que le nôtre, cette espèce est particulièrement succulente : c'est un produit venu de France, un flageolet apporté par un missionnaire dont j'ai oublié le nom. Lolos et Chinois bénéficient largement aujourd'hui de cette heureuse expérience d'acclimatation.

Le Lolo mène une vie très frugale, réduit son alimentation au strict nécessaire. J'ai quelquefois partagé son repas : une pâtée de farine de sarrazin simplement cuite à l'eau. Le maïs est un aliment plus recherché,

qu'on mange surtout en galettes cuites sous la cendre. Seulement la plante ne mûrit plus au-dessus d'une certaine altitude. La production est donc assez réduite. Une céréale très largement consommée dans les districts élevés et même un peu partout, est l'avoine. C'est pour le Lolo, en chasse ou sur le sentier de la guerre, l'aliment préféré : il l'emporte dans un petit sac en peau, sous forme de farine, et quand la faim le talonne, il en pétrit une boulette avec l'eau du torrent et l'absorbe telle quelle. S'il mange de la viande, chair de bêtes sauvages ou d'animaux domestiques, son régal est maigre à notre sens. Il se contente de jeter dans une grande marmite toutes les parties de la bête indistinctement, viscères comme le reste, et de les faire bouillir sans l'addition d'aucun condiment. Alors que cette viande est encore à moitié crue, il la dépèce et la mange avec un plaisir marqué. C'est la seule préparation à laquelle je n'ai jamais eu le courage de goûter, si écœurante elle est par l'odeur.

La boisson du Lolo est l'eau, quand il ne s'abreuve pas d'alcool chinois. Heureusement, malgré son prix infime, cette eau-de-vie n'est pas accessible pour la majorité des *Os blancs* et *ouatze*. Je dois cependant à la vérité de dire que tout ce monde se grise, en toute joie, chaque jour de l'année où c'est possible.

La maison. — Au voisinage des groupements chinois, on observe quelquefois des maisons en bois ou en terre battue, à murs épais, assez confortables, mais ce n'est point là le vrai type de construction lolotte. Il est plutôt représenté par la pauvre cabane décrite, très exiguë dont le squelette est constitué par de grosses branches ou des troncs de jeunes arbres, pas toujours équarris, simplement écorcés. Les assemblages se font par des extrémités fourchues et de simples croisements que maintiennent des liens de bambou. L'ajustage par vraie mortaise est très rare.

Comment s'éclaire cette demeure ? Avec des bûchettes de pin qu'on allume directement, sans chercher à en extraire la résine pour l'utiliser d'une façon moins primitive. Ce sont ces bûchettes, fixées à l'extrémité

de la longue lance du Lolo, qui lui servent à incendier le village du clan ennemi.

Ce qui est très caractéristique dans la maison lolotte, c'est le foyer, n'occupant jamais une extrémité, mais plutôt le milieu de la pièce principale, souvent unique. Il se compose de trois pierres dressées en triangle au bord d'un trou rond de 25 à 30 centimètres de diamètre, sur 10 centimètres de profondeur. À côté, on voit souvent une sorte d'escalier à trois marches faites d'argile, qu'on pourrait prendre pour des étagères. Mais c'est mieux que cela : il représenterait une sorte d'autel sur lequel s'exerceraient certains rites d'ordre religieux. Ce serait, en un mot, le complément, le sanctuaire même du foyer, le coin sacré symbolique, à la façon des Grecs et des Romains, le coin béni de la pauvre maison où des générations d'ancêtres trouvèrent réconfort moral et repos physique.

On ne s'étend pas pour dormir, on repose accroupi autour du foyer, sans se dévêtir.

CARACTÉRISTIQUES PHYSIQUES ET MORALES

Les Lolos forment, dans l'ensemble, une race vigoureuse et saine. Étant donné leur habitat de hautes montagnes, les extrêmes de température auxquels ils sont soumis, journées presque tièdes l'hiver, et nuits glaciales sous un misérable abri, la sélection naturelle a joué et joue encore un rôle important dans ce groupement humain. Les faibles ne survivent pas, disparaissent vite.

Ne donnant à leurs champs que le minimum de temps nécessaire, s'occupant plutôt de leurs troupeaux et de la bête sauvage à forcer, les Lolos passent toute leur existence au dehors ; s'en vont au matin, ne rentrent qu'à la nuit tombante. Sur les pentes très déclives de leurs montagnes, les talus abruptes de leurs plateaux coupés de ravins profonds, la grande difficulté de la marche a donné à ce peuple une souplesse extrême de muscles, une agilité de fauve. De même, l'habitude

favorite de la razzia et de la vendetta, les randonnées qui s'ensuivent, entretiennent l'homme dans une activité constante, provoquant un déploiement de vigueur et d'endurance, rarement aussi continu chez tout autre race, même la plus belliqueuse de la terre. Je l'ai vu escalader des arêtes, courir sur des pentes dangereuses avec une aisance stupéfiante. Il est capable de bonds prodigieux, de bonds où les sauteurs de nos pays se rompraient le cou, à n'en pas douter.

Le Lolo a l'audace de sa vigueur physique, de sa superbe vitalité. Toujours en mouvement, toujours sur le qui-vive, prêt à parer à toute surprise, rien ne trouble son âme de guerrier sans peur. Ce qu'il aime surtout quand il s'attaque aux Chinois honnis et détestés c'est la chevauchée insolente, l'attaque brutale et foudroyante qui fait ouvrir toutes les portes, se rendre à merci sans l'ombre d'une défense.

Dans ses luttes avec ses congénères, des guerriers de sa trempe, il montre une prudence non moins grande que son courage. Il déploie toute l'astuce, toutes les ruses du Peau-Rouge, auquel il ressemble par tant de côtés. Il dissimule habilement sa marche silencieuse et tombe la nuit avec la soudaineté de la foudre sur le clan ennemi. C'est dans la vendetta surtout qu'il agit ainsi. Car, de tribu à tribu, on tranche souvent ses querelles en bataille rangée, au grand jour, en un lieu désigné à l'avance.

Ce qui manque au Lolo pour être un guerrier parfait, ce n'est certes ni le courage, ni la *furia* : chez cette race, comme le dit le père Martin, on ne sait point ce qu'est « fuir », ou « se cacher », devant l'ennemi. Ce qui lui manque, c'est la persévérance, cette volonté, cette ténacité du guerrier blanc qui ne laisse de répit à l'adversaire que quand il l'a anéanti ou du moins réduit à l'impuissance. Le Lolo ressemble aux belliqueux compagnons de Samory, toujours heureux de se battre, mais avec des intervalles de repos toutefois, presque réguliers, qu'agrémentent palabres et ripailles. Une poursuite de tous les jours avec un combat à chaque rencontre, n'est pas une tactique de Lolo : après la mêlée, vainqueur ou

vaincu, il rentre dans son district, satisfait ou mécontent, mais il n'y a ni terrain conquis, ni terrain perdu, c'est une querelle qu'on a vidée.

Le Lolo est dans la paix ce qu'il est à la guerre : il ignore la continuité dans l'effort, il abandonne trop facilement la tâche commencée. Comme l'enfant, il est mobile, fluctuant, vagabond au moral autant qu'au physique. Pour lui, la vie est un jeu, terrible quelquefois, sanglant même trop souvent, mais enfin c'est toujours un jeu : il n'a guère d'autre conception de sa destinée. Généreux, prodigue même quand il le peut, insouciant à souhait, rien ne semble fixer sa pensée au-delà de l'heure présente, rien ne la fixe si ce n'est sa haine ardente, sa haine séculaire contre le fils de Han. Ses autres inimitiés personnelles ou collectives, bien que vives, féroces même quelquefois, comme dans la vendetta, n'ont plus pareille ténacité : il se conclut des trêves, des arrangements pouvant aller jusqu'à la réconciliation. Avec le Chinois, jamais : c'est la lutte à outrance, la razzia chronique ; rien ne saurait l'arrêter.

Dans ses querelles avec ses congénères, le Lolo est un brutal, un violent, mais ses colères sont feu de paille. Dans la vie ordinaire il est plutôt bon, compatissant aux infortunes des autres. S'il a des esclaves, jamais il ne les maltraite, à moins qu'eux ne cherchent à s'évader. Jamais non plus il n'a inventé ou appliqué les fameux supplices dont le code judiciaire de son grand voisin est si richement doté. S'il tue, c'est en guerrier : il ne saurait torturer son ennemi. Comme je viens d'y faire allusion, altruiste il est : il n'existe point de mendiants dans les villages, d'enfants, de vieillards abandonnés. Les malades contagieux, comme les lépreux, ne sont jamais rejetés du sein de la tribu : ils sont isolés, mais jamais délaissés, bien au contraire : leur alimentation est régulièrement assurée. Dans les grandes luttes, jamais un prisonnier de guerre n'est immolé : le Lolo ignore cette cruelle façon d'honorer les mânes des frères d'armes qui ont succombé. Je le répète, le sentiment de pitié existe, fermement, chez le Lolo, à un degré même élevé. Dans la lutte pour la vie, c'est un farouche, non un cruel ; c'est le sanglier qui fond, découd la

meute qui le harcèle, non le tigre qui égorge par plaisir. Il n'y a que dans ses vendettas qu'il devient mauvais et s'attaque féroce­ment à tous les membres d'une famille, d'un clan.

S'il est terrible dans ses haines, le Lolo rachète ce grave défaut par un dévouement absolu aux siens et à tous ceux envers lesquels il a pris des engagements. Il les respecte jusqu'au bout et dans toutes les circonstances, même quand l'intérêt et des mobiles en apparence légitimes poussent à une rupture. Cette grande loyauté de caractère ne saurait toutefois se rencontrer chez les « soumis », ces Lolo abâtardis par l'alcool qui habitent au voisinage des groupements chinois et prennent le mot d'ordre du mandarin. Ceux-ci ont pris tous les vices de leur grand voisin, même celui de l'opium.

LA VIE FAMILIALE

La condition de la femme. — Les différents membres de la famille lolotte sont généralement très unis. On y trouve une affection vraie dans l'égalité absolue des conjoints. L'épouse n'est nullement cette sorte d'esclave qu'est presque toujours la Chinoise : au contraire, elle est aimée en tant que *femme* et non surtout en tant que *génératrice* de petits pontifes destinés à perpétuer le culte des ancêtres. Aimée pour elle-même, vraie compagne de l'époux, dont elle partage l'existence intime et sociale, elle reste toujours une *individualité* dans la famille, une *unité* reconnue, non une comparse qu'on isole, sauf à l'heure du plaisir ou de la procréation.

Bru, elle est toujours tolérée, sinon aimée, en tout cas, jamais maltraitée, comme une fille de Han. Les enfants, à leur tour, sont très choyés et caressés, et les filles ont la même part de soins et d'affection que les fils et ne sont jamais considérées comme des êtres inférieurs, ainsi qu'en Chine.

L'indépendance de la famille. — Au point de vue social, la famille lolotte est parfaitement organisée : elle jouit d'une indépendance propre, constitue une *unité* dans le tout, dans le clan ou la tribu, sans possibilité de servage ou d'absorption par l'autocratie d'un chef ou d'un seigneur. Le mari, chef de la famille, est le maître incontesté ; quant à l'épouse, c'est une compagne, une conseillère très respectée. L'enfant, lui, appartient au père ; en second lieu, au chef de la tribu, mais seulement à partir du moment où la loi du clan le sacré guerrier, c'est-à-dire à dix-huit ans d'âge.

L'éducation. L'enfant reçoit une éducation toute physique ; point d'école ni d'enseignement pédagogique, même pour le fils d'un grand seigneur. Il est très rare qu'un *Os noir* (on désigne ainsi les hommes de race noble) apprenne à lire et à écrire ; ne se livre à pareil exercice que le futur sorcier-prêtre. Le Lolo est un grand ignorant qui ne pense qu'à courir la montagne avec sa meute ou ses troupeaux et à s'exercer au maniement de l'arc et de la lance pour ses audacieuses équipées. Le père Martin, qui a fait de longs et courageux efforts pour instruire quelques Lolos, n'a eu que des déceptions : il n'a jamais rencontré un persévérant.

Le jeune homme, du jour où il est sacré guerrier, est considéré comme majeur. Pour la jeune fille, l'émancipation date de l'époque de son mariage seulement, quelque tardif qu'il puisse être. Mais elle n'a pas besoin de cette consécration légale pour jouir de la plus grande liberté possible. Elle va et vient, visite des amies éloignées, s'absente des périodes entières, sans qu'on se préoccupe d'elle, aucunement. Elle a tout droit et tout devoir, celui de se garder elle-même, principalement : ce soin lui est entièrement dévolu.

Cependant, chez le Lolo, comme chez la plupart des peuples, c'est la descendance mâle qui passe au premier rang. De même, l'héritage se transmet aux fils, ou, à défaut, aux plus proches parents de la ligne *masculine*, jamais aux *filles* et aux *femmes*, même pas à la *mère* ou *épouse*.

Mariage. — La famille lolotte a pour base une union régulière consacrée par les seuls parents. Il existe certaines traditions touchant le choix du fiancé et de la fiancée, qui ont presque force de loi dans toutes les tribus : c'est que le jeune homme doit chercher, de préférence, sa femme dans la famille de sa grand'mère maternelle, tandis que la jeune fille, elle, ne peut faire son choix dans son propre clan. Le mariage consommé, la jeune femme retourne dans sa famille, près de sa mère : ainsi le veut la coutume. Elle peut y rester des jours, des semaines et même des mois, si le premier contact a été stérile : si c'est le contraire, elle rentre définitivement au domicile conjugal, se montrant alors la meilleure des mères et des épouses. La femme est très respectée ; si, à la suite de mauvais traitements, elle s'enfuit, retourne dans sa famille, l'époux est sévèrement jugé par tout le clan, et s'il a poussé sa compagne au suicide, il peut payer de sa vie sa brutalité. La sanction la plus douce qui puisse lui être appliquée consiste dans l'expulsion de la tribu.

Rites funéraires. Le Lolo n'enterre jamais ses morts : il les incinère. Peu de temps après qu'ils ont trépassé, deux ou trois heures environ, ils sont transportés dans un bois dit « mortuaire » où on dresse le bûcher. Durant que crépitent les chairs, on célèbre, par des chants, les vertus de celui ou de celle qui n'est plus, sa vaillance ou sa bonté, ses regrets de quitter la vie et ses joies. L'incinération achevée on recouvre les cendres, au lieu même du bûcher, avec quelques planches ou branches d'arbre, et tout est fini. Cette cérémonie funèbre n'a pour témoins que des hommes ; les femmes en sont toujours exclues. Pourquoi ? parce qu'il n'est pas bon que la procréatrice assiste à l'anéantissement de l'être humain, même privé de vie. C'est la raison donnée par le père Martin.

VIE SOCIALE

Régime féodal. — La constitution qui régit les clans rappelle beaucoup notre ancien régime féodal. La tribu est dominée par un seigneur qui a

des vassaux et des serfs lui devant redevances et corvées. Chaque vassal est tenu, en plus, de fournir, en temps de guerre, des hommes d'armes, *bellatores*, comme disait le Père Ouang, parlant latin, dont le nombre est fixé à l'avance.

On est tout de suite tenté de croire que ce régime doit être fort pénible pour la masse de la population, mais il n'en est rien : les serfs jouissent d'une liberté qu'au moyen âge jamais ne connurent les nôtres. Quant aux véritables esclaves, un fois fixés dans le clan par un mariage, leur condition devient difficile à séparer de celle du serf proprement dit : ils jouissent presque de la même indépendance.

Le régime n'est plus le même quand il s'agit de tribus soumises, gouvernées par un *tou se* d'investiture chinoise. Il est alors vraiment autocratique et même tyrannique. Son caprice fait loi et au lieu de se contenter d'une légère redevance comme le chef d'une tribu indépendante, il frappe ses sujets de lourds impôts, accapare les domaines communaux et tolère toutes les exactions d'un personnel qui se modèle sur les satellites du vieil empire. Aussi les révoltes des clans éclatent-elles fréquentes, et beaucoup de razzias sont-elles une vengeance indirecte contre le Chinois dont on ressent péniblement l'action occulte. Les plus francs pillards sont souvent des Lolos « soumis » et le *tou se* n'y peut rien.

Hérédité du pouvoir. — Dans toutes les tribus, même celles gouvernées par un *tou se*, le pouvoir est héréditaire : l'élection n'existe à aucun degré. Le mandarin, malgré l'intérêt qu'il aurait à remplacer certains *tou se*, n'ose porter atteinte aux traditions d'une race si fière, si belliqueuse, toujours prête à la révolte, n'ose prononcer une destitution.

Isolement des tribus. — On serait tenté de croire que les différentes tribus, devant le puissant adversaire qu'est le fils de Han, ont un jour fait trêve à leurs querelles intestines et se sont groupées en une puissante fédération : il n'en est rien. Chacune d'elles reste isolée, ne reconnaissant

que son chef direct, son seigneur, tandis que celui-ci ne relève d'aucune autorité supérieure, n'en reconnaît aucune.

Castes. — Comment se répartissent, socialement, les différents membres d'un clan ? En castes, au nombre de trois, nettement séparées et ne pouvant se confondre à aucun moment. Ces castes sont : 1° celle des purs, des *Hé-I* ou *Os noirs* : elle représente l'aristocratie des clans ; 2° celle des non purs, *Os blancs*, ou classe moyenne ; 3° celle des esclaves. L'*Os blanc* restera *Os blanc* dans la suite des siècles, et l'esclave jamais ne pourra prétendre à l'affranchissement. Quant au *Hé-I*, il n'a pas de déchéance sociale possible pour lui : jamais il ne tombera dans la classe moyenne. Il est inutile d'ajouter qu'un mariage, en aucune circonstance, ne permet à quelqu'un de sortir de sa caste.

Justice et sanctions. — Il n'a pas de Code pénal écrit (pas plus de Code civil, d'ailleurs) : c'est la tradition, la coutume, certaines décisions d'ancêtres respectées qui tiennent lieu de loi et en ont la puissance. C'est le *tou se* ou le seigneur qui rend la justice quand le délit est important et intéresse toute la tribu. Le *tou se* juge volontiers suivant les traditions des yamens ; dans les clans indépendants, c'est une justice primitive, mais toujours digne et équitable.

Le vol ordinaire, tel qu'il est défini en Europe par nos codes, n'existe guère dans les clans. Si, par hasard, un délit de ce genre est commis, il y a arrangement à l'amiable, mais restitution obligatoire. S'il y a récidive et préjudice grave causé à une ou plusieurs familles, le coupable est emprisonné sur ordre du seigneur. S'il ne s'amende pas, devient dangereux pour la tranquillité du clan, on le noie dans un torrent.

Ce que le Lolo pratique surtout, c'est le vol à main armée, de tribu à tribu et de clan à clan, lorsqu'une famille ou tout le groupement se considère comme lésé : on inflige ainsi à l'adversaire un dommage équivalent à celui subi. Ce n'est pas un vol : c'est la rançon légitime d'une vilenie antérieure. Mais celui qui souffre le plus de cette peine du talion, chroniquement appliquée, c'est le Chinois. En le razziant à

plaisir, avec une impudence sans nom, le Lolo déclare reprendre ainsi son bien usurpé, ses vallées, ses plateaux féconds dont l'autre s'est emparé surtout par la ruse. Il enlève bêtes et gens, rase des villages entiers, ruine certains districts : c'est devenu pour lui un sport. Il n'y a pas de sanction : on s'oppose, bien rarement, à la retraite des pillards et on se risque encore moins à les châtier dans leurs montagnes.

L'assassinat pour vol ou vengeance privée est presque inconnu en Lolotie : quand, par hasard, un meurtre a été commis, le criminel doit aussitôt se pendre. Sinon, on s'en va l'enterrer vivant dans la forêt ou l'attacher à un arbre dans une région solitaire : il mourra de faim ou sous la dent des bêtes sauvages. Certaines tribus infligent la peine du feu, chacun apportant sa bûche à l'endroit désigné pour le supplice.

Si le meurtrier appartient à une tribu différente, c'est la guerre immédiate et implacable. Il n'y a point action *isolée* de la famille de la victime, mais bien mise en branle de tout le clan, de toute la tribu si c'est nécessaire : c'est la « vendetta en grand, la vengeance *collective* ».

Régime de la propriété. — Un grand principe domine ce régime : c'est que les produits du sol appartiennent à celui qui cultive et non au chef du clan. Il existe des contrats de louage et de fermage avec redevance en nature.

Les vastes étendues, pâturages et forêts, ne sont nullement la propriété du seigneur, mais bien celle de la communauté, du clan. L'Os noir a ses terres propres qu'il met en valeur à l'aide de ses serfs et il n'a aucunement le droit de les agrandir par accaparement du bien d'autrui. Il lui est interdit aussi, de par le droit coutumier, de s'emparer d'un héritage. Le chef de la tribu n'a aucune des prérogatives d'un roitelet tyran. Son rôle apparaît plutôt comme celui d'un *patriarche*, se bornant à guider, à conseiller une race fière, fort jalouse de ses droits et de sa liberté.

Droit civil. — En cette matière, il n’y a, comme toujours, rien d’écrit : c’est la tradition qui continue d’avoir force de loi. Dans les transactions de toutes sortes, il n’y a guère d’autre garantie que la parole donnée.

VIE INTELLECTUELLE ET IDÉES RELIGIEUSES

Religion. — Chez les Lolos, la religion est basée sur la croyance aux esprits, êtres immatériels bons et mauvais. Des esprits bons, il ne s’inquiète guère : il les ignore même généralement ; les esprits mauvais au contraire, auxquels malheurs et maladies, sous toutes les formes, sont attribués, deviennent l’objet de sollicitations, de supplications formulées par le sorcier-prêtre, jamais par l’intéressé. Pour arriver à les apaiser, des sacrifices sont assez fréquemment offerts ; mais il n’existe pas de véritable culte, de *vrai rituel*. La prière, sous la forme où nous la connaissons, n’existe pas davantage. Le Lolo reconnaît bien un Dieu souverain, omnipotent, créateur de toutes choses, mais il ne songe ni à lui bâtir un temple, ni à l’adorer sous une effigie quelconque. Pour ce Dieu et la séquelle des esprits bons et mauvais, il n’y a qu’un officiant : le sorcier de la tribu dont le rôle se réduit à la pratique de certains exorcismes et à l’émission d’oracles. Le sorcier-prêtre est, aussi, guérisseur, comme on le pense. Il l’est d’autant plus que la maladie est considérée comme due à l’intrusion dans le corps d’un esprit malin qui ne se décidera à déguerpir que sous l’action irrésistible de certaines formules. Dans les cas sérieux, alors que les adjurations sont restées inefficaces, on va jusqu’à faire un sacrifice, offrir en holocauste à l’esprit récalcitrant une bête domestique : bœuf, chèvre, brebis ou poule. Le choix de l’animal est déterminé par l’examen des craquelures produites par le feu sur un os de chèvre ou de mouton : le scapulum.

Si deux fissures se coupent en croix, c’est d’un heureux augure : le consultant sera exaucé, guérira. Si de fines craquelures segmentent les bras de la croix, le présage devient alors douteux : l’esprit fait des

restrictions, formule des exigences. Ce n'est pas une poule qu'il désirait en holocauste, mais bien un bœuf. Et le sorcier provoque, à nouveau, des craquelures avec de l'amadou enflammé. Une nouvelle bête est sacrifiée. Le cœur est offert au malade et doit être mangé par lui. Quant à l'animal, il n'est point consumé par un brasier, à la façon d'Israël, mais dévoré par la famille du malade qui n'adjuge au dieu que le sang de la victime.

Dans l'ordre religieux, la mentalité du Lolo présente donc deux caractéristiques en étrange opposition : d'un côté, c'est la croyance primitive à l'intervention directe des esprits, comme agents de tous les malheurs qui le frappent, même de la maladie ; d'un autre côté, c'est un véritable scepticisme de vieux civilisé qui dédaigne de faire à ses dieux l'aumône d'une prière, n'érige pour eux ni temple ni autel, jamais ne se prosterne ni ne s'humilie, méprise fétiches et gris-gris.

Le Lolo se donne toutefois une « âme », substance vivante et agissante, immatérielle, puisqu'il la déclare « impalpable et invisible ». À la mort de celui qu'elle anima, que devient-elle ? Si elle n'a point péché, elle reste à l'état d'ombre fugitive, point malheureuse dans le vrai sens du mot, mais sans jouissance, sans bonheur défini. Elle expiera, au contraire, si elle a fait le mal, violé les préceptes de la morale traditionnelle.

Ignorance du Lolo. — Comme j'y ai fait allusion, le Lolo vit dans l'ignorance complète, ne possède aucune école. Le sorcier quelque peu lettré se contente d'initier deux ou trois adeptes à ses formules divinatoires. Dans le domaine littéraire, le Lolo ne se distingue que par l'élaboration de chansons ou de contes assez drôles, dit le père Martin. En ce qui concerne les sciences, les acquisitions se réduiraient à fort peu de chose : des notions d'astronomie prises on ne sait où. Il divise le temps par périodes duodénaires basées sur un cycle dont chaque segment, comme dans le zodiaque, est désigné par un nom d'animal. Il compte donc par période de douze années, de douze mois et de douze jours. La division par heure n'existe pas pour le jour. À côté de ce système

duodénaire existe la numération décimale : elle va au-delà du million et il y a des mots pour désigner les nombres 10, 100, 1.000 et 1.000.000.

VIE ÉCONOMIQUE ET INDUSTRIE

Agriculture. — Les procédés agricoles du Lolo sont très primitifs. Il défonce à peine le sol avec la misérable charrue qu'il a empruntée au Chinois ou au Sifan. Il amende la terre avec le fumier de ses troupeaux, rejetant avec horreur le système d'épandage du fils de Han, l'emploi d'engrais humain. La nature des sols et leur adaptation à telle ou telle céréale est question secondaire pour le Lolo ; l'alternance des cultures n'est pas, non plus, dans ses habitudes. Comme je l'ai dit, il élève des troupeaux, mais se contente de les lâcher sur la montagne, les nourrit rarement à l'étable, sauf le cheval. On sera étonné d'apprendre qu'il n'utilise pas le lait de ses vaches ou de ses chèvres, ne songe pas à traire ses bêtes, ressemblant en cela au Chinois. Un seul jour, en Lolotie, je pus obtenir un verre de lait ; et ce ne fut pas sans peine ; il me fallut la protection d'une vénérable vieille.

Industrie, poteries. — L'art de la poterie semble totalement ignorée du Lolo : toute sa vaisselle est en bois ou en cuir durci. Pour l'édification de sa maison, il ne modèle ni briques ni tuiles.

Métallurgie. — Le Lolo connaît les principaux métaux, ses montagnes en étant abondamment fournies, mais il n'utilise guère que le fer pour fabriquer sa lance, son coutelas et ses flèches, aussi sa houe et sa primitive charrue. Il a de l'or, beaucoup même, mais se sert de préférence de l'argent pour ciseler quelques bijoux.

Je n'ai vu aucun gisement de charbon exploité dans les régions que j'ai parcourues, malgré la rencontre fréquente d'affleurements de ce combustible. Dans toutes les huttes, on brûle du bois ou de grosses graminées, des aiguilles de pin, mais jamais de charbon.

Les calcaires, très abondants dans tout le Kientchang, ne sont pas utilisés pour faire de la chaux ; on devine pourquoi, si l'on se rappelle de quels matériaux est faite la maison du Lolo.

Tissage. Le Lolo file et tisse le chanvre et la laine, aussi un peu de coton acheté au Chinois, mais de ces trois matières c'est la laine qui se trouve le plus largement employée. Avec elle se fabrique le vêtement national de ce montagnard : la fameuse pèlerine dont il ne se sépare jamais, même l'été, par les plus grandes chaleurs : il la porte, alors, pliée sur son épaule. Cette pèlerine est aussi sa couverture pour la nuit quand il sommeille près de son foyer. Le pantalon, primitivement en laine, se fait maintenant en toile de chanvre ou de coton. Il est très large, mais court, ne dépassant guère le mollet. Une blouse sous la pèlerine et des guêtres ou jambières en laine, quelquefois en feutre, complètent le costume. La coiffure, comme on le sait, est un turban dont une extrémité s'enroule généralement autour d'un toupet de cheveux au niveau du vertex, formant ainsi une espèce de « corne ».

Commerce et voies de communication. Le Lolo ne fait qu'un commerce d'échange. Il troque des animaux domestiques, des céréales, des peaux de bêtes, etc., contre du sel, des cotonnades, des aiguilles et de la verroterie. Il *n'a point de monnaie* à lui et son *système de poids et mesures se réduit à des estimations.*

Routes. — Elles ne sont que des sentiers, des pistes souvent dangereuses. J'en ai suivi un grand nombre où mon cheval, un cheval de ces régions au pied remarquablement sûr, ne pouvant être monté, suivait, conduit à la main.

CHAPITRE XXXIX

Les confidences de Vou-Ka, l'Os noir — État social des Lolos

@

Les confidences de ce chef de clan dont j'avais gagné la confiance me permettent de confirmer les importants renseignements consignés dans le chapitre précédent

Les corps de métiers sont fort réduits. On peut énumérer ceux du tisserand, du charpentier et du forgeron. Il est difficile d'en trouver d'autres bien définis.

Malgré que cela puisse nous étonner, le tailleur ou la couturière n'existent point, à proprement parler : chaque individualité adulte confectionne elle-même ses vêtements. Les servantes peuvent travailler pour la maîtresse ; les *ouatze* pour le seigneur, mais il n'y a pas de spécialisation, au vrai sens du mot.

Avant la venue du Chinois et ses tentatives de conquête datant du quatorzième siècle surtout, avant son action directe sur l'aborigène et la réussite d'échanges commerciaux, le Lolo s'habillait de la façon la plus simple, la plus primitive. La jupe de la femme, le pantalon de l'homme n'étaient qu'une pièce de *laine*, de drap grossier très ample, qui se drapait autour des hanches et retombait jusqu'à mi-jambes en formant de nombreux plis verticaux. Une corde, un lacet maintenait ce vêtement autour des reins. Le costume se complétait par la pèlerine, la fameuse pèlerine si caractéristique du peuple lolo, partie de son accoutrement n'ayant subi aucune altération jusqu'à l'heure présente. Comme le vêtement protégeant la moitié inférieure du corps, la pèlerine n'est qu'une large pièce de drap, rectangulaire de forme, presque carrée, non savamment taillée en éventail, comme dans nos pays Elle s'adapte aux épaules, se serre au cou, à l'aide d'un cordon passé dans un repli du bord

supérieur de la pièce d'étoffe. Pèlerine et jupon constituaient tout le costume.

Les Chinois ont offert, un jour, leurs cotonnades et même, récemment, celles importées d'Europe : les Lolos les ont achetées et presque tous, à l'heure actuelle, même dans les districts reculés des Leang-Shan, portent, les hommes, un pantalon et une blouse courte en coton, les femmes, une jupe et une chemisette ou corsage de ce tissu. J'ai cependant encore vu dans les massifs du Mao-Nieou-Shan des femmes esclaves porter le jupon de laine grossière gris ou noir, jamais blanc, alors qu'on voit, assez fréquemment des pèlerines de cette couleur. Ces Jupons étaient de la couleur naturelle de la laine qui avait servi à les tisser. Je n'ai pu m'assurer si les Lolos ont connu l'art de la teinture, mais ce qui est certain, c'est qu'à l'heure présente et depuis longtemps, les cotonnades bariolées aux nuances vives, tant recherchées des femmes et même des hommes pour leur turban et leur blouse, sont des produits fournis par le Chinois. Autrefois, affirme Vou-Ka, le turban du guerrier, comme le béret de la jeune femme ou le bonnet de la jeune fille étaient en *laine*. La toison de ses moutons fournissait donc au Lolo son vêtement *tout entier*, coiffure comprise.

Le charpentier est un homme peu occupé qui travaille, aussi bien, avec la houe dans les champs, qu'avec la hache dans le village. L'équarrissage des bois de construction est si primitif, les mortaises si rares, les assemblages si rudimentaires, par simple contact ou croisement des pièces que consolide ensuite un lien, qu'il est inutile d'insister sur l'art du charpentier lolo.

Quand à ce que nous appelons menuisier, c'est un professionnel qui ne se rencontre pas chez les tribus, pour la simple raison que tout meuble est jugé inutile.

Le cordonnier n'existe pas davantage : on marche nu-pieds ou l'on chausse des sandales de paille que presque tout le monde est capable de tresser.

Le métier de forgeron est le plus important de tous : j'ai expliqué qu'il est armurier, avant tout.

Pour la construction, le forgeron ne fabrique aucun article : ni un gond ni un crochet à fixer les portes ; il ne fabrique même pas un clou, une cheville : des lanières de bambou ou des lianes suffisant partout. C'est pourquoi la maison lolotte, si peu compliquée, se bâtit en un tour de main, peut s'achever *en un jour*. Le fait m'a été affirmé, de nombreuses fois, et je ne m'en étonne nullement en ce qui concerne la hutte ordinaire, la véritable habitation du primitif montagnard, non celle adaptée des différents types chinois, plus vaste et plus confortable.

Le maçon et le serrurier, comme le cordonnier, sont à passer sous silence.

Dans les clans, il n'existe point de commerçants proprement dits, ni de boutiques, par conséquent. Chaque famille se suffit à elle-même ou reçoit du seigneur le complément nécessaire pour nourriture et vêtement : l'existence matérielle est la moins compliquée qu'on puisse imaginer. Le Chinois marchand n'a jamais pu s'implanter dans les villages ou sur le territoire d'une tribu : il est un colporteur offrant ses articles, de groupement en groupement. Il est très largement payé en céréales, laine ou dépouilles d'animaux.

Après cet aperçu sur l'organisation sociale et économique du Lolo, des sujets très divers furent, ensuite, abordés et Vou-Ka répondit avec non moins de clarté. Je savais déjà beaucoup de choses sur son peuple, apprises dans mon voyage précédent, mais rien n'était plus utile que de contrôler ces premiers renseignements ou observations.

— Est-il vrai que le Lolo ne se lave pas, ne se déshabille jamais pour dormir ?

— On se baigne, l'été, dans les torrents, on lave ses pieds, en tout temps, dans la rosée du matin, mais on n'éprouve pas le besoin de laver autre chose. Nos femmes, nos ménagères ont un

grand sens de la propreté : jamais elles ne pétriront une farine de maïs ou de sarrazin sans s'être préalablement nettoyé, à grande eau, les mains et avant-bras. En temps ordinaire, elles ne les lavent point, ni les autres parties du corps : c'est inutile, vraiment. Notre peuple *n'a pas pour habitude de se déshabiller*, la nuit. Il couche comme vous l'avez vu à Ta-Cha-Chou et à Y-Lé, accroupi autour du forer et drapé dans la pèlerine. Nous sommes toujours sur le qui-vive, toujours prêts à faire face à un ennemi qui attaque ou à bondir à l'appel du chef pour l'offensive.

— Connaissiez-vous le riz avant la venue du Chinois ? Certaines tribus le cultivaient-elles ?

— Cette céréale nous était inconnue. Ce sont bien les Chinois qui nous l'ont apportée et nous ont appris à la planter. Ce n'est d'ailleurs, comme vous le savez, qu'une friandise pour ceux des clans, fort rares, qui possèdent de la terre à riz.

— Est-il vrai que vous savez préparer la viande de façon à obtenir une poudre qui peut se conserver longtemps ?

— Nos ancêtres nous ont appris à découper de la viande en minces lanières, à les dessécher ensuite à l'air ou au feu. Une fois dures et cassantes, elles sont broyées au mortier, réduites en fines particules. Cette poudre se conserve deux ans sans altération lorsque la dessiccation a été parfaite, un an au moins, dans les conditions ordinaires. On la prépare pour la consommation en la délayant dans de l'eau.

— Pour obtenir du feu, vos ancêtres avaient-ils un moyen autre que celui maintenant usité, c'est-à-dire le silex ? Avaient-ils d'autre procédé d'éclairage que le copeau, la bûchette de pin ou de sapin ?

— Non : on allume l'amadou que vous connaissez (capitules de différentes espèces du genre *gnaphallium*)¹ en frappant la pierre à feu avec un morceau de fer. Nos ancêtres n'ont jamais, comme le Chinois, utilisé, pour s'éclairer, l'huile de colza ou autre huile ; et nous employons telle quelle, ainsi que vous l'avez vu, la bûchette de pin tenue à la main ou fichée quelque part.

J'appris encore que le charbon de terre, si abondant dans ces régions, n'est guère utilisé par les Lolos. Dans le clan de Vou-Ka, on l'emploie depuis quarante ans seulement. Dans les différents districts que j'ai traversés, districts éloignés des centres et habiles par diverses tribus, je n'ai jamais vu allumer que des feux de bois.

Le chapitre « religion » est abordé, mais Vou-Ka déclare que, dans les tribus, on n'a point de *poussahs* comme le Chinois. On ne prie jamais dans son clan, ni dans les autres d'ailleurs. Son dieu, c'est son toupet de cheveux où s'enroule un turban : c'est sa *corne*. Le dieu est-il représenté par le toupet lui-même ou bien y réside-t-il en tant qu'être immatériel ? C'est ce que je ne pus arriver à éclaircir, Vou-Ka ne paraissant pas bien fixé lui-même, ne semblant rien comprendre à ces subtilités. — Quand on prête serment, il ne s'y mêle rien de religieux, de sacré : on boit de l'eau-de-vie mélangée avec du sang, le sang d'un chien qu'on a égorgé.

Loutze-Ming et d'autres m'avaient donné quelques renseignements sur les sanctions s'appliquant au crime dans les tribus ou clans : je désirais les entendre confirmer par Vou-Ka. Il s'exprima nettement, résumant ainsi la loi coutumière :

« *Celui qui a tué doit mourir. S'il y a des circonstances atténuantes, on lui laisse le soin de s'exécuter, lui-même, par l'eau ou la corde. S'il hésite, on le noie, incontinent, dans le torrent ou on le pend. Il n'existerait aucun de ces horribles supplices qu'on voit en Chine.*

¹ Immortelle.

Vou-Ka me confia aussi que son peuple n'a rien des mœurs relâchées que lui prête le Chinois ; et c'est vrai : le Lolo a une idée très élevée de ce sentiment que nous appelons « pudeur ».

Cette pudeur est si réelle, si profondément enracinée dans l'esprit de ces primitifs, que c'est la dernière des hontes pour une femme et pour tout le clan si elle vient à exposer aux yeux sa nudité. Je puis en citer une preuve curieuse, impressionnante aussi par un caractère de grandeur véritable comme tout ce qui implique sacrifice.

Lorsque deux tribus ennemies sont en lutte depuis longtemps, que de fréquentes et meurtrières rencontres jettent la désolation et la ruine dans les familles, qu'aucune tentative de conciliation n'aboutit à une trêve, sinon à la paix, l'épouse du chef d'une des tribus se résout à sacrifier son honneur de femme, pour amener la fin d'une guerre épuisante. Sa détermination prise, elle se rend en hâte, par des chemins détournés, au lieu de rencontre fixe des deux phalanges de guerriers, devant y arriver avant que la mêlée n'ait commencé. Brusquement alors et sans que personne ose la retenir, elle se jette entre les rangs adverses et, dignement, simplement, supplie les guerriers de mettre fin à un carnage qui dure depuis trop longtemps, qui menace d'anéantir tous les vaillants, les forts des deux tribus. « Vont-ils encore céder à leur haine, s'immoler entre eux, oubliant que leurs femmes, leurs enfants, et aussi les vieillards chenus, n'auront bientôt plus de protecteurs ? » Si sa prière reste sans effet, que les guerriers immobiles comme des statues, farouchement gardent le silence, elle les adjure, une dernière fois, de l'écouter. Mais si les lances ne s'abaissent point, héroïquement alors, d'un grand geste de sublime impudeur, elle jette bas ses plus intimes vêtements, apparaît nue, entièrement, devant ces phalanges d'hommes. Une clameur retentit alors vibrant au fond des ravins, courant vers les cimes, clameur de honte et de désespoir poussée par les guerriers des deux clans ; les lances s'abaissent cette fois et close est la lutte. En immolant sa pudeur, la femme a triomphé ; devant pareil sacrifice toutes les haines soudainement se sont

éteintes. Honte il y a pour tous ces hommes d'avoir provoqué pareil acte chez l'épouse respectée d'un chef, honte il y a, mais tout entière supportée par eux ! Ils en frémiront longtemps, s'en souviendront avec angoisse. Pudeur ! tu n'es donc pas qu'un vain mot au pays du primitif Lolo !

SITUATION POLITIQUE DU KIENTCHANG LOLOS CONTRE CHINOIS

Je terminerai cet aperçu général sur les Lolos en rappelant leur organisation politique et en expliquant leur situation exacte par devers leur principal voisin, leur seul adversaire sérieux : le Chinois. J'ai dit que ces montagnards étaient divisés en clans, en tribus, qui non seulement manquent d'un lien commun, mais se combattent souvent, s'affaiblissent, se ruinent en vendettas. Il est rare que deux ou trois tribus réussissent à s'entendre contre l'ennemi. Si un pacte se conclut, il ne dure jamais longtemps : il se rompt sitôt l'expédition terminée. La tribu la plus puissante, « Lo-Hong », par le nom, capable de mettre 10.000 guerriers sur pied, certains disent 20.000, n'a jamais été capable d'assurer sa suprématie sur les groupements moindres, de les soumettre définitivement à sa loi. L'isolement politique des clans favorisé, sinon créé par la nature du sol, le caractère tourmenté de la région, reste donc prédominant. Il se maintient aussi par l'orgueil, le particularisme des seigneurs, du moindre petit chef, qui ne peut concevoir une autorité supérieure à la sienne. Dispersés sur un immense territoire, en petits villages de dix à vingt feux, rarement davantage, réunis par de simples sentiers, des pistes souvent dangereuses, les Lolos ne forment donc point une masse compacte, ce qu'on appelle une *nation* : ils n'en sont pas encore à ce stade de l'évolution politique d'un peuple. Malgré cette dispersion d'efforts, la pression exercée sur l'envahisseur chinois est sérieuse, singulièrement embarrassante pour lui : elle paralyse, à l'heure actuelle, toute tentative d'extension de l'ancienne colonisation militaire du temps des Ming. Dans la vallée de Ngan-Ning, et surtout dans celle du Ya-

Long, le Chinois a perdu et perd chaque année du terrain : les familles émigrent nombreuses, incapables de résister à l'assaut continu du Lolo, à la ruineuse razzia. Dans les coins de vallées fertiles, le paysan ne se maintient qu'en se construisant une ferme blockhaus, c'est-à-dire une habitation dont le corps de bâtiment caractéristique est un petit fortin. Rien de plus pittoresque, de plus couleur locale, au Kientchang, que ces blockhaus solidement construits, à trois ou quatre étages, disséminés dans les coins fertiles de ces montagnes où désespérément. se maintient le fils de Han, parce que c'est de la terre à riz sa céréale favorite. Les moindres marchés ou bourgs ont une muraille d'enceinte flanquée de petits bastions. Tout le long de la seule route unissant Fouling à Ning-Yuan-Fou, c'est-à-dire Tchentou à la capitale du Kientchang, se montrent des postes, de petits camps retranchés qui disent éloquemment la situation du pays. En somme, si l'on en excepte la vallée du Ngan-Ning, le thalweg de quelques autres vallées secondaires très peu importantes, tout le pays est, dans la réalité, occupé par les Lolos et les Sifans, les Lolos surtout : ces derniers sont les vrais maîtres du Kientchang. Les troupes dressées et armées à l'européenne envoyées jusqu'ici contre eux ont fait une campagne inutile : tous leurs convois ont été enlevés, les escortes massacrées et les approvisionnements ont dû être détruits pour n'être pas pillés par les terribles montagnards. Le Lolo est insaisissable, ne peut être poursuivi dans ses repaires presque inaccessibles. Devant des troupes organisées, il agit toujours par surprise, les harcèle, les décime, sans courir le moindre risque. Les meilleurs soldats ne peuvent rien contre lui : il ne peut être combattu efficacement que par ses congénères.

En concluant, je ne crains pas d'affirmer que si les Lolos, même désunis, étaient pourvus d'armes à feu, la situation deviendrait des plus graves pour les colons chinois. Et si, à un moment donné, avec de tels moyens, quelques puissantes tribus venaient à s'entendre, même passagèrement, leur élan serait, certes, irrésistible.

Ces tribus rendraient intenable la seule vallée dont les Chinois sont les maîtres à l'heure actuelle, celle du Ngan-Ning. Cette vallée très encaissée, large au plus de 4 à 5 kilomètres, est partout dominée par les groupements lolos, et la voie d'accès à Ning-Yuan-Fou par le nord, c'est-à-dire depuis Fouling, n'est qu'un défilé presque ininterrompu avec une grande chaîne transversale à franchir, le Hsiao-Siang-Ling, haute de plus de 3.000 mètres. Du côté sud, que je n'ai pas exploré, les mêmes difficultés résultant de la nature existeraient. Par l'est, le Kientchang est inaccessible : c'est toute la masse des Ta-Leang-Shan. Il serait donc possible aux Lolos de s'isoler dans ces montagnes, de reconquérir la longue et étroite bande de terrain prise sur eux par les Chinois, mais leur conquête, naturellement, ne pourrait s'étendre au-delà du Kientchang. Enfermés de tous côtés, en dehors des limites de cette région, leur rôle resterait aussi effacé qu'à l'heure actuelle et sans retentissement sérieux sur l'évolution du vieil empire. Mais, quand on a parcouru le Kientchang, contemplé le chaos de ses chaînes abruptes, de ses vallées-couloirs, vrais défilés sans fin, on comprend sans peine qu'une race aussi vaillante que celle des Lolos n'a rien à craindre d'une invasion moderne, pas même de celle du chemin de fer.



CHAPITRE XL

SIFANS ET CHINOIS

@

Les Sifans, tribus d'origine thibétaine, habitant le Kientchang, le bassin du haut Tong-Ho et surtout la vallée du Ya-Long, formaient autrefois une masse importante de près d'un million d'âmes, occupant un vaste territoire montagneux de 30 à 60.000 kilomètres carrés. Mais, à l'heure actuelle, leur population diminue rapidement, apparaît frappée d'une stérilité grandissante : nombreuses sont les familles sans enfants ou n'en ayant qu'un ; celles qui en comptent deux ou trois ne forment point la majorité. Cependant, la race est belle, d'apparence vigoureuse, ainsi que je l'ai décrite plus haut. Mais, d'après nos missionnaires, elle aurait des mœurs déplorables : une polygamie spéciale, familiale pour ainsi dire : le fils vivant maritalement avec sa mère, ses sœurs, ses cousines les plus proches, ne cherchant pas, au dehors, la satisfaction de ses instincts sexuels. Or, les Sifans sont fortement touchés par la variole, le paludisme, le goitre et aussi la syphilis. Dans ces conditions, le facteur « consanguinité » joue le rôle néfaste bien connu, d'autant plus que ses effets ne sont combattus ni par une thérapeutique éclairée, ni par une hygiène quelconque. Je me suis aussi rendu compte sans peine que l'alcoolisme et l'opiomanie représentaient deux vices très communs chez ces tribus. L'eau-de-vie et le suc du pavot apportés par le Chinois, ont plus fait pour assurer sa domination sur le Sifan que les régiments de *braves* peuplant les garnisons du Kientchang. Cette belle race est bien vaincue : de jour en jour, elle s'étirole, s'amointrit et, à grands pas, recule devant le fils de Han, devant le Lolo surtout, l'irrésistible barbare.

Le Sifan, très supérieur au Lolo, d'une civilisation beaucoup plus avancée, vit du sol, principalement. C'est le laboureur de ces montagnes tout autant que le Chinois. Il a même mieux compris que ce dernier

l'agriculture, ne la concevant pas sans élevage. Il a de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de bœufs. Le cheval est aussi l'objet de ses soins, mais il est beaucoup plus rare que les autres animaux.

Le Sifan, comme je l'ai dit, est capable de se construire une confortable maison en pierres, bien supérieure à l'habitation chinoise et même à celle de la majorité de nos paysans. Il a aussi quelques industries non moins développées que celles du Chinois, en particulier celle du vêtement : la femme sifan est élégamment vêtue de bonnes étoffes bien confectionnées. Elle porte aussi beaucoup de bijoux qui prouvent l'habileté des artistes qui les fabriquent. Il est vraiment dommage que cette intéressante population soit entrée en pleine période de décadence, soit menacée de disparition rapide. Il n'y a malheureusement rien à faire pour elle : rameau aberrant d'une race autrefois puissante, elle semble à jamais séparée du tuteur nourricier, condamnée par le destin.

CHINOIS

J'ajouterai seulement quelques mots à ce que j'ai exposé dans de nombreux chapitres. On a vu le fils de Han sous un jour intéressant : aux prises avec de sérieuses difficultés dans un long effort pour coloniser une riche province, s'y maintenir en face de tribus indociles, guerrières c'est vrai, mais peu nombreuses et vraiment peu redoutables, si l'on considère leur désunion, la continuité de leurs querelles intestines. Les résultats de ce long effort vous sont maintenant connus : ils ressortent de mille détails qu'il est inutile de rappeler ici.

J'ai exposé tout à l'heure la situation précaire du fils de Han : j'ajouterai seulement quelques mots pour l'expliquer et définir l'avenir probable d'une domination si mal établie.

Le fils de Han, en envahissant ces régions, n'a pas compris tout le parti qu'il était possible d'en tirer. Il a commis, surtout, deux grandes erreurs, génératrices, au premier chef, d'insécurité et de misère. Ayant à vivre au

contact de tribus foncièrement guerrières et valeureuses, il aurait dû, dans le cours des siècles, chercher à gagner l'âme de ces grands enfants qui ne demandaient que de l'espace pour paître leurs moutons, des plateaux herbeux et des coins de forêt pour chasser la bête sauvage. Lui, Chinois, dédaigne la prairie, les bois, en dehors d'une exploitation brutale, courtise les seules vallées, n'exploitant le sol, en montagne, qu'en cas d'absolue nécessité. Il n'y avait donc, à l'origine, ni *concurrence vitale absolue* ni même *conflit* d'intérêts généraux. La paix devait régner : ce fut la guerre. Lui qui ne replante jamais épuisa vite les richesses forestières qu'il trouva dans les vallées principales du Kientchang. Il lui parut surtout commode de vivre de l'exploitation de belles essences, qu'il dirigeait sur le Bassin Rouge ¹, vaste région depuis longtemps dépouillée des frondaisons d'antan. Il dut bientôt chercher à pénétrer dans l'intérieur des massifs, dans les régions écartées constituant l'habitat naturel et inviolable des tribus lolottes. En quête d'arbres, de bois de valeur pour cercueils et lambris de temples, il rencontra de fécondes vallées. Il obtint facilement les arbres, coupa, faucha sans vergogne, pour la plus grande joie présente et posthume des hauts mandarins, des riches marchands de thé et de sel. Il exploita à son seul bénéfice, oubliant le propriétaire *mantze*. Il promettait des compensations, fournirait aux clans du sel et des cotonnades, mais le bon Lolo, rapidement dépouillé, ne voyait jamais rien venir. On reconnut aussi qu'il lui restait des vallées fertiles, où le riz pousserait admirablement. Les troupes chinoises envahirent ces régions, élevèrent des fortins. À l'abri de ces fortins, vinrent s'installer des colons. Mais le Chinois calculait mal, ne se rendait pas compte qu'il s'attaquait à une race sauvagement énergique, passionnée de liberté et de combats. La lutte commença terriblement inégale. Elle dure depuis cinq siècles ! À l'heure actuelle, le Chinois, refoulé de partout, en est réduit à se concentrer dans la grande vallée du Ngan-Ning, où tant d'alertes ruineuses pour le colon se continuent quand même presque chaque jour.

¹ Setchouen oriental.

Qu'importe ! Ceux qui sont chargés de veiller au salut de l'empire, d'en conserver intacts les agrégats, ceux-là laissent, sans remords, s'accumuler les ruines, ne cherchant plus à lutter contre un ennemi trop jeune, trop vaillant pour leur décrépitude, leur faiblesse, cette invincible lassitude qu'engendrent trop de siècles accumulés sur la tête d'un même peuple. N'est-ce pas un signe des temps ? Une poignée de barbares, quelques tribus de primitifs Lolos tenant en échec toutes les forces d'une grande province de la Chine, pillant, razziant sans répit, aussi impudemment qu'impunément ! Un grand effort a été tenté contre eux l'hiver dernier. Des troupes dressées et armées à l'européenne, appuyées sur des forces locales, sont entrées au Kientchang. Tous ces « braves » n'allaient faire qu'une bouchée des Lolos ; ils passeraient et, comme sous le souffle de Jéhovah, au temps des Hébreux, tous les ennemis s'évanouiraient, à jamais disparaîtraient. On prédisait de grands événements, des victoires « magnifiques », suivant la formule consacrée dans les bulletins officiels de l'empire. Un taotaï prit la direction des opérations ; un nouveau vice-roi allait voir illustrer son règne. Deux mois s'écoulèrent : aucune des vantardises habituelles, s'autorisant cependant d'un rien, n'osait se faire jour, prendre une forme quelconque. On disait bien que les nouvelles troupes faisaient preuve d'une habileté surprenante, d'un courage indomptable, mais aucun bulletin de victoire n'énumérait de faits précis, de résultats palpables. Les Lolos n'apparaissaient nullement comme médusés, démoralisés, ainsi qu'on l'avait cru, par la seule approche de fils de Han armés d'un fusil à répétition.

Un beau jour, le taotaï, directeur des opérations, revenait tout penaud à Yatcheou, sans bruit ni trompettes. Le deuil national décrété à la suite de la disparition soudaine et presque simultanée de l'empereur et de l'impératrice, était venu à point lui sauver la face et surtout celle du vieil empire. Vaincu, aux abois, il avait invoqué la piété filiale, le respect de morts augustes, pour cesser les hostilités, consacrer désormais toutes ses forces au culte, à l'adoration de ses souverains. Il battait en retraite après

avoir eu tous ses convois détruits, ses munitions enlevées par les Lolos ; il battait en retraite parce qu'il n'avait plus de base de ravitaillement, qu'il avait dû, à la hâte, incendier ses magasins d'approvisionnement menacés par les fiers guerriers des Ta-Leang-Shan. Les fusils à répétition, entre les mains des fils de Han, n'avaient pas su avoir raison des arcs et des lances maniés par de courageux montagnards. Réparez vos fortins, bons Chinois, bouchez vite les brèches de vos murailles. Comme dans le passé, restez sur la défensive, veillant du haut de vos *tiao fang* sur le coolie, le muletier qui se risquent sur vos chemins. Les Lolos, combattez-les par les moyens qui vous sont familiers, ceux s'adaptant si bien à votre caractère. Renoncez surtout à l'erreur d'un moment, à cette soudaine croyance que le renard peut forcer le sanglier dans son repaire... Réparez vos fortins, bouchez vite les brèches de vos murailles !

Mais je dois citer, ici, un exemple curieux de la façon dont le Chinois se défend, autour de la capitale même du Kientchang, Ning-Yuan-Fou.

À 500 mètres au-delà de l'endroit où nous nous tenions, se dressait un fortin dominant tous les environs et commandant, de ce côté, la principale voie d'accès à Ning-Yuan-Fou. On n'y découvrait aucun mouvement : la porte était grande ouverte, démantelée, et nulle part, ombre de sentinelle n'apparaissait. On eût dit le fortin abandonné. J'interrogeai le père de Guébriant, qui me raconta l'amusante histoire suivante.

Il y a quelques années, l'officier commandant ce poste avancé, d'une importance capitale, non seulement pour couvrir les approches de la ville, mais encore et surtout pour entraver toute incursion, toute tentative de pillage des tribus voisines très turbulentes, l'officier, dis-je, fut enlevé et toute la garnison en même temps, sans qu'on ait jamais su exactement ce qui s'était passé. Ce fut accompli avec une maestria extraordinaire. Toute la cité s'en émut et préfet, général en chef, délibérèrent longuement sur cette grosse affaire ; on consulta toutes les compétences militaires et civiles. C'était le cas ou jamais de prendre une mesure radicale qui mettrait fin pour toujours à d'aussi déplorables surprises. On

décida... la suppression du poste, l'abandon du fortin ! On ne pouvait continuer d'exposer ainsi l'existence de braves mandarins, pas plus que celle de leurs hommes ! Et le fortin fut en partie démantelé, puis abandonné ! Qu'on s'étonne, après cela, que les Lolos viennent insulter les troupes chinoises ou les gardes nationales jusque sous les murs des villes, comme ils l'ont fait récemment pour la sous-préfecture de Li-Tcheou !

Et c'est à la capitale du Kientchang, au centre même de la défense de toute une immense région, qu'on déploie si peu d'énergie devant des bandes sans organisation, n'ayant pour elles que leur audace et une folle bravoure, mal servie par des armes très primitives. Que se passe-t-il, ailleurs, et quels moyens de défense emploie-t-on ? Je ne sais ce qu'il en est en ce qui concerne la partie méridionale du Kientchang, au sud de Ning-Yuan, mais si on se rappelle ce que nous avons vu dans la moitié nord, depuis Fouling jusqu'ici : remparts croulants et soldats de hasard, d'occasion souvent, sans qualités militaires, on augure mal de la domination chinoise au Kientchang et l'on peut s'inquiéter de l'état de trouble permanent, de l'insécurité qui y règne. C'est là le présent. Quant à l'avenir, je n'ose le présenter sous de meilleures couleurs, n'ose prêter créance aux projets de réorganisation dans l'ordre civil et militaire, surtout, dont parle le gouvernement central. Je ne puis avoir foi en un effort sérieux, adéquat à la situation. Je cherche en vain les capacités requises.

J'allais oublier de dire qu'*administrativement*, le poste avancé des Leang-Shan ne fut pas supprimé. Le contingent réglementaire du fortin a été conservé, mais officier et soldats résident dans l'enceinte de Ning-Yuan-Fou.

En résumé, le fils de Han a commis l'erreur des peuples civilisés, celle où nous tombons, fatalement, par trop de dédain pour des races primitives, inférieures à nous. Il l'a toutefois aggravée en renonçant à un grand effort, à une lutte *décisive* contre le *mantze* Lolo. Il est resté sur la

défensive, presque toujours, s'entourant de fortins et de petits camps retranchés. Le résultat, on le connaît : le paysan en est réduit, à l'heure actuelle, à s'enfermer, chaque soir, dans un blockhaus. Il nous semble étrange qu'un grand peuple soit capable de se résigner à vivre sous la menace constante d'une razzia, la destruction de tout ce qu'il possède, y compris l'enlèvement si fréquent des personnes traînées en esclavage : il en est pourtant ainsi. D'explications, il n'en est plus besoin : elles jaillissent de toutes les pages de ce livre et de celui où j'ai dépeint l'âme chinoise. (*Deux années au Setchouen.*)

OPIUM

J'ajouterai deux mots sur la question de l'opium au Kientchang. Ici, la culture du pavot a été plus envahissante que partout ailleurs. Sous ce climat, la plante maudite fournit un produit très lucratif, si exporté, et facilement accessible à tout le monde, si acheté sur place. Il est partout, même dans la plus misérable cabane du coin le plus perdu de la montagne. Il a pénétré chez le Sifan, chez le Lolo, mais c'est le Chinois qui en use et abuse le plus. Les femmes elles-mêmes s'adonnent à la dangereuse manie, et l'enfant qui pleure est calmé par une bouffée de l'engourdisante drogue.

Fumer l'opium est devenu la distraction de toute cette population, sa préoccupation constante, le stimulant de toutes ses énergies. La dépression, l'abrutissement qui suit est le dernier de ses soucis.

Les effets de dépression sont d'autant plus marqués naturellement, que l'homme est habitué à une dose plus forte. Une erreur que souvent on commet au début est de s'acharner à empêcher ses coolies de fumer l'opium ; le résultat est immédiat : vos gens retardent sensiblement votre marche, peuvent l'entraver même complètement. Et si vous partez devant, voulant couvrir l'étape quand même, vos bagages n'arrivent que fort tard, si tant est qu'ils arrivent. Il est donc préférable de ne pas

toucher à la manie de ces gens, quelque funeste qu'elle vous apparaisse... pour l'avenir. Dans le moment présent, vous serez le premier à en pâtir. Je dois aussi vous déclarer, de par ma longue expérience, que vous perdez votre temps, que vos efforts humanitaires aboutiront à néant : vous n'arriverez jamais à empêcher vos coolies de fumer. Le plus clair résultat de vos tentatives, c'est qu'ils tous lâcheront en route, sans aucun avertissement. Si, craignant d'être dénoncés par tous au mandarin, ils prennent la précaution de vous laisser un remplaçant, soyez certain que vous avez, 90 fois sur 100, changé un cheval borgne pour un aveugle.

L'idéal en voyage serait de n'avoir aucun coolie adonné à l'opium, mais c'est chose presque impossible. Ces oiseaux rares ne se trouvent que dans les familles de chrétiens, où l'abstention absolue de l'opium est la condition *sine qua non* de leur maintien dans la communauté évangélique. Le missionnaire renvoie impitoyablement tout fumeur et interdit à ses ouailles la culture du pavot.

Le coolie adonné modérément à l'opium peut, en terrain plat, supporter une assez longue privation de son stimulant : son allure se ralentira sans doute, mais si l'étape n'est pas trop forte, il arrivera encore à temps pour qu'aucun ennui ne s'ensuive pour vous. En montagne, il n'en est plus de même. J'ai observé que le fumeur privé de sa dose habituelle est complètement désarmé, se trouve frappé d'incapacité réelle. Ceci tendrait à prouver que le rendement physiologique du poumon et du cœur, du poumon surtout, est sensiblement réduit par l'usage de l'opium, même en dehors de l'abus bien caractérisé ; que l'amointrissement de l'amplitude respiratoire, peu apparente dans les conditions ordinaires, est manifeste dès que devient nécessaire une certaine suractivité de l'organe. Il y a donc lieu, médicalement, de considérer le fumeur d'opium — et j'entends ici celui qui se contente de doses très modérées — comme un sujet en état de *résistance moindre*.

Les villageois cultivent eux-mêmes leur opium : c'est ainsi qu'ils peuvent en abuser, sans dépense exagérée. S'ils étaient obligés de

l'acheter, la consommation en serait immédiatement très réduite, car leur pauvreté ne leur permettrait pas de se livrer aux excès présents. La prohibition de la culture du pavot sur les petites exploitations serait donc déjà un acheminement sérieux vers la suppression d'un vice d'autant plus dangereux qu'il atteint la portion la plus saine de la population. Mais le mal est, à l'heure actuelle, si enraciné qu'il est bien tard pour agir. Le gouvernement central est aussi trop faible, trop fluctuant pour arriver à exercer une action sérieuse sur des groupements isolés, très indépendants de par leurs habitudes et la nature du pays. Il y aurait des révoltes. Et, si par extraordinaire, des répressions à main armée étaient tentées, la montagne est là avec ses précieuses retraites. Le Kientchang est la région de la Chine où l'habitude de l'opium sera le plus difficile à extirper, si tant est qu'un effort sérieux, constant et progressif soit mis en jeu.

Avant de parcourir ces montagnes, je n'aurais jamais pu imaginer à quel degré l'opiomanie s'est étendue et enracinée. Non seulement le pourcentage de fumeurs est plus élevé que partout ailleurs, mais la dose moyenne et journalière est sensiblement plus forte. On peut bien affirmer sans craindre de se tromper que 95 pour 100 des hommes et jeunes gens dans les districts que j'ai parcourus s'adonnent abusivement à l'opium. On a vu qu'à Hé-Tao-Suin, jusqu'à onze heures du soir, ce fut un défilé constant de gens dans la maison que j'occupais. Et ce ne fut pas fini à cette heure. À chaque instant de la nuit j'étais réveillé en sursaut par des fumeurs qui frappaient à la porte et j'étais obligé de me fâcher pour les faire déguerpir. Vers trois heures du matin, un enragé vint, si récalcitrant, que j'usai à son adresse tout le vocabulaire capable de décider quelqu'un à s'en aller. À bout d'injonctions chinoises, je lui criai de mon lit : « Veux-tu me f... le camp ? » Est-ce le ton, la surprise d'une nouvelle formule inconnue ? Toujours est-il que l'enragé fumeur s'en alla. Et depuis cette heure jusqu'au matin, personne n'osa plus venir.

Tout ceci prouve simplement que la population mâle est fortement atteinte dans sa manie déplorable : le jour et les soirées ne lui suffisent plus pour satisfaire son vice ; elle subit encore toute la nuit la contrainte de sa passion. Elle en est à la phase vraiment dangereuse et dépressive, au dernier degré, de l'opiomanie.

J'ai voulu croire, d'abord, à des faits isolés, à des agglomérations plus particulièrement touchées, en raison de certaines influences de milieu. Mais il a bien fallu me rendre compte *de visu*, et par une série de renseignements concordants, que la population chinoise du Kientchang est terriblement prise par la funeste habitude.

@